

Anne Guglielmetti

LE DOMAINE

roman



ACTES SUD
« Générations »

DANS LA MÊME COLLECTION

Catherine Chauchat, *Little Italy*, 1995.

Ying Chen, *L'Ingratitude*, 1995 ; *Immobile*, 1998.

Christophe Donner, *L'Édifice de la rupture*, 1996.

Chrystel Egal, *Kovalam Beach*, 1998.

Didier-Georges Gabily, *L'Au-Delà*, 1992.

Philippe de la Genardière, *Morbidezza*, 1994 ; *Gazo*, 1996.

Jean-Paul Goux, *La Commémoration*, 1995.

Tassadit Imache, *Le Dromadaire de Bonaparte*, 1995 ; *Je veux rentrer*, 1998.

Virginie Lou, *Éloge de la lumière au temps des dinosaures*, 1997.

Gérard Noiret, *Chroniques d'inquiétude*, 1994.

François Poirié, *Rire le cœur*, 1996.

Jean-Pierre Thibaudat, *L'Orson*, 1993.

Lyonel Trouillot, *Rue des Pas-Perdus*, 1998.

Malika Wagner, *Terminus nord*, 1992 ; *En attendant Isabelle*, 1998.

Marc Weitzmann. *Enquête*, 1996.

« GÉNÉRATIONS »

Une collection conçue par
Marie-Catherine Vacher et Bertrand Py

OceanofPDF.com

Ouvrage édité sous la direction
de Marie-Catherine Vacher

OceanofPDF.com



Anne Guglielmetti
© Adine Sagalyn / Opale

OceanofPDF.com

LE DOMAINE

OceanofPDF.com

© ACTES SUD, 1999
ISBN 2-7427-2026-X

Photographie de couverture :
Nasser wind in Särgen

© Olaf Fippinger
Nieswand Verlag GmbH Kiel

eBook réalisé par eMartini

OceanofPDF.com

Anne Guglielmetti

LE DOMAINE

roman



OceanofPDF.com

I

Un éclair blanc et la terreur, oh la terreur, immédiate, poignante et décuplée dans la fleur cauchemardesque d'un souvenir qui ne sait pas encore qu'il n'est qu'un souvenir et ressuscite comme si c'était la première fois, l'autre fois, l'unique, l'épouvante de cette épée surgie on ne sait d'où et dont la pointe lui transperce le cœur.

Et puis non, la fleur s'épanouit, se partage en mille pétales et, les découvrant, sépare l'hier de l'aujourd'hui, le cauchemar de la réalité, la blancheur éclatante du drap et l'aveuglante blancheur de l'éclair imaginaire puis, quand ses yeux sont parfaitement ouverts, le souvenir déjà pâli de la douleur tant redoutée et la faiblesse présente. omniprésente et retrouvée.

Lourde, flasque, celle-ci l'immobilise de la tête aux pieds et jusqu'au bout des doigts comme une gangue gigantesque, un interdit contre lequel ses forces d'antan ne cherchent même plus à protester, puisque cette autre, omnipotente, semble en avoir sucé jusqu'à la dernière parcelle dans son corps étendu sur un lit vers lequel descendent, telles deux minces stalactites translucides, des tuyaux qui terminent leur course dans les veines de ses bras.

Échoué là, en somme, comme l'enfant hurlant d'épouvante au fond de sa corbeille d'osier emportée dans le fracas du courant puis miraculeusement rejetée par le fleuve sur la rive paisible d'une anse ensoleillée. Oui, tel cet enfant de la Bible dont il cherche un instant et en vain le nom : réchappé et échoué là, dans une chambre d'hôpital, par un bel après-midi de juillet.

Et alors, grand-mère, qu'est-il arrivé au nouveau-né ? Mais ça, la suite de l'histoire, il l'a oubliée ; et la voix, le visage de l'aïeule avec. Pourtant il est certain que c'est elle qui lui a raconté cette histoire et la lui a racontée en entier. Qui d'autre aurait eu la connaissance nécessaire, outre le loisir, pour semer dans sa cervelle d'enfant cette graine tirée de la Bible et qui, en ce

jour d'été et d'épuisement, vient de se frayer un chemin jusqu'à sa conscience, à travers un demi-siècle d'oubli ?

Comme si tout était là, pense-t-il soudain. Comme si tout, même le plus lointain, le plus enfoui, le plus innocent devait être là et l'était, fût-ce sous la forme d'un fil de la vierge et un fil si fragile qu'une once d'inattention, une mouche entrant dans cette chambre ou un bâillement suffirait à le briser. De l'origine à maintenant, pense-t-il de nouveau. De ce présent d'homme de cinquante-cinq ans terrassé par une crise cardiaque à ce commencement si ancien et — pour lui qui ne s'est jamais retourné sur sa petite enfance avant cette minute — si étranger, que sa mémoire n'a conservé qu'une miette de l'histoire alors entendue, à peine plus au sujet de celle qui l'a racontée, et encore moins de la circonstance et du lieu où cela s'est produit. Car cette maison, où lui-même était né et avait vécu jusqu'à sa cinquième année, ils l'avaient tous quittée du jour au lendemain, y compris la grand-mère qui avait accepté de déménager mais uniquement pour aller au cimetière, et eux — parents, enfant, chien, lapins, volaille — transbahutant tout leur barda domestique jusqu'à l'autre bout du département, où ils s'étaient installés dans une nouvelle ferme.

Non, rien, murmure l'homme, étonné de l'insondable obscurité qui lui dérobe ses premières années, rien de plus que le souvenir d'une histoire oubliée et pourtant juste assez, ou alors juste ce qu'il faut pour que l'enfant du commencement soit là et que je puisse, entre lui et moi, tirer un trait, relier le germe, le brimborion de quelque chose à ce quelque chose ou, si l'on veut, ce quelqu'un que je suis devenu et qui, pour l'heure, est étendu sur un lit d'hôpital, impuissant, vulnérable et perdu comme le nourrisson de la Bible.

“Mais pour quoi faire, grand-mère ?” murmure l'homme, et ses lèvres se prennent à trembler d'angoisse.

Plus tard, Roch se réveilla de nouveau : il faisait nuit. Dans l'après-midi sa femme était venue le voir mais ils avaient à peine parlé. Dès les premiers mots échangés, la première question et la première réponse, oh combien anodines pourtant, il s'était énervé. Alors elle s'était tue et lui aussi. Ne lui avait-on pas recommandé de ne pas s'agiter, de ne penser à rien, se soucier d'une unique chose : se reposer.

Mais bon Dieu ! comment fait-on pour se reposer quand on ne sait même pas ce que ce mot signifie parce que les bêtes vous appellent, et la terre, depuis cinquante ans, vu que, dès sa cinquième année, dès ce nouveau fermage à l'autre bout du département il avait aidé aux champs, à l'étable et au poulailler, aidé quand après l'école d'autres de son âge gribouillaient des lettres à la craie sur une ardoise ou s'en allaient jouer, aidé sans qu'on l'y forçât ou le lui demandât, aidé pour son seul plaisir, ou plus exactement sa seule nécessité, aidé et appris comme un enfant mange et grandit apparemment sans autre but que de manger et de grandir, jusqu'au jour où, pour la première fois, il avait entendu parler du Domaine d'Estère et s'était dit, non pas : voilà ce que je ferai de moi et de ma vie ! ni même : c'est cela, oui, très exactement cela ! usant de moins de mots encore pour s'avouer qu'il venait de croiser son destin et de le reconnaître, car tel un ruisseau qui ne peut manquer de se gonfler de toutes les pluies, il n'avait cessé de courir à sa rencontre depuis que les siens s'étaient installés dans cette petite vallée aux confins de l'Orne. Alors,-en sa treizième année, lorsque le Domaine était devenu un objet de scandale pour bon nombre et un sujet de commérage pour tous, il y avait déjà un bon bout de temps que de l'école ou de chez lui, du maigre pâturage loué par son père ou des chemins environnants, il avait sous les yeux à longueur de journée ce destin qu'il ne lui restait plus qu'à nommer, et il n'avait même pas eu besoin de se dire mais simplement écouter, écouter cette histoire qui faisait tant jaser et allait nourrir sa vie pendant près d'un demi-siècle, après avoir évincé celle racontée par son aïeule.

Brusquement alarmée par l'expression de son visage, sa femme s'était écriée :

— Roch, à quoi penses-tu ? Tu sais ce qu'a dit le médecin !

— Oui, je sais, avait-il répliqué avec humeur. Mais, bon Dieu ! comment fait-on pour se reposer quand...

— Ah, Roch, il faudra bien pourtant que tu te...

Elle n'avait pas achevé. Sous le regard qu'il lui avait jeté, elle avait rattrapé ce mot qu'elle s'apprêtait à lui lancer comme un ver au bout d'une ligne et, ce mot, elle l'avait renfoncé en elle, au plus profond, renfermé dans

ce coffret d'ombre, de secret et de silence d'où, quelques jours auparavant, elle l'avait extrait à son intention avec mille précautions.

Avec elle, ou plutôt derrière elle, puisque debout contre la chaise sur laquelle elle était assise (pour quoi faire ? se donner une contenance ? garder ses distances ? laisser entendre qu'il était sinon de son côté à elle du moins à ses côtés comme il l'avait toujours été ? s'était demandé Roch, avant de remarquer qu'il n'y avait pas d'autre chaise dans la chambre et que, par conséquent, à moins de déambuler à travers la pièce ou de s'asseoir sur le lit au risque de le gêner, il ne pouvait que se tenir là, dans son dos à elle, les deux mains posées sur le haut de cet unique siège disponible et occupé) — Bernard, leur fils aîné.

Mais dans cette chambre à présent enténébrée, dont la fenêtre est bouclée et le store soigneusement baissé, bien qu'il ait demandé à plusieurs reprises qu'on laisse la première entrouverte et le second relevé, dans cette chambre noire où ne pénètrent ni un souffle d'air ni un rayon de lune, et encore moins le coassement familier d'un crapaud ou le hullement d'une chouette, dans ce caisson en marge de la vie diurne et retranché de la nuit même car enchâssé dans un vaste bâtiment qui secrète vingt-quatre heures sur vingt-quatre ses propres bruits indéchiffrables, ses propres odeurs tenaces et, si besoin est, sa propre lumière aveuglante, Roch écarte avec impatience le souvenir de ce fils aîné qu'il n'appelle plus que "le Libraire" depuis des années, puisqu'il l'est, libraire, "Neuf et occasion", dans une rue piétonne de Caen. Et il en est encore à murmurer : faudra dire à Suzanne que, en dehors d'elle, je ne veux pas d'autre visite lorsque soudain la détresse le submerge, parce que c'est moins ce jeune homme aux longs doigts jaunis de nicotine qu'il voudrait chasser de son esprit que la femme assise devant lui, cette femme dévorée d'inquiétude et dont la bouche s'entrouvre sur un mot qu'elle ravale en toute hâte lorsqu'elle croise son regard, mais qui, ce mot, à chacune de ses visites renaît sur ses lèvres. Alors, dans le sommeil où il glisse à nouveau, il gémit, outré et suppliant : Comment peuvent-ils, elle et son médecin, exiger que je me RÉSIGNE ! tandis qu'il s'avance en songe vers la crevasse ouverte dans sa vie une semaine plus tôt, et que, faute de pouvoir l'enjamber ou seulement imaginer un moyen lui permettant de le faire, il va et vient sur cette limite extrême de son présent, ce 20 juillet au cours duquel son cœur a été saisi d'un monstrueux hoquet. Puis, dans l'immense, l'infinie solitude de ce rêve, il

aperçoit, venant à sa rencontre, un homme dont la silhouette, la démarche, l'assurance lui sont étonnamment familières et, bientôt, il comprend que cet homme n'est autre que lui-même, mais un lui-même qui ne sait pas encore et ne se doute de rien, un lui-même dont la force hors du commun, l'opiniâtreté et la pleine maturité marchent cependant vers la crevasse ouverte. Et il regarde, fasciné, s'accomplir de minute en minute ce que cet autre ignore, et il découvre, effaré, les signes annonciateurs que ce double aveugle n'a pas pu, voulu ou su remarquer. Et puis il est à nouveau devant la crevasse, cette crevasse dans laquelle il est tombé et d'où on l'a remonté, par la peau du cou repêché, *in extremis* sauvé : mais pour quoi faire, bon Dieu, puisqu'il sera obligé de quitter le Domaine ! Alors demeurer là, assis face au gouffre jusqu'à ce qu'il soit bien persuadé qu'il est incapable de l'enjamber, jusqu'à ce qu'il soit écœuré de tourner en rond, ressasser son passé, jusqu'à ce qu'il en ait marre de simplement survivre, de simplement durer, et donc, comme un vieillard sournois se plaisant à tromper la vigilance des siens, s'avancer millimètre par millimètre vers ce gouffre pour s'y laisser glisser une deuxième fois, une dernière fois y tomber... Mais soudain, avec l'insouciance incroyable, la désinvolture inouïe, l'effronterie des rêves qui se moquent complètement que vous les preniez ou non au sérieux, voilà que dans son rêve apparaît un renard, roux comme la flamme, vif comme le feu, qui bondit au pied de son lit et durant trente secondes le regarde droit dans les yeux, puis redescend de l'autre côté, se glisse entre ses paupières fermées et disparaît dans le mince, si mince filet de lumière qui ronge la ténébreuse barrière du volet baissé.

— Eh bien, c'est aujourd'hui qu'on sort, c'est aujourd'hui qu'on rentre chez soi ?

— Oui, répond Roch un peu au hasard, encore incertain de la réalité.

— Et on n'est pas plus content que ça ?

— Si, fait-il avec un soupir, parce qu'il n'a jamais compris pourquoi cette infirmière parle si haut lorsqu'elle s'adresse aux pensionnaires de cette maison de repos.

— Faudra être raisonnable, hein, reprend la femme en relevant le store, faudra bien prendre ses médicaments, ne pas se surmener, ne pas faire d'effort inconsidéré !

— Oui, dit-il, clignant des yeux à cause de la lumière, et il ajoute : j’ai fait un drôle de rêve...

OceanofPDF.com

II

En ce 20 juillet 1980, sur le coup de onze heures, Roch était donc descendu au bourg. Comme chaque jour il s'était levé à l'aube et, tout à son travail, n'avait pas vu passer la matinée.

L'hiver avait été sec, le printemps aussi, l'été prenait le même chemin. La Charentonne, dont la vaste boucle enserrait le Domaine à l'est et au nord, était très basse, trois grands pas suffisaient à en franchir le cours. Néanmoins, plus de soixante vaches s'y désaltéraient à leur aise, l'eau était claire, la berge entretenue, les abreuvoirs régulièrement nettoyés.

Roch connaissait sa rivière comme il connaissait chaque centimètre carré de ses terres. Lorsque l'hiver avait été pluvieux, elle grignotait ses rives, découvrait ailleurs d'étroites plages de cailloux, gigotait en s'offrant mille rapides lilliputiens. Rivière enfant, elle prenait sa source cinq kilomètres plus haut, derrière le bourg, et, parvenue au Domaine, folâtrait encore comme un agneau de l'année. Des chênes, des saules, des aulnes se penchaient sur elle et les collines qui l'étreignaient entre leurs mamelons la dissimulaient aux étrangers. Lors des années sèches, elle rassemblait ses jeunes forces au centre de son lit, se hâtait, paraissait courir plus vite que les truites ou les brochets : Roch l'aimait.

Parfois, et quand bien même ses journées étaient toujours trop courtes pour venir à bout de l'ouvrage quotidien — quant aux vacances, loisirs, repos, il n'en prenait jamais, si ce n'est, harassé, lorsqu'il dormait la nuit dans son lit —, il s'accordait une petite demi-heure pour descendre au confluent.

Au terme de la grande boucle qui la ramenait vers le nord, la Charentonne rencontrait en effet un cours d'eau guère plus épais. Qui se jetait dans l'autre le premier et quel était ce premier ? Qui prenait vraiment le pas ? Personne n'aurait su le dire mais c'était la Charentonne et non la rivière de Touquettes qui, après cette rencontre, poursuivait son chemin. Quarante kilomètres plus loin, entre Beaumont-le-Roger et la Rivière-

Thibouville, elle croisait la Risle, se soumettait à cette aînée et son voyage prenait fin. Il n'empêche, de sa source à cet autre confluent, dans lequel elle disparaissait, la Charentonne creusait l'une des plus jolies vallées de la région.

Roch s'avavançait jusqu'au bout de la langue de terre en forme de bec de canard, derrière laquelle les eaux se mêlaient. Tour à tour, il observait les deux bras minces encore distincts, puis son regard s'abîmait dans leur union. Une rêverie glissait alors sur son visage, à moins que ce ne fût un étonnement familier, puisque vieux de trente ans, et néanmoins sans cesse renaissant face à ce 2 devenant indissolublement 1.

Roch aimait la Charentonne, mais pas plus que le Domaine. En réalité, il ne lui était si attaché que parce qu'elle appartenait à ce dernier, le servait sans jamais le trahir, quelle que soit la saison, et le délimitait à l'est et au nord avec autant de grâce et de netteté qu'un solide point de feston. Lorsque sa rêverie s'éteignait de son propre chef, noyée dans le trop grand mystère de cette unité limpide qui s'accomplissait sous ses yeux, il se retournait et, du confluent, passait illico au pâturage du Confluent, tout entier repris et dans la seconde même par une attention presque maniaque tant elle était exigeante.

Ce pâturage de vingt-cinq hectares était non seulement la plus grande pièce de terre du Domaine mais la plus belle. Et peut-être que c'était aussi pour goûter la joie secrète d'une fierté vibrante comme la corde tendue d'un arc que, mains dans les poches et alors qu'il n'avait rien de particulier à y faire, Roch descendait au confluent : se retourner et, d'un coup découvrir-embrasser, puis considérer longuement ce vaste flanc de colline qui grimpait à l'assaut du ciel et dont l'herbe était si verte qu'elle vous crevait les yeux.

C'était avec ce champ que, trente ans plus tôt, il avait commencé à prendre possession du Domaine. Il l'avait défriché, labouré, fumé, ensemencé, bref, remis en état mètre après mètre et à lui seul, travaillant douze heures par jour comme un forcené. De ses défauts — le terrain, pentu, était orienté au nord et même les marins d'été il n'était pas rare que des bancs de brume le recouvrirent jusqu'à mi-hauteur — il avait fait des qualités. S'il avait épargné trois énormes chênes à coup sûr maintenant

centenaires, il avait abattu une vingtaine de pommiers et déraciné leur souche afin que la terre se réchauffât au moindre rayon de soleil. Enfin, il avait aménagé plusieurs abreuvoirs le long de la rivière après en avoir soigneusement nettoyé la berge. Depuis, le pâturage du Confluent était un formidable berceau géant, dans lequel on aurait pu élever de délicats purs-sangs sans craindre pour eux le plus petit accident, tant la pente était graduelle, le sol uni, l'herbe en permanence grasse et drue.

Lorsque d'autres, succombant au mirage des céréales, avaient arraché des haies à tour de bras et dépensé des fortunes en drainage et en engrais, dans l'espoir de transformer leurs pâturages en terre à blé, Roch s'était dit qu'il s'expédierait séance tenante à l'asile et à grands coups de pied dans le train si jamais une telle idiotie, à propos de ces vingt-cinq hectares, lui effleurait l'esprit.

Ici comme ailleurs la pluie traversant la couche d'humus rencontrait très vite une épaisse croûte d'argile ; elle roulait alors jusqu'à la rivière. Pourtant l'inclinaison était suffisante et suffisamment régulière pour que l'eau ne stagnât jamais où que ce soit, en surface comme en profondeur. Le sous-sol argileux conservait la fraîcheur et, combiné à une pente qui semblait calculée au degré près, évacuait naturellement le trop-plein d'eau. L'orientation, qui ralentissait l'évaporation, était le troisième élément de cet équilibre savant. En revanche, lorsque l'année était pingre en précipitations, le pâturage du Confluent absorbait patiemment l'humidité de la rivière, et cette humidité remontait très haut, telle une tache grandissante sur le papier buvard d'un invisible sous-main. Dans les dernières heures de la nuit ou dès le crépuscule, la Charentonne parachevait l'opération en déployant les étranges fantômes mouvants de ses bancs de brume.

Roch examinait ce flanc de colline et se disait que c'était une telle merveille de précision qu'il serait vraiment trop absurde de dédaigner ce qu'il offrait si généreusement pour courir sa chance avec un blé qui ne s'y enracinerait jamais qu'à contrecœur.

Lorsqu'il travaillait sur le Domaine, dans ses étables, son hangar, ses remises, Roch se disait maintes choses. Il avait en outre l'habitude de s'adresser aux bêtes (domestiques ou pas), aux arbres et à la Charentonne, à la terre, au vent et aux nuages qu'il interrogeait, encourageait, sermonnait à

mi-voix, c'était selon, ou bien saluait simplement, mais saluait de toute façon, dans le cas, assez rare, d'un étranger de quelque espèce ou règne que ce soit, rencontré pour la première fois. Ces murmures prolongeaient ou suscitaient ses propres réflexions. Il n'y avait pas lui-même et le reste du monde mais un tout dont il faisait partie, auquel il s'adressait et qui pénétrait sa cervelle comme chez soi. Seul, il l'était à longueur de journée et pourtant ne l'était jamais. Souvent, mi-honteux mi-amusé, il se disait qu'on ne faisait pas plus bavard. Pourtant il passait pour un homme silencieux et renfermé, ce qu'il était, en effet.

En haut, tout en haut du pâturage du Confluent, tel un jouet posé sur l'horizon lorsqu'on le découvrait depuis le bec de canard ou tout autre point de la rivière, se dressait le hangar mastodonte de la stabulation libre. À sa gauche, et d'autant plus écrasée par cette présence monumentale qu'elle était basse et longue, la ferme s'étirait elle aussi contre l'immensité du ciel. Mais Roch s'arrêtait à peine sur cette maison striée, comme les Peaux-Rouges des lectures enfantines, par le brun régulier de son colombage. L'inspection du pâturage se terminait invariablement par ce hangar qu'il avait lui-même construit et dans lequel tous avaient salué un tour de force.

Maintes raisons nourrissaient donc — et le hangar en était une supplémentaire à moins que son emplacement n'eût été dicté précisément par cette prédilection — la préférence marquée que Roch avait toujours accordée au pâturage du Confluent. Pourtant, s'il lui avait fallu choisir entre cet herbage et le Domaine, il aurait renoncé sans hésiter au premier pour conserver le second.

Le champ de la Dot, le champ de la Charentonne, le pré de l'Épine noire — qui abritait derrière un bosquet de frênes deux bâtiments agricoles dont Roch se servait encore et une ancienne ferme depuis longtemps abandonnée — ainsi que le pré à la Mare constituaient le reste du Domaine. Ses cent hectares en avaient longtemps fait la plus grande exploitation de la commune.

Séparés par des haies, pâturages et terres cultivées se déployaient en éventail autour d'un centre que soulignaient les frênes, le hangar et la maison où Roch et sa femme avaient eu leurs trois enfants. À l'est et au nord serpentait la Charentonne ; à l'ouest la D 230, à peine moins sinueuse

et tout juste plus large que la rivière de Touquettes qui la relayait, longeait la propriété ; au sud, le champ de la Dot occupait tout le haut de la colline en direction du bourg. Telle était, aussi forte que la qualité de la terre ou les généreuses dimensions des parcelles, la séduction du Domaine : harmonieusement distribué entre les points cardinaux, précisément délimité de tous côtés, un et néanmoins multiple, il évoquait une île, un cristal, un univers, même si, étant cela et l'étant si parfaitement, il ne se réduisait pourtant pas à cela.

Car en cherchant bien, se disait Roch, on trouverait certainement et peut-être moins loin qu'on ne l'imaginait, une autre exploitation aux caractéristiques comparables et même, qui sait — bien qu'il n'en crût rien — aux qualités supérieures. Alors quoi, hein, mon vieux ? Et la réponse, murmurée dans le coin le plus secret de son âme, ne variait jamais : ce domaine était le Domaine d'Estère.

L'armée où il avait ébahi tout le voisinage en construisant son hangar en un temps record et pratiquement sans aide — les deux ou trois qui, ponctuellement, lui avaient donné un coup de main avaient été si impressionnés par son endurance, son énergie, la rapidité de ses décisions et la précision de ses directives, qu'il leur avait semblé être moins acteurs que spectateurs privilégiés dans cette entreprise un rien délirante — Roch avait également stupéfié ceux qui le connaissaient et connaissaient le Domaine, en louant, à l'automne, le champ de Touquettes, ou plus exactement ce qui n'était encore à ce moment-là que la friche du même nom.

Qu'allait-il en faire, qu'en avait-il besoin ? N'avait-il pas avec ses cent hectares de quoi éponger un trop-plein inimaginable de force, sinon épuiser la totalité de cette force que l'on savait, certes, hors du commun ? Et avait-il oublié, lui à qui il n'était pas rare que l'on demandât conseil, ce qu'était une terre qui ne vaut rien ?

Roch n'avait pas oublié. Et quand bien même il eût été victime d'une étrange distraction, la friche de Touquettes, au premier coup d'œil, se serait chargée de lui rappeler ce qu'était un champ dont on ne peut rien tirer. En outre il approchait alors de la cinquantaine et découvrait de jour en jour que sa résistance, dont autrefois les limites pareilles à l'horizon s'abîmaient dans la nuit sans jamais être atteintes, s'émoussait à présent à la tombée du

jour, comme si l'invisible frontière, le terme il y a peu encore insoupçonné, se tenait désormais juste derrière le crépuscule. Malgré tout, un matin d'octobre, il avait apposé sa signature au bas des deux pages dactylographiées d'un bail qui le liait pour dix ans.

Lorsque la chose s'était sue, au bourg et dans la vallée, tous avaient attendu de voir ce qu'il ferait de ce champ. Or il n'en avait rien fait, ou du moins rien de plus que n'importe quel pékin qui s'est fait avoir et trime pour tenter de limiter les dégâts. Alors tous avaient pensé que, touché par la folie des grandeurs, ébloui par la réussite du Domaine, Roch était tombé sur la tête. Oui, tous, et Eugène Crulai, notaire à Langles, le premier. Récupérant le contrat que Roch venait de parapher, n'avait-il pas laissé échapper, plus intrigué encore que narquois :

— Cent hectares, on finit par s'y sentir à l'étroit ! Puis, brusquement gêné par ce silence qui lui faisait face et n'avait même pas cillé devant son ironie, il avait soupiré : enfin, si vous savez ce que vous faites, et si vous êtes toujours dans les petits papiers de Trassard...

Trassard était le directeur de l'agence bancaire la plus importante de Langles. À l'époque, dans ses petits papiers, Roch l'était encore. Crulai, qui ne l'ignorait pas, n'avait rien ajouté. Ce matin-là, Roch avait la tête de quelqu'un qui sait pertinemment ce qu'il fait et ne tient pas à perdre son temps en discussions.

Crulai n'alla pas plus loin, pas même en imagination — il n'avait pas d'imagination — et n'établit donc aucun lien entre ce bail de dix ans et le courrier venu du Canada dont il avait transmis le contenu à Roch, quinze jours auparavant.

Triangle rapporté, appendice tout juste reconnu comme tel à l'ouest du confluent, le champ de Touquettes demeura à la remorque du Domaine. Loin de menacer son unité, il parut au contraire la souligner et ce, non seulement parce que la rivière dont il tirait son nom faisait office de ligne de démarcation, mais parce que cette terre cumulait tant de travers, et les conjugait si habilement, qu'elle étouffait en son sein la moindre possibilité d'amendement et engloutissait, sans jamais rien restituer en échange, la peine et le temps qu'on lui consacrait. De sorte qu'on eût dit qu'il y avait de la rouerie dans ce champ, et un sombre entêtement à n'être qu'aigreur et

pauvreté sur lesquelles, dès qu'on tournait le dos, prospéraient ces joncs crapaudines, lâches rousses, bâtons du diable et autres sauvageonnes qui affectionnent l'humide et, en un rien de temps, vous ruinent un pré.

Pourtant, en huit ans, Roch n'avait jamais baissé la garde, laissé le champ de Touquettes à lui-même et à son hargneuse et complaisante médiocrité. Non qu'il ait voulu prouver qu'il pouvait réussir, réaliser un miracle là où tous auraient échoué, il savait trop bien, lorsqu'il avait signé, à qui il avait affaire, combien il concluait une mauvaise affaire et ce qui l'attendait.

Lors des premiers mois de cette étrange association, il était animé par une rage froide qui, en grandes vagues sans cesse renaissantes, le jetait comme dans un corps à corps, tête baissée, contre ce champ. À vrai dire, il fallait bien une once de quelque chose qui n'a rien à voir avec la raison pour se lancer dans cette entreprise et n'être pas aussitôt dégoûté par l'ampleur de la tâche et sa trop probable inutilité. Sauf que la charge explosive de l'âpre fureur qui le soutenait était totalement étrangère au champ de Touquettes, bien qu'elle eût trouvé en lui un parfait exutoire. Sans doute, aurait-il tiqué si on lui avait dit qu'il avait loué cette pièce de terre comme d'autres, désespérés, vont au bordel ; néanmoins, il aurait certainement admis que ce champ était une sorte de paratonnerre. De fait, lorsqu'il se colletait avec ses chardons hauts comme des hommes, ne lui suffisait-il pas d'apercevoir le confluent tout proche et, derrière ce confluent, de sentir la générosité paisible et lumineuse du Domaine, ou seulement de s'en souvenir, pour réamorcer dans ses poignets comme à son cou les battements furibonds de cette rage froide qui l'enflammait de la tête aux pieds ? Geste après geste, il enfouissait sa fureur et son amertume dans la terre de ce champ minable qui ne serait jamais qu'une pièce rapportée mais qui lui permettait, au bout d'une heure d'un labeur épuisant, de retourner vers le Domaine sans trop trembler et, à nouveau, d'y travailler.

Peu à peu, telle une plaie se cicatrisant, la fureur était tombée. Et lorsqu'elle eut complètement disparu, il ne resta plus de cette extravagance — qui avait stupéfié tout le monde mais dont personne pas même Crulai ou surtout pas Crulai n'avait compris ou seulement soupçonné la véritable raison — que le champ de Touquettes, égal à lui-même, c'est-à-dire rebelle et teigneux, ainsi qu'un bail signé recto verso en deux exemplaires, par lequel Roch se trouvait encore lié pour des années.

D'autres, peut-être, auraient tenté de se dégager et, ne pouvant rompre leur promesse, auraient abandonné ces quinze hectares à leur paresse et à leur malignité. Mais une telle idée ne vint jamais à l'esprit de Roch : il lui aurait été infiniment pénible de voir son nom associé à une pièce de terre dépenaillée. Alors, sans jamais être payé en retour, si ce n'est d'un peu de fourrage supplémentaire, et un fourrage de bien piètre qualité, il avait continué de lutter contre ce champ qui ne voulait rien entendre, dans le seul but de lui conserver le petit air de décence que sa fureur, à présent retombée, avait réussi à lui extorquer.

De loin en loin, la colère revenait, mais issue du seul sentiment de perdre son temps, de gaspiller une énergie qui aurait été mieux employée et plus féconde ailleurs, bref, de s'échiner dans ce champ de Touquettes alors que mille autres urgences et nécessités l'attendaient.

Contrairement à la fureur d'autrefois, cette colère ne décuplait ni son courage ni sa force mais les gangrenait de dégoût. Peut-être, parce qu'à présent, lorsqu'il travaillait sur cette terre, le seul ressort de son courage était l'austère fidélité à la parole donnée et que ses forces, plus frustes, plus animales, n'y trouvant pas leur compte de joie, renâclaient. De cette colère si proche et si vite transmuée en répugnance, Roch se défendait en pensant à ce qu'il avait fait la veille dans le champ de la Dot et entreprendrait dans l'heure suivante au pré à la Mare, ou bien, tandis que le tracteur l'en approchait, en fixant droit devant lui la trouée qui ouvrait sur le bec de canard et la verte lisière du pâturage du Confluent : là-bas, de l'autre côté. Mais, sitôt rejointe, sitôt dépassée, cette brèche n'ouvrait sur le Domaine que pour mieux le dérober au regard et aviver le regret et l'impatience d'être de ce côté-ci.

La faucheuse avançait, gros insecte docile, bruyant et borné, incapable de soupçonner et encore moins de déjouer les pièges cachés dans une herbe haute que, d'un coup sec, elle abattait en larges brassées odorantes. Souvent, bien trop souvent, la mécanique s'enrayait et toute l'opération s'en trouvait considérablement ralentie. Ainsi, deux, quatre et même six ans après, la lutte se poursuivait, opiniâtre d'un côté, sournoise de l'autre, jusque dans la récolte laborieuse d'un foin médiocre.

Lorsque les incidents se multipliaient, lorsque les quelques heures initialement prévues se transformaient en un après-midi et que celui-ci suffisait à peine, lorsque l'irritation contractait les mâchoires de Roch et faisait saillir les veines à ses tempes, lorsque, penché pour la énième fois sur sa machine immobilisée, il en était à jurer et à marmonner entre ses dents : mais qu'est-ce qu'elle a dans le ventre, cette terre de malheur ! lorsque, en somme, débarrassée de toute distraction issue du Domaine, son attention était contrainte d'affronter la seule réalité du champ de Touquettes, celui-ci se présentait gorgé d'ombres, tel un type qui, surpris au sortir de la nuit et un instant touché en pleine face par le soleil matinal, s'empresserait de détourner le visage et de s'éloigner, n'offrant au jour que la masse sombre de ses épaules fuyantes et de son large dos impénétrable.

Sans doute ces ombres, qui loin de se dissiper gagnaient en épaisseur dès le milieu de la matinée, tenaient-elles à l'exposition et au fait que le terrain, dominé sur son flanc ouest par une épaisse forêt de résineux, était en outre bouclé au nord par un bois en débâcle, dans lequel s'enchevêtraient conifères et feuillus dévorés par leurs propres rejets.

Il n'empêche, se disait Roch en luttant contre sa répugnance, il n'empêche Et lorsque la faucheuse reprenait enfin son labeur monotone, il se hâtait de revenir par la pensée au Domaine, levant les yeux sur le hangar qui, là-bas, couronnait crânement la colline en haut du pâturage du Confluent.

Plus tard, beaucoup plus tard, quand à l'issue d'un 20 juillet tout fut terminé, y compris cette lutte sans cesse recommencée qui avait duré huit ans, c'est au champ de Touquettes que Roch pensa lorsqu'il déclara à Mathias : "Croyez-moi, lorsqu'on est seul sur tant d'hectares pendant une bonne partie de la journée, le vivant que l'on est sent très bien que ce qu'il a sous les pieds est une paume vivante, et qu'il n'est pas beaucoup plus qu'une fouine dans la paume de cette main ouverte. Alors, superstition ou pas, prenez-le comme vous voudrez, mais s'il existe des terres clémentes et d'autres indifférentes, il en existe aussi dont on ressent violemment l'hostilité."

En ce 20 juillet au matin, c'était précisément dans le champ de Touquettes que Roch travaillait. À l'irritation, la répugnance, s'ajoutait

maintenant la lassitude de respecter un engagement auquel, huit ans plus tard, il était toujours aussi difficile de se conformer.

Le Domaine était un cristal couleur d'ambre, en ce matin d'été. Mais sur le champ de Touquettes, passé l'heure où la lumière qui vient de dessous la terre et monte vers le ciel caresse toute chose, même la plus inamicale, comme des doigts relèvent doucement un menton d'enfant, les ombres s'étaient déjà reformées. Et Roch se disait : deux ans, dans deux ans j'en aurai fini...

Jusqu'à présent, il n'avait jamais calculé, ne s'était même jamais permis de penser que cette entreprise si ingrate avait un terme dont chaque été le rapprochait. Pour soutenir cette lutte opiniâtre, il fallait que sa promesse demeure intacte, intangible, hors d'atteinte, et donc étrangère au temps comme à cette interrogation pernicieuse qui murmure : à quoi bon, puisque un jour, de toute façon, tu seras libéré. Pourtant, depuis peu, la lassitude qu'il avait de ce champ était telle que sans ce terme tout proche l'impératif catégorique de sa promesse aurait certainement vacillé. Alors, en ce 20 juillet, lorsqu'il soupirait : deux ans, dans deux ans j'en aurai fini ce n'était pas son courage bientôt victorieux qui se précipitait au-devant de ce terme, mais ce terme lui-même qui, péniblement, tirait à lui les restes d'une force aux prises avec une hostilité qui n'avait jamais désarmé.

Contre elle et, à présent, contre sa propre lassitude, les recours de Roch n'avaient guère changé au fil des années : penser au Domaine, guetter le confluent entre les arbres, lever les yeux sur le hangar, apporter en somme et conserver en soi par tous les moyens un peu de la clarté de là-bas, afin de conjurer l'obscurité malignité d'ici. Or, dans l'éclatante luminosité de ce matin de juillet, le hangar, en haut du pâturage du Confluent, se dressait si hardiment contre le ciel que Roch ne pouvait en détourner les yeux. Dans sa fatigue, il lui semblait l'entendre par-delà le vacarme monotone de la faucheuse :

Je suis né à la fin de l'hiver 1972. Ma date de naissance est gravée dans le béton de l'un des socles qui soutiennent mes montants. C'est celui à qui je dois d'exister qui l'a inscrite dans le ciment encore frais. Je repose sur une belle chape de dix centimètres d'épaisseur. Toute ma charpente, qui culmine

à dix mètres, est en bois de la meilleure qualité et spécialement traité. Ma toiture a deux pentes : l'une, au sud, descend très bas et abrite une étable ultramoderne ; l'autre, plus courte, permet aux bottes de foin ou balles de paille de se loger par centaines. Je suis clos sur trois côtés et judicieusement ouvert au nord. Le vent d'ouest, dominant dans notre région, n'a donc aucune prise sur moi et lorsqu'il souffle en rafales, pas une tôle de mon toit soulevé, pas une latte de bois disjointe, pas un seul gémissement dans ma charpente : la partie se termine par l'abandon d'un des adversaires et je ne suis jamais celui-là ! Du reste, n'a-t-on pas dit de toutes parts, lorsque j'ai surgi du sol, que j'étais un hangar formidablement bien bâti ? Ma grosse masse se voit à plusieurs kilomètres à la ronde. En outre, lorsqu'on remonte le chemin défoncé qui mène à la maison de mon maître, c'est moi que l'on voit en premier et c'est devant moi qu'il faut passer pour rejoindre cette maison distante d'une trentaine de mètres. C'est pourquoi j'ai toujours eu l'impression de prendre sous mon aile cette petite ferme tout en longueur et si basse qu'un rosier grimpant atteint sans mal sa gouttière au pignon. En réalité, on aurait bien du mal à la repérer depuis l'autre versant de la vallée si je n'étais pas là pour accrocher le regard et la désigner, elle, à mon côté. D'ailleurs, il n'y a pas l'ombre d'un doute que mon maître me préfère à elle : je suis sa fierté, la preuve que, parti de rien, il est arrivé à quelque chose. Je sais que j'ai coûté beaucoup d'argent et que, de dimensions plus modestes, j'aurais servi tout autant. Mais mon maître voyait loin : si j'étais l'aboutissement de ses efforts passés, j'étais aussi la préfiguration de son avenir, et un avenir qui un jour ou l'autre ferait de lui le maître de la totalité du Domaine. Pour toutes ces raisons, dès mon apparition et sans doute avant, la femme de mon maître m'a pris en grippe. Parfois, dans le silence qui est si grand ici qu'on entend les éperviers creuser l'air à coups d'ailes pour y chercher l'appui qui leur permettra de demeurer immobiles en haut d'une invisible tige de cristal, l'écho d'une dispute, dans la salle commune de la ferme, traverse porte, fenêtres ou murs et vient jusqu'à moi. Peu après, mon maître sort de la maison, tête enfoncée dans les épaules et dos rond. Il est vrai que l'année où je suis né, il a loué le champ de Touquettes et que, très souvent, c'est autant à son sujet qu'au mien qu'éclate la querelle. Bien des mystères auxquels je n'entends rien lient un homme et une femme, et mon maître est très attaché à la sienne. C'est une petite personne menue, presque frêle, et qui cependant n'arrête jamais : du potager à la maison, de

la maison au poulailler, du poulailler à la corde à linge et de celle-ci à la cabane aux lapins, jour après jour et de l'aube au coucher. Un jour, j'ai découvert qu'elle se teignait : elle avait mis une grande bassine d'eau claire à tiédir au soleil et, quand après avoir plongé sa tête dedans, elle s'est redressée, l'eau n'était plus un miroir reflétant ciel et nuages mais une rondelle de deuil. La femme de mon maître a fixé un instant cette noirceur. Qu'y voyait-elle ? Sa jeunesse perdue dans une ferme isolée ? La vanité de sa lutte contre cette vieillesse pâle qui, sous une teinture noir corbeau et malgré elle, prenait racine sur son crâne ? Enfin, elle a jeté cette eau sale et moi j'ai fait comme si de rien n'était. Que pourrais-je craindre de cette femme aux lèvres minces, au front soucieux ? Pourtant je la crains. Il y a en elle une volonté farouche, greffée sur une absence totale d'espoir. Alors elle ronge chaque journée au gré de mille tâches, avec la même énergie qu'une bête prise au piège ronge l'os de sa propre patte qui la retient prisonnière. Seuls ses enfants ont le pouvoir de desserrer un peu l'oppression de cette amertume aux mâchoires de fer. Mon maître et elle ont eu deux filles et un garçon. Tous trois sont majeurs et ont depuis longtemps quitté la région. La plus jeune des filles est encore célibataire. Elle débarque à l'improviste et ne passe jamais plus d'un après-midi au Domaine. L'autre fille, mère de deux bambins, vient un week-end par mois assez régulièrement. Ce sont ceux-là, la fille, le gendre et les deux enfants qui savent le mieux la distraire. Comme s'ils réussissaient, eux qui vivent à Paris, à ouvrir un chemin de traverse jusqu'à elle. Par cette sente, cette brèche miraculeuse, la femme de mon maître quitte un instant le Domaine et se voit dans une rue bordée de boutiques, de cafés et de cinémas aux devantures illuminées comme des arbres de Noël. Tout ce qui vient de la capitale T enchante : le tissu le plus ordinaire, le moindre bouton-pression, la babiole la plus commune, tels des copeaux, des éclats détachés par miracle d'une planète hors d'atteinte où la vie, la vraie, gronde et se fait. Le temps d'un week-end, par cette brèche ouverte, une goutte incandescente réussit à transpercer son amertume. Mais déjà, lorsque le dimanche soir approche, cette goutte de métal en fusion, comme plongée dans une grande cuve d'eau froide, se pétrifie et perd ses reflets. La fille, le gendre et les petits-enfants partis, la femme de mon maître ramasse le résidu de son illusion dominicale et le jette loin d'elle. Tant de fois elle a dit : Oui, peut-être que nous viendrons une petite semaine chez vous, là-bas à Paris, mais jamais ils ne l'ont fait.

Alors elle plonge la main dans l'eau glacée de son amertume et en extirpe cette méchante petite scorie qui ne pourrait que lui entailler les pieds le lendemain, lorsqu'il lui faudra à nouveau, de l'aube au coucher, traverser le fleuve de sa solitude quotidienne. Ici nous sommes bien seuls, en effet ; ou plutôt nous avons rarement le plaisir d'une compagnie, même celle de mon maître, puisque ses bêtes et le Domaine le réclament sept jours sur sept. Le bourg dont nous dépendons est à trois kilomètres La ville la plus proche, à douze kilomètres. La femme de mon maître ne sachant pas conduire, c'est son mari qui, le mardi, jour de marché, l'emmène en ville pour le ravitaillement hebdomadaire. Il y a bien Pauline, une veuve qui sait conduire, possède une voiture et demeure dans un petit pavillon pas trop loin de la ferme. Mais la femme de mon maître ne s'entend guère avec elle et ne veut pas avoir à la remercier. Alors quand il lui manque quelque chose qu'on ne peut acheter au bourg, il lui faut attendre la semaine suivante et le marché, ou bien tanner mon maître jusqu'à ce qu'il se décidé enfin à voler un petit moment au Domaine pour aller à Langles. Ainsi, ça fait trois jours qu'elle lui réclame sans grand espoir une bobine de fil rouge.

Plus tard, quand à l'issue d'un 20 juillet tout fut terminé, et pas seulement la lutte épuisante et stérile contre le champ de Touquettes, Roch dit à Mathias : "Et remarquez que si ce matin-là j'avais travaillé sur le Domaine, je ne me serais sûrement pas souvenu d'une bobine de fil rouge dont ma femme avait besoin, et j'aurais encore moins laissé tomber ce que j'étais en train de faire pour aller au bourg la lui chercher. Mais c'était dans le champ de Touquettes que je faisais les foin. Et tout à coup, allez savoir pourquoi, cette histoire de bobine de fil m'est revenue en tête et j'ai pensé : tu pourrais bien lui faire cette surprise, hein, Roch ? Tu ne crois pas que tu pourrais lui faire ce plaisir ?"

Donc, en ce 20 juillet sur le coup de onze heures, Roch décida de se rendre au bourg. Il laissa la faucheuse sur place mais ne remonta pas à la ferme prendre sa voiture. En une heure, il avait largement le temps d'aller au village avec son tracteur et d'en revenir avant le déjeuner.

À peine était-il sur la route que ce matin d'été lui éclata au visage comme un rire d'enfant. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un nuage ;

généreuse et limpide, la lumière avait la vigueur d'un soleil qui n'a pas franchi son zénith, et chaque arbre, chaque bosquet, la haie la plus serrée, la moindre fleur de talus, le plus petit brin d'herbe au fond des fossés se dressait, s'élançait dans cette lumière, comme délivré de la pesanteur, ivre de sève et frémissant. Alors Roch avait ressenti l'énorme soulagement d'une oppression qui, à son insu et dans la seconde même où il s'était engagé sur la route, se serait dénouée et enfuie comme un voleur.

Passé le pont de la rivière de Touquettes, le John Deere attaqua bravement la double boucle d'une côte particulièrement raide. Dans le second virage, il laissa derrière lui le chemin qui, sur sa gauche, menait au hangar et à la ferme. Enfin, il s'engagea dans un petit bois au sortir duquel il déboucha en haut de la colline.

Quelques secondes plus tard, Roch croisait sur sa droite un pavillon coquet, dans un jardin qui ne l'était pas moins et, se souvenant brusquement de la bobine de fil, il eut la tentation de s'épargner la peine d'aller jusqu'au village. Pourtant il poursuivit son chemin : sa femme n'avait jamais beaucoup apprécié la veuve qui vivait dans ce pavillon de banlieue poussé là, en plein champ, au début des années soixante-dix. D'ailleurs, le tracteur rien était déjà plus au pavillon de Pauline. Lancé sur le plat de cette route qui amorcerait bientôt une descente, ses énormes roues dévoraient à toute allure le ruban uni du macadam, dans un déploiement de puissance que scandait l'éclat intermittent de son gyrophare.

Croiser la voiture la plus déglinguée ou se faire doubler par elle aurait suffi à battre en brèche cette illusion de vitesse mais, en cette fin de matinée, la D 230 se chauffait comme lézard au soleil, somnolente et vide. Alors, dans cette vélocité qui ne se mesurait à rien si ce n'est à la parfaite immobilité du paysage, la prairie que Roch longeait depuis un petit moment semblait interminable, ou du moins aussi vaste qu'était verte et drue l'herbe aperçue dans les trous de sa haie.

Et Roch se prit à sourire, et ce sourire à peine formé quitta aussitôt ses lèvres pour envahir le reste de son visage puis se réfugier, invisible ou presque, dans son regard, d'où, pudique et secret, il déborda sur les rides en pattes-d'oie qui marquaient le coin de ses yeux. Car tel était le champ de la Dot : un superbe herbage qui appartenait également au Domaine, de sorte

qu'en étant encore chez lui Roch avait déjà parcouru le quart de la distance qui le séparait du bourg. Mais brusquement la route accentua sa pente et le champ de la Dot s'arrêta net comme s'il existait un principe mystérieux lui interdisant de s'étendre davantage, comme si l'équilibre entre ce pâturage et cet autre du Confluent, qui se trouvait à l'opposé, était régi par quelque règle d'or inflexible, garantissant à travers la solidarité de chaque parcelle l'harmonie du Domaine dans sa totalité. Et le John Deere s'enfonça dans le creux de la route, et d'autres champs apparurent, d'autres prés étrangers, qui montaient à l'assaut du ciel ou glissaient jusqu'au point le plus bas d'un ruisseau invisible, d'une ancienne mare comblée. Du Domaine au bourg, la campagne n'était qu'ondulations, tendres courbes, plis secrets s'évasant en demi-cercles sous la coupole au tambour gigantesque de ce jour de juillet qui approchait de midi.

Laissant derrière lui le champ de la Dot, Roch ne pouvait manquer de s'interroger sur le sort de la parcelle contiguë qui, faute d'héritiers directs, était abandonnée depuis près d'un an ; ou bien remarquer que dans un champ voisin le maïs mal venu luttait en se recroquevillant contre une surnoise sécheresse ; ou encore, penser que derrière les quelques vaches qui pâturaient dans un mouchoir de poche planté de pommiers, il y avait un homme qui se contorsionnait tel un demi-pendu au bout d'une corde faite de parcimonie quotidienne, de prêts refusés et de dettes.

Mille pensées, souvenirs, interrogations jalonnaient cette route qu'il pratiquait depuis plus de trente ans. D'ordinaire, un dixième de ces réflexions aurait eu raison de sa distraction et l'aurait ramené au Domaine, ou du moins, puisqu'il était à mi-chemin du bourg, amené à regretter violemment de ne pas s'être arrêté chez Pauline et, parcourant le chemin restant, à pester contre lui-même et cette brusque décision qui l'avait lancé à la poursuite d'un objet tellement insignifiant que toute cette équipée en tracteur avait quelque chose d'extravagant. Mais en cette fin de matinée il lui en fallait infiniment plus que des collines trop familières, des voisins dont les difficultés étaient connues de tous ou des héritages incertains pour faire chanceler cette bobine de fil reléguée dans un coin de sa cervelle comme sur une étagère, la faire chanceler et rouler sur le macadam, là, sous ses yeux, où, insolite et triviale, elle l'aurait peut-être enfin tiré de sa torpeur.

Alors, lorsque la stridence d'un klaxon, aussi violente et inimaginable qu'un tremblement de terre le frappa dans le dos, ce ne fut pas seulement la bobine de fil oubliée qu'elle envoya valser, mais l'édifice entier de cette distraction qui le ballottait mollement sur la réalité depuis qu'il avait quitté le champ de Touquettes.

Roch se retourna brutalement. À ses basques, une voiture : noire, basse, énorme, et il se rangea aussitôt, moins pour satisfaire le type qui réclamait le passage que pour se débarrasser de cette sombre véhémence, qui peut-être, depuis un moment déjà, était collée à lui comme une sangsue. La voiture bondit dans l'espace libéré, dépassa le tracteur en mordant sur le bas-côté puis, telle une décharge de chevrotine creva le silence, la lumière, l'infinie placidité de ce matin d'été. Dans cette déchirure, les collines semblèrent un instant vaciller, et Roch se sentit submergé par une vague de moiteur.

À présent, la route grimpait de nouveau, et le John Deere se hissait d'autant plus péniblement qu'il avait dû ralentir.

Au terme de cette côte et au sortir d'un dernier virage, la D 230 rejoindrait enfin le village mais, avant, il y avait une maison que l'on disait entièrement retapée et cossue, de celles qui ont dans leur salle de bains du carrelage jusqu'au plafond et peut-être bien deux salles de bains, et sans doute aussi un salon plus vaste qu'une grange à foin.

Une haie de thuyas la dissimulait ; néanmoins le portail du jardin était largement ouvert et, juste en deçà des battants, Roch reconnut la voiture : sombre, basse, étincelante au soleil, tel un projectile monstrueux parvenu au bout de sa course et enfin immobile, au centre de sa cible. Deux enfants se tenaient à son côté. Ils levèrent sur Roch un même regard réticent, lui opposèrent une même expression d'indifférence vaguement teintée d'hostilité, et, bien sûr, ni l'un ni l'autre ne le saluèrent, parce que dans les villes oij ne salue pas et que ces deux-là, comme l'indiquait le numéro de la voiture, venaient tout droit de la capitale, en vacances à la campagne, plongés vivants dans un lieu où bourdonnaient à longueur de journée des mouches et toutes sortes d'insectes, où les chemins creux étaient trop défoncés pour qu'on y aille en patins à roulettes, et où la boulangerie du

coin était si ringarde qu'elle ignorait tout de ces nouveaux bonbons fluorescents, infiniment poisseux, fades et délectables.

Pour la première fois de sa vie, Roch pensa à ces gens qui étaient en vacances alors que lui ne l'était pas, ne l'avait jamais été et ne le serait sans doute jamais. Il haussa les épaules : ceux-là venaient à la campagne mais lui-même, qu'irait-il faire en ville ? Lorsqu'il était à Langles, le mardi, il n'avait en tête qu'une idée : rentrer.

Le tracteur dépassa enfin la large plaque de tôle émaillée sur laquelle le bourg affichait son nom, et Roch se souvint brusquement de la bobine de fil, comme si celle-ci, dans son vol plané précédent, avait atterri au pied de ce même panneau et patiemment attendu son passage pour le héler. Bon, voyons si à l'épicerie, murmura-t-il, et il fut content de cette diversion, parce que sans elle, il aurait pensé une fois encore que des Parisiens de plus en plus nombreux rachetaient dans le département d'anciennes fermes ou même des granges qu'ils transformaient en résidences secondaires, et que ce phénomène était moins le signe d'une invasion citadine que la conséquence d'une progressive et déjà ancienne disparition des gens de la terre.

Orientée au sud et pentue, la grand-rue du bourg mijotait, éblouie de lumière et plus que jamais somnolente, maintenue à bout de bras au-dessus d'une léthargie définitive par une boulangerie moins désuète que rudimentaire, une épicerie pas trop vaillante, et le café-tabac des Crepse dont le seuil s'encombra de deux pompes à essence parce qu'on ne sait jamais, de même que sa façade un tantinet crasseuse mentionnait en dessous de Café-Tabac-Ordinaire-et-Gas-oil : "Hôtel-Restaurant", vu que parfois, et même ici, il se trouvait un représentant dans la mouise, tenaillé par la faim et tombant de sommeil.

Roch soupira et poussa la porte de l'épicerie.

— Du fil rouge, voyez-vous ça ! s'exclama la femme, et elle continua, irritée, offensée et néanmoins satisfaite. sombrement satisfaite de pouvoir soulager une énorme aigreur en en laissant couler un peu le pus : Mais Roch, tu penses à quoi ? Même du temps où l'épicerie marchait, je n'ai jamais eu de fil, nom d'un petit bonhomme, elle doit bien le savoir, ta femme, que je n'ai jamais fait mercerie ! Qu'est-ce qu'elle croit ? Qu'est-ce

qu'ils croient tous, ici ! Que je n'en ai pas ma claque, que si j'avais trouvé repreneur je n'aurais pas bazardé cette épicerie depuis belle lurette ? Du fil ! Et rouge de surcroît ! Je veux dire : rouge, précisément ! Et pourquoi pas rouge cerise, pendant que vous y êtes ? Je veux dire cette nuance-là et pas une autre, encore que parmi les cerises, n'est-ce pas, il y a les burlats et les napoléons, alors on va y réfléchir, hein, Roch ? Et puis on reviendra me voir quand on sera décidé, à moins qu'entre-temps on ne soit allé à Langles, au marché ou au supermarché, et qu'on ait trouvé, ah, ils vont me faire crever ! Qu'est-ce que je raconte ? Ils ne me laisseront même pas crever tranquille ! Tiens, tu diras à ta femme que si elle croit que je me suis reconvertie dans la mercerie et que j'y ai fait fortune depuis la dernière fois que j'ai eu le plaisir et l'avantage de la voir dans mon épicerie, eh bien, elle se fourre le doigt dans l'œil. Oui, le doigt dans l'œil ! Même dans mon nécessaire à couture je n'ai pas de fil rouge, bon Dieu ! Tout ça pour qu'elle n'aille pas imaginer, en plus, et raconter partout que je n'ai pas voulu lui prêter une aiguillée de fil !

Roch se retrouva sur le trottoir, abasourdi. Et il s'éloigna aussitôt comme si cette porte, qui tenait encore par miracle, risquait d'exploser dans la minute suivante sous la poussée de l'énorme flot de récriminations qu'il avait déclenché, et qui se déverserait alors en pleine rue, les balayant sur son passage et les emportant dans son fracas, lui et sa ridicule, son honteuse, sa maligne petite bobine de fil.

Plus tard, quand il raconta par le menu cette journée à Mathias, il passa sous silence que lorsqu'il avait quitté l'épicerie sa nuque était douloureuse et dure comme du bois, tant il avait hâte de s'exclamer : "Elle avait raison, vous savez, même si elle ignorait à quel point elle avait raison de me rabrouer, de me mettre en garde, de s'agripper de toutes ses forces à ma manche pour m'arrêter. Mais probable que rien ne pouvait arrêter ce qui s'était mis en branle ce matin-là, puisque même elle, avec sa violence, sa hargne, son scandale, elle me procura néanmoins le moyen de continuer, elle découvrit et ouvrit sans le vouloir la petite porte dérobée par laquelle j'allais m'engouffrer et continuer, en me suggérant que ce fil qu'elle ne pouvait me vendre, une autre, au bourg, et donc une autre qui n'aurait pas l'inconvénient d'être Pauline, pourrait sans doute me le prêter. Et le café-

tabac des Crepse était bien évidemment à deux pas de l'épicerie, de sorte que je n'ai même pas eu à traverser la rue."

Donc, Roch entra chez les Crepse. La caverne des Crepse, pensa-t-il, clignant des yeux et hésitant une fois le seuil franchi, tant le contraste était violent entre la luminosité de la rue et l'ombre du bistro.

— Tiens, Roch ! fit la voix traînante de la patronne, ça faisait longtemps qu'on ne t'avait pas vu.

Écarquillant les yeux en direction de la voix, Roch discerna deux taches pâles derrière le zinc : un visage et, un peu plus bas, deux avant-bras croisés, nus jusqu'au coude. Derrière ces formes immobiles, les verres et les bouteilles luisaient dans la pénombre et Roch pensa : alors ce serait une grotte sous-marine.

Bien que relative, la fraîcheur de la salle lui tomba sur les épaules et lui fit un drôle de chaud et froid entre les omoplates. Il s'approcha du bar. Ce qu'il y avait entre les deux taches claires se précisa : un corsage boutonné jusqu'au cou et ballonné sur toute sa largeur par une vaste poitrine. Dans la foulée, pour ainsi dire, les bras blancs avouèrent leur rondeur, pincée à un bout par le petit os pointu du coude et pourvue à l'autre extrémité d'une main forte aux doigts gonflés. Le visage enfin, moins rond qu'affaissé, et aussi pâle que les bras.

Assise derrière son comptoir, Mme Crepse ne bougea pas. Pourtant cette inertie n'était pas mauvaise volonté mais précaution, de celles que prennent les femmes dont la chair n'est plus que gêne et qui ménagent leurs jambes douloureuses en économisant leurs déplacements. Aux avant-postes de cette prudente immobilité, la voix traînante soupira :

— Qu'est-ce que je te sers ?

— Un café.

— Arrosé ?

— Oh, non, pas avec cette chaleur.

— C'est vrai qu'il fait chaud...

Et Roch sentit sur lui deux yeux attentifs, mais presque aussitôt les yeux et le reste glissèrent péniblement du tabouret et le tout s'avança vers le

percolateur Il y eut alors entre Mme Crepse et cet engin volumineux, coiffé d'un torchon, une brève empoignade. Roch n'en vit pas grand-chose mais entendit les bruits mats et brutaux, puis le percolateur émit un chuintement plaintif et Mme Crepse se retourna :

— Ça fatigue, hein, cette chaleur ?

Alors il eut l'impression très nette qu'elle ne se référait pas à sa propre fatigue, chronique, affichée et somme toute indépendante des conditions extérieures. Mal à l'aise sous ce regard qui à nouveau l'examinait, il acquiesça d'un hochement de tête et demanda :

— Le patron ?

— En tournée... répondit la femme avec un geste las de la main, qui en disait plus long sur la fréquence de la chose que n'importe quelle explication ou mensonge d'ailleurs inutiles, puisque tout le monde, au bourg, savait que le patron visitait régulièrement ses collègues bistrotiers de Langles, histoire de voir en été si leur bière était aussi fraîche que la sienne et, en hiver, si leur calva valait le sien.

Roch chercha à toute allure quelques mots pour atténuer sa maladresse, n'en trouva aucun et le silence s'installa.

Il y avait urgence, pourtant, non seulement à conjurer toute possible animosité chez son interlocutrice mais, avant que le percolateur ne s'arrête, à trouver autre chose qui maintiendrait cette femme sur pied, même après qu'elle lui aurait servi son café.

Sûr, pensa-t-il, désespéré, si jamais elle se hissait à nouveau sur son tabouret, je n'aurais pas le courage de l'en faire descendre une deuxième fois et de la faire grimper chez elle, à la recherche d'une bobine de fil.

— Dis donc, ça n'a pas l'air d'aller fort, l'épicière, elle est hargneuse comme un roquet !

Placide, la Crepse haussa les épaules, marmonna un commentaire dans lequel il était vaguement question de faillite et de retour d'âge, puis pivota sur elle-même, repivota, et déposa sur le comptoir une tasse dans laquelle, sombre et moiré, fumait un café noir.

— Et puis mets-moi un paquet de tabac ! dit Roch, et des Job et... une pochette d'allumettes, acheva-t-il en baissant la voix, brusquement conscient de sa nervosité et plus conscient encore de l'étonnement et de la curiosité grandissante qui, dans le regard de la femme, ne cherchaient même plus à se dissimuler.

— Je croyais qu'on ne fumait plus, fit-elle enfin, et elle s'éloigna pesamment vers ce qui était, dans cette caverne, une petite grotte particulière, une sorte d'excroissance située à l'autre bout du zinc, bourgeonnante de paquets de cigarettes, de briquets, de stylos, de colifichets, de friandises, de présentoirs, de publicités pêle-mêle agglutinés comme des moules sur un rocher, et débordant depuis longtemps des deux vitrines qui, en principe, auraient dû contenir leur multiplication désordonnée.

Alors Roch se risqua Peut-être, parce que la femme avait disparu dans ce capharnaüm qui le mettait, lui, à l'abri de son regard, mais peut-être aussi parce que ce même capharnaüm lui donnait une violente envie de se retrouver à l'air libre et en pleine lumière, dans un espace qui ne serait ni sombre ni bondé mais ouvert, oh, largement ouvert.

— Je voulais te demander, dit-il avec effort, tu n'aurais pas une bobine de fil rouge à prêter à ma femme ? Elle... elle coud je ne sais quoi et ça m'éviterait d'aller à Langles.

Drôle, sa voix sonna à son oreille un ton trop bas comme elle avait résonné un instant auparavant, lorsqu'il avait demandé le tabac, un ton trop haut. Il lui fallut supporter un nouvel examen. Cette fois, la Crepe fut vraiment à deux doigts de lui poser une question puis, se ravisant, posa tabac, papier, allumettes à côté de la tasse et, plus intriguée par les traits tirés de Roch que par cette histoire de fil, répondit distraitemment :

— Bien sûr que je dois avoir ça ; bois ton café tranquille, je vais voir là-haut.

Et Roch se sentit soudain extraordinairement fatigué. Il but son café d'un trait et attendit.

Dix minutes plus tard, il jaillissait de la caverne des Crepe avec, en main, une bobine de fil, dont le rouge n'était pas cerise mais corail.

Au moment même où il passait le seuil, il heurta de l'épaule un type au moins aussi déterminé à fuir le soleil qu'il était désireux, lui, de le retrouver. Court sur pattes et trapu, l'homme absorba le choc sans broncher, marqua à peine le pas et continua sur sa lancée. Roch s'effaça, glissa sur le côté et, légèrement étourdi, se retrouva sur le trottoir dans l'éblouissante lumière de midi.

Bon Dieu, pensa-t-il, qu'est-ce que c'est que cet animal ? Et il cligna à nouveau des yeux, mais sentit surtout le soleil flamber contre son visage puis, lorsqu'il lui tourna le dos, dissiper agréablement sous sa chemise le contact froid d'une ancienne sueur collée comme une algue entre ses omoplates.

L'air tremblotait au-dessus de la chaussée. La grand-rue se dilatait toujours dans une chaleur boursouflée, prisonnière du circuit fermé du macadam et du crépi des murs. En face de l'épicerie, le John Deere, gare contre le trottoir, ressemblait à un coléoptère coincé au fond d'un bocal.

Parvenu à sa hauteur, Roch baissa les yeux sur le poing crispé de sa main droite. Desserrant leur étreinte, les doigts découvrirent au creux de sa large paume le corail rouge de la bobine de fil. Roch la glissa dans la poche de sa chemise et, boutonnant soigneusement le rabat, leva les yeux sur l'épicerie. Mais son regard, irrésistiblement attiré, se porta aussitôt cinq mètres plus bas, vers le seuil obscur et béant du café des Crepse, sur lequel, pourtant rien ne bougeait.

Roch hésita trente secondes puis grimpa sur son tracteur. Probable que ce type qu'il avait associé d'emblée à un sanglier, et un sanglier qu'il n'avait encore jamais vu dans le coin, allait se rincer le gosier pendant un bon moment.

Néanmoins, tout en se dégageant du trottoir, il ne put s'empêcher d'examiner les quelques voitures garées de chaque côté de la rue et il en dénicha une qui, en effet, n'était pas immatriculée dans le département.

Alors, lentement, il alla exécuter son demi-tour à la perpendiculaire du Café-Tabac-Ordinaire-et-Gas-oil, dans l'espoir d'apercevoir par la porte ouverte ne fût-ce qu'une silhouette dans l'ombre de la salle. Si bien que lorsque l'autre apparut brusquement sur le pas de la porte, il eut un

imperceptible mouvement de recul, comme si le type avait surgi non pas là-bas mais juste sous son nez.

L'homme aussi, en l'apercevant, marqua un temps d'arrêt — oh, trente secondes à peine — puis il fonça dans la lumière, court, râblé, impatient et brutal. Il rejoignît en quelques pas sa voiture (c'était bien celle que Roch avait repérée), claqua la portière, fit ronfler le moteur, contourna le tracteur, remonta la rue à fond de train, mais donna subitement un grand coup de frein et s'engouffra sur sa droite, dans la D 230.

Et Roch se rendit compte que cet homme qu'il avait vu en pleine lumière, il n'en avait rien retenu, sinon rien distingué. Peut-être, parce qu'il émanait de sa personne courtaude une telle force ramassée que celle-ci suffisait à le définir tout entier, mais plus sûrement encore parce que son attention avait été accaparée par un détail si insolite chez un type, et un type de cette sorte, qu'il avait passé tout son temps à en douter, bien qu'il n'y eût pas de doute possible : cet autre portait bien à son cou un étroit foulard rouge, coquettement noué sur le côté.

Le Domaine, Roch rentrait enfin au Domaine...

Mais n'était-ce pas toujours ainsi ? Où qu'il aille, quoi qu'il fasse, il arrivait toujours un moment où il abandonnait tout derrière lui, et ce tout, quel qu'il fût, reculait, s'estompait comme un songe, moins qu'un songe, et pas même une erreur ou un néant, parce que la joie qui l'envahissait à l'idée de rentrer ne laissait aucune place au néant, à l'erreur ou au songe, puisqu'elle émanait de l'existence du Domaine et que celui-ci ne niait rien, n'avait même pas à se donner cette peine, toute autre réalité que la sienne pâlisant et se défaisant en sa présence.

Sur la D 230, Roch salua Simon, le garagiste, allongé sous une voiture devant son atelier, mais son salut ne fut ni entendu ni retourné. Puis il dépassa la plaque en cuivre du médecin et, bientôt, il vit se rapprocher le panneau en tôle émaillée sur lequel le nom du bourg était barre de part en part, si bien qu'avant même d'être franchie, cette limite était déjà dans son dos.

Ensuite, ce fut au tour de la maison des Parisiens d'être rejetée. Cette maison dont il n'aurait pas compris, s'il s'était rappelé, pourquoi elle l'avait tant inquiété une demi-heure plus tôt. Mais il ne se souvint pas et le John

Deere ne fit qu'une bouchée de sa longue clôture de thuyas. Peu après, il plongeait dans cette côte qui, si rude à l'aller, se transformait en son contraire, maintenant qu'il rentrait au Domaine, et il y avait bien de la volupté à s'en remettre à cette descente ombragée.

Pourtant Roch ralentissait toujours en cet endroit, parce que c'eût été gâcher le plaisir comme un bleu que de goûter la seule complaisance de sa pente. Sur une centaine de mètres, les haies étaient si hautes qu'elles se rejoignaient au-dessus de la route, et leurs minces cloisons de feuilles nouaient en travers de la chaussée de longs fuseaux dorés, tapissaient leur voûte légère de miroitements colorés, ouvraient en leur sommet de longues lucarnes sur la profondeur du ciel. Dans le kaléidoscope de cette lumière captive et rétractée, les parfums étaient vifs et trais comme des ruisseaux, avec, ici une pointe d'amertume, là une insistante odeur de champignon ou de mousse, et ailleurs l'ample bouffée délicatement sucrée d'un chèvrefeuille enlacé dans la ramure d'un sureau. Roch sentait ses lèvres s'entrouvrir, ses poumons se gonfler, disparaître de sa bouche l'épaisse saveur d'un café trop fort. Néanmoins il connaissait suffisamment cette partie de la route pour ne pas commettre l'erreur d'imaginer qu'il en obtiendrait davantage en s'y arrêtant. Sûr, sa magie ondoyante réclamait qu'on ne dégringolât pas sa pente comme un bolide si on voulait pleinement la goûter, mais c'était aussi une grâce trop mutine, trop fantasque, trop occupée par ses propres jeux pour qu'un homme de cinquante-cinq ans, avouant le poids de sa fatigue dans l'immobilité d'une halte, s'y sentît très longtemps à son aise. Non, il s'arrêterait un peu plus loin, là-haut, en pleine lumière, lorsque la route le conduirait à nouveau entre champs et pâturages, dans l'éclatante placidité d'un horizon de collines, et il se roulerait une cigarette.

Il y a peu il fumait encore, comme un pompier au dire de Suzanne, et il avait toujours eu un faible pour le café, faiblesse qui s'était plutôt accentuée depuis qu'il avait cessé de fumer. Mais peut-être que ses doigts avaient oublié comment ils s'y prenaient, autrefois, pour confectionner si habilement une cigarette. Il avait bien oublié, lui, en deux ans à peine, l'odeur et la saveur du tabac. Oh et puis à quoi bon s'inventer des curiosités, se donner des prétextes : il avait en poche un paquet de gris, du

papier et des allumettes, et il avait aussi une furieuse envie de s'offrir une bonne petite bouffée !

Le tilleul, l'énorme tilleul, un bel arbre, vingt mètres de haut en bordure de la route, se rapprochait, offrait son ombre sur ce qui était déjà le plat de la colline. Jusqu'au Domaine il n'y avait pas meilleure halte, excepté, peut-être, les petits verres de Pauline avalés sur le coin de sa table de cuisine. Encore que, renouer avec la fumée était décidément un plaisir solitaire et, arrivé au pied de l'arbre, Roch s'arrêta.

Ses mains n'avaient pas oublié. Et il y avait déjà du plaisir rien qu'à les regarder œuvrer, retrouver des délicatesses pour distribuer sur la feuille si mince, maintenue en équilibre sur deux doigts, un peu de tabac frais, odorant et souple, puis rouler le tout et porter à ses lèvres ce qui n'était qu'une brindille, un petit rien de deux grammes à peine, et pourtant un enchantement tant ces gestes à eux seuls offraient de satisfaction.

Il mouilla le papier, tassa aux deux bouts puis craqua une allumette : l'odeur du soufre enflammé n'avait pas changé. La première bouffée lui piqua la langue, le palais, puis s'épanouit au fond de sa bouche avec plus d'âpreté que dans son souvenir. Mais dès la seconde bouffée, ce fut comme s'il n'avait jamais cessé de fumer, à ceci près qu'il y avait si longtemps qu'il ne s'était pas offert une cigarette que ces retrouvailles étaient particulièrement agréables, et d'autant plus agréables qu'elles ouvraient dans sa fatigue une parenthèse bien modeste — une cigarette, qu'est-ce que c'était ?

Roch se redressa et, continuant à aspirer et rejeter lentement la fumée, leva les yeux vers le tilleul.

En plein midi, et dans le grand silence de midi, l'énorme feuillage bruissait en continu au-dessus de sa tête ; l'arbre était en fleur et des centaines d'abeilles butinaient. Mais le plus étrange c'était qu'on n'en voyait aucune aller et venir autour, et aucune non plus dans son feuillage trop dru, si bien que l'on eût dit que c'était ce tilleul lui-même, cette géante blonde établie au bord de la route qui frissonnait, visitée par des milliers d'insectes qui se gavaient de la poudre d'or de son pollen.

Et c'était cela aussi le plaisir : être calé dans un coin de l'univers et n'y rien faire, non, juste tirer sur une cigarette et, dans la parfaite immobilité

d'un matin d'été, écouter un tilleul vous parler de miel.

Autrefois, avant-guerre, on racontait qu'il y avait eu des ruches au Domaine. Roch ne les avait jamais vues. Pas plus qu'il ne s'était jamais permis de sauter une haie pour pénétrer en douce sur le Domaine, ou alors ou alors oui, cette unique fois, quand avec d'autres portant des culottes courtes comme lui, il s'était faufilé jusqu'à la ferme. Qu'avaient-ils fait là-bas ? il ne s'en souvenait pas. Il avait beau chercher : le tilleul, les butineuses, les ruches, le miel, il y avait très certainement un rapport avec le miel, mais lequel ? Un pari peut-être, un larcin, une ânerie de gosse en tout cas. À moins que certains et lui-même parmi ceux-là, malgré leurs genoux à l'air et leurs grosses chaussures ferrées d'écolier, n'aient déjà eu à l'époque une ombre brune sur la lèvre, et une cigarette entre les doigts.

— Salut, Roch, je viens de chez toi !

Et Roch tressaillit pour la troisième fois de la matinée. La voiture noire à l'aller, le foulard rouge au bourg et, maintenant au retour, le Germain-de-l'Eau avec sa face réjouie de pleine lune, son odeur forte, sa chair moins accrochée à ses os que gonflée puis refroidie autour, comme de la gélatine.

Est-ce possible ? se demanda Roch, est-ce possible que ce presque demeuré ait partagé en ce jour lointain notre virée d'adolescents sur le Domaine, pour surgir comme ça à mon côté sans que je le voie ni l'entende s'approcher, dissimulé dans l'un des plis de la route comme dans l'obscurité de ma propre mémoire, et matérialisé soudain sous mon nez dans l'ombre de ce tilleul...

Et Roch sentit un pincement étrange, acéré et leste, serpenter dans son bras puis disparaître. Il baissa les yeux sur cette douleur, aperçut entre ses doigts le mégot qui fumait, et le jeta.

— Salut Germain, dit-il enfin, quoi de neuf ?

— Je viens de chez toi ! claironna l'homme.

— Je sais, tu l'as déjà dit.

— C'est aujourd'hui qu'on les relève !

— Qu'on relève quoi ?

— Les compteurs d'eau.

— Oui, bien sûr.

— Ça fait beaucoup pour le Domaine !

— Fait sec...

L'homme ne répondit pas, ne fit aucun commentaire, demeura là, bras ballants et sourire.

Peut-être qu'il n'avait pas compris, pas encore. Ou peut-être qu'il était déjà passé à autre chose, car il était moins borné que lent, extrêmement lent, et paradoxalement sans suite, sans liaison, pur coq-à-l'âne, comme sautant de-ci de-là sur les pierres d'un gué, en évitant soigneusement l'eau qui coulait entre.

Cette eau, précisément, dont il notait depuis des lustres sur un petit carnet crasseux la consommation des administrés, d'où son surnom : Germain-de-l'Eau, employé municipal... Qu'aurait-on pu en faire, autrement ? Il était incapable de manœuvrer une faucheuse, d'utiliser sans risque un engin mécanique, mais il avait bon pied bon œil et il était souriant, alors on l'envoyait chez les gens relever les compteurs d'eau. Depuis peu, à l'autre bout du village, il surveillait aussi l'étang qu'on avait nettoyé, empoissonné et rouvert à la pêche. Germain-de-l'Eau, ça semblait naturel : pour l'étang, les compteurs et même les enterrements, quand c'était lui qui se tenait en uniforme près du curé, tandis que chacun défilait devant le cercueil et saluait une dernière fois le mort avec le goupillon.

— Tu veux quelque chose, Germain ? soupira Roch.

— Une cigarette.

— Ah, c'était ça... Tiens, voilà le tabac, le papier, les allumettes, tu peux garder le tout, je n'en ai plus besoin.

L'homme s'empara prestement de ce que Roch lui tendait et un terrible sourire enfla sur son visage : le sourire émerveillé de l'enfant simplet d'autrefois, qui, dans sa main, regardait grésiller la mèche enflammée d'un pétard de 14 Juillet que d'autres gosses lui avaient fourré entre les doigts.

Et le pétard éclata.

Tandis que Roch remettait son tracteur en marche, Germain-de-l'Eau leva vers lui son visage de pleine lune, fendu par un sourire démesuré, et

claironna :

— Alors, c’est bientôt que tu l’auras toute, l’Estère !

Agacé, Roch haussa les épaules. Mais le tilleul et l’homme dans son ombre étaient déjà derrière lui, et lui à nouveau en pleine lumière.

Pétard mouillé, vieille, très vieille plaisanterie stupide que personne ne se rappelait ou ne trouvait plus drôle de se rappeler, hormis Germain-de-l’Eau. Quarante ans après, qui, en effet, se référant au Domaine, parlait encore du Domaine d’Estère ? On disait le Domaine tout court et, dans les esprits, même dans ceux des anciens, c’était à Roch qu’on l’associait.

Pétard poussiéreux, conservé dans la seule mémoire de cet homme simplet, moins vieilli par la vie que bouffi par elle de mauvaise graisse et qui, de loin en loin, lorsqu’il croisait Roch, lui ressortait cette douteuse plaisanterie.

Pétard décoloré, désamorcé, incapable d’exploser faute de poudre, faute de mèche, et qui pourtant, à chaque fois, dans, son chuintement mouillé de salive et de sueur, avait le don d’exaspérer, même quarante ans après. Car quarante ans après, entendant cette plaisanterie, Roch haussait encore les épaules et, agacé, s’en allait, s’écartait, fuyait presque, comme il venait de le faire sur la D 230, en ce 20 juillet à midi.

Plus tard, dans la minutieuse relation qu’il fit à Mathias de cette journée, Roch souligna un fait qui, à ses yeux, était si étonnant, qu’il revint dessus à plusieurs reprises et en utilisant à chaque fois les mêmes mots : “Pouvez-vous croire, Mathias, pouvez-vous croire que je n’avais jamais pensé, ne m’étais jamais soucié, n’avais jamais remarqué — et ne remarquais, ne me souciais, ne pensais pas plus en ce 20 juillet qu’auparavant — que Germain-de-l’Eau n’était pas le seul à se souvenir ! Il en existait un autre pour qui le Domaine n’avait jamais cessé d’être le Domaine d’Estère. Un autre qui, certes, ne le clamait pas sur les toits et se l’avouait à peine, mais pour l’unique raison que c’était une évidence, une vérité première. Qu’aurait été pour moi le Domaine et qu’y aurais-je fait s’il n’avait pas été encore, toujours et à jamais le Domaine d’Estère ? Oui, nous étions deux à savoir : Germain-de-l’Eau et moi-même. Sauf que lui disait tout haut ce que moi je ne disais même pas tout bas. Alors, si je m’écartais si vite de ce gros type

inoffensif, c'était peut-être parce que j'avais une sacrée envie de lui foutre une raclée lorsque je l'entendais plaisanter à ce sujet !”

Roch sentait la chaleur l'envelopper ou plutôt il s'y enfonçait, et, clignant des yeux, il la regardait trembloter sur le macadam, le pâturage à sa droite, le champ de maïs de l'autre côté : midi flambait avec la ferveur muette, limpide et sauvage de juillet.

Il se tassa un peu plus sur son tracteur. Sa nuque était nouée, ses mâchoires contractées, mais il s'en apercevait à peine, juste une tension désagréable dans tout le corps, une sorte d'effort, de cambrure sournoise : arc-bouté contre qui ? soutenant ou repoussant quoi ?

Noisetiers, houx, frênes, épines noires mêlés et taillés ras, la belle haie que le tracteur longeait à présent, suivait le champ de la Dot, Roch était enfin rendu chez lui, parvenu sur ses terres.

Pourtant il était certain de ne pas avoir entendu dans son dos le clocher du bourg sonner midi et, s'il s'attendait à ce que le clocher de La Gonfrière, d'un moment à l'autre, le fit devant lui, il ne l'avait toujours pas entendu sonner midi moins cinq.

Alors, comme à chaque fois, lorsqu'il rentrait au Domaine, il s'étonna du décalage entre le temps du dedans et le temps des horloges. Tous deux existaient et ne concordaient pas, on se glissait entre et on se débrouillait. S'ajoutaient à cette incertitude l'heure du soleil et l'heure officielle, si bien que, derechef, on faisait comme si ces deux réalités se superposant parfaitement n'en formaient qu'une seule, alors que du matin au soir elles s'excluaient et renforçaient de leur discorde la dissension première, la grande et irréductible opposition qui. d'un côté, soutenait qu'en si peu de temps il était impossible que vous ayez fait le tour de la terre et, de l'autre, affirmait que votre absence avait duré une éternité, puisque vous vous sentiez si étranger, si éloigné de celui que vous étiez en partant.

Par-delà le petit bois apparu au bout de la route, l'église de La Gonfrière sonna midi dans le creux invisible de la vallée. Tels des ronds de fumée paisibles et innocents, chaque coup de cloche s'éleva dans la lumière puis, portés par l'air immobile, ces cercles sonores s'élargirent au-dessus de la Charentonne, d'un grand champ pentu, d'une ferme et d'un hangar, et se propagèrent bien au-delà vers le bourg, renseignant au passage un homme

juché sur un tracteur qui, en plein midi, suivait la D 230 éblouissante de lumière et solitaire.

Midi moins cinq, pensa Roch, et il pensa aussi que c'était toujours le plus fort qui avait le dernier mot : le bourg étant bien plus important que le hameau de La Gonfrière, c'était son clocher qu'on croyait sur parole, tandis que l'autre, qui sonnait un peu avant, on lui accolait toujours un moins quelque chose.

Roch soupira. À propos du temps du dedans et du temps des horloges il aurait pu se faire la même réflexion et, au bout de cette réflexion il aurait été obligé d'admettre contre sa plus intime conviction qu'il ne s'était absenté qu'une petite heure. Mais il se contenta d'être vaguement content. Le temps des horloges, qui lui aussi est toujours le plus fort, ne l'accuserait pas ce jour-là d'être en retard au déjeuner et il abandonna la question.

Au bout de la route, les sapins du petit bois grandissaient à toute allure. Devant eux, un pavillon grandissait aussi et, devant le muret qui séparait le jardin de la route, une silhouette accroupie.

Qu'est-ce qu'elle plante ? se demanda-t-il.

La silhouette était celle de Pauline. Quant aux fleurs, Roch n'y connaissait pas grand-chose : géraniums, rosiers bien sûr, marguerites ou pivoines, sauges à la rigueur, et il opta pour les sauges.

D'après ce qu'il voyait, une bonne quantité de plants étaient déjà repiqués serrés, depuis l'angle du jardin jusqu'au portail en fer. C'était l'habitude dans le coin : fleurir à l'extérieur, de part et d'autre de sa porte ou, même, tout au long de la clôture, c'était pimpant et c'était gai.

Tout en progressant vers la silhouette accroupie, Roch fixait cette ligne de fleurs rouges, et il ne pensa pas un instant que leur couleur était celle de la bobine de fil enfermée dans la poche de sa chemise, pas plus qu'il ne se souvint que telle était aussi la couleur du foulard que cet autre, heurté sur le seuil des Crepse, portait à son cou. Parce que ces choses, c'est après qu'on les remarque, quand on retourne en pensée sur ses pas pour voir d'où on est venu, par où on est passé, et comment la vie s'y est prise pour vous coller dans le fossé comme un gamin, alors que vous étiez un homme de

cinquante-cinq ans persuadé de tenir en main, sinon votre lendemain, du moins ce présent au cours duquel, pourtant, elle vous a fait dérailler.

Plus tard, de crainte de voir Mathias dissimuler sa perplexité sous un silence gêné, un détachement maladroit plus explicite que sa perplexité même, Roch ne souffla mot de cette histoire de couleur réapparue par trois fois dans la matinée. Il y eut donc un trou dans son récit, une parenthèse ouverte, à l'abri de laquelle il revint pour lui seul sur cette coïncidence vêtue de rouge, comme un trois de cœur glissé dans la donne de ce 20 juillet au matin. Puis Mathias demanda : "Et ensuite, vous avez bu un petit verre chez cette dame ?" Et Roch, refermant la parenthèse, répondit : "Oui, non, enfin je n'en avais pas l'intention..."

De fait, s'il pensait qu'elle avait tort de planter ses fleurs en plein midi et sous un soleil pareil, il pensait surtout qu'il ne s'arrêterait pas parce que mien moins cinq avait sonné et qu'il ne voulait pas se mettre en retard alors que pour une fois il ne l'était pas.

Tel un écho, un rappel, une invitation à continuer, à ce moment précis midi sonna dans son dos. Chaque coup de cloche était parfaitement net, juste un peu affaibli par la distance, mais la transparence du son se glissait dans la transparence de l'air, le grand silence de la mi-journée, et portait à plusieurs kilomètres : l'église du bourg répondait à l'église de La Gonfrière, et Roch fonçait en direction de la ligne rouge et de Pauline qui, entendant le tracteur, s'était relevée.

— Mais il se serait pas arrêté, ma parole ! Il m'aurait roulé dessus ! Il m'aurait écrabouillée !

Elle riait à présent, elle riait aux éclats, pourtant il avait vu la peur, l'étonnement et la peur figer son sourire quand le tracteur était arrivé sur elle : elle, plantoir dans une main, sauge dans l'autre, venant à sa rencontre, sourire aux lèvres parce qu'elle souriait toujours quand elle l'apercevait ; elle, soudain devant lui sur la chaussée, persuadée qu'il s'arrêterait. Alors son sourire s'était figé sans prendre le temps de disparaître et encore moins de se transformer en protestation, en cri, en injure, qui sait. Il avait manqué la renverser, à trois centimètres près il la heurtait, et leurs regards s'étaient croisés, leur stupeur, puis elle s'était enfin rejetée en arrière tandis que le tracteur faisait une embardée.

Elle riait à présent, s'exclamait et riait. Et lui, pâle comme un linge, balbutiait :

— Mon Dieu, Pauline, vous n'avez rien ? Vous n'avez rien ? toujours assis sur le John Deere.

— Mais descendez de cet engin et remettez-vous ! dit-elle. Non, je n'ai rien, eu chaud, ça, on peut pas dire ! Mais je n'ai rien, rassurez-vous, ce n'est pas encore cette fois que je passerai l'arme à gauche !

Plus tard, à cette hauteur de son récit, Roch murmura : “Vous vous rendez compte, Mathias, j'aurais pu la blesser, pire que ça, peut-être ! Qu'est-ce que j'avais dans la tête ? J'y ai souvent réfléchi mais n'ai rien retrouvé. Dans mon souvenir, je la vois brusquement devant moi et c'est tout. Pourtant je l'avais aperçue bien avant, accroupie devant ses fleurs. Je me souviens même avoir pensé : elle a tort, avec un soleil pareil, elles vont griller ! Alors faut croire que je ne voulais pas m'arrêter, que quelque chose en moi refusait catégoriquement de s'arrêter. C'était peut-être à cause de la couleur, les sauges rouges après le foulard rouge, après le fil rouge... Bien sûr, ces réflexions, on se les fait après, vous savez comment c'est, et après tout se charge de sens, devient suspect... Oh, mais je ne voudrais pas que vous me preniez pour un fêlé ! Une coïncidence, n'est-ce pas ? Une coïncidence, ce rouge Tiens, à propos de couleur, ça me fait penser que c'est comme ça que je l'appelais, Pauline, et que je l'appelle encore, d'ailleurs, quand je la vois. Mais pour moi, s'entend, uniquement pour moi. La Veuve en couleurs... Je ne devrais peut-être pas vous raconter. C'est votre voisine à présent. La Veuve en couleurs, la Veuve arc-en-ciel... Bon Dieu, quand je pense que j'aurais pu la renverser ! Faut croire quand même que quelque chose se préparait et que quelque chose, en moi, sentait que ça se précisait... Ensuite ? Eh bien ensuite, naturellement, je suis allé boire deux doigts de calva dans sa cuisine. On en avait besoin, la frousse qu'on s'était faite ! Et pourtant, voyez-vous, Mathias, je n'avais pas envie. Ça, je m'en souviens très bien : je ne voulais pas de ce petit verre, je ne voulais pas aller jusque dans sa cuisine, je ne voulais pas entrer chez elle, je ne voulais pas traverser son jardin. Oui, j'en garde un souvenir très net. Ou plutôt je garde le souvenir très net que je n'avais qu'une envie : vider mon verre, quitter sa cuisine, retraverser le jardin, partir. Pourtant je l'aimais bien, Pauline. Je l'aime toujours bien, du reste. Maintenant, et pour cause, il

n’y a plus de petit verre. Mais quand je viens par ici et que je la vois, on bavarde comme avant. Une fois, elle m’a dit : ce jour-là, ce 20 juillet, vous aviez un si drôle d’air. Mais aussitôt après elle s’est esclaffée : un si drôle d’air ! Ça, c’est marrant, un si drôle d’air ! Vous entendez ? On dirait un ballon qui rebondit ! C’est aussi pour cette raison qu’elle a toujours été pour moi la Veuve en couleurs : elle riait des choses comme une gamine et, à l’époque plus encore que maintenant, j’aimais bien la voir rire.”

Alors ils étaient là, dans la cuisine du pavillon, nickel comme le reste, la cuisine. Des placards partout, ou plutôt des éléments, des plans de travail et des machines comme on dit en ville — elle le lui avait fait remarquer — et le tout “intégré”, avait-elle précisé. Mais des bibelots aussi, des fanfreluches à foison, une cuisine à l’image de cette femme qui, pour l’heure, avalait cul sec un doigt de calva pour se remettre de sa frayeur.

Paraît qu’elle avait été mariée, autrefois. Et à plus d’un, si on en croyait la rumeur. Mais de qui tenait-elle ça, ta rumeur, sinon du père cancan, s’irritait Roch quand quelqu’un se plaisait à ces allusions. Quoi qu’il en soit, dans les premiers temps du pavillon, un homme venait la retrouver chaque week-end : bourru, corpulent et bien mis, la soixantaine. Il repartait à l’aube, le lundi matin. Elle, la solitude cinq jours sur sept ne semblait pas la gêner. Elle ne parlait jamais de son passé. Elle disait “la vie”, et cette vie, elle la balayait d’un grand rire. Elle restait dans le flou, le général. Mais fallait pas être grand clerc pour comprendre que ce pavillon était le modeste solde de toute cette vie dont elle ne voulait rien dire. Et puis un jour elle s’était absentée une semaine. À son retour, elle était veuve : l’homme bourru qu’elle appelait son mari était mort. Même en hiver, quand le jardin était défleuri et la campagne tout autour grise et noire, elle, elle était en couleurs, comme le papier chamarré du couloir qui menait à sa cuisine ou la couverture au crochet qui recouvrait le divan dans son salon. Mais lorsque le printemps revenait, et *a fortiori* l’été, c’était un véritable feu d’artifice, une palette des plus vives, et il ne lui suffisait pas de peindre ses lèvres, de maquiller ses paupières, de se vêtir de rouge, de jaune, de vert, elle mettait des fleurs partout : dans son jardin bien sûr, contre les murs du pavillon, sur le rebord des fenêtres et jusqu’à l’extérieur, le long de sa clôture.

— Au fait, Pauline, vos sauges, vous auriez mieux fait d’attendre ce soir pour les planter. Avec cette chaleur, elles vont souffrir.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle, vous trouvez qu'il fait si chaud ?

Et voilà qu'elle l'examinait, comme la Crepe tout à l'heure. Il n'était pas dans son assiette, s'en rendait compte à présent, et ce regard lui pesait. Mais elle reprit en riant :

— Allons, ne faites pas cette tête, puisque je vous dis que je n'ai même pas une égratignure !

Pourtant il y avait aussi cette douleur, légère, qui venait, s'en allait puis revenait dans son bras comme si elle cherchait quelque chose, et quand Pauline approcha à nouveau la bouteille, il couvrit son verre de sa main puis s'écarta de la table, quitta la cuisine, longea le couloir, tandis que la femme se hâtait sur ses pas :

— Oh, Roch. vous vous souvenez du pommier ? Celui que vous avez coupé l'hiver dernier. Dites, faudrait m'enlever la souche, c'est gênant ce trognon d'arbre ! Et puis j'aimerais planter autre chose, un arbre tout à fait joli, même si je ne sais pas encore quoi... Vous m'aviez dit oui, vous vous souvenez ? Que vous vous en occuperiez ! Et oui encore le mois dernier... Bon, je sais, vous n'avez pas que ça à faire !

Sûr, si à la fin de l'été la souche était toujours là, elle ne lui en voudrait pas, mais à chaque occasion elle reviendrait à la charge, comme elle insistait maintenant pour qu'ils aillent ensemble jusqu'à la souche de ce pommier qui déparait son rond de pelouse, et il dit :

— C'est promis, Pauline, je m'en occuperai cet après-midi, afin d'échapper au jardin comme il était en train d'échapper au pavillon, après avoir échappé au petit verre, parce que vraiment, à ce moment-là, il n'avait qu'une envie : rentrer.

Il remontait donc l'allée de graviers à grandes enjambées et Pauline courait derrière lui.

Elle l'accompagna jusqu'au tracteur. Lorsqu'il fut installé, elle souriait toujours. Elle n'était pas très sûre qu'il tînt sa promesse mais elle souriait quand même.

En s'éloignant, il pensa : une petite fille qui vieillit et se cache au milieu de ses fleurs, et elle vieillit pour de bon ces derniers temps... Puis le John Deere s'enfonça dans le petit bois.

D'ordinaire, l'été surtout, Roch aimait bien traverser ce bois. C'était une gorge étroite, bordée de sapins et de chênes dont les fûts étaient très hauts, très droits. Les énormes racines saillaient à hauteur d'homme parce que les talus de part et d'autre surplombaient la chaussée pentue, et l'on descendait dans une ombre dorée qui sentait la fougère, l'humus et la sève. Au bout, la route faisait un coude et, par-delà, la vallée de la Charentonne s'ouvrait d'ouest en est dans l'éclatante lumière de midi, mais Roch épiait la douleur dans son bras.

Parvenu au premier virage, il s'engagea dans le chemin de terre qui menait à la ferme. Le hangar apparut presque aussitôt mais il ne le vit pas. ou plutôt sa masse sombre demeura à la périphérie de son œil, et il ne vit pas non plus une buse s'envoler de dessous son toit Il écoutait la présence dans son bras Ce bras, nu jusqu'au coude, et au creux duquel affleuraient de grosses veines semblables aux racines des chênes en surplomb de la route, dans le petit bois : pas tellement de différence, il s'était dit ça en abattant des arbres autrefois, mais en ce 20 juillet à midi, il écoutait la vibration du tracteur dans sa chair et, derrière, la douleur, inconnue, sournoise, entêtée, enfin le John Deere s'arrêta.

Alors le grand silence surgit, le grand silence de midi, le grand silence du Domaine, dense comme le bronze, assourdissant quasi, et Roch se retournant découvrit la vallée : la [vente douce du pâturage du Confluent, la Charentonne dans le feston sinueux de ses arbres, le clocher de La Gonfrière derrière elle, quelques toits de tuiles ou de tôle rouillée dans des frondaisons de plus en plus lointaines, le demi-cercle de l'horizon et au-dessus l'immensité du ciel, dans laquelle une buse ou un épervier décrivait comme un oiseau marin de grands cercles lents.

Il soupira ; cette totalité, il ne pouvait jamais l'appréhender d'un seul coup, il lui fallait sauter d'une chose à l'autre, la déchiffrer, la démembrer, comme si en lui elle se reflétait dans les facettes multiples d'un œil d'insecte, les mille fragments d'un miroir brisé. À moins que, pensa-t-il. et sa gorge se serra. À moins qu'on n'ose ce nom qui savait et savait non pas la résumer mais la saisir tout entière, dans les plis de la prairie, la rivière en bas, l'ombre des arbres, et jusque dans l'odeur de bitume et de paille du hangar, jusque dans les flancs des vaches ou la transparence bleutée d'une aile de libellule qui vous renvoyait à l'infini du ciel : ce nom oublié de tous,

et par lui jamais prononcé, à peine murmuré, enfermé dans un coffret d'ombre d'où seul cet autre simplet, qui relevait les compteurs d'eau, ne craignait pas de le tirer pour l'énoncer haut et clair... Estère, murmura-t-il enfin, tandis que l'épervier redescendu depuis un petit moment battait des ailes en regardant sous lui, et, brusquement, se laissa tomber comme une pierre sur ce qui était peut-être un souriceau pas plus gros qu'un pouce d'enfant. Alors Roch sortit de l'ombre du hangar et s'avança vers la ferme.

Un mauvais jour. Il vit tout de suite que sa femme était dans l'un de ses mauvais jours. Passe l'angle de la maison il l'aperçut de l'autre côté du potager, elle étendait une lessive et ne se retourna pas au bruit de son pas.

Il pensa : Je suis en retard mais il ne l'était pas tant que ça, sans compter qu'être à l'heure n'aurait rien changé.

Quand elle le sentit près de lui, elle lança pardessus son épaule :

— Germain est passé, et puis un autre type.

Elle était petite et mince ; Roch était maigre lui aussi, tout en os, tout en nerfs, mais il la dominait de vingt bons centimètres.

Il entendit sa voix : sans concessions, sans compromis, sa voix des mauvais jours, non pas tournée vers lui mais vers le dedans, non pas servante des mots mais se servant d'eux pour exprimer son amertume. Le sommet de son crâne, ses cheveux : la veille ou l'avant-veille elle s'était fait une teinture, et ces teintures étaient toujours trop noires ou d'un autre noir que le beau brun de ses cheveux d'avant. En dessous, il savait des cheveux blancs, et pas un par-ci par-là, la totalité. Il l'aimait. Et il se raidissait au contact de cette amertume qui, au lieu de dire : Un tel et un tel sont venus ce matin, disait, Ce matin, PAR MIRACLE, j'ai vu deux êtres humains ! Car il l'aimait, amertume comprise, disputes comprises, dureté comprise, il n'aurait pas pu imaginer qu'elle ne soit pas là. Alors quand elle était dans l'un de ses mauvais jours, il se raidissait et faisait en sorte d'être lisse comme une vitre afin que ses reproches, et surtout ce qui touchait droit au but dans ses reproches, ne trouvât pas en lui le moindre interstice où se loger et prolonger la douleur de l'aimer et de ne plus l'entendre rire depuis oh, depuis si longtemps.

Il comprit enfin les mots dont son amertume s'était servie et répondit :

— Je sais, j'ai croisé Germain en rentrant du bourg.

— Parce que tu es allé au bourg ? fit-elle sans le regarder.

Et brusquement Roch se souvint de la bobine de fil, sa main s'assura de sa présence à travers l'étoffe de sa chemise, et ce fut comme s'il refaisait en un éclair l'aller et retour, une boule de billard qui roule sur le tapis de feutre si lisse, heurte l'une des bandes, et la heurte en un endroit bien précis qui lui permet ou plutôt lui impose de repartir dans une seule direction : le fil rouge, les sauges et, entre les deux, le foulard, il dit :

— Quel type ? mais ajouta aussitôt parce qu'il savait, qu'est-ce qu'il voulait ?

Elle haussa les épaules, coinça sur le fil d'un geste brusque le haut d'une chaussette avec une pince à linge et répliqua en ignorant sa question :

— Sinon une crapule, en tout cas quelqu'un à pas se fier.

— Mais qu'est-ce qu'il voulait ? s'impacienta Roch.

— Nous saluer... Vu que d'après lui on sera bientôt voisins, la terre derrière le champ de la Dot lui revient par sa femme, si j'ai bien compris, et il a l'intention de la cultiver. Il a une ferme au sud de Verneuil... Mais surtout il a de l'ambition, ça se voit au premier coup d'œil, de même qu'au premier coup d'œil on se dit que c'est pas au visage qu'il frappe quand il frappe, mais dans le dos, s'appelle Marlin.

Roch la regarda, étonné. Elle allait toujours plus vite, plus loin. Et neuf fois sur dix, même s'il se disait qu'elle commençait par la fin, quand il en arrivait là où elle en était, il était obligé d'acquiescer. Toutes ces réflexions, il aurait pu se les faire lui-même, il avait assez vu du bonhomme pour ça. Mais il s'était arrêté à sa force ramassée, à ses allures de sanglier. Saisi d'un doute, il voulut confirmer :

— Un homme courtaud, râblé, avec un foulard rouge au cou ?

— Tu l'as croisé en chemin, celui-là aussi ?

— Heurté en sortant de chez les Crepe.

— Tu recommences à fumer ? demanda-t-elle sèchement.

— Non, je suis allé au bourg te chercher ça.

Et la bobine de fil apparut. Au creux de sa large paume ouverte et tendue, elle leur fit un drôle d'effet. Peut-être, parce qu'il était impossible d'associer un ouvrage d'aiguille à cette énorme main rompue aux travaux les plus durs, mais peut-être aussi parce que ni l'un ni l'autre ne s'y attendait, elle, moins encore que lui, mais lui pas beaucoup plus, après avoir boutonné la poche de sa chemise il avait oublié ce qu'elle contenait, de même qu'il avait oublié que c'était cette bobine de fil qui lui avait fourni prétexte pour quitter le champ de Touquettes. Et bien que tous deux l'eussent reconnue-au premier regard pour ce qu'elle était, elle ressemblait dans cette main à une breloque, un bijou, une presque amulette : corail rouge ramené d'on ne sait quelle profondeur.

Roch murmura :

— C'est peut-être pas la bonne couleur...

Mais elle fit :

— Et c'est au bureau de tabac que t'as trouvé ça ?

Alors tout rentra dans l'ordre, l'ordre de l'amertume, l'ordre du soupçon, l'ordre avant-coureur d'une possible querelle autour d'une simple bobine de fil, et Roch soupira :

— Oui, chez la Crepe et non chez Pauline. Bon, qu'est-ce que j'en fais, tu n'en veux pas ?

— Donne, dit-elle.

Et la bobine de fil disparut à nouveau au fond d'une poche, mais une poche qui appartenait cette fois à un tablier de femme, rien que de très ordinaire en somme, rien que de très commun : par quelle déchirure, quelle transparence voit-on parfois sous la surface des eaux ?

Ils rentrèrent déjeuner.

Enchâssés dans le grand silence de la mi-journée, chacun plongé dans ses pensées, ils n'échangèrent pas un mot de tout le repas.

Sur le seuil, juillet étirait un grand rectangle de lumière. Des mouches y plongeaient, décrivaient toutes sortes de zigzag, bourdonnaient et s'exaspéraient, revenaient un instant se poser sur la porte ouverte ou sur son

chambranle, puis replongeaient. Mais la table et eux, de part et d'autre, étaient en retrait, dans l'ombre, la fraîcheur, l'immobilité de la cuisine.

Roch pensait à l'homme au foulard rouge qui désormais avait un nom. Il aurait bien aimé que Suzanne lui raconte à nouveau et, si possible, lui donne plus de détails. Il aurait bien aimé aussi lui raconter comment cet autre l'avait bousculé devant le tabac. Ensuite ils se seraient demandé ensemble d'où sortait cet énergumène, quel pouvait être son lien de parenté avec le vieux décédé l'an passé, ce qu'il comptait faire de la longue parcelle qui bordait le Domaine au sud, combien d'hectares il possédait du côté de Verneuil, autrement dit dans ce qui était déjà la grande plaine des céréaliers, et ainsi de suite, jusqu'à la fin du déjeuner : parler de cet homme dont sa pensée ne pouvait se détacher. Oui, il aurait bien aimé mais fallait pas y compter. Sans même lever les yeux sur elle, il savait combien son visage était fermé, combien ce jour-là elle était hostile. Alors, tout en avalant distraitemment une énorme assiettée de purée de pomme de terre ou en se servant un autre verre de vin, il se racontait pour lui seul, posait des questions, hasardait des réponses, revenait en arrière, regrettait d'avoir été absent puis, sans que ses lèvres remuent, s'écoutait dire "Marlin", et voyait aussitôt un sanglier débouler d'un taillis pour foncer dans un champ de maïs ou plutôt le saccager. Sûr, pensait-il alors, c'est exactement le genre de type dont on souhaite, avant même de le croiser, qu'il passe son chemin. Pourtant, le sachant dans le coin, il ne pouvait s'empêcher d'espérer le voir surgir à nouveau, et pas dans dix jours ou le lendemain mais au cours de la journée ou, mieux encore, dans la seconde même, là, sur le seuil de la cuisine.

— Qu'est-ce que tu regardes, fit-elle soudain, les mouches ?

Il découvrit alors qu'il avait la tête tournée vers la porte ouverte qui découpait en strates un bout de ciel sur un bout de champ, lui-même posé sur un bout de potager bordé de groseilliers, et où, en effet, à part les mouches, rien ne bougeait. Mais il fallut qu'elle ajoute : "Au fait, les foin, tu les as terminés dans le champ de Touquettes ?" pour qu'il retombât pleinement dans la réalité.

La réalité : son amertume à elle et ce champ de Touquettes qu'elle n'aimait pas. Mais aussi, l'ouvrage en plan, la faucheuse abandonnée.

Elle débarrassait la table. Il plia sa serviette et se leva. Lorsqu'elle aurait lavé la vaisselle, elle préparerait un café qui lui ferait peut-être passer cette furieuse envie de fumer, revenue comme une poussée de fièvre ; il s'approcha de la fenêtre.

Lisse comme une vitre, pensa-t-il, mais il réprima un mouvement d'humeur. Bon Dieu, s'il en avait terminé dans la matinée au lieu d'aller au bourg lui chercher une bobine de fil, aurait-il à retourner dans ce champ ? Parfois il était fatigué. Oui, mais de quoi ? De son amertume à elle, uniquement ?

Il n'y avait qu'une fenêtre dans cette vaste cuisine qui était aussi basse de plafond que le reste de la maison. Levant le bras, Roch touchait les poutres. Nombreuses et serrées, c'étaient des troncs entiers, de formidables fûts de chêne, à l'origine droits comme des mâts de bateau ; leur longueur avait déterminé celle de la pièce. En arrivant au Domaine, Roch avait renforcé avec un fer de deux centimètres d'épaisseur la transversale au-dessus de la cheminée ; il y avait plus d'un siècle que ces poutres supportaient l'énorme poids d'un grenier bourré de foin et toutes ployaient un peu.

Pourtant l'herbe sèche semble si légère, pensa-t-il, comme les jours, comme les heures, qu'on ne sent sur le moment ni passer ni peser. Il s'appuya de l'épaule contre le montant de la fenêtre qui était dans l'alignement de la porte, exactement à l'opposé, et ouvrait donc au nord sur le pâturage du Confluent, mais donnait aussi en biais sur le champ de Touquettes, quand on se postait, comme il venait de le faire, à droite de cette fenêtre.

Il leva les yeux sur ce pré aux trois quarts fauché et, d'un coup, retrouva son dégoût. Huit ans d'efforts vains, huit ans d'une lutte aussi âpre que stérile : il y avait dans cette terre quelque chose qu'il n'arriverait jamais à se concilier et encore moins à briser.

Était-ce la distance qui accentuait l'impression que ce pré ne se donnait même pas la peine de dissimuler sa médiocrité ? Était-ce le contraste si violent avec l'herbe grasse du pâturage du Confluent qui soulignait son hostilité ? Et était-ce parce que l'herbe haute qui restait à couper se détachait si nettement qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à un forçat : épaules voûtées, dos rond, nuque épaisse, un forçat qui attendait que le

préposé d'on ne sait quel bagné achève de lui tondre le crâne, et un forçat dont il n'avait jamais vu et ne verrait jamais le visage.

Sur le jaune des gerbes couchées, il remarqua soudain une tache sombre et son pouls s'accéléra. Il n'eut pas même à réfléchir, se demander : que pouvaient faire cinq ou six corneilles rassemblées en une troupe serrée, sinon se disputer une charogne ? Quelques années auparavant, leur fils aîné lui avait offert à Noël une paire de jumelles de marine ; sur le moment, il avait fait semblant de s'en servir puis les avait rangées ; mais là encore il n'eut pas besoin de réfléchir, se rappeler, il sut aussitôt les retrouver sur l'étagère où il les avait reléguées.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda-t-elle en le voyant fouiller dans le placard.

Il ne répondit pas, revint en toute hâte à son poste d'observation, ouvrit la fenêtre, se pencha.

— Ce foutu champ, tu ne l'as pas assez vu en huit ans ! s'exclama-t-elle sans cacher son animosité.

Il l'entendit à peine, ou plutôt ne la comprit pas. Il réglait les lentilles et déjà s'impatientait, quand soudain une branche d'arbre se colla à son œil droit. Il était trop bas, beaucoup trop bas. Mais surtout il ne savait pas regarder : il clignait d'un œil et ne se servait que du droit. À moins qu'il n'ait pas su adapter les jumelles à sa vue et c'était fatigant, à la longue, cet œil écarquillé.

Au bout de deux ou trois minutes, Roch n'avait rien trouvé qui ressemblât à une charogne. Rien non plus qui ressemblât à une corneille et encore moins à une troupe de corneilles. Il baissa brutalement les jumelles, interrogea le champ à l'œil nu, interrogea le ciel, toujours persuadé, mais la tache noire avait bel et bien disparu. Le champ était vide, le ciel était vide et, entre lui et eux, l'aveuglante lumière de juillet brûlait comme une boule de feu. Alors pendant trente secondes il demeura à la lisière, sur le point de savoir, l'esprit dilaté, la nuque effroyablement raide, comme si ce foutu champ allait enfin se retourner, sortir de l'ombre, lui montrer son visage, son secret, mais brusquement il sentit une grande vague de moiteur le baigner de la poitrine aux cheveux et ce fut lui qui, pris de peur, se détourna.

La cafetière avait cessé de crachoter. Toute la cuisine embaumait. Roch revint lentement vers la table, posa les jumelles, avala debout et d'un trait son café. Dans ses jambes, une faiblesse, comme si le sang recommençait seulement d'y circuler, mais il dit :

— Bon, j'y vais...

Et elle répondit sans le regarder :

— C'est ça, à ce soir.

En main, elle avait déjà une serpillière.

Roch descendait vers le hangar. Au sortir de la cuisine et de sa pénombre, la trentaine de mètres qui séparait la ferme du grand bâtiment lui fit l'effet d'une fournaise. Mais peut-être n'était-ce pas tant la chaleur que la luminosité qui l'accablait, l'éblouissante luminosité de cet après-midi de juillet, dans laquelle tout paraissait flotter : les ombres rabougries, les formes aux contours tremblotants, les couleurs pâlies, et lui-même sur le chemin, il pénétra enfin sous le hangar.

Gratitude : soustrait à la lumière, réfugié dans ce grand bâtiment calfaté de goudron comme un navire. Roch s'arrêta, dos tourné à la vallée, dos tourné au Domaine.

L'odeur innocente de la paille et celle, surette et forte, des bêtes. Au-dessus du panneau coulissant de l'étable, les trophées des concours et, plus haut, beaucoup plus haut, le bel équilibre savant de la charpente sur lequel, un jour, il avait été assis à califourchon, tandis que toute la vallée résonnait de coups de marteau : il finissait alors son hangar, jamais le Domaine n'avait disposé d'un si beau bâtiment, il ferma les yeux.

La tôle surchauffée de la toiture craqua doucement dans le silence. La douleur était revenue dans son bras, la raideur de sa nuque s'étendait maintenant aux muscles de ses épaules et, dans son dos, il entendait l'énorme silence grondant de la vallée, l'énorme silence grondant du Domaine.

Il rouvrit les yeux puis, comme on se jette à l'eau, grimpa sur son tracteur.

L'écho amplifia le bruit du moteur jusqu'au vacarme, Roch sentit ses mains se crispent sur le volant et le John Deere recula en pleine lumière.

Un instant, ils cahotèrent lourdement dans le chemin défoncé puis, en bas sur la route, ils prirent à gauche pour se rendre chez Pauline.

Plus tard, quand à l'issue de ce 20 juillet tout fut terminé, et pas seulement la lutte éreintante contre le champ de Touquettes ou la longue ferme à colombage mais le Domaine, la totalité du Domaine, et l'espoir de toute une vie d'en être un jour non plus le serviteur mais le maître, Roch, parvenu à ce point de son récit s'interrompt, et Mathias pensa : le voilà tout proche de son accident et il n'aura pas le courage de continuer ; d'ailleurs, à quoi bon évoquer cette dernière péripétie, à quoi bon aller jusqu'au bout d'un chemin qui ne mène plus nulle part ? Mais il se trompait Roch réfléchissait, choisissait les mots qui, telles des pincettes se saisissant d'un scorpion encore bien vivant, sauraient restituer, tout en la maintenant prudemment à distance, l'étrange violence tapie dans la lumière de ce 20 juillet.

“Je me précipitai chez Pauline, commença-t-il enfin. Je me précipitai vers les fleurs multicolores, les maquillages bigarrés de la Veuve en couleurs qui, quoi qu'il arrive, bavardait et riait, vous comprenez ? Non, fit-il brutalement, alors que Mathias n'avait même pas songé à acquiescer ou nier, non bien sûr, vous ne comprenez pas, vous pensez : le déjeuner, sa femme, tant d'amertume, comment n'aurait-il pas eu besoin d'un peu de gaieté ? Mais vous n'y êtes pas, je ne cherchais pas une joie qui, c'est vrai, avait déserté ma maison depuis des années, je cherchais la violence et, en ce 20 juillet, je me précipitai chez Pauline comme je m'étais précipité huit ans auparavant chez Crulai pour me mettre sur le dos un fermage absurde... Je ne vous ai jamais raconté, n'est-ce pas, les raisons qui m'ont poussé à louer ce champ pouilleux... Eh bien, un jour, il y a de cela onze ans maintenant, j'ai reçu du Canada une lettre me signifiant que quel que soit mon prix le Domaine n'était pas à vendre, et cette lettre m'a rendu fou furieux ! Comprenez-vous à présent, comprenez-vous qu'à travers le champ de Touquettes, c'était le Domaine que je voulais atteindre, le Domaine que je voulais insulter ? Or cette insulte, cette folie, je l'ai payée pendant huit ans ! Mais quel rapport, me direz-vous, quel rapport avec Pauline et ce 20 juillet, puisque je viens de vous dire que je ne cherchais ni consolation ni

distracted, bien au contraire ! Oh. mais je m'emporte, même aujourd'hui, voyez-vous, je m'emporte encore, rien qu'en me rappelant cette lettre dont l'écriture tremblée me disait que le Domaine n'était ni à vendre ni à acheter, autrement dit que je pouvais continuer à trimer tant et plus sur ces terres, je n'en serais jamais le propriétaire. Car toutes ces terres, je les louais, et cette maison aussi, je la louais, qu'est-ce qui m'appartenait ici, en dehors du hangar ? Rien, absolument rien ! Le Domaine d'Estère demeurait le Domaine d'Estère, même si personne ne s'en souvenait, et moi j'en demeurais le fermier, le larbin... Alors, en ce 20 juillet, lorsque je fonçais chez Pauline, c'était une fois encore pour assouvir dans la violence et par la violence cette vieille colère : Pauline ne m'avait-elle pas demandé dans la matinée de déterrer la souche d'un pommier ? En route, pour me rendre chez elle, je me savais capable d'arracher, extirper, briser n'importe quoi et m'en réjouissais ! Je me sentais parfaitement bien dans cette violence aveugle et sourde, si bien, en réalité, que je ne connaissais plus qu'elle ! Un drôle d'air, vous vous souvenez ? Plus tard, Pauline m'a dit que ce jour-là j'avais un drôle d'air... Je suppose, en effet, et je crois même que pour la deuxième fois dans cette journée, qu'elle me pardonne, je l'ai vraiment effrayée !”

Pauline courait derrière lui. Elle aurait bien voulu qu'il fût avec elle le tour du jardin. Elle aurait bien aimé lui montrer les gros bégonias doubles sur le point de fleurir, les dahlias “Héloïse”, les zinnias géants mais, si elle s'essayait encore à sourire, elle ne disait déjà plus rien, elle se hâtait derrière Roch.

À peine arrivé, celui-ci était descendu droit dans le sous-sol du pavillon pour en ressortir aussitôt, pioche en main et, à présent, il fonçait vers la souche du pommier :

— Vous croyez ? bafouillait-elle, vous croyez que c'est prudent si tôt après le déjeuner ?

Le premier coup de pioche ou plutôt sa violence la fit sursauter ; elle ouvrit sa petite bouche rouge et écarquilla les yeux. En un tour de main Roch dégagea la terre autour de la souche et dénuda les racines de surface ; peu après, il glissait la pointe de la pioche sous la racine la plus grosse et s'en servait comme d'un levier.

Il y eut alors un craquement sinistre. Épouvantée, Pauline porta les mains à son visage tandis que Roch sentait une douleur atroce jaillir de sa poitrine et la déchirer.

La dernière chose qu'il vit fut un éclair, une épée étincelante dans laquelle se concentrait toute l'aveuglante lumière de ce jour de juillet, à moins que ce n'eût été un serpent de feu.

III

— Voilà, dit Roch sans la moindre émotion, presque distraitemment, fin du premier acte. Le bonhomme est expédié à l'hôpital plus mort que vif et, là, ils vous le récupèrent, vous le requinquent, et vous l'expédiez un mois dans une maison de repos pour parachever un sauvetage qui leur a coûté pas mal d'efforts.

— Vous vous en êtes bien tiré, s'exclame Mathias, trois ans après votre accident, vous êtes en pleine forme !

— Oui, maintenant, je suis assez en forme. Mais en rentrant chez moi. ce n'était pas le cas, j'avais été salement secoué. Pourtant le deuxième acte a commencé tout de suite.

— Le deuxième acte, répète Mathias, l'entrée en scène de Marlin ?

— Oui, il était impatient, bougrement impatient, je n'avais pas encore quitté cette ferme qu'il y était déjà. Mais vous, par contre, vous avez pris votre temps.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Vous n'allez pas me dire que vous m'attendiez ! s'exclame Mathias, que vous vous doutiez qu'un rat de bibliothèque comme moi, un type grandi rue Cadet, et si vous connaissiez cette rue, vous sauriez qu'en dehors des étalages de fruits et de légumes bref, un ignorant qui ne sait toujours pas distinguer un épi de blé d'un épi d'avoine, tomberait du ciel et achèterait ce qui a été votre maison !

— Non, je ne vous le dirai pas, réplique Roch avec un rien d'impatience, comment aurais-je deviné ? Il n'empêche, tombé du ciel, d'une bibliothèque ou de votre rue Cadet, c'est vous qui avez contacté Crulai l'été dernier.

— D'accord, Roch, mais vous rendez-vous compte que vous tiendriez le même discours à un autre si c'était un autre qui était devant vous en ce moment ?

— Je me rends compte, je sais. Mais en dehors du fait qu’il s’agit quand même de vous, la question est de savoir ce que vous êtes venu faire dans cette histoire.

— Vous plaisantez, murmure Mathias.

— Non, dit Roch, et il tourne la tête vers la fenêtre qui donne au nord, sur le pâturage du Confluent, son regard effleure la table encombrée de livres, placée juste en dessous, puis se perd dans le lointain, vers le clocher de La Gonfrière peut-être, la vallée dans laquelle la Charentonne, gonflée de la rivière de Touquettes, poursuit son chemin, et il reprend, sombre, entêté, de plus en plus tendu : Pourquoi croyez-vous que depuis un an. à chaque fois que nous nous rencontrons, je vous raconterais l’histoire du Domaine, si ce n’est...

— Mais enfin, l’interrompt Mathias, que Marlin qui a repris le bail des terres ait quelque chose à faire avec le Domaine, je veux bien, mais moi, qu’est-ce que j’ai à voir là-dedans ?

— Je ne sais pas. Mais *là-dedans*, comme vous dites, vous y êtes.

— Quelle drôle de... s’exclame Mathias sans achever.

— Quel drôle de type je suis, c’est ça ? soupire Roch après trente secondes de silence en ramenant son regard sur Mathias.

— Non, il ne s’agit pas de vous, proteste aussitôt Mathias, mais de votre raisonnement, de votre manière d’appréhender les choses, les événements.

— Appréhender ?

— Saisir, si vous préférez.

— Pour moi, ce sont les événements qui nous saisissent. Et ils nous saisissent tout vifs, sans nous demander notre avis, sans nous donner le temps de nous habituer...

— D’accord, Roch, d’accord ! fait Mathias en s’échauffant à son tour, mais il y a quand même une petite chose qui m’intéresse beaucoup plus que ma soi-disant participation !

— Eh bien ?

— Au fond, et sans vouloir vous offenser, avec votre fil rouge, vos coïncidences qui seraient beaucoup plus que des hasards, et maintenant votre deuxième acte, qu'est-ce que vous cherchez ?

— Un renard.

— Pardon ?

— Oui, vous avez bien entendu, un renard... Ou si vous préférez le pourquoi d'une vieille, très vieille histoire, qui loin de s'arrêter en ce 20 juillet 1980 s'est poursuivie depuis et se poursuit encore maintenant, au moment même où nous parlons.

OceanofPDF.com

IV

Pour la première fois depuis qu'ils se connaissent, Mathias, ce jour-là, n'est pas mécontent de voir Roch s'en aller. La conversation qui a suivi le récit de l'accident chez Pauline l'a mis particulièrement mal à l'aise. Regret et irritation mêlés. Regret d'être intervenu, de ne pas s'être contenté d'écouter cet homme qui, rencontre après rencontre, en est venu à lui raconter l'épisode le plus douloureux de sa vie. Oui, regret d'avoir insinué que les conclusions qu'il tire de cet épisode et de cette vie relèvent de la fantasmagorie et qu'accorder tant d'attention à de prétendus présages frise la superstition. Mais irritation aussi, et peut-être même une certaine honte à l'égard de cet homme si robuste de corps et d'esprit, vers lequel, un an auparavant, il s'est senti attiré dès leur première poignée de main. Alors irrité et gêné en le voyant chercher à présent on ne sait quelle nécessité mystérieuse, on ne sait quel dessein préétabli qui expliquerait un accident aussi banal qu'irréversible, et ce afin de se leurrer encore un peu, de se voiler la face, de faire comme si quelque chose le liait toujours au Domaine alors que précisément, pour le Domaine, il n'est plus rien depuis déjà trois ans.

Sur la table, en plus des tasses et des verres, la bouteille que Roch a apportée. Mathias est arrivé au Domaine en fin d'après-midi. Il a juste eu le temps d'ouvrir la maison, de décharger sa voiture, de pousser dans un coin de la cuisine un sac bourré de pull-overs et de chaussettes, de déballer le contenu d'un énorme carton rempli de livres et de papiers, de fourrer pêle-mêle dans le réfrigérateur des provisions, y compris trois kilos de spaghettis et plusieurs boîtes de conserve, et Roch a débarqué.

“Bon sang”, murmure Mathias, et il se lève, quitte cette table qui occupe le centre de la cuisine, mais se rassoit presque aussitôt face à la fenêtre ouverte, devant une autre table encombrée de livres qui lui sert de bureau. “Est-ce que je pouvais sans rien dire le laisser patauger là-dedans : fil rouge, deuxième acte et compagnie, est-ce que ça n'aurait pas été le traiter en gamin, en vieillard sénile ?”

Sous ses yeux, le pâturage du Confluent ; cette année, Martin n’y a pas mis de bêtes et personne n’y a fait les foins, pourtant on est déjà fin juin.

Mathias a acheté cette ferme sur un coup de tête, il y a tout juste un an, après un week-end dans le coin avec Thérèse. Et il n’a prévenu personne, pas même Thérèse, et toutes ses économies y sont passées. Maître Crulai lui a dit : Si vraiment cette maison vous intéresse, il y a quelqu’un qui se fera un plaisir de vous la faire visiter. Ce quelqu’un, c’était Roch. C’est comme ça qu’ils se sont rencontrés. Trois semaines plus tard, Roch faisait la connaissance de Thérèse. Le courant n’avait jamais très bien passé entre eux ; ça avait même été un argument supplémentaire, “ce type qu’il fallait inviter à entrer à chaque fois qu’il se présentait sous prétexte qu’il avait vécu quarante ans dans cette maison” ! Mais la réalité était que Thérèse n’avait pas digéré qu’il ait acheté cette maison sans lui en parler, et la réalité était aussi que depuis un bon bout de temps ils n’étaient plus d’accord sur rien. Alors, si elle avait séjourné quinze jours au Domaine l’été dernier et accepté d’y passer ses week-ends au cours de l’automne, ensuite elle avait déclaré qu’elle n’y remettrait plus jamais les pieds. D’ailleurs, il s’était mis à faire froid et Mathias aussi avait renoncé.

Mais lorsqu’en mars il était revenu pour la première fois, il était seul et, bien que Roch ne lui eût posé aucune question, il s’était senti obligé d’inventer une parente de province en visite à Paris pour expliquer l’absence de Thérèse. Roch avait accepté ce mensonge sans broncher. Puis, dès le week-end suivant, ils avaient mis au point un petit système qui leur permettait d’aborder ce chapitre délicat et de l’éluder en même temps. Roch demandait le plus naturellement du monde : et Thérèse, ça va ? Ce à quoi Mathias répondait : oh oui, très bien, merci. Après ils observaient trente secondes de silence , des fois que le second ait envie de faire un commentaire ou que le premier se risque à poser une autre question. Mais ni l’un ni l’autre n’allaient jamais plus loin et, au bout de ce silence, ils passaient à autre chose. Un jour pourtant, au lieu de la réponse convenue, Mathias avait murmuré : Il y a un bout de temps, vous savez, que nous sommes séparés. Et il avait ajouté en rougissant et en se maudissant de rougir comme un gamin alors qu’il avait trente ans : Je ne sais pas pourquoi je ne vous l’ai pas dit plus tôt

Roch ne s'était montré ni surpris ni même embarrassé. Il avait détourné les yeux et répliqué : je crois qu'un homme est libre de taire tant qu'il lui plaît ce qui ne regarde que lui. Puis, comme avant, comme toutes les autres fois, il s'était mis à parler d'autre chose et Mathias lui en avait été si reconnaissant qu'il avait senti sa gorge se serrer.

Autre chose : la pluie, le beau temps, les nouvelles du bourg ou de la capitale pour commencer, la politique ensuite, les affaires du monde et, bien sûr, le Domaine.

Maintenant personne n'est plus là pour s'irriter du fait que Roch surgit dans le coin sitôt qu'une fenêtre s'ouvre dans l'ex-ferme du Domaine.

Maintenant ils ne sont plus obligés, lorsqu'ils se rencontrent, de rester dehors et en pied, à l'entrée du jardin ou sur le chemin pour bavarder. Maintenant ils s'installent autour de la table de la cuisine devant une tasse de café et, parfois, c'est tout l'après-midi qu'ils passent ainsi à discuter.

Sûr, dans ces conditions, les travaux entrepris dans la maison l'été dernier n'ont pas beaucoup avancé, mais, sûr aussi, Mathias ne s'est jamais senti à l'aise avec l'un de ses semblables comme il l'est avec cet homme.

À Paris, Mathias ne pense jamais à Roch. Il dit : j'ai acheté cette maison et j'ai l'intention de la retaper. Il dit aussi : pas un chat, pas un bruit, impeccable pour travailler cette agrégation qu'il faudrait bien que je décroche cette année, vu que ça fera la cinquième fois que je me présente à ce concours et que c'est déjà une presque manie que d'être recalé. Mais ça, ce sont des raisons qu'il se donne à lui-même Parce qu'aux autres — hormis Thérèse — il n'a toujours rien dit. Les autres qui se fichent complètement de ce qu'il a fait de dix ans d'économies : ses collègues du lycée, et les autres qui trouveraient sûrement toutes sortes de raisons de ne jamais venir dans cette maison mais seraient néanmoins persuadés qu'il a commis une ânerie en l'achetant : son père, qui est à la retraite maintenant, et sa mère.

Une fois par mois, Mathias passe le dimanche après-midi avec eux. Ce week-end-là, il ne peut venir au Domaine. Et parfois c'est un autre weekend qui saute parce qu'il n'a pas eu le courage de partir le vendredi après-midi et s'est levé beaucoup trop tard le samedi. Mais Roch ne pose jamais de question. Soudain il est sur le chemin puis sur le seuil et il dit : J'ai vu votre

voiture depuis La Gonfrière... Autour de ses yeux, dans les rides, il y a son sourire. Et lorsqu'ils se quittent le sourire est toujours là, et la poignée de main dit simplement : portez-vous bien, Mathias... Non, à Paris, Mathias ne pense jamais à Roch. En revanche, lorsqu'il arrive au Domaine, il est sûr de voir cet homme dans la demi-heure qui suit, et il l'attend.

Aujourd'hui aussi il l'attendait, et même il sifflotait en déballant ses affaires parce qu'il l'attendait, ou plus exactement savait qu'il n'aurait pas à attendre longtemps avant de l'entendre crier à l'entrée du jardin : oh ! y a quelqu'un ?

Alors ils se sont assis autour de la table, puis Mathias a mis de l'eau à chauffer pour le café et, pendant qu'il sortait les lasses du placard, Roch débouchait la bouteille qu'il avait apportée : un alcool maison comme Mathias n'en avait jamais bu, un alcool comme dix étés enfermés dans une bouteille, un alcool pour fêter le fait d'être là à nouveau, autour de cette table, alors qu'ils auraient pu ne pas l'être, alors que mille événements auraient pu faire que l'un ou l'autre n'y fût pas, faire que cet instant n'existât pas.

Mathias frissonne soudain, se lève et ferme la fenêtre parce que le pâturage du Confluent est déjà dans l'ombre et que la fraîcheur de la vallée roule sur lui comme un fleuve.

Ensuite il se rassoit, à sa table une nouvelle fois, et il hausse les épaules, à l'intention de Roch, il hausse doucement les épaules : peut-être qu'ils ont un peu forcé sur le calva, tout simplement forcé sur le calva. Alors quand ils se reverront le lendemain, ils parleront des affaires du monde et de politique, des paysans en général et des surplus de blé, ils parleront des Parisiens qui s'entassent dans le métro en semaine puis sur les routes le week-end, et de la poudre de lait que certains éleveurs donnent à leurs veaux parce qu'elle est moins chère que le lait de leurs vaches, ils parleront de tout un tas de trucs de ce genre, absurdités du monde, mais ils éviteront soigneusement d'évoquer l'accident de Roch, comme ils évitent déjà soigneusement de mentionner Thérèse.

Oui, voilà.

À La Gonfrière, de l'autre côté de la vallée, quelqu'un vient d'allumer. Mathias n'a jamais compris pourquoi dans ce hameau il n'y a qu'une seule

lampe, toujours la même, qui brille jusque tard dans la nuit. Peut-être que les autres ferment leurs volets.

Ici non plus il n'y a pas de volets. Faudrait en mettre, se plaignait Thérèse. Comment veux-tu que je me déshabille dans une pièce sans rideaux ni volets ! Il n'y a personne, répondait-il. Qu'est-ce que t'en sais ? Il le savait. Mais il allait quand même suspendre une couverture devant les fenêtres et elle se déshabillait, se couchait, tu ne viens pas ? demandait-elle.

La nuit, les gens dorment, et au milieu de tous ces gens endormis, que ce soit à Paris ou au Domaine, Mathias travaille, prépare ses cours pour le lendemain, lit ou rêve, à sa table naturellement, jusqu'à une heure, deux heures du matin.

Au fait, l'été dernier, ça faisait belle lurette qu'elle ne lui demandait plus s'il allait la rejoindre, belle lurette qu'elle dormait en boule cadénassée, belle lurette qu'il ne pouvait plus mêler son souffle au sien parce que s'ils partageaient encore un même lit, ils dormaient dedans chacun de son côté.

Comme eux, pense-t-il soudain. Eux qui en étaient arrivés à faire chambre à part, comme on dit. Il avait découvert ça la dernière fois qu'il était allé les voir ; maintenant son père dormait dans ce qui avait été autrefois sa chambre, autrefois son lit. Il avait aperçu un morceau de tissu qui dépassait de dessous l'oreiller et il avait tiré dessus avec précaution jusqu'à ce qu'il reconnaisse une veste de pyjama. Puis il avait soulevé l'oreiller pour vérifier, stupidement vérifier, car bien sûr le bas du pyjama se trouvait là aussi, roulé en boule comme un chiot malade, un chiot fripé.

Alors se féliciter. Se féliciter de s'être séparé avant d'en arriver là, Thérèse et lui.

Et se féliciter aussi de cette lumière qui brûle dans la nuit et fait que les ténèbres ne se referment pas complètement, mais surtout ne pas aller voir, ne pas chercher à savoir, parce que cet autre, là-bas, qui ne dort pas non plus, il se pourrait qu'on n'ait pas grand-chose à lui dire, et il se pourrait aussi qu'il ne s'agisse même pas de quelqu'un à qui on n'a pas grand-chose à dire mais d'un réverbère qui brûle pour rien et pour personne.

Oui, voilà... Voilà pourquoi il a mis sa table ici. À cause de cette lumière, cette unique lumière à la ronde, quand il fait nuit.

Du coup, cette cuisine fait office de bureau également. Et c'est un peu ridicule de se contenter d'un espace à peine plus grand que son studio à Paris, alors que cette maison compte au bas mot cent mètres carrés.

Peut-être, le lendemain, voir s'il ne peut pas installer sa table dans la pièce d'à côté, ou plutôt, voir s'il ne peut pas faire une cuisine de la pièce d'à côté. En fait, il ne sait pas encore très bien comment il redistribuera les pièces de cette ferme... Mais pour le moment il n'a pas envie de penser aux travaux. Pour le moment il est assis comme d'habitude à sa table et il est presque minuit.

Un homme-table. Avec les années il devient de plus en plus un homme-table. Une ici et une autre à Paris, une troisième quand il donne ses cours au lycée, une table de bistro, parfois, mais rarement, et toutes ces autres devant lesquelles il s'assoit deux fois par jour pour manger, un journal ou un livre ouvert entre son verre et son assiette, si bien que lorsqu'il n'a pas l'une de ces plaques rectangulaires plus ou moins grandes, plus ou moins familières à hauteur d'estomac — et le buste penché dessus, et les jambes enroulées l'une à l'autre dessous —, en bien, c'est simplement qu'il est en transit entre deux. Mais la plupart des gens ne sont-ils pas eux aussi des femmes ou des hommes-tables, à présent ?

Jusqu'au jour où ces tables, ces bureaux, à partir desquels ils ont commandé sinon au monde du moins à d'autres quand ils ont réussi comme on dit, s'évanouissent devant eux et ils deviennent des hommes-fauteuils comme son père, son père qui passe le plus clair de son temps maintenant dans son fauteuil, sauf quand il s'assoit en face de cette femme dont il partage encore les repas mais plus le lit.

Et Mathias se lève soudain, pour échapper à cette pensée si lourde qu'il a d'eux, cette pensée qui s'ingénie en ce premier soir au Domaine et par n'importe quel chemin à le ramener vers eux ou vers Thérèse, mais au moment précis où il quitte sa table, le téléphone se prend à hurler, telle une foudre sa sonnerie bondit, rebondit à travers la cuisine, et le pétrifie.

Thérèse, pense-t-il aussitôt, Thérèse justement, qui d'autre ? Elle seule pouvait leur donner ce numéro, et par la même occasion elle leur aura sûrement expliqué pourquoi ils n'arrivaient pas à le joindre à Paris, alors il

pâlit, parce que acheter une maison, passe encore, mais ne leur avoir rien dit, au bout d'un an ne leur avoir toujours rien dit !

— Allô, Mathias ?

— Oui...

— C'est Suzanne.

D'abord, il ne sait pas à qui appartient cette voix. Même si elle s'est nommée, il ne la reconnaît pas. Il sait simplement que ce n'est ni celle de sa mère ni celle de Thérèse, et il en reste là, entre deux battements de cœur qui lui résonnent jusque dans les oreilles, tel un poisson qui respire péniblement dans un fond d'eau.

Puis la voix parle de Roch et, au bout de cet hameçon, le hisse vers sa réalité à elle, la réalité de cette femme un peu distante, un peu méfiante, qu'il n'a rencontrée que deux ou trois fois, mais dont Roch lui a souvent parlé, cette petite femme aux cheveux noir corbeau, et il comprend enfin que cet autre n'est pas revenu au bourg, n'est toujours pas rentré.

Quelle heure est-il ? demande-t-il. Minuit passé ! s'exclame la voix. Quand Roch l'a quitté, il s'en souvient parfaitement, le jour tombait, ils avaient bavardé, longuement bavardé, il aura fait un tour et ne se sera pas rendu compte de l'heure, les crépuscules sont si longs en été. Oui, fait la voix, mais de toute évidence elle ne le croit pas, ne l'a peut-être même pas écouté jusqu'au bout, attentive à sa seule inquiétude et au moindre crissement de gravier, au moindre bruit sur la route silencieuse, en bas de chez elle. D'ailleurs, elle reprend aussitôt : c'est que dans la matinée Roch a appris qu'il a perdu son procès, vous comprenez ? Cette fripouille de Marlin ne lui paiera jamais le hangar, vous comprenez ? Et il ne sait que répondre parce qu'il a beau chercher, il ne se souvient pas que Roch ait jamais mentionné ce procès et, en réalité, à peine plus parlé de Marlin. Mais soudain la voix change de ton comme si brusquement elle avait perçu sa perplexité et s'était rendu compte qu'elle s'adressait non pas à elle-même mais à un autre, et un autre qui n'est guère plus qu'un étranger : oh, Mathias, excusez-moi ' dit-elle, Roch ne cesse de vous déranger, toujours fourré au Domaine quand vous y êtes et allant là-bas aussi quand vous n'y êtes pas, des fois que vous y veniez ! Je lui ai dit, vous savez : crois-tu que ce jeune homme n'a pas autre chose à faire qu'écouter tes histoires ? Et

voilà qu'à mon tour je vous ennuie ! Voilà que peut-être je vous réveille. Mais non, pas du tout ! proteste-t-il, et il essaie de lui expliquer qu'il veille toujours très tard, mais il sent bien que là encore elle ne le croit pas, ou alors n'en a rien à faire, parce qu'elle n'a plus qu'une envie maintenant : mettre un terme à cette conversation, se dérober. Et peu après, en effet, sur la promesse de le rappeler dans une heure si nécessaire, sa voix disparaît dans le combiné du téléphone, et il ne lui reste plus à lui aussi qu'à raccrocher.

Pourtant, lorsqu'il se détourne, ce sont deux tasses qu'il voit, deux verres, et la bouteille que Roch a apportée. Ou peut-être serait-il plus exact de dire qu'il a l'impression que ce sont ces verres, ces tasses et cette bouteille qui le regardent, le tout dans le cône de lumière qui descend de la lampe de la cuisine et enferme dans son cercle doré la table et les chaises de part et d'autre ces chaises en biais qui gardent l'empreinte de deux hommes assis autour d'une table, ou plutôt celle du mouvement qu'ils ont eu pour s'en écarter, oui, cette empreinte-là, tel un geste inachevé et figé.

Alors Mathias enfle sa veste en toute hâte, persuadé que Roch est quelque part dans les parages, aussi proche en tout cas que cet instant encore intact, inscrit dans le halo de la lampe, cet instant où ils se sont levés et serré la main.

Dehors il fait noir comme dans un four, en cette nuit de nouvelle lune. Et d'autant plus noir qu'il a foncé sans penser à éclairer la pièce contiguë à la cuisine, dont une fenêtre donne sur le haut du jardin et l'autre sur l'entrée du chemin.

Si bien qu'il bute, à dix pas de la maison il bute contre une noirceur d'encre et lève automatiquement les yeux vers un ciel qui ressemble bien peu aux nuits étoilées du Sud : une minuscule tête d'épingle ici et une autre tremblotante un peu plus loin, une troisième sans doute en cherchant bien, et il frissonne malgré sa veste, ramène son regard sur ce qui n'est pas seulement une noirceur dans laquelle on n'y voit goutte, mais une obscurité qu'il sent immensément ouverte et n'ouvre cependant sur rien d'autre que sur elle-même : des ténèbres qui se chevauchent sur des milliers de kilomètres jusqu'à l'aube, de l'autre côté de la planète. Et lorsque enfin il est persuadé qu'écarter les yeux, fixer cette noirceur ne sert à rien,

lorsque enfin il en a assez de sonder tant d'impossibilité et de s'en étonner, il pense soudain qu'il pourrait peut-être crier, mais une sorte de honte le retient parce qu'un autre que Roch pourrait l'entendre et qu'en réalité il n'a pas du tout l'habitude de crier.

D'ailleurs, à moins d'être muni d'une lampe de poche, comment Roch y verrait-il mieux que lui ? Sans compter qu'on pourrait se demander ce qu'un homme sain d'esprit regarde à la lueur d'une torche dans un champ à minuit, et sans compter aussi qu'il y aurait une bonne heure maintenant, en admettant que Roch soit vraiment à la recherche de quelque chose et en admettant aussi que son impatience soit telle qu'il ne puisse attendre le lendemain, une heure sinon plus, maintenant, qu'il serait en train de ratisser les environs au peigne fin avec une lampe de poche, et toutes les chances de passer à côté de ce qu'il cherche. Alors, brusquement, il lui semble aussi impossible que Roch soit dans les parages qu'il était certain dix minutes plus tôt de l'y trouver, et cette certitude pourtant si vibrante d'il y a peu lui paraît à présent complètement tirée par les cheveux.

Bon, peut-être aussi qu'il n'est plus tout à fait rassuré. Bien qu'il sache la maison dans son dos et soit convaincu qu'il n'y a personne, bien que ses yeux, suffisamment habitués à l'obscurité, commencent à discerner la grosse masse du hangar, un peu plus sombre ou un peu plus claire que le reste. Mais justement, cette volumineuse présence qui émerge de l'ombre a quelque chose d'inquiétant, et il se souvient avec soulagement de la femme de Roch, heureux de pouvoir conclure que le plus sage est bien évidemment d'attendre son hypothétique appel.

Une heure plus tard, Suzanne n'a pas téléphoné : Roch sera sans doute rentré. Et Mathias a fini par se coucher parce qu'il n'arrivait pas à lire et n'arrivait pas non plus à se réchauffer.

Dans son lit, il y a l'absence de Thérèse.

Même si cette absence vaut mieux, paraît-il, qu'un souffle qui se détourne pour n'avoir pas à se mêler au vôtre.

Et puis il y a leur absence à eux, parce que, entre deux visites dominicales, il peut bien jeter dix ans d'économies par les fenêtres, aller au diable, comment le sauraient-ils, comment l'apprendraient-ils ? Eux qui ne lui demandent jamais rien, et donc, ce soir, par quel miracle auraient-ils

pensé à chercher le numéro de Thérèse dans l'annuaire, eux qui ont en poche son propre numéro parisien et pourtant ne lui téléphonent jamais !

Ainsi Mathias rebondit d'une absence à l'autre, d'un écueil à l'autre à la poursuite du sommeil, et lorsque enfin, trouvant une position propice, il commence à somnoler, il se retourne peu après et tout est à recommencer. Alors, dans cette nuit houleuse, saturée d'absence et de ténèbres, il finit par renoncer.

Assis dans son lit, il écarquille machinalement les yeux en direction de la fenêtre qui donne sur l'ancien potager et sur ce que Roch appelle toujours le champ de la Dot, quand soudain, bien trop bas pour que ce soit une étoile, bien trop jaune aussi, un point lumineux, gros comme un pois chiche, troue l'obscurité. Et cette lampe lointaine lui est si inconnue qu'il se demande si ce n'est pas de celle de La Gonfrière et si son lit ne s'est pas déplacé dans la cuisine — cette absurdité-là, pendant une seconde, jusqu'à ce qu'apparaisse la solution.

Pauline, le pavillon de Pauline...

Mais en ce cas ils ont dû abattre des arbres le long de la route ou éclaircir le petit bois, sinon comment expliquer qu'il n'ait jamais remarqué cette lumière auparavant ? Pourtant il se souvient bientôt avoir vu un toit, autrefois, et s'être fait la réflexion qu'on apercevait très bien ce toit et son chien-assis depuis le jardin, ou plutôt un point précis du jardin, parce que dès l'angle de la maison, le bois masque le peu qu'on voit de ce pavillon, et le hangar de toute façon, le hangar en haut du chemin, attire à lui tous les regards. Alors cette lumière, il ne l'a jamais vue pour la simple, si simple raison que la nuit, rivé à sa table comme un ivrogne au comptoir d'un bar, c'est de l'autre côté qu'il regarde, vers La Gonfrière, la vallée, et quand il se couche, cette lampe qui brûle dans son dos, sans qu'il le sache, s'est éteinte depuis longtemps.

Qu'est-ce qu'elle fait ? Pourquoi s'est-elle relevée ? Comment est-elle, Pauline ? Et il pense soudain qu'il ne l'a jamais rencontrée ailleurs que dans les histoires de Roch, si bien que s'il la croisait, il ne saurait même pas que c'est elle, elle et ses fleurs, elle et ses robes multicolores, elle et l'homme qui venait chaque week-end mais à présent est mort, et la souche du pommier sur son rond de pelouse, oui, le pommier déraciné mais surtout

l'obscurité immobile autour de ce point de lumière comme si le vent était enfin tombé sur sa propre inquiétude, sa fatigue, son sommeil.

Lorsqu'il rouvre les yeux, la nuit est toujours là, mais la lumière aussi, et tout est parfaitement tranquille dans cette campagne qui n'est qu'un seul souffle paisible auquel se mêle le sien. Alors il se rendort en se promettant d'installer sa table ici dès le lendemain, du côté de cette lampe qui brûle dans la nuit et dont il sait qu'elle brille chez quelqu'un et non sur un carrefour vide.

V

Donc, après son séjour à l'hôpital, Roch avait passé un mois dans une maison de repos et lorsqu'il en était sorti, fin août, il n'était revenu au Domaine que pour le quitter.

C'était lui qui avait exigé qu'on l'attende pour procéder au déménagement. La maison que sa femme et leurs trois enfants avaient trouvée dans l'intervalle était située à l'une des entrées du bourg. C'était une bonne maison, avec un grand jardin. Mais de retour parmi les siens, Roch avait à peine regardé ce jardin et dormi dans cette maison comme il aurait passé la nuit dans une chambre d'hôtel : seul le préoccupait le déménagement prévu pour le lendemain. Et Suzanne se mordait les lèvres. Jamais elle n'aurait dû l'écouter, céder, accepter, même s'il lui avait promis de se tenir tranquille, de ne faire aucun effort, de ne toucher à rien.

Ainsi Roch était au Domaine en ce samedi matin. Amaigri, silencieux, il allait et venait d'une pièce à l'autre, tandis que les siens et trois voisins — des connaissances de longue date qui habitaient la vallée, ceux-là mêmes qui lui avaient donné un coup de main autrefois pour son hangar — chargeaient les meubles, les vêtements, la vaisselle et tant de caisses, de paquets, de cartons, toute une vie brusquement convertie en une quantité invraisemblable d'objets, une sorte de corps énorme dont ils prenaient conscience avec stupéfaction, maintenant qu'il fallait l'extraire de sa coquille et le transporter tout vif dans une autre.

Sûr, la journée y suffirait à peine. Malgré la camionnette louée, les voitures parquées en haut du chemin et bien que la procession ait commencé dès huit heures du matin, du Domaine au bourg et du bourg au Domaine, d'autant qu'il restait à décider de ce qu'on ferait de l'outillage agricole, question que Suzanne — qui s'était chargée tant bien que mal de la vente du bétail et plutôt mal au dire de Roch — n'avait pas osé aborder la veille.

Il pleuvait. Dès les premières heures du jour, une petite bruine serrée avait enveloppé la campagne ; lorsqu'ils s'étaient mis à l'ouvrage, elle continuait à suinter d'un ciel bas et, une heure plus tard, à son contact, le moindre geste se raidissait ; elle luisait sur les visages, les mains, s'infiltrait dans l'encolure des chemises, baignait les cheveux, mais surtout scellait sur le Domaine un silence morne qui leur ôtait l'envie de dire ce peu qu'ils auraient pu trouver à se dire lorsque Roch n'était pas à leurs côtés. Car à son approche, chacun se taisait aussitôt et détournait les yeux, comme si c'était cet homme qu'à eux tous ce matin-là ils transportaient, cet homme et son désastre, cet homme et son impuissance, si bien que chacun redoutait obscurément qu'il oublie qu'il relevait à peine de maladie et commette une imprudence, ou bien leur fausse compagnie et disparaisse on ne sait où. Mais comment pourraient-ils l'empêcher de se débattre, alors qu'ils étaient en train de le détacher du Domaine morceau par morceau, objet par objet, fibre par fibre ? Tous avaient conscience d'accomplir un acte de ce genre, bien plus qu'un déménagement en tout cas, et même les petits-enfants, que ce remue-ménage aurait pu amuser, n'avaient pas envie de jouer.

Et puis il y avait eu le déjeuner. Un déjeuner fait de sandwichs mangés en silence et debout dans cette nouvelle maison qui, trois ans plus tard, était encore pour Roch "là-bas, au bourg", parce que dans sa géographie le Domaine demeurait au centre et le bourg à la périphérie. Enfin, il avait été décidé que les femmes resteraient sur place et commenceraient à ranger tandis que les hommes retourneraient à la ferme.

Sans doute, si Roch avait poursuivi à l'intention de Mathias l'histoire du Domaine, il aurait non seulement mentionné ce samedi funèbre mais sûrement souligné que, contrairement à ce que les siens continuaient de penser, il n'avait pas la moindre envie de se rebeller et il aurait ajouté : en ce début d'après-midi, plus encore qu'au cours de la matinée, je ne voulais rien, je n'attendais rien, j'étais assis dans la cave et lorsqu'on s'inquiétait de moi, je faisais semblant de remplir un panier de bouteilles de vin et de cidre qu'il fallait aussi emporter. Alors, quand un enfant est venu me dire que quelqu'un désirait me voir, je n'ai même pas soupçonné que ce quelqu'un était Marlin, ne pouvait être que Marlin.

Sur le coup de trois heures en effet, une voiture que personne ne connaissait avait surgi en haut du chemin et s'était garée derrière la ferme.

Peu après le fils aîné, le gendre et un voisin, qui s'apprêtaient à hisser une armoire sur la galerie de la camionnette déjà passablement chargée, jetèrent un coup d'œil sur un type qui s'avançait vers eux, s'arrêtait à cinq pas et les saluait du bout des lèvres. Personne ne lui répondit. Ils soulevaient le meuble et n'avaient pas une minute à perdre. Il pleuvait toujours et, une fois l'armoire couchée sur le toit, il faudrait l'arrimer et la recouvrir au plus vite d'une bâche. Le type ne proposa pas son aide. L'idée ne parut même pas l'effleurer. Il les regarda un instant pour voir comment ils s'y prenaient puis se détourna, considéra attentivement la ferme, pivota encore et, leur tournant carrément le dos cette fois, contempla tout à son aise le pâturage du Confluent qui, humide et vert, extraordinairement vert de cette herbe si drue, grasse et égale qu'aucune bête ne broutait, descendait en pente douce jusqu'à la rivière. Enfin il se retourna lentement vers les trois qui se démenaient toujours avec leur armoire, haletants et trempés, mais uniquement parce qu'ils étaient dans la trajectoire de son regard, uniquement parce que son regard observait à présent le hangar, par-dessus leurs épaules et leur tête. Alors le fils aîné avait lancé au gamin arrivé en courant avec une Cocotte-minute entre les mains : "Pose ça par terre et va dire à ton grand-père qu'il y a quelqu'un !"

C'est ainsi que Roch revit Marlin et fit sa connaissance. Pendant son absence, cet autre était venu deux fois au Domaine. Il était au courant pour l'accident, il passait prendre des nouvelles. Mais d'après Suzanne il se fichait pas mal de ce qui leur arrivait, il avait une idée derrière la tête. Et ce jour-là, ce jour du déménagement, tandis que la camionnette bourrée jusqu'à la gueule et encore alourdie d'une armoire mal ficelée s'éloignait en raclant la terre du chemin, Roch comprit dès la poignée de main qu'ils échangèrent que ce type avait effectivement une idée en tête et, de surcroît, était dévoré d'impatience. D'ailleurs Marlin lui dit aussitôt avec un sourire désagréable : "Je suis venu pour affaires."

Le soir même, alors qu'ils étaient couchés et la lampe éteinte, Roch annonça à Suzanne que l'homme lui avait proposé de reprendre la plupart des machines agricoles et offert une bonne somme pour le hangar. Elle n'eut pas un geste trahissant une quelconque surprise et ne prononça pas un mot. Leur fils lui avait parlé d'une espèce de type aux épaules de catcheur

avec une tête pour jeu de massacre posée dessus, et elle avait attendu toute la soirée que Roch abordât le sujet.

Roch ajouta : “Sera toujours temps, n’est-ce pas, de démonter le hangar et de le vendre si on voit qu’il ne nous paie pas.” Alors elle comprit, abasourdie, qu’il avait dit oui. Et elle réalisa par la même occasion que cet autre qui n’avait rien à faire ici, puisqu’il dirigeait une exploitation distante d’une bonne quarantaine de kilomètres, se proposait néanmoins de reprendre la ferme : c’était absurde, c’était grotesque ! Mais surtout quelque chose lui disait que Roch n’en avait pas fini avec le Domaine, même maintenant, après l’accident, le déménagement :

— Combien et quand ? fit-elle en se contenant.

— Soixante mille, dès que le bail sera signé.

— Eh bien, justement, s’exclama-t-elle en se redressant sur son coude, avant de jouer au grand seigneur avec nous, faudrait déjà qu’il puisse s’entendre avec les propriétaires et ce n’est pas fait, pas fait du tout ! Qu’est-ce qu’il croit ? Qu’il lui suffit de bomber le torse et de claquer dans ses doigts pour que ces gens, là-bas, au Canada, qui ne nous ont jamais fait grâce d’un centime, se montrent plus conciliants !

Elle resta encore un peu sur son coude, toute gonflée de son animosité, puis se souvint des enfants qui dormaient dans la chambre voisine et, à contrecœur, se recoucha.

— Non, ce n’est pas fait... murmura Roch bien après qu’elle s’était tue, et il faillit ajouter, même avec mon aide, c’est loin d’être gagné, mais il se mordit la langue, se contenta de soupirer, s’évitant ainsi une discussion à n’en plus finir, elle grimpant sur ses grands chevaux et ne faisant pas le moindre effort pour en descendre, d’autant que pour qu’elle se calme un tant soit peu, il aurait déjà fallu qu’il puisse lui expliquer. Or savait-il lui-même pourquoi il avait si vite accepté ce que ce type lui offrait en échange du matériel et du hangar ? Il soupira de nouveau. La somme, il est vrai, était rondelette Mais il avait dit oui, également, lorsque Marlin avait demandé s’il pouvait se recommander de lui auprès de Crulai et ça, rien ne l’y obligeait. À la réflexion, rien ne l’obligeait non plus à supporter que cet énergumène le tutoie, pourtant il avait laissé faire.

La première fois que Marlin était venu dans le coin, c'était dans l'intention de jeter un coup d'œil sur une pièce de terre dont sa femme avait hérité, puis de s'en retourner. S'il n'avait jamais entendu parler du Domaine et encore moins de Roch. en revanche il savait pertinemment que l'argent va à l'argent et ce legs illustrait à merveille ce processus mystérieux : jamais sa femme n'avait eu le moindre lien avec le défunt — un cousin de son père, apparemment — et elle ignorait tout de la manière dont le bonhomme s'était, ou non. débrouillé. Peut-être, enfant, l'avait-elle croisé lors d'une noce ou d'un repas d'enterrement. Mais si les Bonneteau étaient une ancienne famille aux multiples ramifications, il y avait à côté des branches maîtresses bon nombre de rameaux malingres que sa mémoire à elle avait toujours soigneusement élagués, et, rapport à ce champ qui lui revenait à présent sans qu'elle ait eu à lever le petit doigt, elle était convaincue qu'il ne valait pas le temps et l'essence qu'on dépenserait en allant voir à quoi il ressemblait, bref, que le mieux serait de s'en débarrasser au plus tôt.

Il n'empêche, s'était dit Marlin en écoutant distraitement son commentaire dédaigneux, jusque dans la mort et à travers elle, l'argent, comme d'habitude, va à l'argent.

Alors le jour où il s'était décidé, sa curiosité masquait en réalité la pensée de ce mécanisme aussi discret qu'efficace, dont elle, Marie Isabelle Marlin née Bonneteau, ne s'était jamais étonnée, parce qu'elle était née justement sur une branche maîtresse et que l'argent qui mule vers l'argent, comme la limaille de fer se précipite sur l'aimant, était aussi naturel à sa manière d'envisager les grandes lois immuables de l'univers que l'oxygène l'était au fonctionnement de ses poumons. Donc, aller voir, ce désir avait tarabusté Marlin pendant quelques jours et il avait fini par lui céder, comme si, sur place, le trajet mystérieux tour en méandres familiaux, que cet héritage avait accompli pour parvenir jusqu'à sa femme et rejoindre la cohorte de ses autres biens et propriétés, lui serait révélé. Il va de soi que, sur place, il n'apprit rien quant à la nature de ce processus qui fait que les rejetons des bonnes familles, comme on dit, finissent rarement dans la mouise. Pourtant ce qu'il découvrit valait quand même le coup de se déplacer, de son point de vue du moins.

Le pré en question était carrément miteux : une longue bande inclinée qui devait ruisseler comme fontaine de toutes les eaux des alentours à la moindre averse et, dans le creux, un terrain étroit, troué de mares mal comblées, pas même un hectare d'après le cadastre (mais qui, dans ces conditions, en aurait redemandé ?), le tout plus ou moins clos de haies devenues taillis et planté de pommiers séniles, gris de lichen et à moitié crevés. Un avoir de pauvre, en somme, et qui comme tel coûtait certainement trois fois la misère qu'il rapportait dans le meilleur des cas une fois sur deux. Marlin n'était pas mécontent. La terre, il la connaissait depuis son enfance. Et ce n'était pas seulement trente ans d'activité et d'expériences agricoles mais un instinct très sûr, aiguisé par l'appât du gain, qui étayait ses jugements. Alors pas mécontent au terme de sa petite inspection. Pour une fois son épouse allait perdre à coup sûr de l'argent, en droits de succession d'abord, en impôts ensuite, et quand bien même ce ne seraient que piquûres de puce, elle en serait piquée au vif, puisque le vif, chez elle, était précisément le porte-monnaie. Il pensa subitement au pauvre bougre qui avait vivoté misérablement, accroché à ce pâturage comme un bousier à sa boulette de crottin, et, à l'idée de cette boulette roulant dans l'arbre généalogique des Bonneteau jusqu'à la branche maîtresse la plus proche, il ne put s'empêcher de rigoler. Son épouse n'était-elle pas à l'affût de la moindre saleté (laissée par ses bottes à lui, naturellement), sur le carrelage de leur pavillon ? Et voilà que cette petite boule de crottin qui avait réussi à s'accrocher à ses basques l'accompagnerait jusqu'à sa mort sans qu'elle puisse jamais s'en débarrasser.

Mais le carrelage, crotté ou pas, c'était lui qui l'avait payé. Comme le reste du pavillon, d'ailleurs, de la cave au grenier, et du gros œuvre à la moindre poignée de porte, puisqu'elle avait refusé de prélever un centime sur son capital lorsque, sept ans auparavant, il avait décidé de faire construire parce qu'il voulait vivre dans du neuf, du moderne, du confortable, et, surtout, bien qu'il n'en eût rien dit, parce qu'il ne pouvait plus se voir chez les beaux-parents Bonneteau, morts, d'accord, mais si présents dans les murs de la vieille ferme que chaque soir en rentrant, lui, Marlin, avait l'impression d'être en visite à sa propre table puis toléré dans un lit qui n'était pas le sien. Or ce pavillon pour lequel il avait vu un peu trop grand, il en était toujours à le payer. Alors rembruni, soudain, comme à

chaque fois qu'il pensait à toutes les traites qui s'accumulaient. Oui, vaguement inquiet en ce 20 juillet, mais pas bien longtemps : les banques, n'est-ce pas, ne sont pas faites pour les chiens et fallait vivre avec son temps, autrement dit jongler avec ce que ces messieurs eux-mêmes ne considéraient plus comme des dettes mais comme des emprunts, des investissements, et jongler, ça le connaissait.

Regagnant la route, Marlin leva les yeux sur le sommet de la colline auquel ce pré pouilleux servait de contrefort et de gouttière et, brusquement, il se souvint d'un nom qu'il avait lu sur le cadastre.

Après avoir repéré ce qu'il cherchait, il s'était attardé un instant, penché sur le registre, parce qu'il était de ceux que l'administration, à laquelle les morts n'échappent pas plus que les vivants, sidère un tantinet. Et c'était là que le nom lui avait sauté aux yeux : "le Domaine", ça sonnait bien, très bien D'autant que le relevé établissait une grosse exploitation d'un seul tenant et d'une centaine d'hectares, à côté de laquelle le champ qu'il était venu voir faisait figure de chiure de mouche. Une autre chose l'avait frappé : la forme régulière, parfaitement équilibrée de cette propriété, un cercle quasiment, qui contrastait avec la mosaïque des terres alentour, lesquelles évoquaient un puzzle bougrement vicieux. Bon, il avait fini par repousser le registre, jailli de la mairie, foncé jusqu'au tabac pour se réapprovisionner en Marlboro, puis foncé derechef pour sortir du village et piler net, un kilomètre et demi plus loin, devant le champ du cousin défunt — oublieux du Domaine.

Mais ce nom, à présent, lui revenait. Et avec lui le souvenir du dessin harmonieux, comme si le premier ne pouvait être mentionné sans que surgisse dans l'instant même le second. Le temps de rejoindre sa voiture et d'en claquer la portière, sa décision était prise : au lieu de faire demi-tour et de rentrer, il allait poursuivre sur cette route qui, apparemment, longeait la propriété.

La route suivait en effet ce que plus tard Marlin appellerait à son tour le champ de la Dot, lui qui ne désignait jamais les parcelles de sa propre exploitation que par des numéros. La longue, très longue haie qui bordait ce pâturage était non seulement une clôture et un coupe-vent de trois mètres de haut, mais une planche botanique pour qui se donnait la peine de

l'interroger De cette haie vive, plus impénétrable que n'importe quelle clôture de pieux et de grillage, s'élevaient des chants d'oiseaux et, en cette mi-journée ensoleillée sans un souffle de vent, d'indolentes bouffées odorantes qui retombaient lentement sur le fossé, la chaussée. Marlin guettait donc une brèche, une trouée, s'étonnant qu'on puisse encore trouver le temps d'entretenir si soigneusement ce mur de feuillage, d'épines et de furieuse sève, qui se couvrait de fleurs au printemps et de baies à l'automne. Et l'impatience le gagnait. Ou plutôt un sentiment équivoque fait de curiosité grandissante, d'agaçante frustration et d'un plaisir oublié depuis des lustres, parce que là-bas, chez sa femme, à une quarantaine de kilomètres de ce bocage, l'œil errait librement sur de vastes étendues cultivées — plates, monotones et nues — et le plaisir qu'on y prenait, si plaisir il y avait, résidait tout entier dans le fait de supputer ce que telle parcelle géante, embrassée du regard depuis la nationale sans même devoir pour cela lever le pied de l'accélérateur, rendait à l'hectare.

Alors qu'il s'engageait dans le petit bois qui palpitait d'ombres, de taches de soleil et sentait si fort l'humus que même lui, dans sa voiture, fut frappé de cette odeur, une idée lumineuse lui creva l'esprit. Il allait rendre une visite de courtoisie au patron de cette exploitation. Après tout, n'étaient-ils pas voisins ?

Peu après Marlin redescendait le chemin défoncé par deux profondes ornières et laissait derrière lui la ferme et le hangar. Le patron n'était pas là. Quant à la femme déjà âgée qui l'avait reçu, elle ne l'avait pas invité à attendre et il avait tout de suite su qu'il n'en tirerait rien. Néanmoins, une demi-heure plus tard, il était toujours dans le coin et, très exactement, sur le pré à la Mare. Dissimuler sa voiture dans un chemin creux au sortir de La Gonfrière, rejoindre la Charentonne à l'est du Domaine, se glisser entre deux fils barbelés avait été un jeu d'enfant.

Les vaches levèrent un instant la tête vers cet homme qui avait surgi du cours d'eau, puis l'une d'entre elles, effleurée par une crainte vague s'écarta et toutes suivirent, dociles, rêveuses et lourdes, pour s'arrêter un peu plus loin dans la pénombre de la berge.

En ce point de la rivière, masquée par le flanc bombé de la colline, la ferme était invisible, et Marlin s'éloigna à couvert des arbres pour le seul

plaisir de l'ombre, le seul plaisir de l'eau qui courait sur un fond caillouteux avec un bruit de fontaine, le seul plaisir d'observer ce pâturage d'un vert si cru que la grande lumière de midi n'arrivait pas à l'étouffer. Une trentaine de mètres en amont, se glissant à nouveau entre des barbelés, il pénétra dans le maïs du champ de l'Épine noire, et l'ombre disparut aussitôt, l'ombre et avec elle jusqu'au souvenir de la fraîcheur, du murmure, du mouvement de l'eau.

Entre ces graminées dont les tiges étaient presque aussi hautes que lui, les feuilles, géantes, et les épis déjà formés sous de fines gaines d'un vert délicat, la chaleur était sèche comme dans un grenier, et l'air si immobile qu'il devenait la matière du silence, un silence qui n'aurait pu soupirer ni frissonner mais se froisser seulement avec un bruit de papier qui se recroqueville dans le feu. Yeux mi-clos, narines dilatées, Marlin sentait la colline s'élever sous son pas. Lui aussi, bien sûr, aurait planté dans ce sens. Il savait donc que cette sente étroite, qui s'étirait entre deux rangées de maïs, le mènerait forcément au centre du Domaine et en son point le plus élevé, et il savait aussi qu'en cette heure où le soleil entre en lutte avec lui-même, les hommes et les animaux sont à l'abri dans leurs trous respectifs, somnolents ou mangeant : oui, hommes et animaux à couvert, tandis que lui-même, courtaude silhouette étonnamment leste, poursuivait tranquillement son chemin, suivait sa piste, tout occupé de ce qu'il avait vu, voyait et désirait voir, tout occupé du plaisir qu'il avait à être en marge des hommes et de ces animaux domestiques si proches des hommes que leur univers, à l'image de celui de ces bipèdes qui ont inventé le barbelé, est hérissé de haies infranchissables, de clôtures électrifiées, d'interdits et de peurs.

Alors rapace, peut-être, ou mieux encore, parce que l'immensité du ciel était trop abstraite pour le séduire bien longtemps, bête sauvage foulant et fouillant la terre, poussée par la seule nécessité de son espèce méfiante et solitaire.

Bientôt les frênes apparurent au-dessus du maïs et, devant eux, la toiture d'une grange. À la lisière du champ, Marlin s'arrêta. Un espace ouvert s'étendait devant lui avec la feinte innocence des clairières où celui qui regarde devient sans même s'en rendre compte celui qui est vu. À sa gauche, la grange, dont il avait aperçu un peu plus bas le toit, mais à sa

droite une autre grange semblable et, au fond, contre les frênes et dans leur ombre, une bicoque abandonnée. D'un bâtiment à l'autre, cet espace libre, que sillonnaient d'invisibles chemins, sentait l'homme à plein nez, l'homme si prompt à demander des comptes et à sortir son fusil avant même d'en demander, l'homme maître chez lui.

Pourtant, et il s'en aperçut aussitôt, c'était une vieille, très vieille odeur, et bien que l'herbe fût soigneusement fauchée, le lieu était moins saturé de présences vivantes que de souvenirs morts, fantômes droits debout hébétés comme sur des photos jaunies. Alors, si des générations de paysans avaient trimé ici, maintenant, même les vaches n'y venaient plus, et il s'avança sans se hâter jusqu'à la grange la plus proche, qui effectivement était vide, puis, de là, traversant une flaque d'aveuglante lumière, il rejoignit l'ombre des frênes dans laquelle la maison abandonnée, recroquevillée sur son silence, sa décrépitude humide, avait cependant un petit air bravache à cause, sans doute, des planches clouées en croix sur ses volets fermés.

Marlin ne lui prêta pas plus d'attention qu'à un cadavre de moineau, une mâchoire de chien remontée de la terre, dans le lent brassage qui s'opère là-dessous. Seuls les vivants l'intéressaient : le beau maïs qu'il venait de traverser, les pâturages gras, le nombre de têtes de bétail, le hangar monumental et la ferme, la longue ferme qu'il observait à présent depuis l'ombre des frênes, si nettement découpée dans la lumière de juillet, avec, au centre de sa façade basse, la porte de la salle commune ouverte sur un trou noir et, attablés vraisemblablement dans cette fraîche ténèbre, la femme trop âgée pour avoir encore des enfants à ses basques et le type à qui appartenait tout ça, oui, le type aussi, car quelque chose lui disait que le "patron" était rentré, qu'à une dizaine de minutes près il aurait pu le rencontrer.

Mais pour quoi faire ? pensa-t-il, et il sourit, au-dedans de lui il sourit, convaincu que c'était ces gens qu'il trompait — la femme méfiante et l'homme maître chez lui —, croyant encore que, lorsqu'il aurait tout vu et bien pris son plaisir en voyant tout, il s'en irait, satisfait. Or justement, il ne lui restait plus qu'à faire un petit tour dans le hangar, dont la masse énorme écrasait la ferme et contrastait si fortement avec la modestie des granges ou de la bicoque abandonnée devant laquelle il se tenait. Y aller, oui, mais en coupant droit par le pâturage, autrement dit sortir du couvert des frênes et

s'avancer comme sur un fil de funambule ou, même, le fil d'un rasoir, parce qu'au nez et à la barbe de ces deux-là qui mangeaient dans leur cuisine, et donc courir le risque d'être repéré depuis chacune des fenêtres de la ferme, le risque d'être piégé à tout instant par le puits ténébreux de la porte ouverte, le risque de ne pas faire dix mètres sans être mis en joue par une voix qui l'obligerait à faire front ou à battre en retraite, oui, courir ce risque ou plutôt le braver — cette tentation, ce défi, cette envie folle si semblable à celle qui, sur la route, faisait qu'il appuyait sur l'accélérateur alors qu'il avait tout juste le temps de doubler, mais le temps quand même, le temps peut-être. Et puis soudain, dans l'arbre qui le dissimulait, deux pies s'abattirent en jacassant et fracassèrent le silence au-dessus de sa tête.

Marlin sursauta, brutalement ramené à la réalité de ce qui l'entourait, comme si précisément, depuis un petit moment déjà, ce n'était plus lui qui épiait la réalité placide du Domaine mais l'inverse.

“Bon sang fût-il à mi-voix, tandis qu'une fleur de chaleur lui éclatait au visage et le teintait d'écarlate, voilà que je divague...”

Il suivit exactement le même chemin qu'à l'aller.

Maintenant il marchait vite et ne regardait plus rien. Maintenant son crâne lui faisait l'effet d'un œuf dur dans une casserole sur le point de cramer, il se sentait ruisseler de sueur de la tête aux pieds et, au-dedans, le sourire s'était éteint.

Lorsqu'il jaillit de la lourde immobilité solaire du maïs, il se précipita vers la rivière, s'agenouilla dans l'ombre de la berge, creva l'eau de ses deux mains, baigna son visage, ses cheveux, sa nuque, fit une coupe de ses paumes puis lâcha cette coupe pour boire à même l'eau cristalline avec avidité, courbé sur la rivière, penché sur son murmure, son mouvement, sa vase pailletée d'or, jusqu'à ce qu'un peu de sa fraîcheur se mette enfin à couler dans ses veines et le fasse frissonner. Alors seulement il se redressa. Bouche ouverte, dégoulinant, il reprit son souffle, puis dénoua son foulard, le plongea dans l'eau, le regarda un instant se tortiller dans le courant, le sortit de là, l'essora, se le repassa au cou et le noua sur le côté avec beaucoup de soin, comme il le faisait chaque matin devant la glace après s'être rasé. Il se remit debout et, comme chaque matin également au sortir de sa salle de bains, dans le pavillon endormi où lui seul était levé, il eut

envie d'une cigarette. Un panier froissé tomba de la poche de son pantalon quand il sortit son briquet et ses Marlboro, mais il ne s'aperçut de rien. Sa cigarette allumée, il en tira deux longues bouffées et se remit en chemin.

Ce ne fut que le soir, chez lui, qu'il se souvint n'avoir pas pris le temps de faire valider son bulletin de loto au cours de la journée, et constata que ce bulletin avait disparu de ses poches. Il y avait des années qu'il jouait, des années aussi qu'il misait toujours un peu plus gros, et des années qu'il attendait.

Il se creusa la tête pour retrouver les numéros qu'il avait cochés la veille, hanté par le pressentiment que pour une fois c'étaient les bons. Mais furieux comme il l'était et infiniment anxieux à l'idée de se tromper, il finit par douter de n'importe quel chiffre lui revenant en mémoire et, lorsque le tirage eut lieu et qu'il perdit à nouveau, il demeura convaincu, douloureusement convaincu qu'une jolie somme, sinon le gros lot lui-même, était stupidement tombée de sa poche en même temps que ce bulletin égaré.

Sa déception fut d'autant plus cuisante, et le doute torturant, qu'il n'avait personne avec qui partager le second. Marie Isabelle Marlin née Bonneteau, du haut de son mépris pour tous ceux qui imaginaient comme lui que l'argent est assez innocent pour tomber du ciel, aurait certainement ricané. Quant aux voisins — agriculteurs, commerçants, facteur —, il ne leur adressait jamais la parole que contraint et forcé. Mais une autre chose lui trottait dans la tête. Une chose d'ailleurs liée à cette incroyable déveine, parce qu'à force d'y réfléchir il était arrivé à la conclusion que c'était là-bas qu'il avait perdu ce foutu bout de papier.

Le Domaine.

Il n'était pas un jour sans qu'il y pensât, dans le sillage, pour ainsi dire, de cette grille de loto gagnante qui lui avait glissé entre les doigts. Et même quand il commençait de reprendre le dessus, de se dire qu'il avait approché la chance de trop près pour que celle-ci ne se représentât pas, il continua de penser au Domaine, en fumant sa cigarette d'après le café du petit déjeuner, par exemple, ou bien en sillonnant la monotonie infinie de ses hectares de blé moissonné. Oui, dans le grand silence de l'aube comme dans le vacarme de la botteleuse qui mettait la paille en cubes, tandis que le transistor

suspendu à l'intérieur de la cabine du tracteur hurlait ses chansonnettes, ses flashes d'informations ou ses pubs, il ne se passait pas une journée sans qu'il se souvînt brusquement du Domaine, un peu comme il avait été obnubilé, au début de l'été, par le champ dont sa femme avait hérité.

Sauf que cette fois Marie Isabelle Marlin née Bonneteau n'avait rien à voir avec cette pensée, et tellement rien à voir que, le soir, au cours de leur dîner en tête à tête, il en vint lui-même à susciter cette pensée qui mettait tant de distance entre eux qu'il en oubliait l'éternelle condition supérieure de sa femme, ses silences méprisants ou ses remarques narquoises, et jusqu'à l'étrange combinaison odorante qui émanait de ses cheveux, de ses vêtements et de sa peau, car elle se parfumait, s'enduisait d'un tas de lotions, usait de toutes sortes de crèmes, bref, comme on dit, s'entretenait. Oui, au bout d'un moment, c'était comme si cette femme, attablée en face de lui, n'existait pas.

Ce qu'il pensait alors, se racontait, tenait en quelques phrases — rarement vu une exploitation aussi soignée ; évidemment, une situation incomparable ; mais un boulot fou pour en arriver là ; des années, des années ; le type qu'avait fait ça pouvait être fier ; un petit bijou, ce Domaine...

Mais jamais elles n'épuisaient ce qui se tenait derrière, elles effleuraient simplement la surface, disposaient l'âme en quelque sorte, rouvraient la porte par laquelle s'engouffrait un souvenir si précis, si vif et prégnant que Marlin en était transporté instantanément ou presque. Non, jamais ces quelques phrases n'auraient pu expliquer et encore moins tarir le flot rouge sang de l'émotion qui affluait alors en lui, et peu importait que *ce* fussent toujours les mêmes, peu importait que, confiées à un tiers, ce tiers n'eût pas compris comment leur banalité réussissait à le plonger et à le retenir dans la fixité d'une insondable rêverie. D'ailleurs, très vite, les phrases en question se disloquèrent, puis les mots eux-mêmes se raréfièrent pour se résorber en un nom doté d'une majuscule, un nom propre dont tout le reste — épithète, verbe, complément — procédait, et auquel tout ce reste devenu subitement superflu retournait. Et lorsqu'il en fut là, lorsqu'il en fut à dire "le Domaine" et qu'à ce seul nom la pensée du Domaine l'envahit tout entier, la trouble émotion du début se cristallisa elle aussi en un unique sentiment parfaitement pur et parfaitement identifiable : la convoitise.

De songeur, Marlin devint irritable. Tout ce qui l'agaçait auparavant lui était maintenant carrément insupportable, et sa femme bien sûr, sa femme en premier lieu, mais les palabres avec ses créanciers également, les incertitudes à propos du cours du blé, ou une machine immobilisée faute de pièce de rechange immédiatement disponible chez le concessionnaire. Comme si le désir qu'il avait maintenant du Domaine, loin de mettre une distance entre lui et des ennuis pourtant familiers, rendait ceux-ci plus pénibles et sa femme, naturellement, infiniment odieuse, avec son inébranlable supériorité de fille de bonne famille fourvoyée dans un mariage douteux. Ah, bon Dieu, pensait-il, furieux, elle rirait, comme elle rirait s'il lui parlait du Domaine, ignorante et incapable d'apprécier comme elle l'était, tout juste bonne à compter et à mépriser ce qui ne passait pas la barre des trois cents hectares que le père Bonneteau lui avait laissés... Et puis — car la convoitise avait fait surgir cette évidence ignorée jusque-là et face à laquelle il était totalement démuni : le Domaine n'était pas libre, le Domaine avait un propriétaire, et pourquoi diable celui-ci se séparerait-il de ce petit bijou ?

Parfois, comme un enfant, il passait outre cet obstacle monumental, faisait comme si, mais n'allait guère plus loin parce qu'il n'était pas de ceux qui vivent très longtemps dans les sphères désincarnées du rêve. Or en admettant même que le Domaine, par on ne sait quel miracle, fût à reprendre, qu'en ferait-il, lui, qui était installé à une quarantaine de kilomètres et ne pratiquait plus l'élevage depuis belle lurette ? Bref, de quelque côté qu'il se tournât et retournât la question, il arrivait toujours à la même conclusion : impensable, irréalisable, hors d'atteinte, et hors d'atteinte comme rien jusqu'à présent dans sa vie ne l'avait jamais été.

Marlin passa ainsi une dizaine de jours supplémentaires, de plus en plus agité, de plus en plus brutal, au rythme de ce flot rouge sang qui balançait entre désir et regret, et épousait à présent parfaitement les battements de son poulx. Puis un matin, à peine levé, à peine rasé, son foulard rouge noué sur le côté, il prit sa voiture et fonça là-bas.

Lorsqu'il arriva au bourg, il ignorait encore ce qu'il ferait. Il jetterait un coup d'œil sur le Domaine, ça, oui, mais après ? Après peut-être rien. Après peut-être qu'il s'en retournerait, repasserait un peu plus tard, il n'en savait rien, il était venu, c'est tout, au plus près de la réalité qui le tourmentait.

Il était tôt, sept heures trente à peine, quand il traversa le village à fond de train. La Crepse ôta le volet de la porte de son café-tabac, il l'aperçut du coin de l'œil et donna un grand coup de frein :

— Ouvert ? lança-t-il par la vitre baissée.

— Ouvert, soupira-t-elle.

Il voulait lui demander. Mais cherchant encore le bobard qui introduirait, il commença par acheter des cigarettes, continua en commandant un café, puis attaqua soudain, comme à son habitude, avec aplomb Marlin, représentant en pieux plastiques et clôtures spécialisées, première tournée dans le coin, nouveau sur le secteur, prise de contact systématique avec tous les agriculteurs, enfin, systématique, n'est-ce pas, on aimerait bien ! Mais c'était pas à elle qu'il apprendrait les difficultés du commerce, c'était pas à elle qu'il apprendrait que le client c'est tout caprice, promesse et puis plus rien. Tiens, à propos, si elle savait où se trouvait une exploitation qui s'appelait le Domaine, et si à son avis ça valait le coup d'y faire un saut.

Lui demander ou plus exactement la faire causer, bien qu'il ne se fît pas beaucoup d'illusion — à la campagne, même les bavards sont muets avec les étrangers. Mais grappiller quand même, grappiller peut-être, un petit quelque chose, une allusion, n'importe quoi, oh, il avait maintenant une furieuse envie de parler du Domaine et une furieuse envie d'en entendre parler, parce qu'à force de prononcer pour lui seul ce nom, il allait finir par s'empoisonner le sang avec.

Il resta bouche bée, littéralement soufflé, pris de court comme rarement il l'avait été, et incapable de demander à cette femme de répéter ce qu'elle venait de dire : crise cardiaque et compagnie, pauvres gens, un désastre, lui à l'hôpital et elle toute seule pour liquider, alors les pieux plastiques, vous comprenez...

— Mais quand ? s'exclama-t-il enfin.

— Oh, quinze jours, trois semaines, dans ces eaux-là...

Et ce fut cela qu'il emporta. Ce “quinze jours, trois semaines”, alors qu'il payait, quittait le bistro, se précipitait sur sa voiture, s'y engouffrait, démarrait et rentrait à toute allure chez lui.

Puis brusquement il réalisa pleinement que l'obstacle majeur était levé, que la chance se présentait une deuxième fois, et il se mit à rire de plaisir et d'incrédulité, à rire comme un fou, à rire tout son soûl, devant lui la nationale filait en une belle ligne droite qui s'ouvrait un passage dans les champs, les villages, les bois comme un coup de rasoir bien net — sûr, cette fois, il refermerait la main dessus avant que la chance ne lui glisse entre les doigts : quarante kilomètres, après tout, qu'est-ce que c'était ?

Au bourg et dans la vallée, en cette mi-septembre qui sentait déjà l'automne, personne, bien sûr, n'ignorait que le Domaine — terres, ferme, bâtiments — était à reprendre. Certains auraient pu être intéressés par telle ou telle parcelle limitrophe de leurs propres pâturages, mais se coller sur le dos la totalité n'était pas une mince affaire. Le cours de la viande comme celui du lait n'avaient cessé de chuter et l'avenir, bardé de quotas de production, était de plus en plus incertain. Et puis il y avait Roch, que tous ou presque connaissaient depuis l'enfance, et ils n'étaient pas des vautours pour se précipiter comme des malpropres et profiter d'un malheur qui, loin de les réjouir, leur donnait plutôt à penser, et des pensées pas vraiment réjouissantes du genre : bien peu auraient fait du Domaine ce qu'il en a fait et, maintenant, il ne lui reste plus qu'à aller voir ailleurs, pourtant c'est sa peau qu'il a failli y laisser.

Et ils en étaient encore à ruminer ce sale coup qui aurait aussi bien pu les frapper que Marlin en était déjà à son énième aller et retour entre les terres de sa femme et l'étude ronronnante, douillette et feutrée d'un certain maître Crulai, notaire à Langles, auquel il donnait des migraines, voire des nausées, des aigreurs en tout cas.

Dès son installation au bourg, Roch était revenu quotidiennement sur son ancienne exploitation afin d'en rapporter quelques outils oubliés, dresser la liste complète du matériel qu'il y avait laissé, et s'assurer que l'étable, à l'arrière du hangar les portes et les fenêtres de la ferme, les granges et la masure, sous le bosquet de frênes, étaient solidement bouclés. Il n'en était pas encore à attendre Marlin, à être déçu de ne pas trouver sa voiture garée en bas du chemin, ou à espérer que quelqu'un, chez la Crepe par exemple, lorsqu'il allait acheter son journal le matin, l'avertirait qu'un étranger

traficotait on ne sait quoi à propos du Domaine. Au bout d'un mois, pourtant, il n'était pas un rouleau de fil de fer barbelé, un tonneau, un manche de pioche ou une courroie en cuir qu'il n'avait retrouvé, décidé dans un premier temps d'emporter, et finalement abandonné parce que là-bas, au bourg, ce serait un bazar de plus qui ne ferait qu'encombrer. Quant aux machines agricoles, dont certaines n'étaient plus de la prime jeunesse, la question de savoir si elles demeureraient ou non sur place ne se posait même pas. Au soir du déménagement les siens n'avaient-ils pas détourné les yeux, mal à l'aise, réprobateurs peut-être, lorsqu'il avait dit : "Bon, reste plus que le tracteur..." Ce soir-là, lui et le John Deere avaient suivi la D 230 en un aller simple qui menait au bourg sans retour.

Trois ans plus tard, si Roch, à l'issue d'une soirée de juillet, n'avait pas renoncé à raconter à Mathias l'histoire du Domaine, peut-être qu'il lui aurait dit parce que vous comprenez, Mathias, il fallait que je m'habitue à lever les yeux non plus sur l'horizon mais sur une haie de troènes. Il fallait que je m'habitue à revenir vers notre nouvelle maison alors que je venais à peine de m'en éloigner. Il fallait que je m'habitue à ce que le John Deere occupe la place de la voiture dans le garage, étant donné que je n'étais pas encore résigné au fait qu'il n'en sortirait plus jamais et donc, que je ferais aussi bien de m'en débarrasser. Il fallait que je m'habitue à entendre sonner le seul clocher du bourg. Il fallait que je m'habitue à un potager qui ne venait pas en plus de tout ce que j'avais à faire, mais était l'unique chose qui me restait à faire. Il fallait que je m'habitue, quand la nuit les bourrasques d'automne me réveillaient en sursaut, à ces craintes absurdes, surnoises et entêtées comme des taons, qui me soufflaient qu'une catastrophe allait s'abattre sur la ferme. Il fallait, et je n'y arrivais pas, comprenez-vous, que je m'habitue à vivre dans l'espace d'un jardin de retraité, alors que je flottais en revanche dans les journées comme dans des habits devenus subitement trop grands, puisqu'il fallait aussi que je m'habitue à ne plus me lever à l'aube et à ne pas avoir vraiment sommeil, le soir, en allant me coucher.

Mais Roch ne raconta jamais cela à Mathias. Il ne lui parla jamais de cette période funèbre qui suivit sa sortie de l'hôpital, long automne humide au cours duquel il essaya de s'habituer et, après son unique entrevue avec

Marlin, en vint à désespérer de jamais le revoir, quand octobre eut définitivement balayé le vieil été.

Il allait toujours faire un tour, mais deux fois plutôt qu'une à présent. Et lorsque Suzanne entendait la voiture démarrer, elle s'exclamait à mi-voix : "Ce n'est pas possible, le voilà encore parti !" Parce qu'il venait tout juste de rentrer des courses ou de revenir de Langles.

Entre eux, il n'avait plus été question de Marlin depuis le déménagement et, pour elle, c'était une affaire comme de juste avortée, puisque ce type — elle n'en avait jamais douté — n'était qu'un fier-à-bras qui s'était offert gratis le plaisir de leur en flanquer plein la vue en leur proposant soixante mille francs du hangar. Quant à ce bâtiment, précisément, elle essayait de convaincre Roch que, démonté, ils trouveraient certainement un acheteur qui leur en donnerait encore un bon prix. Mais Roch esquivait toute discussion. S'il ne parlait jamais de Marlin, il ne parlait pas beaucoup plus du Domaine. Et lorsqu'elle insistait sur l'urgence et la nécessité de démonter le hangar, il lui opposait un silence buté, un silence comme un bloc de pierre sans veine, sans faille, d'un seul tenant du centre à la périphérie, le silence d'un refus si catégorique que la charge d'explosif qui en serait venue à bout serait venue à bout du bonhomme, également.

Alors, quand novembre commença avec ses bourrasques chargées de pluie, ses matins brumeux et ses jours de plus en plus chiches aux reflets roux, Roch passa le plus clair de son temps à sillonner les routes du canton : du bourg au Domaine et du Domaine à Langles, fuyant son nouveau jardin (dans lequel, du reste, il n'avait plus grand-chose à faire), fuyant aussi les quelques réparations qui auraient pu l'occuper dans la maison (mais il n'avait jamais réparé que des machines agricoles, des appentis, des clôtures, des toits, bref, réparé en grand et à l'extérieur, si bien que la minutie du bricolage domestique lui nouait l'estomac comme s'il devait pour cela, plié en quatre, s'introduire dans une boîte d'allumettes), fuyant enfin un objet qui exerçait sur lui une fascination aussi désastreuse que tyrannique : le téléphone, comme s'il n'entendait que son silence dans le silence, comme s'il ne guettait que sa sonnerie dans l'immobilité de l'automne, comme si la délivrance était située à l'autre bout de ce fil et que, pour retrouver un peu de paix, il eût suffi d'appeler. Mais pour dire quoi ? se défendait-il lorsqu'il se surprenait une fois encore à rôder autour de l'appareil (oh, il n'avait eu

aucun mal à dénicher le numéro de Marlin dans l'annuaire), et pour entendre quoi, bon Dieu, sinon ce qu'il redoutait d'entendre et entendait déjà, puisque Suzanne ne cessait de le lui seriner. Alors fuyant cette obsession aussi, cette tentation surtout, et la crainte qui leur était bée. Car ce n'était pas possible, n'est-ce pas, que Suzanne une fois encore ait eu raison ? Ce n'était pas possible, n'est-ce pas, qu'il se fût trompé en ce samedi lointain, ce samedi du déménagement, quand, descendant avec cet autre vers la Charentonne, il avait soudain compris que ce qui rendait son sourire si déplaisant n'était ni de l'ironie ni de la suffisance mais de l'envie, et une envie si énorme qu'elle en devenait presque candide, tant elle savourait à l'avance, et en toute impudeur, son plaisir.

Bien sûr, mille obstacles pouvaient s'opposer au fait que Marlin prenne sa suite, mille empêchements étrangers au Domaine, mais la mort mise à part ou une faillite improbable — comment faire faillite quand on a trois cents hectares en propriété dans l'une des plus riches régions agricoles du pays ? —, il n'en voyait qu'un seul susceptible de rebuter ce type qui se trimballait alors à son côté comme s'il était d'ores et déjà sur ses terres : les propriétaires de l'autre côté de l'océan, un refus tout net pour on ne sait quelle raison, ou alors des prétentions exorbitantes, des conditions impossibles, des complications à n'en plus finir, le tout relayé par ce gros caramel mou de Crulai que rien, jamais, ne ferait sortir de son train-train de fils de notaire devenu notaire à son tour en bâillant d'ennui, et gérant des affaires dans lesquelles il fourrait à peine son nez. Pourtant, se disait-il, si tel avait été le cas, Marlin ne m'aurait-il pas contacté pour en apprendre davantage ? Et est-ce que je ne lui avais pas offert, spontanément et dès que j'avais compris ce qu'il était venu me dire, de l'aider ?

C'était donc ça, maintenant, qu'il allait chercher au Domaine : le souvenir fuyant de cette conversation, le souvenir de plus en plus pâle de ce sourire, le souvenir de plus en plus incertain de cette convoitise, la certitude en somme, de plus en plus chancelante, que Marlin ne s'était pas moqué de lui. Ensuite, à bord de sa voiture, roulant au hasard, il se creusait la tête pour comprendre pourquoi celui-ci ne donnait aucun signe de vie. Et lorsque le jour commençait de tomber et qu'il rentrait au bourg, il tremblait à l'idée que Marlin, pendant son absence, ait pu téléphoner.

Parce que voyez-vous, Mathias, je savais bien que dans le coin personne n'avait les épaules assez larges pour reprendre la totalité du Domaine. Une parcelle ou deux, à la rigueur, et encore, puisque même ceux qui s'en tiraient regardaient à deux fois avant de s'agrandir, investir, alors cent hectares, vous pensez... Oui, peut-être que Roch aurait dit ça à Mathias, si celui-ci avait bien voulu continuer à écouter l'histoire du Domaine.

Et puis un matin de décembre il fut là. Un matin, Roch surprit Marlin depuis le bosquet de frênes, cinq mètres plus bas, un genou à terre et de dos, au coin de la mesure.

Et pendant une minute ou deux il fut incapable du moindre geste, de la moindre pensée, comme figé sur le seuil d'une porte soudainement ouverte qu'il n'aurait même pas eu à pousser, comme introduit par mégarde dans un cercle magique que délimitaient d'un côté la bicoque aux volets cloués et de l'autre les arbres, un cercle magique à l'intérieur duquel cet autre aurait été de tout temps présent, agenouillé, mais où lui, Roch, n'aurait jamais pu pénétrer auparavant — cette impression, insensée, et néanmoins impossible à chasser.

Peut-être, parce que ce matin-là il n'y avait pas un souffle de vent et que, de l'herbe détrempée aux branches nues, en passant par l'homme absorbé dans la contemplation d'on ne sait quoi à ses pieds et lui-même, debout, pétrifié, rien ne bougeait dans la lumière laiteuse, délicatement teintée de rose et d'or de ce matin qui ressemblait à un repentir de l'été, du vieil été, ou peut-être aussi parce que l'attente dans laquelle il avait vécu de ce hasard — à défaut d'une rencontre, d'un rendez-vous — avait été si violente, si tendue et, la veille encore si douloureuse, qu'il lui semblait impossible que ce hasard se produisant enfin soit empreint de tant de naturel, d'une telle tranquillité. Si bien qu'il n'en finissait plus de regarder Marlin agenouillé, sans même se demander ce qu'il pouvait faire dans cette position ou s'étonner de cette position, sans même se souvenir qu'il n'avait pas vu sa voiture en arrivant et s'en étonner, sans même se réjouir ou s'étonner du fait que, pour une fois, Suzanne s'était trompée, s'étonnant seulement de la simplicité, de la facilité, de la quasi-désinvolture de ce hasard, comme s'il s'était désespéré pour rien, torturé inutilement l'esprit en quête d'une explication. rongé les sangs sans cause ni raison, comme si cet autre, avec

son foulard rouge noué autour du cou, ne pouvait manquer de réapparaître et qu'il suffisait d'attendre.

Alors, en un reflux brutal l'émotion le submergea, parce que pendant tout ce temps, pendant trois mois et chaque jour davantage, il avait eu peur, si peur de devoir se résigner à nouveau, de devoir accepter cela aussi, alors qu'il avait déjà renoncé au bout de toute une vie et après toute une vie vécue dans cet espoir, à l'espoir d'être un jour enfin le maître du Domaine — de devoir, donc, accepter de surcroît cette perspective infiniment scandaleuse qui le rendait fou rien qu'à l'idée : le Domaine abandonné, le Domaine retournant à la friche faute de bras pour s'en occuper, ou bien, dans le meilleur des cas, grignoté sur ses bords par un voisin ou deux mais, de toute façon, à jamais perdu dans sa totalité.

Imperceptiblement, Marlin pivota sur lui-même pour couler un regard par-dessus son épaule. Lorsqu'il avait senti une présence dans son dos, il n'avait ni sursauté ni même tressailli, ses muscles s'étaient tendus automatiquement, prêts à la fuite, prêts à bondir, corps et âme en alerte. Naturellement, il reconnut Roch aussitôt et, pendant une fraction de seconde, la contrariété se lut sur son visage, mais déjà il se relevait et lançait : "Tiens, c'est toi ? Eh bien tu tombes à pic ! Puis, s'avançant vers Roch : j'avais justement des tas de trucs à te demander."

Dès cet instant, n'importe qui aurait compris que ce qui allait suivre, et pas seulement dans la minute mais dans les jours, les mois à venir, ne serait que mensonges, réalité truquée, demi-vérités et autres trompe-l'œil, mais Roch, bouleversé, balbutia :

— Me demander, oui, quand vous voudrez...

Alors ce fut Marlin qui comprit. Et il comprit si bien ce qui se passait dans l'esprit de Roch qu'il ne put résister au plaisir de le lui faire savoir et de s'en amuser.

— T'as trouvé le temps long, hein ? dit-il goguenard, t'étais pas du tout certain que ma proposition n'était pas du pipeau !

Pourtant cette petite douceur offerte à sa vanité ouvrait le champ à une discussion dans laquelle il n'avait pas la moindre envie de s'engager et, pour couper court, il ajouta :

— C’est ce foutu notaire... Bon Dieu, y a des gens qui vous donneraient envie de les étrangler !

Roch ne réagit pas. Il reprenait peu à peu ses esprits et n’en était pas encore à se soucier de ce que cet autre disait, il lui suffisait qu’il fût là, et ses propos, insolents ou pas, confirmaient simplement qu’il était toujours intéressé par le Domaine. Il en retint cependant quelque chose. Ou plutôt quelque chose accrocha son attention comme un hameçon. Crulai, en l’occurrence, connaissance ô combien familière, trait d’union entre lui-même et les propriétaires de l’autre côté de l’océan depuis quarante ans, et source d’irritation pendant plus d’un tiers de siècle.

— Oh, fit-il enfin, j’imagine qu’il a fallu le secouer...

— Je ne l’ai pas lâché, ricana Marlin.

— Et maintenant, reprit Roch en sentant à nouveau sa gorge se nouer, ça en est où, maintenant ?

— En bonne voie, répliqua l’autre.

— C’est-à-dire ? demanda Roch avec effort.

— C’est-à-dire qu’il y a encore quelques détails à régler, mais le plus gros est fait.

— C’est signé, alors ? murmura Roch.

— Je te dis que le plus gros est fait, des détails, rien que des détails !

— Des détails, ça peut traîner, insista Roch.

— Bon Dieu, qu’est-ce que t’essaies d’insinuer ? répliqua Marlin avec humeur.

Mais Roch, buté, poursuivit d’une voix sans souffle, sans timbre presque :

— Je connais Crulai.

— Et les proprios, là-bas au Canada, tu les connais aussi ?

— Non. Pourquoi ?

— Pour rien, s’empressa de répliquer Marlin, et il s’empressa aussi d’ajouter : aucune importance d’ailleurs, sous peu j’en aurai fini avec

Crulai, tu peux me croire, et avec eux aussi...

Ils restèrent un instant silencieux. Roch pensait : tant que les baux ne seront pas signés Et Marlin qui le dévisageait avec curiosité se disait : une tuile, son accident, est-ce qu'il s'en remettra jamais d'avoir dû quitter tout ça ? Mais bientôt il détournait les yeux parce que cet accident ne le concernait pas — chacun sa vie —, et qu'il préférait contempler ce "tout ça" qui sous peu serait à lui. Alors trente secondes plus tard, dans l'immobilité de ce matin irisé de reflets rouges comme une pomme dont la chair a été nourrie de tous les sucres de l'été, il murmura avec une sourde brutalité : "Le Domaine, c'est que j'ai des tas de projets pour le Domaine"...

En l'entendant, Roch eut un pincement au cœur. Jamais personne n'avait prononcé ce nom avec un tel accent dans la voix, lui-même pas plus que quiconque : de la colère, oui, parfois, de loin en loin de l'amertume, mais le plus souvent une immense fierté et un bonheur muet, un bonheur fou, quant à ce sombre mélange de délectation et de violence, sûrement pas. Il se tourna vers Marlin et, sur ses lèvres, reconnut l'impudique sourire plein d'avidité. Alors il demanda et se sentit misérable de demander :

— Et le hangar ?

— Eh bien quoi, le hangar, fit Marlin brutalement, on a accordé un prix, non ?

— Le prix, oui, répliqua Roch, mais pas la date, pas les modalités du paiement.

L'homme lui jeta un coup d'œil. Ce n'était pas seulement pour découvrir que quelqu'un se tenait dans son dos qu'il avait un flair sans pareil, il percevait aussitôt le moindre changement dans l'état d'esprit de son interlocuteur.

— Pas la peine de s'énerver, fit-il, si tout marche comme je l'entends, les soixante mille, je te les verse en deux fois. Au début et à la fin de l'été prochain. C'est raisonnable, non ? Vu les frais que je vais devoir engager. Et c'est pas à toi que je vais expliquer...

— Non, trancha Roch.

— Bon, alors on est d'accord, marmonna Marlin.

D'ailleurs, maintenant, il en avait assez lui aussi. Que dire de plus de toute façon ? Mais il restait cette connerie de voiture et il était persuadé que s'il ne s'en allait pas le premier, Roch ne s'en irait pas non plus. Il lança froidement :

— Je repars par là. Laissez ma voiture de l'autre côté de la rivière. Plus pratique. Allez, salut...

— Oui, au revoir, murmura Roch, sans s'arrêter à cette explication pipée comme un dé parce qu'il venait brusquement de se rappeler quelque chose, mais quoi, exactement ? il n'en savait rien, en dehors du fait, naturellement, que cette chose était liée à l'homme qu'il regardait à présent s'éloigner, cet homme dont la tête paraissait vissée à même les épaules, bien qu'il y eût, entre les deux, ce matin-là encore, le foulard rouge pour confirmer l'existence d'une nuque, d'un cou, d'une gorge.

Et peut-être que ça ne lui serait pas revenu si Marlin, parvenu à une vingtaine de mètres et désireux de s'assurer que Roch s'en allait, ou bien poussé par une méfiance viscérale, une gêne insurmontable à savoir quelqu'un dans son dos, n'avait soudain regardé par-dessus son épaule et reproduit ainsi, à peu de chose près, le mouvement qu'il avait eu une demi-heure plus tôt, lorsqu'il était agenouillé à l'angle de la mesure.

— Eh ! s'écria Roch, vous regardiez quoi, par terre, quand je suis arrivé ?

— La trace d'un renard ! lança Marlin sans s'émouvoir ni s'arrêter.

Roch ne le crut pas : c'était si inattendu, en apparence si saugrenu. Plus tard, pourtant, il fut convaincu que Marlin n'avait rien inventé. Et il regretta de n'avoir pas examiné lui-même les traces laissées dans la terre détrempée de l'automne. le long de la bicoque aux volets cloués.

Plus tard, quand il osa enfin se souvenir que ce renard, il l'avait vu en rêve à l'hôpital, et plus tard encore, quand il imagina naïvement qu'il pouvait en parler à Mathias sans que celui-ci détourne les yeux et garde un silence embarrassé. Mais ce jour-là, la matinée n'était pas terminée qu'il avait déjà oublié ce que Marlin lui avait crié.

Il est vrai que ce 8 décembre ne devait lui laisser aucun répit. Comme si l'immobilité des trois mois précédents, l'attente désespérante dans laquelle il vivait depuis sa sortie de l'hôpital craquait à présent de toutes parts, sous

un trop-plein de nouveautés insoupçonnables qui lui tombèrent dessus en l'espace de quelques heures.

Revenu au bourg, Roch raconta sa trouvaille — Marlin, pas le renard — à Suzanne, et celle-ci, impassible, l'écouta jusqu'au bout puis conclut :

— Je sais.

— Comment ça, tu sais ? s'exclama Roch, mais je serai donc toujours le dernier prévenu !

— On dirait, fit-elle avec un rien d'ironie qui couronnait un Himâlaya d'exaspération, telle une affreuse cerise aigre. Puis elle reprit en haussant le ton : si tu n'étais pas toujours par monts et par vaux, si tu restais un peu chez toi, peut-être que tu ne serais pas toujours le dernier informé ! Et elle continua en criant presque à présent : Crulai a appelé trois fois, depuis que tu es parti ! Trois fois qu'il me casse les pieds pour savoir où tu es et quand tu rentres, parce qu'il veut absolument te voir, rapport à Marlin qui a manigancé je ne sais quoi et est sur le point de s'arranger avec les autres, là-bas, au Canada, en lui passant par-dessus la tête ! Ah mon Dieu, gémit-elle brusquement comme si elle était tombée dans un sous-sol et sa voix avec, ce Domaine, on n'en finira donc jamais...

Roch n'osa pas lever les yeux sur elle quand, après trente secondes de silence, il murmura :

— Bon, puisqu'il veut me voir, autant que je fasse un saut plutôt que d'attendre qu'il rappelle

Non, il n'osa pas la regarder en face mais rien n'y personne n'aurait pu l'empêcher de reprendre sa voiture, de foncer à Langles, et Suzanne ne l'ignorait pas. Il était midi ; dans le four, le poulet était doré à point ; Marlin était une fripouille qui utiliserait le hangar sans jamais leur verser un centime ; quant à Crulai, il se fichait aujourd'hui comme hier de leurs difficultés et ne se montrait soudain si agité que parce que quelque chose entravait désagréablement la bonne marche de sa bienheureuse routine. Mais à quoi bon ? À quoi bon rappeler tout cela à Roch, à quoi bon lui dire : que nous importe à présent le Domaine, asseyons-nous, déjeunons tranquillement, on pourrait même ouvrir la fenêtre tant cette journée est

tendre et sucrée comme le sont parfois, à l'orée de l'hiver, les derniers fruits de l'automne.

Marlin, Roch s'en rendait compte maintenant, avait été on ne peut plus évasif. Et surtout il s'était bien gardé de lui apprendre qu'il s'était mis en relation avec les propriétaires. Or pendant trente-cinq ans, que ce fût pour payer les fermages, discuter du renouvellement du bail ou tenter vainement d'obtenir que le coût du drainage de certaines parcelles fût partagé — sans même parler de la construction du hangar, entièrement financée de sa poche —, lui-même n'avait jamais eu affaire qu'aux Crulai, le père d'abord, dans les premières années, le fils ensuite. Et jamais Crulai junior, si indolent fût-il, n'avait oublié qu'à l'instar de son père il était le fondé de pouvoir de ces autres, là-bas, au Canada, titre et fonction auxquels il était farouchement attaché, comme un caramel mou colle à sa papillote de cellophane. De sorte que, lorsque Roch avait été en mesure d'acquérir enfin une part du Domaine, à la déception de voir son offre refusée en des termes aussi cinglants que catégoriques, s'était ajoutée l'humiliation de devoir aller chercher chez Crulai cette fin de non-recevoir. Alors, en ce jour de décembre, s'il fonçait sur la nationale tout en méandres qui menait à Langles entre bois et bocages, c'était pour apprendre comment Marlin s'était débrouillé pour contourner cet autre, le prendre à revers et réduire à néant ses prérogatives de mandataire, de délégué, d'intermédiaire tout-puissant.

Lorsqu'il arriva en ville, midi et demi sonnait au clocher de l'église Saint-Martin. Les employés avaient quitté l'étude, les bureaux étaient déserts, mais Crulai, après avoir téléphoné chez Roch et appris que celui-ci était en route, faisait les cent pas derrière la porte massive qui donnait sur la rue et que surmontait le double panonceau doré des notaires.

— Ah, vous voilà ! glapit-il en refermant précipitamment la porte et en omettant, outre la poignée de main, les salutations d'usage.

D'ordinaire, quand Roch avait rendez-vous, une employée l'introduisait dans une vaste antichambre où on le laissait mariner une bonne demi-heure, de quoi détailler à loisir les moulures du plafond, le marbre moucheté de la cheminée, et deux grandes gravures illustrant on ne sait quelles batailles, victorieuses à coup sûr, de quelque roi de France. Puis la même personne,

stricte comme une paire de lunettes à monture d'écaille, venait le reprendre pour le guider le long d'un couloir qui s'arrêtait au seuil d'une double porte capitonnée de cuir. La jeune personne frappait alors trois petits coups contre le capiton, repoussait un battant, s'effaçait, et Roch soudain privé du bruit de ses pas pour cause de tapis épais, glissait — il n'y avait pas d'autre mot —, glissait à l'intérieur du sanctuaire, imposant bureau aux sombres boiseries où, depuis deux générations, des testaments décachetés avec componction faisaient blêmir des héritiers incertains, et des plumes en or, délicates comme des pattes de souris, paraphaïent en crissant des actes officiels.

Mais ce jour-là Crulai lui fit traverser à toute pompe deux bureaux contigus dans lesquels régnait le désordre étrangement silencieux de midi, le précéda dans un réduit obscur où des dossiers vaguement empilés voisinaient avec une machine à café posée sur un tabouret, et se précipita enfin sur une porte dont l'aspect laissait supposer un placard à balais, bien qu'en réalité elle ouvrît sur son propre bureau.

Une fois à l'intérieur, il glapit de nouveau : “Ah, vous me la copierez ! Vous me la copierez !” et Roch, qui en était encore à s'étonner de l'itinéraire mi-dérobé mi-domestique qu'il venait d'emprunter, fut frappé par la vulgarité de la formule autant que par la voix stridente de Crulai. Sûr, il n'était plus question d'antichambre à moulure, de secrétaire à lunettes d'écaille et de lambris en chêne mais bel et bien d'arrière-boutique et peut-être même de cuisine.

L'autre se laissa tomber dans son fauteuil, face à son vaste secrétaire Louis-Quelque-Chose, et Roch s'assit également mais sur une chaise, et encore, sur le bord. Extraordinairement mal à l'aise dans ce décor, il choisissait toujours une chaise sur laquelle il s'asseyait à peine, bien que ce jour-là il ne fût pas sur le point de bondir pour se ruer vers la sortie, quitter ces tentures, tapis, boiseries qui l'opprimaient, mais se précipiter sur Crulai à la moindre alerte, tant cet autre, parti comme il était, semblait à deux doigts de tourner de l'œil.

Outre son assurance, Crulai avait perdu sa bienveillance un rien distraite qui masquait en réalité, Roch le savait pertinemment, une indifférence épaisse et une conscience, coulée dans le bronze, du fossé existant entre lui,

notaire à Langles, et les pauvres bougres dans son genre. Ah. mais envolée l'assurance, oubliée l'indifférence, et la conscience, mon Dieu, la conscience, il n'en restait pas grand-chose, Crulai vivait la phase ultime d'un désastre d'une déroute — "Je ne l'ai pas lâché", avait dit Marlin —, et Roch assistait à la reddition, après quatre mois de ce qui vraisemblablement n'avait même pas été un combat mais une espèce de siège féroce.

L'homme porta la main à son col de chemise, à son nœud de cravate, desserra le second, déboutonna le premier et, comme si sa voix en un reste de vaine révolte, à deux doigts des larmes de l'épuisement, ne connaissait plus que les aigus, glapit derechef :

— Comment avez-vous pu vous acoquiner avec ce triste individu, cet énergumène, ce fou furieux et me l'adresser de surcroît, car c'est à cause de vous que je l'ai reçu, à cause de l'estime que je vous ai toujours portée que j'ai accepté de traiter avec ce grossier personnage !

— Parce qu'il vous a parlé de moi ?

— Parlé de vous ? Vous voulez rire ! Il s'est recommandé, que vous étiez à tu et à toi ! Et même, que vous étiez déjà en affaires, à propos d'un hangar, d'une remise, de je ne sais plus quoi !

— Et malgré l'estime que vous me portez, remarqua doucement Roch, ça ne vous a pas étonné que je fréquente ce que vous appelez un grossier personnage ?

— Non, marmonna Crulai, moins embarrassé que boudeur. D'ailleurs, est-ce que je pouvais me douter ? Trois cents hectares en propriété, c'est tout de même une référence ! Il y a de l'argent, pas mal d'argent, derrière !

— Oui, il y a de l'argent, admit Roch, il y a de la grossièreté mais aussi de l'argent. Et alors ?

— Et alors ? s'écria l'autre en crevant le plafond des aigus, et alors il me harcèle depuis des semaines, et comme si cela ne lui suffisait pas, il s'introduit chez moi, il me vole !

— Il vous vole, répéta Roch, incrédule, tandis qu'un soupçon l'effleurait soudain, un soupçon qui lui fit chercher des yeux sur le bureau une quelconque bouteille, mais c'était idiot naturellement, et en admettant que, Crulai planquait certainement son verre et sa bouteille.

— Ah, ça vous en bouche un coin, hein ? Mais cet individu est capable de tout ! Et il faut votre candeur, oui, votre candide honnêteté pour ne pas imaginer... Oh, mais il y a des lois et il ne s'en tirera pas comme ça !

— Et que vous a-t-il volé ? demanda Roch en passant sur la “candide honnêteté” qui, dans la bouche de Crulai, n'était pas un hommage rendu à une vertu mais simplement le signe que malgré tout, et jusque dans la débandade la plus pitoyable, la conscience du fossé persistait : d'un côté le notable, de l'autre le bon bougre, honnête de surcroît, comme seuls l'étaient les pauvres types dans son genre.

— Des informations confidentielles ! Des renseignements qui n'auraient jamais dû sortir d'ici ! hurla Crulai.

— Vous en avez la preuve ?

— La preuve ! Quelle preuve ? Je sais ce que je dis, figurez-vous ! Il a contacté vos anciens propriétaires et où aurait-il pu trouver leur nom, leur adresse, leur téléphone sinon dans MON bureau, dans MES dossiers ! Il a profité que je n'étais pas là ou que j'avais le dos tourné et il a fouillé, il a osé ! Mais ce n'est pas tout, cette ordure les a montés contre moi, il leur a raconté des insanités, sur votre compte aussi, d'ailleurs, sur la manière dont vous avez exploité leurs terres pendant toutes ces années ! Ah. je vous dis qu'il est capable de n'importe quoi !

Cette fois Crulai était déchaîné. Il avait bondi hors de son fauteuil et déambulait, haletant de nouveau. Si le soupçon qui avait effleuré Roch un instant plus tôt avait un quelconque fondement, ce n'était certainement pas un reste de bouteille que Crulai avait vidé ce matin-là, mais Roch, s'entendant mêlé à cette étrange histoire, se rappela soudain la voix de Marlin, et la voix disait distinctement, oh si distinctement dans son souvenir : “Et les autres, là-bas, au Canada, tu les connais aussi ?”, alors il comprit brusquement que Crulai, une bouteille ou non dans le tiroir de son bureau, un petit verre ou non dans le nez. n'était pas en train de délirer.

— Mais qu'a-t-il pu leur dire ? murmura-t-il.

— On se l'demande, hein ? On se l'demande ! Des énormités en tout cas, du pur mensonge, des inepties dans le seul but de ruiner une confiance dont mon père s'honorait déjà et dont je m'honore moi-même depuis trente ans ! Ah, me salir, évidemment ! Et vous aussi, par la même occasion : une

exploitation gérée en dépit du bon sens, des terres salopées ! Est-ce que je sais, moi ?

Roch blêmit :

— Il leur a dit ça ? Que j'avais salopé le Domaine, vous en êtes certain ?

— Ça ou autre chose...

— Mais ça, exactement, l'interrompt Roch, vous en êtes certain ?

Crulai hésita puis se rétracta de mauvaise grâce :

— Non, naturellement, comment voulez-vous que je sache mot pour mot ce qu'il leur a raconté, je cherche simplement à comprendre, à reconstituer !

Pendant trente secondes Roch eut envie de s'élancer sur cet homme, de le frapper au visage, comme si les coups assenés sur sa petite bouche exaspérée lui feraient avaler ce qu'il venait de dire, et il sentait le sang battre à ses tempes, et il pensait : j'en ai assez entendu, à quoi bon m'enfoncer plus avant dans ce cloaque ? Mais il pensait aussi : le Domaine, et il était impossible qu'il s'en allât en ignorant ce que deviendrait le Domaine, alors il demanda :

— Quand avez-vous découvert que Marlin les avait contactés ?

— Ce matin ! glapit l'autre, et à l'aube, figurez-vous, puisqu'on téléphoné chez les gens à cinq heures du matin et pour les menacer de surcroît !

— Ils voulaient sans doute être sûrs de vous joindre, observa Roch, à moins qu'ils ne se soient trompés à cause du décalage horaire.

— Le quoi ? hurla Crulai.

— Rien, soupira Roch, et il se leva à son tour parce qu'il en avait assez de se tordre le cou au gré des allées et venues de cet autre qui ne tenait pas en place. Et pourrait-on savoir qui vous a téléphoné ?

— Line espèce d'avocat ! D'homme de loi canadien avec un accent à couper au couteau et des airs ! Des airs de vous régenter l'univers ! Que je devais séance tenante rédiger un contrat de location au nom du sieur Marlin qui se propose de reprendre les terres ! Que je devais me magner le train de mettre en vente la ferme, sise sur ces mêmes terres, puisque les deux parties

ne sont pas arrivées à un accord à son sujet ! Mais pour qui ils se prennent, ma parole ? Me réveiller à cinq heures du matin et me sommer de faire ceci, de faire cela !

Roch ne l'écoutait plus. Dans cette même pièce, huit ans auparavant, Crulai lui avait remis une lettre dont le contenu lui avait fait l'effet d'une giflle : le Domaine n'était pas à vendre, terres, ferme, bâtiments, rien ne pouvait être cédé et la totalité ne serait jamais à acheter, quant à lui, si les conditions qui lui étaient faites ne lui convenaient plus, au terme du bail, rien ne l'empêchait de s'en aller...

Alors, avec l'argent mis de côté, sou après sou, dans l'espoir de racheter sinon l'ensemble du moins une partie de l'exploitation, il s'était lancé dans la construction de son hangar gigantesque puis, comme un homme se rend au bordel pour se venger peut-être, oublier en tout cas, et grincer des dents sur le ventre d'une femme qui ne lui demandera ni d'où il sort ni où il va avec une tête pareille, et encore moins quelle amertume il est venu déposer dans son ventre à elle, il avait loué la friche de Touquettes, ce champ pouilleux sur lequel il avait trimé en vain pendant des années.

— Bon sang, fit-il à mi-voix, qu'est-ce qu'il a pu leur raconter pour les convaincre, les amener à accepter...

Crulai continuait de tempêter, mais Roch l'entendait à peine : au cours des deux mois passés, il avait tour à tour envisagé le désastre et le pire mais le Domaine scindé en deux, la ferme d'un côté, les terres de l'autre, jamais il n'aurait imaginé pareille idiotie Car la longue maison à colombage étant située tout naturellement au milieu des pâturages, la retrancher du Domaine, ce n'était pas seulement amputer celui-ci mais ouvrir une béance en son centre, et vers quoi convergeraient les terres, les bêtes et les hommes si ce centre n'existait plus ?

Soudain Roch sentit une pâleur envahir son visage et il dut se rasseoir. Il aurait tant aimé que Crulai cessât un Instant de gesticuler, de crier. Mais, dans son dos, l'autre aboyait toujours, et Roch sentait le vertige se préciser ; le secrétaire Louis-Quelque-Chose, les boiseries en chêne, et jusqu'à la chaise sur laquelle il était assis, tout se mit à tanguer doucement — un dimanche, dans sa petite enfance, alors qu'en famille ils étaient allés à une fête foraine, il avait réussi à fausser compagnie à sa mère et, le cœur battant,

s'était glissé dans le tourbillon des manèges, la clameur des stands, l'aveuglante lumière des baraques ; mais lorsque ses yeux écarquillés avaient été saturés de couleurs criardes et ses oreilles de vacarme, lorsque deux hommes aux regards troubles, aux grands rires pleins de dents et à la démarche titubante l'avaient bousculé sans même le voir, lorsque, perdu, il était tombé nez à nez avec une affiche géante sur laquelle, grandeur nature, une femme aux joues et au menton dévorés de barbe le dévisageait de ses yeux fixes tandis qu'une écœurante odeur de pomme d'amour et de gaufre chaude lui soulevait le cœur, il avait senti ce même vertige, ce même balancement du monde, comme si le monde, sans plus d'amarres, oscillait au gré de la seule folie vociférante de cette fête foraine éblouissante de mille soleils et cependant ténébreuse.

— Bien que... lui souffla Crulai à l'oreille, et Roch, au son de cette voix si proche qu'il sentit l'haleine de l'autre sur sa nuque, tressaillit.

— Quoi ? Quoi encore ? fit-il.

— Bien que, répéta Crulai en s'asseyant lui aussi sur une chaise, presque genou contre genou avec Roch, trois cents hectares, n'est-ce pas, c'est bien joli, ça en impose ! Mais ce patrimoine appartient à sa femme, figurez-vous, et ils se sont mariés sous le régime de la séparation de biens, si vous voyez ce que je veux dire. Une mésalliance, en quelque sorte... Ah, les femmes ont parfois de drôles d'idées, ne trouvez-vous pas ?

Sûr, racontant cette conversation à Mathias, Roch lui aurait dit : Crulai me faisait l'effet d'un charlatan racolant sur le seuil de sa baraque louche. Avait-il bu ? Peut-être. Mais qu'y avait-il derrière, quels mensonges, quelles combines ? Et le Domaine, dans tout ça, absurdement privé de sa ferme ou à l'inverse séparé de ses terres, il me semblait le voir comme au détour de ces labyrinthes de miroirs dans lesquels l'image se tord, se déforme, se fragmente, reflet d'une chose qu'on ne reconnaît pas et qu'on ne peut plus nommer. Oui, à coup sûr, il lui aurait dit ça, tant le souvenir de cette conversation, trois ans plus tard, demeurerait vivace, et le malaise aussi, que cette conversation avait levé en lui.

Alors, quand après avoir quitté Crulai, il retomba sur Marlin devant *Les Archers*, il ne fut pas surpris, non, presque pas surpris.

L'église Saint-Martin sonnait la demie d'une heure, un coup, un unique coup, mat et profond, dont l'écho s'enfonçait dans les rues silencieuses comme une sombre coulée. À présent la ville entière déjeunait, les retardataires s'étaient enfin attablés et les précoces de midi sirotaient tranquillement leur café. Dehors, les trottoirs, la chaussée étaient déserts, et Roch, au volant de sa voiture arrêtée à un feu qui réglait une circulation inexistante, leva les yeux sur le clocher. Là-haut, tout en haut de l'imposante toiture en ardoise, la Vierge écoutait l'Ange et, contrairement à la rue plongée dans l'ombre, leur silence resplendissait de lumière : le soleil de décembre atteignait encore les toits. Puis le feu passa au vert et Roch ramena son regard sur le carrefour vide, les façades immobiles, la devanture du café-tabac *Les Archers*, où Marlin, une cigarette aux lèvres, observait sa voiture et l'observait, lui, dans sa voiture.

Comme si la ville avait pris prétexte du déjeuner pour les mettre à nouveau en présence et, surtout, faire qu'ils ne puissent pas, mêlés à d'autres, s'ignorer, s'éviter : hasard, pur hasard, comme la vie sait en combiner à la seconde près, mais luxe de précautions inutile car ni l'un ni l'autre, lorsque leurs regards se croisèrent, ne songea à feindre, s'esquiver.

Trente secondes auparavant, sortant des *Archers* et apercevant la voiture de Roch, Marlin avait aussitôt deviné que celui-ci venait de chez Crulai, et compris que se dérober comme il l'avait fait dans la matinée ne servirait à rien. Quant à Roch, s'il avait brusquement pensé à Suzanne, en entendant le clocher sonner, s'il avait brusquement été saisi par le remords de l'avoir plantée là, devant la table mise, et effleuré par le soupçon que non seulement il ferait mieux de ne pas s'attarder à Langles mais, en outre, qu'il aurait mieux valu qu'il n'y vînt jamais, maintenant que le hasard remettait Marlin sur son chemin, il n'avait plus derechef qu'une idée : entendre cet autre confirmer ou nier les dires de Crulai, bref, en apprendre davantage, même au risque de s'enfoncer plus avant dans le dédale aux miroirs, le labyrinthe des demi-vérités accolées tête-bêche à des demi-mensonges, comme les figures sur les cartes à jouer.

Roch rangea sa voiture devant *Les Archers*, en descendit et lança à l'adresse de Marlin :

— Il y a pas mal de choses que vous auriez pu me dire ce matin et dont il faudra bien qu'on cause un jour ou l'autre, vous et moi !

— Probable, répondit Marlin sans ciller.

— En ce cas, on pourrait aussi bien en parler maintenant, vous ne croyez pas ?

— Si tu y tiens, fit Marlin, et il ajouta sans s'encombrer de préambule, bon, qu'est-ce qu'il t'a raconté le gros Crulai ?

— Vous avez écrit ou téléphoné aux autres, là-bas, au Canada, n'est-ce pas ?

— Exact, marre d'attendre que Crulai se remue le train, marre de l'entendre me débiter toujours les mêmes conneries, marre de ne même plus pouvoir l'entendre me sortir ses bobards sous prétexte qu'il était occupé, en rendez-vous, au diable ! À ce rythme-là, dans un an, on y était encore. C'est pas que ça l'aurait gêné, remarque bien. Au contraire, c'était précisément ce qu'il voulait. Qu'on y soit toujours dans six mois, dans un an, le plus longtemps possible...

— Bref, l'interrompit Roch, convaincu que ce flot de paroles ne visait qu'à noyer le poisson, vous vous êtes débrouillé pour ne plus avoir à passer par Crulai.

— Exact, je me suis débrouillé, admit Marlin le plus tranquillement du monde, et il demanda non moins placidement, entre nous, t'en aurais pas fait autant ?

— Mais vous êtes fou ! s'exclama Roch à voix basse, comment pouvez-vous imaginer que j'aurais utilisé les moyens que vous avez utilisés ?

— Contraire à tes principes, peut-être ? fit l'autre en envoyant d'une pichenette son mégot dans le caniveau.

— Mais il ne s'agit pas de principes !

— Alors il s'agit de quoi ?

— Il ne me serait jamais passé par la tête de pénétrer en douce dans un bureau et de fouiller dans des tiroirs, tout simplement !

— Ah oui ? L'idée, ne serait-ce que l'idée d'une petite manœuvre aussi... naturelle, disons, ne t'aurait pas effleuré ?

Éberlué, Roch ne répondit rien. Pendant un instant il soutint le regard interrogateur de Marlin puis, s'apercevant que les rôles étaient en train de s'inverser et que sous peu ce serait à lui de fournir des explications, il s'écria :

— Mais bon Dieu, qu'est-ce que vous leur avez raconté, aux autres, là-bas, pour qu'ils acceptent vos conditions ?

— Rien, quatre fois rien, répondit Marlin sans se démonter. Qu'est-ce que tu crois ? Pas eu besoin de leur bourrer le mou pour qu'ils soient ravis. Après ton accident, Crulai leur a seriné en long et en large qu'ils n'arriveraient jamais à relouer le Domaine, et surtout pas au prix auquel ils te le louaient à toi, et qu'ils ne devaient pas non plus espérer en tirer grand-chose s'ils décidaient de le vendre, mais que lui, Crulai, ferait néanmoins son possible, et patati et patata. Tu saisis maintenant ?

— Non, je ne comprends pas.

— Oui, on dirait, soupira Marlin, on dirait effectivement que certains trucs, il faut te les expliquer de A à Z avant que tu commences à soupçonner que dans la tête de pas mal de gens, et pas seulement dans la mienne, les petites combines poussent le plus naturellement du monde dès que l'occasion se présente. Donc, en clair, Crulai projetait de leur racheter le Domaine pour une bouchée de pain après les avoir fait lanterner un an ou deux, laps de temps au cours duquel, naturellement, il aurait pris soin d'écarter n'importe quel autre repreneur.

Interdit, Roch ne sut que répondre, et lorsqu'il finit par marmonner "Ce ne sont que des suppositions", il eut le sentiment désagréable que cette fois c'était lui qui cherchait à gagner du temps.

— T'es du genre têtue, hein ? Du genre à nier l'évidence, soupira Marlin.

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez... commença Roch. Mais brusquement il se souvint qu'il avait opposé le même argument à Crulai et que, des preuves, Crulai lui en avait donné, alors, quand il ajouta, c'est impossible, jamais ils n'auraient marché..., sa voix n'était plus qu'un murmure et le monde se balançait de nouveau sous ses pieds.

— D'accord, fit Marlin en haussant les épaules, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais toi tu n'as aucune preuve du contraire, c'est donc ma parole contre celle de ce fils de pute et je ne te demanderai même pas de quel côté tu te ranges.

— Mais comment auraient-ils accepté de brader le Domaine, s'écria Roch, alors qu'ils ont refusé de me vendre un seul centimètre carré de leurs terres quand je leur en ai offert un prix que personne n'aurait été assez fou pour leur proposer !

— Les parents, peut-être, répliqua Marlin, mais ce sont les enfants qui s'occupent de tout maintenant que les vieux sont morts. Et crois-moi, continua-t-il en clignant de l'œil, ce Domaine qu'ils n'ont jamais vu et pour lequel ils ne prendront jamais l'avion, même si tu leur envoies un billet gratis, ils n'en ont rien à foutre, rien. Sauf, naturellement, qu'ils se disent que ce serait trop con de liquider cette propriété sans essayer d'en tirer un petit quelque chose et, tant qu'à faire, un maximum.

— Quand ? Quand sont-ils morts ? balbutia Roch.

— Les vieux ? Lui, il y a une dizaine d'années et elle au début de l'été dernier, le jour exact, je ne m'en souviens plus, tu excuseras l'imprécision, j'ai bien lu ça quelque part, mais quand on profite d'une occasion pour fouiller dans des tiroirs, comme tu dis, on n'a pas vraiment le temps de prendre des notes !

Ils restèrent un instant silencieux, concentrés sur ce qui venait d'être dit, tels des types qui jouent aux échecs, puis Marlin lança :

— Si je comprends bien, ce faux jeton de Crulai ne t'a même pas prévenu quand la vieille a passé l'arme à gauche ! Et il poursuivit, mi-figue mi-raisin, bon, il y a autre chose que tu désires savoir, autre chose que tu ne comprends pas ? Ou tu préfères réfléchir et me retomber sur le poil demain, dans trois jours, dans un mois ?

— Oui, il y a autre chose...

— Bordel, s'exclama Marlin à mi-voix, qu'est-ce que tu cherches à la fin ?

— Paraît que vous ne voulez pas de la ferme.

— Non, je n'en veux pas, fit l'autre brusquement rembruni, du moins pas au prix auquel les Canadiens voudraient me la refiler.

— Sans la ferme, vous ne vous en tirerez pas.

— Quarante kilomètres, c'est pas la mer à boire...

— Peut-être, mais en tout, ça en fait quatre-vingts, et vous ne tiendrez pas longtemps en vous tapant l'aller et retour dans la journée.

— Ça, c'est mes oignons, d'accord ?

Roch ne sut jamais qui, de Crulai ou de Marlin, lui avait menti. Mais trois ans plus tard, se remémorant leurs deux versions contradictoires, il fut frappé de leur parallélisme, de leur symétrie, et cette symétrie lui suggéra soudain qu'il s'agissait peut-être moins d'innocenter le premier en accusant le second de mensonge, que de déterminer la part de mensonge dans les propos de chacun. Dès lors, ne pouvait-il imaginer que Marlin, calomniant Crulai au petit bonheur la chance dans le seul but de se débarrasser d'un intermédiaire gênant, était tombe juste par hasard, tandis que Crulai, aux prises avec un énergumène qui ruinait ses plans, avait tenté de s'en défendre en l'accusant à son tour sans preuves véritables et néanmoins avec un flair de connaisseur, d'une imposture qui ne valait pas mieux que celle que lui-même projetait ? Oui, le plus probable était que les choses se fussent passées de cette façon. Et que Crulai, à son grand dépit, eût croisé sur son chemin un magouilleur dont la nature était sans doute plus brutale mais sans plus de scrupules que la sienne. Pourtant, si la duplicité de l'un n'avait rien à envier à la malhonnêteté de l'autre. Marlin n'en demeurerait pas moins une fripouille, comme Suzanne l'avait toujours soupçonné et donc, comment expliquer que lui. Roch, ait pu se fier à la parole de cet homme, continuer de croire qu'il lui rachèterait son hangar alors que rien, hormis un accord verbal et une poignée de main, ne l'y obligeait. Car ce jour-là, lorsque Marlin l'avait brutalement quitté devant *Les Archers*, lui signifiant ainsi qu'il en avait assez de répondre à ses questions, Roch y croyait encore, oh oui, dur comme fer. à cause, peut-être, de ce qui n'était ni un espoir ni une promesse et pourtant était déjà là comme le printemps est en germe dans l'obscurité la plus profonde de l'hiver.

Marlin avait laissé sa voiture non loin du bistro et Roch le regarda s'éloigner ainsi qu'il l'avait fait dans la matinée, à cette différence près que

la matinée, restée en deçà du dédale de faux-semblants dans lequel il s'était aventuré, était à présent infiniment lointaine D'ailleurs. tandis que l'autre repassait en trombe au volant de sa voiture. l'église Saint-Martin sonnait deux heures.

Cette fois Roch ne leva pas les yeux sur les statues qui couronnaient le clocher. Que lui importait une petite jeune fille qui, en pleine lumière et au-dessus du temps, regardait droit devant elle et souriait à l'Invisible. parce qu'au plus intime, au plus tendre de son être, dans ce vase de chair qui possédé la patience de la terre et, comme elle, le secret du grand œuvre, une vie avait été conçue ? Lui, en bas, dans l'ombre de décembre sur laquelle descendait, dense comme le bronze, la pesanteur de ce début d'après-midi, ce n'était pas une biture naissance qu'il avait apprise mais une mort déjà ancienne de quelques mois et l'absurde démembrement du Domaine.

De retour chez lui, Roch découvrit sur la table de la cuisine une part de poulet et un reste de salade coincés entre deux assiettes. Suzanne n'était ni dans l'arrière-cuisine ni dans la salle à manger, et Roch s'apprêtait à ressortir au jardin lorsque, de l'étage, lui parvint le bruit familier et monotone de la machine à coudre. Sur, elle avait guetté et reconnu la voiture, puis elle l'avait écouté, lui, aller d'une pièce à l'autre au rez-de-chaussée, mais elle ne descendrait pas avant d'avoir terminé ce qu'elle avait entrepris et lorsqu'elle descendrait enfin, elle ne desserrerait pas les dents, bouche cousue aussi solidement que les deux morceaux de tissu qu'elle était en train d'assembler.

Roch revint dans la cuisine, ouvrit l'un des tiroirs du buffet, en sortit un portefeuille, s'assit et posa sur la table l'étui en cuir fané que, dans sa hâte d'apprendre ce que Crulai avait à lui dire, il avait oublié d'emporter quand il était parti à Langles.

Dedans son permis de conduire, les papiers de la voiture et sa carte d'identité. Mais sous ces laissez-passer aussi impersonnels qu'un habit taillé pour tous sur le même modèle, une photo — elle, bien sûr, qui d'autre ? Elle debout derrière leurs trois enfants qui n'avaient pas encore assez grandi pour qu'il faille intervertir l'ordre et la placer devant — une photo glissée là depuis des lustres et qu'il ne regardait pourtant jamais parce que c'était comme se pencher sur le plus tendre de sa vie, dans la nudité

d'une émotion aussi familière et intime que sa propre chair. Et puis, en dessous encore, et donc dissimulée par le vêtement et la chair même de son existence, dans l'espoir, peut-être, qu'à l'instar d'un arbre dont l'écorce absorbe le barbelé qui le meurtrit, il finirait par l'oublier, une lettre jaunie, une lettre vieille de huit ans qu'il ramena à la lumière, déplia et plaça devant lui.

Oubliée ? Oui, des semaines, des mois et même des années avaient passé sans qu'il y pensât, si bien qu'il aurait pu jurer en toute bonne foi que cette lettre lui était sortie de l'esprit. Mais lorsqu'il eut de nouveau sous les yeux la fine écriture dont l'encre avait à peine pâli et que, à cette seule vue, son pouls s'accéléra et ses yeux se détournèrent comme s'ils s'étaient brûlés, il fut bien obligé d'admettre qu'il n'avait rien oublié, et surtout pas sa colère, et surtout pas sa révolte. Alors, soudain, il comprit que cette lettre n'avait cessé de l'accompagner, de le suivre partout comme son ombre, pesant surnoisement sur ses décisions, déformant à son insu chacun de ses gestes, polluant de ressentiment la plus tranquille de ses joies, et il comprit aussi, effaré, l'empressement avec lequel il était retourné chez Pauline pour arracher la souche du pommier et la satisfaction équivoque qu'il avait éprouvée lorsque, la pioche se logeant sous une racine dans laquelle transitait encore un peu de sève, il avait senti cette racine lui céder.

Oui, en l'espace de quelques minutes il comprit tout cela et, lorsqu'il baissa de nouveau les yeux sur la lettre, ce ne fut pas pour en relire le contenu qu'il connaissait trop bien mais, par-delà le fin réseau d'une écriture que l'âge faisait trembler, découvrir le visage de cette femme qui lui avait signifié en termes cinglants qu'il ne serait jamais le maître du Domaine et, sur ce visage, deviner les raisons d'un refus qui n'était sans doute qu'une lubie de vieillard et cependant avait modifié de fond en comble le cours de sa vie.

Et tout ça pour en arriver où ? pensa-t-il, moins scandalisé qu'écœuré par ce refus qui, à présent, à la lumière de ce qu'il avait appris, ressemblait à une sinistre plaisanterie. Et tout ça pour que huit ans plus tard, cette femme disparue et lui-même réduit à l'impuissance, le Domaine soit scindé en deux...

Alors qu'il ramassait la feuille jaunie dans l'intention de la froisser et de la jeter à la poubelle, Roch sentit la main de Suzanne se poser sur son bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle doucement, tu ne manges pas ?

— Ils sont morts, répondit-il en montrant la lettre par-dessus son épaule. C'est elle qui est partie la dernière, à ce qu'il paraît, il y a quelques mois à peine.

Suzanne reconnut la lettre et n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour combler les trous de ce qu'il ne disait pas.

— Et le Domaine ? demanda-t-elle

— Marlin reprend les terres... Quant à la ferme, si absurde que cela paraisse, il n'en veut pas. Crulai la mettra donc en vente prochainement.

— En vente ? Mais qui pourrait vouloir d'une maison en pleins champs et dans laquelle tout est à refaire !

— Je ne sais pas, répondit Roch, et je ne sais pas non plus comment Marlin tiendra le coup s'il lui faut être à la fois ici, chez lui, et sur la route dans la même journée.

— Eh bien, cette fois, on dirait que la page est vraiment tournée.

— Reste le hangar, répliqua Roch brutalement, reste l'argent que Marlin doit nous verser !

— Parce que tu espères toujours que ce type te donnera soixante mille francs ! fit-elle, stupéfaite.

Roch ne répondit pas. Il replia la lettre, la rangea dans son portefeuille et se leva.

— Roch, murmura Suzanne et, posant de nouveau la main sur son bras, elle retrouva exactement les mots dont Marlin s'était servi : qu'est-ce que tu cherches à la fin ?

— Rien, fit-il en se dégageant, rien...

Et peut-être qu'à ce moment-là il ne mentait pas. Peut-être qu'à ce moment-là il croyait vraiment que seuls le hangar et l'argent lui importaient, puisque trois années devaient encore s'écouler avant qu'il ne trouve la réponse, l'unique réponse possible à cette interrogation, et, un soir

de juillet, tendu comme la corde d'un arc, osant à peine regarder Mathias en race, ne se risque à dire : "Un renard, oui, vous avez bien entendu..."

Puis l'hiver leur tomba dessus. Du jour au lendemain avec la nouvelle année, le froid s'installa comme un gros animal descendu du pôle qui aurait décidé de s'arrêter dans l'Ouest de la France et d'y faire un somme : sous lui, plus rien ne bougea et tout se tut.

Au bourg, une couche de glace se forma en quelques heures sur le pourtour de l'étang et la Charentonne, dont cette pièce d'eau était le berceau, se recroquevilla, guettée sur ses rives par le gel nocturne auquel elle n'échappait qu'en sautillant de pierre en pierre, au centre de son lit. Penchés sur son clapotis transi, les arbres scintillaient de mille paillettes de givre. Parfois, dans un bois, une tronçonneuse faisait hurler le silence, et lorsque ce bruit monotone, entêté et hargneux s'arrêtait, on ne pouvait se défendre de l'impression que l'homme soudain découragé avait renoncé à s'ouvrir un passage dans les épaisseurs immobiles et muettes de l'hiver. Sur les départementales solitaires, les voitures tremblotantes et empanachées de vapeur semblaient rentrer en toute hâte, même si elles venaient tout juste de sortir. Entre la ville et le bourg, entre le bourg et n'importe quel hameau séparés par des labours nus et des pâturages flétris, les distances avaient démesurément grandi.

Voilà pour le jour, pas grand-chose à en dire, pâle clarté indirecte réfléchie par on ne sait quoi, comme si la terre tournait le dos au soleil ou comme si la nuit, dévorant trois points cardinaux sur quatre, ne laissait plus aux gens qu'une étroite ouverture regardant au nord.

Au cours de ces nuits semblables à d'immenses vaisseaux cinglant vers des terres inconnues, Roch dormait dix heures d'affilée. Contrairement aux mois précédents, nul cauchemar, nulle hantise ou épouvante ne le tourmentait plus, et lorsqu'il se levait, confus d'avoir tant dormi, il avait l'impression de s'être reposé véritablement pour la première fois depuis sa sortie de l'hôpital, depuis son accident.

Entre le pire tant redouté et le désir que le Domaine continuât avec un autre que lui, entre les deux termes de cette alternative, aussi nus, tranchés, inconciliables que le jour et la nuit, une troisième solution était apparue et,

si parfois, se souvenant de la longue ferme, qui avait vu naître ses trois enfants, un malaise l'envahissait à l'idée que dorénavant, sur cette exploitation qui continuerait de tourner et de produire, l'homme serait absent, la plupart du temps il se disait : est-ce que ce ne sont pas les terres qui comptent, ces cent hectares préservés dans leur équilibre mutuel ainsi que le hangar qui leur est associé, n'est-ce pas là l'essentiel ? À présent, il ne doutait plus que Marlin parviendrait à ses fins et, au terme de ces nuits au cours desquelles il dormait comme un nouveau-né, il se sentait dispos, presque allègre, comme si ce qui n'était encore qu'un inimaginable printemps gonflait le germe d'une mystérieuse promesse dans les plis ténébreux et paisibles de son sommeil.

Trois ans plus tard, lorsqu'il en était venu à parler du renard, Mathias, stupéfait, l'avait regardé avec des yeux ronds, trop poli pour lui rire au nez ou l'envoyer paître, et cependant réticent, mal à l'aise, irrité peut-être, ne voyant en tout cas dans cette histoire de renard que balivernes, sornettes, conte pour enfant. Alors Roch s'était tu et, peu après, il était parti. Mais, au lieu de rejoindre sa voiture garée dans le coude de la route, il s'était arrêté sous le hangar et, dans l'interminable crépuscule de juillet, assis sur un ballot de paille, il avait pensé une dernière fois à Marlin et au Domaine, à tout ce en quoi il avait cru comme il avait cru en ce printemps étrangement en avance sur le calendrier et la nature elle-même.

Un matin de février, il s'en souvenait parfaitement, il s'était réveillé avec en tête des notes qui se poursuivaient comme des moineaux et, les yeux à peine ouverts, les pieds tout juste posés sur la descente de lit, la chansonnette dégringola sur ses lèvres pour y danser son petit air. Fredonner, il s'entendit soudain fredonner trois mesures tout ce qu'il y a de plus gai. Pourtant il n'était pas de ces hommes qui chantent facilement, trop timide peut-être, trop solitaire sans doute, et une âme plus serrée que du buis, dans laquelle les joies pénétraient telles de minces aiguilles d'or puis, une fois au cœur, n'en remontaient plus comme chez d'autres en paroles et en rires mais, secrets aussitôt repliés sur eux-mêmes, se contentaient d'affleurer dans l'expression de ses yeux, les rides en pattes-d'oie au coin de ses yeux. Quoi qu'il en soit, ce fut ce matin-là qu'il résolut enfin l'épineux problème du John Deere, et d'un garage si encombré par ce tracteur qu'on aurait pu encore y caser une canne à pêche mais sûrement

pas une voiture, la leur restant dehors par n'importe quel temps depuis près de six mois.

Six mois, oui, quasiment, depuis qu'il avait ramené le John Deere au bourg. Et six mois aussi que, faute de courage, il n'avait pas remis les pieds dans le garage ni même entrebâillé sa porte, parce que ce courage aurait signifié qu'il était prêt à se séparer de ce tracteur en faisant comme si à ses propres yeux, comme s'il s'agissait uniquement de trouver un moyen commode de le convoier chez Dédé l'Épave, ferrailleur de son état, installé à trois kilomètres du bourg entre deux monceaux de carcasses, sur la route de Gacé.

Avec son petit museau étroit, ses roues de devant écartées du moteur comme des oreilles décollées, son châssis décoloré par mille pluies, son siège à l'ancienne dont le métal rouillé reproduisait en creux la forme d'un postérieur, et le gyrophare de guingois, absolument pas d'origine mais bricolé plus tard, quand ce feu de position était devenu obligatoire et les gendarmes sourcilleux, le John Deere paraissait issu d'un âge si reculé qu'il en devenait presque comique, et comique également la pensée que lui-même, il y a peu encore, se trimballait sur cette antiquité, se disant tout au plus quand il n'avait rien de mieux à penser : bon, un de ces quatre faudra voir à en changer.

Un de ces quatre, un jour peut-être... Mais au fond pas du tout pressé, pas du tout convaincu de la nécessité, et pas seulement à cause de la dépense, mais parce que les années, alors, n'avaient pas plus de prise sur ce tracteur qu'elles n'en avaient sur sa propre personne : éternels, en somme, le John Deere et lui-même pendant tout ce temps, oui, éternels, jusqu'à ce que la vie, soudain, les eût rattrapés d'un bond et laissés derrière elle.

Tandis qu'il essayait en vain de faire démarrer ce qui n'était qu'un tas de ferraille rouillée, Roch eut brusquement une illumination, et cette trouvaille inopinée, qui consistait à agrandir la remise plutôt que d'en bannir le John Deere pour y garer la voiture, lui sembla aussi ingénieuse que l'œuf de Christophe Colomb.

Trois semaines plus tard — parpaings maçonnés, poutres assemblées et plaques en fibro posées — le garage doubla effectivement de surface, et, un soir, pas mécontent de sa petite opération menée tambour battant, Roch

parqua la voiture dans le prolongement d'un John Deere dont il n'était plus question de se débarrasser, puisqu'il ne gênait plus personne. Ébahie par cette logique délirante, Suzanne ne trouva rien à redire. Si, tout de même, mais à mi-voix uniquement : ce garage rafistolé, accolé à la maison, était une horreur.

Et l'étrange printemps continuait, ou plutôt se confondait peu à peu avec la réalité d'un printemps en chair et en os qui s'annonçait enfin. Maintenant ce n'était plus dans le sommeil de Roch ou sur ses lèvres que les oiseaux chantaient, mais bel et bien dehors, juste avant l'aube, de plus en plus nombreux et de plus en plus tôt. Parmi eux, il y avait un merle dont le chant virtuose se mêlait moins aux autres qu'il ne les dominait avec pas mal d'effronterie. Allongé dans le noir mais parfaitement éveillé, Roch l'écoutait, fasciné. Et il n'était pas un jour sans qu'il fût une virée en voiture et donc un petit tour, ou même carrément sans prétexte ni artifice, une balade jusqu'au Domaine.

Comment aurait-il pu se tenir à l'écart, entre quatre murs ou deux clôtures de troènes, alors que le gigantesque chantier avait commencé et que tout y participait, même le bois mort, taraudé par les vers. De la terre humide aux arbres gorges de sève, en passant par les rigoles abreuvant les mares, la Charentonne encore grosse ou les nuages arrivant de la mer telles des charges de cavalerie, tout n'était que mouvement, fluidité, effervescence, et l'air embaumait, frais, vif, un rien suret dans les chemins creux ou au pied des haies, et tendre sous le soleil de mars comme l'herbe nouvelle qui commençait de reverdir les prés et les fossés.

Simplement, quand il arrivait au Domaine, il prenait soin d'ignorer la longue ferme à colombage et il évitait aussi, derrière le bosquet de frênes, la bicoque aux volets cloués, illustration grandeur nature de l'abandon et du délabrement qui attendaient son ancienne ferme. Mais bon Dieu, que pouvait-il y faire ? Alors il se détournait et s'éloignait à grands pas, afin que sa mauvaise conscience, perchée sur son épaule et regardant dans son dos, cessât de s'alarmer et de murmurer à son oreille.

Le hangar, en revanche, avait parfaitement supporté l'hiver, de même que les kilomètres de clôtures en barbelé le long de la rivière. Quant aux haies, pâturages, chênes et pommiers, tout cela frémissait au sortir de l'hiver avec

la même impatience que l'année précédente et, déjà, une semblable vigueur. Sûr, s'il avait trimé pendant quarante ans, serviteur du début à la fin, et serviteur auquel il ne restait plus aujourd'hui, hormis la fierté, que le hangar, pas un mètre carré du Domaine ne trahissait une quelconque négligence, ne cachait la plus petite tare, ne réclamait qu'on le remît en état, et cela Marlin ne pourrait le nier.

Or, justement, c'était au tour de cet autre, maintenant, de montrer ce dont il était capable. Et Roch était d'autant plus curieux que, lors de leur première rencontre, Marlin l'avait abondamment entretenu des méthodes ultramodernes qu'il utilisait là-bas, chez lui, pour le blé, le trèfle, la betterave, avant de conclure qu'il existait deux genres d'agriculteurs : les frileux, toujours à la traîne, et les autres qui ouvraient des voies nouvelles et pouvaient s'enorgueillir, en plus de rendements exceptionnels, de remodeler le paysage.

Roch était donc impatient de voir, bien plus intéressé qu'il ne voulait l'admettre et intimidé, aussi, lorsque ce discours lui revenait en mémoire. Puis un sourire imperceptible plissait le coin de ses yeux parce que après tout, si lui-même n'avait jamais "remodelé" quoi que ce soit, juste travaillé comme un damné et tiré le meilleur parti possible, le Domaine cependant était devenu bien tentant, oui, fallait croire, n'est-ce pas ? puisqu'un homme possédant trois cents hectares ne reculait devant rien pour l'obtenir.

Un midi enfin Marlin téléphona, "Ça y est, vieux ! Les papiers sont arrivés du Canada, je signe ce soir !", il exultait, et Roch, incapable d'aligner trois mots, disait "oui".

Oui à la proposition de se retrouver à la ferme le lendemain matin. Oui à la défaite de Crulai à propos de laquelle la voix dans le téléphone employait "on" et non "je". Oui aux "tu verras !", "tu m'en diras des nouvelles !", "tu ne le regretteras pas !" et autres manifestations d'une jubilation qui le tutoyait long comme le bras. Bref, oui à tout ce que Marlin disait et oui aussi à Marlin lui-même.

Lorsqu'il raccrocha, Suzanne demanda qui avait appelé. Il répondit : "Marlin, le Domaine." Elle haussa les épaules, poursuivit son chemin, et lui aussi reprit le sien : vers le garage, n'était-ce pas là qu'il allait quand le téléphone avait sonné ? Quoi qu'il en soit il y alla et, un quart d'heure plus

tard, il s’y trouvait toujours, adossé au John Deere qui dormait là de son dernier sommeil.

Le lendemain matin, alors que la nuit frémissait à l’est et que le chœur des passereaux s’étoffait en pépiements ingénus, le merle à l’œil rond, au bec jaune, à la démarche sautillante, se percha dans un arbre et, non loin des persiennes fermées, entonna son solo éblouissant, lança à la face de la terre endormie ses trilles et ses roulades cristallines avec toute la désinvolture dont était capable ce petit-maître si prompt à se dérober. Lorsque l’oiseau se tut, Roch quitta le lit dans lequel Suzanne dormait à poings fermés. À présent, il était sept heures, et seule une crainte superstitieuse — de celles, archaïques, indéracinables, qui vous soufflent qu’une joie trop affichée appelle sur elle le malheur — le retenait encore de foncer au Domaine. Sur le coup de neuf heures, il se décida brusquement. Non que son attente lui parût suffisante ou le chiffre lui-même, égrené par l’église du bourg, de bon augure, simplement il n’y tenait plus.

Neuf heures passées et le soleil, émergeant d’un horizon de brume, montait sur une campagne aussi candide qu’un veau tout juste sorti du ventre maternel.

Neuf heures passées, et même quasiment la demie : Marlin était certainement arrivé au Domaine, ou sur le point d’y arriver, vu que très vite maintenant il ne vaudrait plus la peine d’entreprendre quoi que ce soit d’un peu sérieux avant le déjeuner.

La demie, en effet, avec cinq petites minutes d’avance au clocher de La Gonfrière, quand Pauline, se penchant à la fenêtre de sa chambre, reconnut la voiture de Roch, leva la main, puis rempocha son salut parce que la voiture était passée en trombe devant son jardin et que Roch ne l’avait pas vue.

En revanche, une fois sur le chemin qui menait à la ferme, même s’il était devenu subitement aveugle au point de ne pas remarquer les traces de pneus qui le précédaient, et subitement idiot au point de ne pas comprendre ce que signifiait, sous le hangar, la présence d’un énorme camion dont la plateforme était munie d’un toboggan métallique, Roch, à peine descendu de voiture, aurait su que Marlin était au Domaine et que, depuis un bon bout de temps déjà, il était en train de labourer. Alors, au lieu de continuer, il fit

semblant de s'attarder et d'ignorer le bruit et l'odeur qu'un petit vent d'est — une brise de beau temps — ramenait de son côté.

Il pénétra sous le hangar et, inspectant ce camion qui devait coûter tout un tas d'argent, s'offrit un court répit avant de retrouver sur le chemin cette odeur qu'il aurait reconnue entre mille, cette odeur de terre fraîchement ouverte par le soc de la charrue et exhalant son lourd parfum d'obscurité.

Dix minutes plus tard, stupéfait, il découvrait l'ouvrage accompli dans le champ de l'Épine noire, dont un bon tiers était labouré. Pendant un moment, il suivit des yeux la progression du tracteur, là-bas, à l'autre bout de la parcelle, puis brusquement tracteur et charrue disparurent à sa vue, happés par la vallée, et seuls demeurèrent le bruit familier et l'épaisse odeur qui montait de la terre.

Et Roch ne pouvait se détourner.

Brisant le repos hivernal, les socs avaient dégagé l'amande parfumée, le germe tendre des mois à venir et, à présent, des sillons luisants et noirs, montait l'appel des grandes migrations printanières, auxquelles lui-même avait répondu pendant tant d'années. Car au sortir de chaque hiver, il levait l'ancre pour une traversée de neuf mois, qui le menait d'un bout à l'autre de cent hectares aussi vivants que l'océan. Et cette terre, sur laquelle les jours roulaient comme des vagues, exigeait de lui autant d'endurance que l'océan en réclame aux marins, loin des ports, des côtes et des baies, entre ciel et eau solitaires, comme il l'avait été, lui, entre ciel et terre, et comme l'était maintenant Marlin, embarqué jusqu'à la fin de l'automne sur le Domaine.

Le bruit qui enflait à nouveau le tira de ses pensées. Il tourna la tête au moment précis où l'énorme tracteur, luisant de l'humidité d'un banc de brume traversé en contrebas, surgissait dans une gerbe de soleil, gigantesque et lourd insecte écarlate remontant du fond de la vallée.

— Eh bien, qu'est-ce que t'en dis ? demanda Marlin.

— Du beau boulot, reconnut Roch sans chercher à se défilier.

— Oui, fit l'autre, et il prit le temps d'ouvrir son paquet de cigarettes, de s'en coller une aux lèvres, avant d'ajouter, tu vois qu'avec moi, pour le Domaine, t'avais pas à t'inquiéter...

Roch hocha la tête, vaguement, mais Marlin reprit aussitôt :

— C’est pas que je comprenais pas, remarque. Quand on a fait sans l’aide de personne ce que t’as fait ici, on s’inquiète forcément de savoir si c’est pas entre les pattes d’un sagouin que cette petite merveille va tomber.

Roch accepta le compliment sans broncher, conscient cependant qu’un mot de plus dans cette direction serait un mot de trop, et soulagé, infiniment, lorsque l’autre lui demanda :

— Il a quelque chose qui te revient pas, mon foulard, que t’es toujours à lorgner dessus ?

Dans les premiers temps, ils ne se rencontrèrent pas beaucoup et se parlèrent encore moins. Deux ou trois fois, tombant nez à nez en bordure d’un champ, l’un sur son tracteur qui ressemblait à un char d’assaut, l’autre à pied, ils échangeaient une poignée de main suivie d’un “Comment ça va ?” et d’un “Faut pas se plaindre” qui étaient une bienvenue réitérée, Puis Roch s’empressait d’ajouter : “Y en a encore un bon bout, faudrait pas que je vous retarde”, ce à quoi l’autre répliquait : “Bah, si on peut même plus souffler !”, du pur bavardage en somme, des assauts réciproques de cordialité.

En général pourtant, lorsque Roch arrivait au Domaine, Marlin était occupé de l’autre côté du champ de l’Épine noire ou au beau milieu du pâturage de la Dot, dont il préparait la mise en culture, et Roch se contentait de le regarder manœuvrer tracteur et charrue avec l’étrange impression de voir non pas un autre faire ce que lui-même avait fait pendant tant d’années, mais sa propre image projetée. La ferme à colombage, la mesure sous le bosquet de frênes, il ne leur accordait plus une pensée, à croire qu’elles étaient en permanence dans son dos et que plus rien, en lui, ne se retournait vers elles. Et puis, au bout de quelques semaines, constatant que Marlin travaillait uniquement le matin, lui-même ne vint plus au Domaine qu’en fin de journée.

Bientôt sous le hangar, en plus d’une multisoc comme il en avait rarement vu dans le coin, il découvrit une épandeuse des plus perfectionnées, qu’il considéra d’abord du coin de l’œil puis examina pour le seul plaisir, de même qu’il s’arrêtait toujours un instant pour admirer le tracteur remisé là avec le reste, un mastodonte de trois cents chevaux auprès duquel le John Deere aurait fait figure de jouet ou de pièce pour musée des

Arts et Traditions populaires. Alors peut-être qu'il venait en fin d'après-midi parce qu'il n'aurait pas voulu être surpris bouche bée, comme un demeuré sur un stand de foire, devant ces mécaniques ultramodernes et si coûteuses que même en rêve il n'avait jamais caressé l'espoir d'en posséder de semblables.

Pourtant le meilleur matériel n'y aurait pas suffi. De toute évidence Marlin était à son affaire, il travaillait vite et bien, même si, dans le champ de l'Épine noire tel qu'il l'avait trouvé, ou dans le pâturage de la Dot après un labourage un peu profond, il aurait pu planter et obtenir n'importe quoi, avec l'assurance d'une récolte tout à fait honorable. Mais à ce n'importe quoi, à cette assurance accessible au premier venu, il avait préféré une aventure qui le prenait à la gorge, montre en main pour les semailles et, par la suite, ne lui offrirait pas plus de répit que de certitude jusqu'à la moisson. Alors, lorsque les parcelles ensemencées commencèrent de lever, Roch continua de venir le soir, afin que cet autre, qui avait quarante kilomètres dans les reins quand il arrivait au Domaine, et sûrement pas une longue nuit de sommeil dans le dos, ne gaspille pas un temps précieux en bavardages et en amabilités. Oui, il se disait ça. Et de toutes les raisons qu'il se donnait, c'était sans doute la meilleure pour oublier qu'il n'évitait Marlin avec tant de soin que parce qu'il craignait que cet autre, clignant de l'œil et désignant du menton ce qui n'était plus maintenant de simples labours mais quarante hectares de jeunes pousses d'un beau vert sombre, ne lui demande à nouveau : "Eh bien, mon vieux, qu'est-ce que t'en penses ?"

Or qu'aurait-il pu en penser, lui, Roch, qui pendant tant d'années avait pesté contre ceux qui succombaient dans le coin au mirage du blé, avant de se ruiner sous le poids bien réel des emprunts et des dettes ? Donc, il venait en fin de journée. Et pour plus de sûreté il prenait par La Gonfrière, dont la route lui permettait de surveiller son ancienne ferme depuis le versant sud de la vallée, avant de s'y risquer.

Sûr, il n'imaginait pas alors que ce serait Suzanne qui l'obligerait à se prononcer et ce, avec bien moins de ménagements que ne l'aurait jamais fait Marlin et ses clins d'œil, ses amabilités, ses compliments qui n'étaient peut-être que flatteries.

Ils venaient de déjeuner. Dans l'arrière-cuisine, Suzanne avait passé un bon moment à ravoir le fond d'une cocotte attaché, l'avait eu et, à présent, considérait son évier d'un œil sombre. Quant à lui, il regardait le journal télévisé, songeait par intermittence à ses plants de salades, goûtait sut sa nuque et ses épaules un large ruban de soleil que parfumaient les grappes mauves d'une glycine en fleur, quand il l'entendit s'exclamer : "Au fait, paraît que ton cow-boy prétend nous en remontrer !", remarque éminemment sibylline pour quiconque n'était pas dans la tête de cette femme penchée sur son bac en porcelaine.

Mais Roch n'eut pas besoin quelle mît les points sur les *i*. Il comprit aussitôt sur qui et sur quoi' ces paroles tiraient leurs boulets rouges. Il ne répondit pas. Sous couvert de n'avoir pas entendu ou pas compris, il attendit, espérant que la suite retomberait dans le flux de vagues pensées d'où cette réflexion à voix haute avait émergé comme crève une bulle ici plutôt que là, sans que l'on sache pourquoi. Et le silence que l'homme-tronc du poste de télévision emplissait de son débit monotone, l'indolence parfumée de cet après-midi de juin laissèrent supposer pendant deux ou trois minutes qu'il en irait ainsi. Puis elle cria derechef : "T'as entendu ce que j'ai dit ?" et il fut bien obligé d'acquiescer puisque de toute évidence, maintenant, elle ne lâcherait plus le morceau.

— En remontrer à qui ? fit-il.

— À toi, aux autres, à tous ceux d'ici, mais il se cassera la figure, c'est certain !

— Possible, murmura Roch et, brusquement, il se leva pour éteindre la télé.

— Même si la chance ne sourit qu'aux crapules ! continua-t-elle, parfois la chance ne suffit pas, tout le monde, ici, est bien de cet avis !

Le silence à nouveau, et le crissement de la poudre abrasive dans l'évier que pouvait-il avoir, cet évier, pour qu'elle s'acharne ainsi sur son émail, quelle tache affreuse, crasse honteuse, il demanda :

— Et toi, tu tiens ça de qui ?

— De la boulangère, naturellement ! Puisque dans ce bourg, même lorsqu'on ne bouge pas de chez soi... D'ailleurs, ce qui m'étonne avec toi,

c'est qu'en étant sans cesse sur les quatre chemins, tu apprennes toujours après tout le monde ce que le premier gamin un peu dégourdi sait depuis belle lurette !

Roch ne répondit pas. Drôle, ça lui faisait un drôle d'effet de découvrir que ce qu'il avait toujours considéré comme une affaire privée entre lui et Martin, un tête-à-tête pour ainsi dire, s'étalait au contraire au su et au vu de n'importe qui, bien que ce fût inévitable, naturellement, on ne dissimule pas plus quarante hectares qu'on n'empêche les gens de causer.

Maintenant l'eau coulait avec une joyeuse violence, elle frappait le fond de l'évier, éclaboussait, rebondissait, la crasse était sûrement partie, l'évier, rincé, devait étinceler, et Suzanne lança par-dessus son épaule en fermant le robinet :

— Tu ne vas pas me dire que tu n'avais pas remarqué que Martin avait mis le Domaine en blé !

— Deux parcelles, protesta-t-il, deux parcelles et non la totalité du Domaine...

— Va pour deux parcelles, fit-elle en entrant dans la pièce, et elle ajouta avec un calme olympien, de toute façon, tout le monde est d'avis que cette première récolte sera aussi la dernière, en admettant, bien sûr, que le moment venu il ait autre chose à moissonner que de la paille !

Roch se détourna, avala sa salive. C'était peut-être sa voix, qu'elle n'avait plus besoin de forcer, ou alors son assurance inébranlable, mais surtout le fait qu'elle se fit le porte-parole d'une unanimité qui ressemblait à une meute, il ne put s'empêcher d'ironiser :

— Sans avoir rien vu et sans rien savoir, si ce n'est les ragots qu'on colporte au bourg, ce n'est plus une prévision que tu nous fais, c'est un oracle...

Suzanne lui lança un regard stupéfait.

— Mais il me semble t'avoir toujours entendu dire que le premier âne qui viendrait te parier de blé à propos du Domaine, tu lui botterais les fesses ! se défendit-elle.

— Et moi, répliqua-t-il en éludant cette remarque qui avait sifflé à son oreille comme la queue d'un fouet, il me semble que je ne t'ai jamais entendue si bien bêler avec les agneaux d'un troupeau que tu n'as jamais considéré comme le tien...

Piquée au vif, Suzanne demeura trente secondes bouche bée, puis quitta la cuisine en marmonnant : "Eh bien, voilà qu'il ne lui suffit plus de céder son hangar gratis, maintenant, il faut aussi qu'il se range du côté de ce fier-à-bras qui les tient tous, et lui le premier, pour des imbéciles, des incapables, des arriérés tout juste bons à disparaître après avoir été plumés !"

Roch regretta aussitôt de l'avoir blessée et, durant tout l'après-midi, le souvenir de cette conversation qui avait viré à l'aigre l'emplit de perplexité. Sûr, trente secondes auparavant, flottant dans la torpeur de ce début d'après-midi comme une poussière dans un rayon de soleil, jamais il n'aurait imaginé qu'il prendrait le parti de Marlin et encore moins qu'il défendrait ouvertement ses quarante hectares plantés de blé de printemps. Pourtant c'était très exactement ce qu'il avait fait et sa perplexité se transforma en un mélange poisseux de gêne et d'irritation.

Oh, il savait fort bien que Suzanne ne lui pardonnerait pas avant longtemps d'avoir ironisé sur son ralliement aux gens du pays, elle qui pendant quarante ans avait mis un point d'honneur à se tenir à l'écart, à se flatter de n'être pas d'ici, parce qu'elle n'avait jamais oublié que la méfiance l'avait laissée croupir dans son isolement après qu'elle était arrivée au Domaine à son bras, mariée de la veille dans son propre patelin, distant de deux cents kilomètres...

Il la revoyait, un seau dans chaque main, traverser le pâturage du Confluent de bout en bout pour puiser de l'eau à la Charentonne, ou bien remonter de la rivière en poussant devant elle une pleine brouette de linge, jusqu'à ce qu'enfin, au début des années soixante, l'eau courante soit installée au Domaine comme dans les fermes avoisinantes. Il la revoyait à genoux devant le poêle, ranimer le feu au petit matin, dans une cuisine où les torchons mis à sécher la veille étaient raides comme du carton, tant il avait gelé pendant la nuit de cet hiver glacial dont il avait oublié la date mais pas la férocité. Il la revoyait, luttant doucement avec une vache

blessée, un veau malade. Il la revoyait s'enfoncer dans la neige jusqu'aux mollets, patauger dans la boue, bêcher le potager, et il revoyait son visage inondé de sueur que fripaient l'effort et la douleur de mettre au monde le futur "Libraire", l'adolescent de quatorze ans qui dépassait déjà sa mère d'une bonne tête, le garçonnet aux cheveux noir corbeau plongé en permanence dans des livres prêtés par on ne sait qui, empruntés on ne sait où, cet enfant qui était le premier, ce nourrisson dont il avait été si fier, ce juste né qui lui aussi s'était fripé sous l'effort et la douleur de venir au monde. Et si tout cela n'avait pu exister sans qu'il existât aussi des rires, des sourires, des refrains chantonnés, et les tables de fête des anniversaires, les pommiers croulant sous les fruits, le buisson de roses dressé comme un bouquet écarlate contre le pignon ouest de la ferme, néanmoins, il y avait toujours eu en elle, plus vivace et pérenne que n'importe quelle difficulté, n'importe quelle fatigue, n'importe quelle déception et imperméable à toute consolation, le désir d'un ailleurs qui n'aurait pas pour seul horizon un clocher répondant à un autre clocher. Et ce désir, pour être muet la plupart du temps, n'en était pas moins rigide comme un noyau de cerise protégeant l'amande amère du regret. Donc, Suzanne ne lui adressa pas la parole pendant une semaine et, à l'aube de la suivante, la gêne et le remords l'ayant définitivement emporté sur l'irritation, Roch en vint à souhaiter qu'un événement quelconque la distraie enfin de sa rancune.

Et un événement survint, en effet, avec le même à-propos et sur le même modèle que la sciatique qui, dans son enfance à lui, terrassait son père, le pliait en deux pire que du bois mouillé cintré au feu, et le laissait si douloureusement raide que même dans son lit on ne pouvait pas le déplier. À la réflexion, il était peu probable que le coup de la sciatique se fût jamais répété ailleurs que dans son imagination d'enfant magnifiant par le nombre un miracle qui, un jour, l'avait soustrait à l'insondable ennui de l'école. Bon, cinquante ans plus tard, il s'agissait d'un petit os rongé d'ostéoporose à deux cents kilomètres de là, dans la hanche d'une femme qui se trouvait être sa belle-sœur. Sauf que les miracles, de toute évidence, sont réservés aux enfants. Car l'unique conséquence de l'événement en question fut une absence à durée indéterminée et un départ en catastrophe le jour même, des fois que le lendemain on ne soit plus si décidé.

Et les voilà sur la route, à bord de la Fiat, muets comme des carpes et plongés dans leurs pensées, chacun remontant au fil des kilomètres dans son propre passé, lui vers son père cassé en deux par une vie de bête de somme, et elle vers sa sœur ravie d'épouser non pas un cul-terreux mais un employé des PTT logeant en HLM, cette sœur qui n'était jamais venue au Domaine parce que, mon Dieu, où est-ce qu'on aurait pu les coucher, elle et son mari ? Sans parler de l'embarras de n'avoir pas de salle de bains et de devoir sortir pour aller aux cabinets — comme ça, pendant tout le trajet, sans un mot échangé entre eux. si ce n'est, une fois arrivés ou presque, pour se demander mutuellement : on a bien l'adresse, n'est-ce pas ? Vaguement inquiets, soudain, comme si ce voyage à rebours promettait de déboucher dans le néant, à moins qu'ils n'aient réalisé brusquement qu'ils allaient se séparer pour la première fois en quarante ans.

Puis la belle-sœur alitée et aussitôt les radios du petit os fêlé étalées sur le couvre-lit, le beau-frère, bon bougre, et sa colossale collection de timbres-poste dans la salle à manger, les au revoir enfin, parce que deux cents kilomètres, vous savez, et un regard furtif de l'un à l'autre avec, dedans, tant de choses qu'ils n'ont jamais pris le temps de se dire, eux qui trouvent pourtant toujours le temps de se quereller. Ensuite, le retour solitaire en voiture ou, plutôt, le retour en compagnie de cette place étrangement vide à son côté.

En ce jour de semaine et à cette heure, il n'y a pas la moindre circulation sur une route qui traverse des champs plantés de maïs, de colza ou de blé, sans un chat à la ronde, de modestes collines boisées tout aussi solitaires, et des villages retenant parfois dans la nasse d'un feu rouge trois véhicules à la queue leu leu. Puis de nouveau une départementale déserte, en rase campagne, un quidam croisé de loin en loin, un camion ou un tracteur doublé ici ou là, et l'œil posé sur l'horizon, le regard punaisé en son centre par le sombre ruban du macadam, mais en réalité de plus en plus dilaté, de plus en plus envahi par la transparence bleutée d'un ciel de juin qui s'affaisse doucement à l'ouest et dans lequel s'étire la trace cotonneuse d'un avion.

Et dire qu'il y a des gens là-dedans, s'étonne Roch, à neuf mille mètres d'altitude occupés à casser la croûte, lire le journal ou même faire un somme parce qu'ils trouvent le temps long. Lui, bien sûr, n'a jamais pris

l'avion : pour aller où ? On se le demande En Chine, pardi, en Amérique ! Parce que tu t'y vois, toi, en Chine ou en Amérique ? Oh, elle se voit partout, Suzanne, c'est se dire au contraire qu'elle n'aura rien vu du monde avant de mourir, qui lui fiche le cafard. Il ne répond pas, il pense : eh bien, qui sait, peut-être que dans une autre vie on sera représentant de commerce, capitaine au long cours, conducteur de train, mais il pense aussi aux baptêmes de l'air en hélicoptère que la commune organise en juillet, à l'occasion de la fête du bourg. Paraît que le pilote vous trimballe où vous voulez. Les amateurs ont des bouilles drôlement réjouies, après. Remarque, à 250 francs par tête de pipe pour sept minutes, dur de s'avouer déçu. Ah, si seulement ça coûtait pas si cher, soupire Suzanne... Et il pense soudain que sur l'argent que Marlin leur versera bientôt pour le hangar, il pourrait prélever de quoi lui payer un baptême de l'air, lui faire ce plaisir-là, et puis peut-être que le pilote ne verrait pas d'inconvénient à pousser jusqu'au Domaine...

Dans le ciel de juin, l'avion a disparu depuis longtemps mais Roch en est toujours à ce baptême de l'air qui le séduit de plus en plus. Il s'interroge, calcule, suppute allègrement, rapport aux sept minutes, aux distances, aux 250 francs. Et il s' imagine avec curiosité à deux cents mètres au-dessus de son ancienne ferme, quand brusquement une secousse sournoise manque de lui ôter le volant des mains et l'arrache, lui, à ses hauteurs, ses imaginations, tandis que la voiture, déséquilibrée sur sa droite comme si on lui avait tiré dessus, se met à zigzaguer.

Merde ! murmure-t-il en se cramponnant au volant. Et merde derechef quand son pied écrase une pédale de frein qui s'enfonce dans du beurre, alors que la Fiat, pendant une interminable fraction de seconde, refuse de s'arrêter.

Bon, en guise de retour sur terre, on ne peut pas faire plus brutal. La virée en hélico, quand il descend de voiture, il ne s'en souvient plus, ou alors juste pour se dire que les avions aussi, parfois, se cassent la figure, pensée fugitive qui se défait aussitôt comme un rond de fumée parce que, bon Dieu, ce n'est même pas que le pneu avant droit ait crevé, il a bel et bien éclaté.

Et le voilà sur le bas-côté d'une route de campagne, à cinq heures de l'après-midi, face à un pneu en lambeau, et pâle d'une frayeur rétrospective d'où suinte une sueur grasse qui poisse au creux de ses mains Une chance, encore, que Suzanne n'ait pas été avec lui. Et une chance aussi que personne ne son arrivé en sens inverse au moment où la Fiat se mettait à faire du patin à glace. Bon sang, jamais il n'aurait imaginé qu'un pneu puisse se déchirer de cette façon !

Il inspecte les trois autres, leur donne des coups de pied. Puis il revient à celui qui est en charpie, contemple, incrédule, le désastre, se reprend enfin, s'en va fourrager dans le coffre de la voiture à la recherche du cric et de la manivelle Derrière lui, tout proche, un oiseau lance trois notes. La roue de secours entre les bras, Roch remarque alors un bosquet de l'autre côté de la route et le champ de blé sur sa droite, mais rien à voir naturellement, et rien non plus à en attendre, d'ailleurs il se fiche complètement du paysage, il est déjà accroupi contre l'aile de la voiture.

En installant le cric, il examine une fois encore le caoutchouc lacéré. Peut pas s'ôter de l'idée qu'il a roulé sur un truc salement coupant ou qu'un projectile l'a percuté. Faudra en toucher deux mots à Simon, peut-être qu'il connaît d'autres cas. Mais surtout ne rien dire à Suzanne, à quoi bon l'effrayer ? Il cause tout seul, entre deux efforts, quand il ne serre pas les dents, il se parle à lui-même, ça tient compagnie, et puis à quoi serviraient les mots s'ils ne mettaient pas une distance entre soi et ce qu'on ne comprend pas, entre soi et le silence tout autour, entre soi et une route déserte sur laquelle vos semblables, apparemment, oublient avec constance de passer.

Il transpire à grosses gouttes. Plié en deux, une douleur lui scie le bas du dos à chaque fois qu'il s'arc-boute contre un boulon. La sciatique paternelle, décidément. Manquerait plus qu'il se colle un tour de reins De l'enfance et de ses miracles, c'est sûr, il ne reste plus à son âge qu'une douleur partagée avec un vieil homme auquel il ne pense pas souvent et, bientôt, il n'a plus envie de se dire grand-chose, de penser quoi que ce soit, seuls des "Han !" des "Bordel !" lui viennent encore aux lèvres, tandis que le silence redescend sur lui, mat, profond, palpable comme une présence, et une présence qui l'oblige enfin à se redresser.

Trois, ils sont trois de l'autre côté de la route. Deux grands et un petit sortis de derrière les arbres probablement, et rien ne manque : le fusil sous le bras, le treillis genre para, les brodequins, et la mine patibulaire comme on dit, tout y est, trognes épaisses, butées, infiniment explicites du néant qu'elles trimballent derrière, comme si le peu qu'ils abritaient à l'intérieur était remonté à la manière d'un rot pour s'avouer dans une carabine et une tenue de baroudeur, tout à la fois grotesque et sinistre à pleurer. Roch en a déjà rencontré des comme ça. Ni jeunes ni vieux, car l'âge ne change rien à l'affaire, une sorte de chiendent qui repousse de génération en génération sur on ne sait quelle ruine ou friche du dedans, et un chiendent qui ne fleurit qu'en groupe parce que, séparément, ils n'oseraient pas, ne sauraient pas non plus se monter le bourrichon convenablement.

— Salut, les gars ! lance-t-il, mais pas un ne répond, ne semble avoir seulement entendu.

Sont pleins comme des outres, se dit Roch en les regardant traverser la route, s'approcher tout d'un bloc.

— La chasse est encore ouverte, ici ?

— Ouverte ou pas, on s'en fout

— En ce cas, fait-il, et il se penche à nouveau comme si de rien n'était, commence de démonter le cric, mais il les sait à deux mètres de lui. il sait aussi leurs fusils pointés dans une même direction qui pourrait être sa nuque, son dos, sa tête à bout portant, et il entend leur souffle court, aperçoit du coin de l'œil leurs croquenots, sent leur odeur de bouc et de vinasse.

— Et qu'est-ce qu'on chasse dans le coin ? demande-t-il en essuyant du revers de la main sa joue moite.

— Un sale bestiau qu'a la rage...

— Tiens, des cas de rage ont été signalés dans le département ? dit-il en se relevant.

Ils ne répondent pas. Ils regardent à leurs pieds le pneu en charpie. Et ils sont si proches, à présent, que Roch doit se glisser entre deux pour rejoindre l'arrière de la voiture. Il range au plus vite la manivelle, le cric, referme doucement le coffre et revient vers eux. Il tend la main au premier. Après

une hésitation, le fusil passe de droite à gauche et la poignée de main, réticente, se prête, regrette, se dérobe aussitôt. Il les salue l'un après l'autre. Mais le troisième est si fasciné par le pneu éclaté qu'il ne remarque pas la main tendue, ou alors ne comprend pas ce qu'elle veut. "Ça, pour crevé, s'exclame-t-il enfin avec un sourire béat, on peut pas faire plus crevé !"

Lorsque Roch repense à cet épisode, une image éclipse toutes les autres : celle d'un trio, fusil en main, qui barre la route et le regarde s'éloigner. Peut-être, parce que c'est la dernière image que ces types, via le rétroviseur, lui ont laissée. Mais peut-être aussi parce qu'à chaque fois qu'il regardait dans ce même rétroviseur, durant les cent kilomètres restants, il s'attendait à revoir ces figures de cauchemar comme si elles continuaient de le poursuivre, de le traquer. Pourtant imaginer que ce sont eux qui ont tiré sur son pneu ne tient pas debout. L'accident s'est produit au moins deux cents mètres en amont, sans compter qu'ils étaient trop soûls pour faire mouche autrement qu'à bout portant. Mais justement, au bout de leurs fusils et à genou qui plus est, il est resté cinq bonnes minutes et, arrivé chez lui, Roch comprend avec un frisson dans le dos qu'il n'a échappé à leur bêtise meurtrière que par miracle. Alors l'image s'est gravée dans son esprit Et aujourd'hui encore, lorsqu'il repense à cet incident, c'est cette image qui resurgit, précisément inscrite dans le petit miroir du rétroviseur.

Oh, il pourrait parfaitement raconter tout cela à Mathias ou à n'importe qui, sans que son interlocuteur s'étonne, regimbe, le soupçonne d'inventer. Tellement familiarisés, tous, et lui pas moins que les autres, avec la crasse de la bêtise et de la brutalité. Mais en cet instant Roch ne pense pas à Mathias, pas même pour se dire avec une pointe d'amertume que ça, il pourrait le lui raconter. L'interminable crépuscule de juillet n'en finit plus d'incendier le ciel et l'image s'ouvre brusquement. Dedans, un renard. Et Roch en sursaute presque. Jamais avant cette minute il n'avait pensé que le "sale bestiau", que ces trois brutes désiraient réduire en bouillie avec les balles de leurs fusils, était un renard. Qui d'autre, pourtant, massacre-t-on avec tant de plaisir et de tranquillité sous prétexte de rage ? Il pense à la peur panique de l'animal, et cette peur le déchire parce que c'est la sienne. "Mon Dieu, murmure-t-il, pourvu qu'il ait réussi à filer..." Il passe la main sur son visage. Il lève un instant les yeux sur le pâturage du Confluent puis fixe à nouveau la poussière de la paille. Il ne sait plus par quel détour ses

pensées, ses souvenirs l'ont entraîné si loin de Marlin. Car c'est à Martin et au procès qu'il pensait, lorsque, quittant Mathias, il s'est arrêté sous le hangar dans l'interminable incendie d'un crépuscule de juillet, dont les braises, enfin, commencent de noircir, de s'éteindre.

Quatre cents kilomètres en un après-midi, un accident de voiture évité d'un cheveu et trois fêlés marinés dans l'alcool vous brandissant leur fusil sous le nez, c'était beaucoup dans une même journée et, à peine couché, Roch s'endormit d'un sommeil inquiet, tout en bosses, en creux et en ronflements.

Le lendemain matin, vers cinq heures, il s'éveilla en sursaut sous le coup d'une urgence aussi péremptoire qu'inexplicable. Dehors les passereaux faisaient leur raffut habituel, coups de bec menus contre le zinc des gouttières, froissements d'ailes dans la glycine qui tapissait la façade, brusques envolées dans les arbustes du jardin, le tout, ponctué de notes ingénues, querelleuses parfois, mais de toute façon inoffensives pour le repos des dormeurs, et puis, soudain, un merle s'en mêla et Roch tendit l'oreille.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas entendu ce beau phraseur, ce virtuose de la note filée, ce petit-maître si habile à contrefaire la limpidité du rossignol puis à la bousiller d'une roulade gouailleuse suivie d'un silence abrupt, plein d'aplomb. Mais le récital fut des plus brefs. Le merle, appelé ailleurs, se tut presque aussitôt et Roch se leva.

Dans la cuisine, une chaise vide, celle de Suzanne, le lorgna avec insistance. Et il préféra boire son ersatz de café sur le seuil de la maison, dans la fraîcheur du matin de juin. Ensuite il remonta à l'étage, se rasa, s'habilla, puis bricola pendant un bon bout de temps dans son potager, tailla plusieurs mètres de troènes et fendit une belle quantité de bûches. Enfin, huit heures sonnèrent au clocher du bourg, et il abandonna toutes ces occupations qui n'avaient eu d'autre but que de le mener jusque-là, jusqu'au moment où il prendrait sa voiture et se rendrait au Domaine où, de jour en jour, le blé de Marlin forcissait à vue d'œil.

Ni trop dense ni clairsemé, le blé couvrait en effet les champs de la Dot et de l'Épine noire d'un beau vert argenté, que l'on eût dit passé à la brosse

tant il était uniforme. Dans cette masse sans faille, précisément délimitée, il y avait une vigueur presque agressive, comme si chaque tige se concertait en permanence avec ses semblables pour débusquer n'importe quel intrus et l'étouffer. De part et d'autre d'une haie brutalement réduite à l'état de moignon par une tronçonneuse, quarante hectares d'épis encore verts oscillaient d'un même mouvement sous le vent, désaltéraient une même soif aux brumes matinales et, ignorant la mesure et le bosquet de frênes à la jonction des deux parcelles, bandaient dans un même élan une semblable force sous le soleil de juin. Quarante hectares, le Domaine en comptait plus du double et pourtant vivait tout entier sous l'empire de ce blé, comme si le pré à la Mare et le champ de la Charentonne, situés plus à l'est et frappés d'insignifiance par ce voisinage, s'étaient recroquevillés autour de leurs pommiers. Seul le pâturage du Confluent tenait tête à l'hégémonie de ces épis qui, jour après jour, gagnaient en insolence à mesure qu'ils gagnaient en robustesse. Ses dimensions considérables, ses courbes tendres, son herbe drue rappelaient que le Domaine, il y a peu encore, était bien autre chose qu'une usine à céréales. Marlin n'avait pas jugé bon d'y mener du bétail. Peut-être même, obnubilé par son blé de printemps, n'y avait-il pas pensé.

À peine engagé dans le chemin, Roch se tourna vers le champ de la Dot et s'assura que la récolte avait gagné vingt-quatre heures sur les maladies, les carences en tout genre et les intempéries qui pouvaient la miner ou l'abattre à tout moment. Et il n'eut pas un regard pour le pâturage du Confluent, pas une pensée non plus pour le pré à la Mare ou le champ de la Charentonne. Il est vrai que Marlin avait semé jusqu'à l'extrême limite de la parcelle, si bien que son blé vous sautait à la figure dès l'entrée du chemin. Un peu plus loin le hangar, encadré au plus près, était comme assailli. Et la masse qui dévalait sur lui depuis l'autre bout du champ était si drue qu'il semblait étrange que ce vaste bâtiment fût ouvert au nord, tournant le dos à tant d'abondance. L'abondance, il s'agissait bien de cela. Mais une abondance exempte de toute luxuriance, de toute fantaisie, et donc impressionnante comme l'est la force nue du seul nombre.

Rien ni personne n'était en vue. À l'intérieur du hangar le Massey-Ferguson, solitaire, montait la garde du haut de la puissance, pour l'heure au repos, de ses trois cents chevaux. Roch décida d'attendre. S'il y avait belle lurette qu'il ne s'était pas levé à l'aube, il y avait au moins autant de

temps qu'il évitait Marlin, et il lui était brusquement apparu qu'il serait plus prudent de se montrer un peu, histoire de rafraîchir la mémoire de cet autre à propos de ce qu'ils avaient accordé au sujet du hangar. Il laissa donc la Fiat au beau milieu du chemin et poursuivit à pied, vers le champ de l'Épine noire.

Et bien qu'il lui fallût, pour rejoindre ce champ, longer son ancien potager, il n'en remarqua pas plus le chiendent qu'il n'avait aperçu un instant auparavant la gouttière bâiller au pignon ouest de son ancienne ferme. L'aigre adage, formulé l'avant-veille par Suzanne, lui était revenu en mémoire.

La chance ne sourit qu'aux crapules... Peut-être, soupira-t-il en entrant dans l'ombre des frênes. Et pourtant, si toute réussite est le fruit d'un savoir-faire qui ne s'improvise pas et d'un travail obstiné, pouvait-on nier que la chance y a aussi sa part ?

Devant lui, une multitude d'épis aux grains serrés et durs, sains comme des dents de jeunes enfants, se précipitait vers la Charentonne du haut du champ de l'Épine noire. Sûr, un désastre pouvait toujours survenir d'ici la moisson. Mais à en juger par l'extraordinaire vigueur de ces quarante hectares, Marlin avait d'ores et déjà gagné son pari.

Soudain, mêlée d'un rien d'amertume, Roch ressentit une énorme tendresse pour cette terre qu'il avait travaillée et choyée pendant trente-cinq ans et que le blé était en train d'épuiser.

De la chance, cet autre en avait eu, et plus que sa part, à n'en pas douter. Mais n'avait-il pas osé ce que lui-même n'avait jamais osé ? N'avait-il pas exigé et obtenu ce que lui, Roch, n'avait jamais eu la témérité de demander ? Et n'avait-il pas deviné que ces pâturages et ces champs étaient toujours restés en deçà de ce qu'ils pouvaient donner ?

Protestation véhémement ou sombre confirmation de ses pensées, une corneille se prit à croasser sur le faîte de la mesure toute proche. Entre deux cris rauques, elle se balançait, comme fouillant dans ses entrailles avant de se redresser et d'ouvrir son bec redoutable, et Roch l'observa un instant. Ensuite, mais ensuite seulement, il surprit une porte entrebâillée, qu'il n'aurait jamais remarquée si cette corneille n'avait attiré son regard de ce côté.

S'approcher de cette bicoque puis la contourner, la longer, l'éviter et, une fois l'an, faucher l'herbe qui poussait autour, il avait fait cela pendant tant d'années qu'il lui arrivait de regarder fixement dans sa direction sans que son esprit enregistraît autre chose que la présence des frênes.

Un jour, il y avait peut-être trente ans, Suzanne craignant que leurs enfants n'aillent y jouer, il en avait condamné toutes les entrées. Il n'avait pas le temps, alors, de rafistoler cette maison délabrée. Et s'il avait considéré l'éventualité de l'abattre, il y avait renoncé pour la même raison. Qu'y avait-il là-dedans ? Quelques épaves domestiques, casseroles bosselées, sommier défoncé, miroir de quatre sous demeuré au mur. Derrière les volets crevassés par le gel et les pluies, les vitres, pleines de défaut, dataient du siècle passé et, contre ce verre pas plus épais que du papier à cigarette, des rideaux, ou plutôt des vestiges de rideaux, à peine discernables des toiles d'araignée. Voilà tout ce dont il se souvenait : de minces vitres opaques de crasse masquant un monde que ses derniers occupants avaient déserté avant-guerre.

Ses portes et ses fenêtres condamnées, la mesure sombra dans un oubli si définitif que même le projet de l'abattre passa aux oubliettes. Comment aurait-on pu démolir quelque chose sur lequel l'œil s'arrêtait sans le voir ? Exilée pendant trente-cinq ans des mémoires, et néanmoins toujours debout, la mesure retrouva un soupçon d'existence durant les quelques mois où le Domaine, livré à lui-même, avait été menacé de disparition. Roch avait changé des cadenas dont les pitons ne tenaient pas mieux dans les montants des portes que des molaires dans des mâchoires de vieillards, et remplacé bon nombre des planches qui condamnaient les volets. Puis Marlin avait pris possession du Domaine ou, du moins, loué les terres, et Roch, fasciné par quarante hectares de blé, avait oublié ce fantôme tapi sous les frênes comme il avait oublié son ancienne ferme, de sorte qu'en cette fin de printemps, de tous les bâtiments qui avaient un jour abrité des gens ou des bêtes sur cette exploitation, seul le hangar l'intéressait encore, retenait encore son regard quand il venait au Domaine. Oui, voilà où en étaient les choses en ce 21 juin, lorsque, à l'aplomb d'une corneille qui fouillait ses entrailles avant de lancer son cri rauque, il se rendit compte qu'une porte, dans cette mesure oubliée, était ouverte.

Des enfants, naturellement il y pensa. Mais constatant que le cadenas manquait, il se dit que des enfants qui auraient réussi à le crocheter l'auraient certainement laissé en place. À l'intérieur, il fut surpris de la clarté. La toiture était crevée et le plancher du grenier n'étant pas en meilleur état, la luminosité de ce matin de juin filtrait de partout avec des effets d'ombres tamisées et d'étroits bandeaux de lumière. Rien, il n'y avait rien. Ni bout de bois ni morceau de ferraille, pas même un clou, mais comment aurait-il remarqué la disparition de quoi que ce soit, lui qui ne s'était jamais soucié de savoir ce qu'il y avait là. Cette pensée ajouta à son malaise. L'impression que quelqu'un avait non seulement trompé sa vigilance mais en outre profité d'une ignorance stupidement entretenue. Et la vieille crainte, la vieille obsession du Domaine livré sans défense à la malveillance, qui l'avait tant tracassé à l'automne, lui retomba dessus. Marlin venait si peu, maintenant que son blé était tiré d'affaire. Et lui-même, d'un jour sur l'autre, s'absentait vingt-quatre heures d'affilée, confiant comme un idiot. Son cœur se mit à battre violemment. Et il fut presque soulagé lorsque, tournant l'angle de la mesure, il découvrit que les planches avaient été arrachées des volets qui protégeaient la dernière fenêtre de la façade, comme si, pour l'heure, le danger planait uniquement sur cette bicoque.

Il pénétra là-dedans avec une répugnance singulière. Peut-être parce qu'il soupçonnait déjà que celui qui avait forcé l'entrée n'était pas venu dérober quoi que ce soit mais s'y installer.

Un lit de camp et un sac de couchage, une lampe à pétrole posée sur un tabouret, une petite bonbonne de gaz munie d'un brûleur, une casserole et un gobelet en métal, le tout baignant, comme sur une scène de théâtre, dans la lumière qui avait fait irruption en même temps que lui, confirmèrent son soupçon et sa répugnance grimpa d'un cran.

Sans doute parce que le sac de couchage à demi ouvert et sinueux restituait d'une manière presque palpable la réalité d'un homme allongé, mais plus sûrement encore parce que cette vie avait fleuri dans la poussière et l'abandon de cette mesure, comme si celle-ci, du fin fond de sa déchéance, avait enfanté ce type qui dormait là et, au réveil, assis sur son lit de camp, sirotait un café dans un gobelet en fer-blanc.

Il est vrai que l'homme en question — une femme, non, Roch n'aurait jamais pu l'imaginer — avait installé son barda au centre de la pièce afin de mettre un tant soit peu de distance entre sa chair endormie et l'humidité, la saleté des murs. Apparemment, il avait aussi balayé le pavement, nettoyé une fenêtre. Et Roch n'aurait su dire ce qui, de cette ancienne cuisine ou de l'inconnu qu'elle protégeait, le sidérait le plus.

La cheminée haute et vaste, avec son manteau en bois, était encore debout ; à droite de la fenêtre, la pierre à eau adossée contre des carreaux en céramique était également intacte et, dans le fond un placard, entrouvert comme une blessure donnait à voir quelques assiettes et des bocaux en verre, gris de poussière. Et le regard de Roch passa une fois, deux fois, dix fois sur le paquet de Marlboro jeté dans l'âtre parmi des mégots, sans le voir.

Il cherchait des décombres, des restes anonymes, des vestiges incertains configurant une ruine indéchiffrable mais, hormis les fines arborescences de moisissure qui croissaient sur les murs, ou les lattes découvertes du plafond dont le plâtre, par endroits, s'était détaché, il avait devant lui le fantôme d'une existence qui, pour être décharnée, n'en était pas moins parfaitement lisible sous cinquante ans de poussière, et parfaitement inconnue.

Il pensa que la toiture, à cette extrémité, avait résisté. Il pensa que les murs, contrairement à ceux de son ancienne ferme bâtie en colombage et en terre, étaient en brique et revêtus d'ardoise sur les façades les plus exposées. Et il pensa à ce paradoxe qui faisait qu'en condamnant portes et fenêtres, il avait contribué à préserver, sinon le gros œuvre et l'extérieur, du moins les témoins que cette bicoque recroquevillée sur elle-même abritait telle une fourmilière dissimulant ses œufs. Il pensa tout ça, incrédule, étranger, extraordinairement étranger à ce qui l'entourait, alors qu'il se savait au cœur même du Domaine. Et il en oublia presque le pourquoi de l'homme qui dormait là, comme si l'intrus n'était pas cet autre mais lui-même, et qu'il ne lui restait plus qu'à refermer la porte sur le sommeil de cet homme niché dans un passé fantomatique comme dans le giron de sa mère. Puis soudain son regard alla du lit de camp à la cheminée, du paquet de Marlboro au lit de camp et, une fois encore, de celui-ci aux mégots que l'homme vraisemblablement glissé dans son sac de couchage balançait dans

Pâtre. “Non, ce n’est pas possible”, murmura-t-il lorsque la marque du paquet vide lui sauta enfin aux yeux.

Pendant un moment, il pensa que Pauline avait peut-être remarqué quelque chose, puis il se souvint qu’il ne s’était pas arrêté chez elle depuis son accident et, un tantinet honteux, renonça à lui rendre visite. Au début de l’après-midi, il écarta également la perspective d’une conversation avec Germain-de-l’Eau — toujours le nez au vent celui-là, fourré partout, si quelqu’un savait, ce ne pouvait être que lui, mais le moindre renseignement s’accompagnerait probablement d’une plaisanterie douteuse à propos du Domaine perdu, alors, au diable le Germain, il retournerait là-bas à la nuit tombée et en aurait le cœur net, d’autant, n’est-ce pas, qu’un pauvre bougre, et *a fortiori* un randonneur, pouvait fort bien fumer des Marlboro même si Marlin, aussi, achetait cette marque de cigarettes.

Il pesta contre la lenteur de l’après-midi, s’en prit à l’heure d’été, maudit enfin la Saint-Jean qui faisait pénétrer si avant dans la nuit la lumière de ce dernier jour de printemps, crépuscule d’or et de pourpre qui n’en finissait plus de tomber, et ne l’était toujours pas lorsqu’il se mit en route, à dix heures passées.

Afin d’éviter la traversée du bourg et le pavillon de Pauline, il prit par La Gonfrière et, sur la route qui menait au hameau, il passa en trombe devant les trouées d’une haie qui lui avaient si souvent permis d’épier le Domaine et ne lui avaient pourtant rien appris.

Le chemin et le blé, le hangar et le blé, la silhouette de son ancienne ferme et la friche de son ancien potager, que la nuit enfin naissante dérobait complaisamment, et le blé derechef, plus dru encore, semblait-il, que dans la matinée, à cause d’un reste de lumière dont se gonflaient ses épis, puis la masse déjà obscure des frênes et, dans leur ombre, la mesure, dont Roch, cœur battant, s’apprêtait à tourner le coin lorsqu’une voix familière, ô combien, même s’il y avait en elle un accent qu’il ne lui avait jamais entendu, s’éleva dans son dos.

— Tu cherches quelque chose ?

— Alors, c’est bien vous, murmura Roch.

— Si c’est moi que tu cherches, répondit Marlin.

Ils restèrent un instant face à face, immobiles dans la nuit grandissante, puis Marlin marmonna : “J’étais sorti pisser quand je t’ai vu arriver, mais si tu n’y vois pas d’inconvénient, j’ai des fayots qui chauffent et, après une hésitation, j’ai du vin aussi, si ça te dit.”

Tant de choses, au cours de l’heure qui suivit, troublèrent Roch, à commencer par la manière dont Marlin le précéda dans la mesure comme s’il y avait toujours vécu ou s’y était installé pour y demeurer jusqu’à la fin de ses jours.

À l’intérieur, les relents de moisissure étaient battus en brèche par l’odeur d’une conserve de cassoulet bouillonnant dans son jus. Sur le tabouret, la lampe à pétrole enveloppait de son halo tranquille le barda domestique que Roch avait découvert le matin et auquel une chaise, dénichée probablement dans une chambre voisine, était venue s’ajouter. Le reste, cheminée, évier, placard, ainsi que les coins de la pièce s’enfonçaient dans l’ombre. Marlin renversa le contenu d’un carton sur le lit de camp puis, retournant ce même carton sur lequel il plaça la lampe, un verre, une bouteille de vin et le gobelet en métal, offrit la chaise à Roch et s’assit sur le tabouret.

— Il y avait tant de temps que je ne l’avais pas vu que j’aurais pu croire qu’il m’avait oublié ! dit-il en débouchant la bouteille, et voilà que par un heureux hasard...

L’ironie était lourde, contrefaite, entachée d’une morosité qui n’affectait pas seulement la voix de cet homme il y a peu si hâbleur, mais ses gestes également, comme entravés, et, au-dessus de l’immanquable foulard rouge noué sur le côté, l’expression d’un visage que la lampe éclairait de plein fouet : fermé tel un poing.

Que faisait-il là, pourquoi et depuis quand dormait-il dans ce taudis ? Ces questions brûlaient tant les lèvres de Roch qu’il risqua une allusion bien qu’il sût que Marlin ne s’y laisserait pas prendre :

— C’est fatigant, hein, à la longue, tous ces aller et retour !

— On s’habitue, fit l’autre sans ciller.

Une semaine. Ils se retrouvèrent chaque soir pendant une semaine mais, trois ans plus tard, dans la mémoire de Roch, ces soirées n’en formaient qu’une seule, comme si l’intervalle des journées s’était confondu avec les

silences de Marlin, moins assis que plié en deux sur son tabouret, tel un type qui aurait eu un couteau planté dans le dos.

Avaient-ils parlé aussitôt du Domaine et au blé ? Roch ne l'aurait pas juré. En revanche il se rappelait parfaitement s'être levé après avoir refusé un second verre de vin. Alors Marlin avait dit : "À peine la moitié d'une bouteille, faudra revenir demain, mon vieux, ce serait dommage de laisser perdre ce bordeaux !"

Le lendemain, après avoir fini la bouteille de la veille, ils en avaient entamé une autre, et ces bouteilles aussi, d'une certaine manière, n'en avaient été qu'une seule, bue à petites gorgées dans le halo d'une lampe, au cours d'une nuit d'été.

— Ça prend sacrément tournure...

— Quoi ?

— Ton blé de printemps.

— Il vient pas mal...

— Pas mal ? C'est peu dire !

— La terre est bonne.

— Oui, n'est-ce pas, fit Roch doucement, et en quarante ans c'est la première fois qu'elle porte du blé. D'ailleurs, pour ne rien te cacher, j'étais plutôt inquiet quand j'ai compris ce que tu voulais. Comment savoir si elle pouvait ?

— Elle pouvait.

— Oui, et bien au-delà de tout ce que j'avais toujours supposé...

— Jamais fait de blé, avant ?

— Non, sur une vingtaine d'hectares, ça n'en valait pas la peine, et sur quarante, le Domaine n'en comptant que cent, une récolte fichue ou simplement médiocre, j'en aurais eu pour deux, voire trois ans à m'en remettre. Alors, dans ces conditions, je ne pouvais évidemment pas me permettre ton...

— Mon quoi ?

— Ton audace, répondit Roch à mi-voix, et ce joli coup de dés que tu as tenté.

— Mon audace, ricana Marlin, avec trois cents hectares à gauche qui crachent du grain comme un grenier toujours bourré, je ne risquais pas d’y laisser ma chemise !

— Ce n’est pas ce que je voulais dire.

— Ah non ? fit l’autre avec un éclat étrange dans les yeux, alors c’est moi qui le dis...

Au détour d’une phrase, dans la vivacité d’une exclamation, Roch en était venu à le tutoyer, et cette familiarité que Marlin avait toujours considérée comme acquise, lui-même devait la fréquenter ! depuis pas mal de temps puisqu’il ne se rendit compte de rien, se disant tout au plus, lorsque quelque chose le troubla : c’est drôle. il semble que lui et moi, on se soit toujours connus...

— Et le loto, t’y joues encore ?

— Ça fait quinze ans que je joue.

— Gros ?

— Oui. Comme ça, le jour où je gagnerai...

— Tu n’as jamais gagné ?

— Oh, des trente balles, des cinquante francs, des broutilles ! Si c’était que pour ça, j’aurais laissé tomber depuis longtemps. Mais y a le magot, naturellement, et une fois déjà, j’ai bien failli le toucher.

— Failli ?

— Oui, les six numéros, je les avais, j’en mettrais ma tête à couper. Et puis comme un abruti, j’ai paumé le bulletin sur lequel je les avais cochés... Tiens, c’est drôle, tu sais quoi ?

Ce fut l’unique fois, au cours de leurs rendez-vous nocturnes, que Roch le vit se redresser, s’animer, retrouver un peu de sa façon passée pour raconter comment il avait mis la main sur la chance de sa vie, un jour de l’été dernier, et comment cette chance lui avait glissé entre les doigts en

même temps qu’une grille de loto perdue, et tu sais où, mon vieux ? Eh bien ici, oui, ici même, j’en suis certain, quelque part sur le Domaine...

Le Domaine. De loin en loin, levant les yeux sur l’obscurité qui les entourait, Roch devinait la masse ténébreuse du placard, reconnaissait, au faible reflet qui jouait sur le bois de ses montants, la silhouette de la cheminée et, près d’une fenêtre contre laquelle la nuit collait sa large face sombre, discernait la pierre à eau. l’incertaine lueur d’un miroir demeuré au mur, témoins muets non pas tant de leurs rencontres que d’un passé beaucoup plus ancien qui s’approcha doucement du cercle de la lampe quand Marlin demanda : “Au fait, ça veut dire quoi, le champ de la Dot, ça sort d’où, un nom pareil ?” Puis, tels ces meubles qui craquent dans le sommeil des dormeurs sans parvenir à les réveiller, se perdit à nouveau dans leur dos lorsque Roch répondit : “Oh, j’ai dû le savoir, autrefois, quand j’étais môme. Mais je ne pourrais pas te dire, non, j’ai oublié.”

Ensuite, à moins que ça n’ait été la veille ou le lendemain, Roch avait hasardé :

— Et là-bas, chez toi, comment se présente la récolte ?

— Excellente, répondit Marlin d’une voix morne.

— Le Massey-Ferguson ne te fait pas défaut ?

— Non, le matériel, c’est pas ce qui manque.

— Ça doit coûter un beau paquet d’argent, un engin pareil...

— Oui, et une fois dessus, on se prend pour le pape ! ironisa l’autre, avant d’allumer une énième cigarette à la flamme d’une lampe qui leur donnait l’illusion d’y voir quelque chose, bien qu’en réalité elle n’éclairât que leurs visages, leurs mains, et les papillons qui s’y grillaient les ailes.

Que faisait-il là ? Pourquoi préférerait-il la crasse de cette mesure au confort d’un pavillon dont Roch ne doutait pas qu’il fût luxueux, d’après la description que Marlin lui en avait faite un jour. Une heure plus tard — mais peut-être que s’ils avaient compté les bouteilles vides, reléguées dans l’ombre, ils se seraient aperçus qu’à raison d’une bouteille par soir, ils se retrouvaient depuis quasiment une semaine —, Roch n’en savait pas plus long qu’au premier soir de cette semaine qui s’était enfuie aussi vite qu’une

heure. Pourtant, au moment où il se décidait enfin, Marlin, rompant pour une fois le silence de son propre chef, lui coupa l'herbe sous le pied.

— Tu te méfieras tout à l'heure, quand tu partiras, j'ai posé un piège sous les frênes.

— Tu braconnes, maintenant ?

— Il y a un renard dans le coin.

— Tu l'as vu ?

— Non, mais je l'ai entendu glapir la nuit dernière et pas plus tard que ce matin, j'ai découvert sa trace le long de la rivière.

— Tu espères le prendre ?

— À ton avis ?

— Ça m'étonnerait, murmura Roch.

— Oh, avec un peu de chance ! fit l'autre.

Sûr, il devait bien exister quelque lien mystérieux entre Roch et ce renard pour que la seule mention de cet animal le mît mal à l'aise. Mais peut-être n'était-il si troublé, tout à coup, que parce qu'il venait de se rendre compte qu'il y avait des mois qu'il ne descendait plus à la Charentonne, ne se souciait plus du pâturage du Confluent, et encore moins des deux autres, là-bas, autour de leurs pommiers, des mois, en somme, que le Domaine ne valait plus à ses yeux que par le blé de Martin. Alors, soudain, il s'était demandé non pas ce que cet autre faisait là, ni même s'il plaisantait au sujet du piège, mais ce qui le retenait, lui, de se lever, de s'en aller, et pourquoi, quand le silence s'installait entre eux, il se creusait la tête en quête d'un sujet de conversation qui ferait que cet instant durerait encore un peu, même après qu'ils auraient vidé leur verre, même après que la grosse montre en or, au poignet de Martin, aurait affiché une heure du matin.

— On peut s'en tirer sans blé, non ? lança brusquement celui-ci.

— Sûr, acquiesça Roch, et il ne put s'empêcher d'ajouter, on peut aussi trimer toute sa vie pour pas grand-chose, si ce n'est le plaisir de s'entendre dire un jour, "la terre est bonne", et la fierté de savoir qu'on y est pour quelque chose...

— Trimer ! rétorqua Martin, qu'est-ce que tu crois que je fais ?

— Jamais dit le contraire, soupira Roch.

— Combler des fossés, supprimer des chemins, aplanir des buttes, redessiner des parcelles, réorganiser de fond en comble une exploitation et travailler quatorze heures par jour comme un âne sur trois cents hectares, voilà ce que j'ai fait et continue de faire...

— Alors que t'aurais pu te débrouiller autrement ? demanda Roch doucement.

— Alors que j'aurais pu ne pas tomber dans le panneau.

— Quel panneau ?

— Toujours plus de terre, toujours plus de machines, toujours plus de grain, toujours plus de fric et toujours plus de dettes !

— En ce qui me concerne, les dettes mises à part, je n'ai jamais eu les moyens de tomber dans ce panneau, remarqua Roch, bien qu'il sentît que cet autre, depuis quelques minutes déjà, était comme une chaudière chauffée à blanc, une locomotive fonçant à toute pompe dans on ne sait quelle nuit noire du dedans.

— Moi non plus, je ne les avais pas, il y a quinze ans. Mais lorsqu'ils sont passés à ma portée, je n'ai pas hésité une seconde...

— Eh bien, sans doute que la différence est là, soupira Roch.

— Oui, toute la différence est là, insista Marlin d'un ton lugubre.

— Et vu que rien ne se perd en route, cette même différence se retrouve à l'arrivée entre une ferme à peine moins indigente que cette mesure et le pavillon que tu t'es fait construire, ou entre un mastodonte de trois cents chevaux flambant neuf et un tracteur dont on s'estime satisfait parce qu'on a réussi à le rafistoler avec des bouts de ficelle, alors qu'on aurait dû le bazarder depuis x années... De quoi tu te plains, mon vieux ?

— Il y a un détail que tu ignores.

— Lequel ?

— C'est que les moyens en question s'appelaient et s'appellent toujours Marie Isabelle Bonneteau, devenue il y a quinze ans épouse Marlin à cause

de la grâce, du charme, de l'attrait, de la séduisante et irrésistible opulence de trois cents hectares !

Oh, c'est donc ça, pensa Roch, et il avança prudemment :

— Tout mariage connaît des difficultés...

— Et puis ça se tasse, n'est-ce pas ? railla Marlin.

— Oui, fit Roch, en pensant à lui-même et à Suzanne.

— Quand on a réussi à rafistoler la chose avec des bouts de ficelle, alors que ça fait x années qu'on aurait dû la bazarder ?

— Peut-être...

— Tu veux que je te dise ?

— Vas-y.

— J'en ai marre des trois cents hectares Bonneteau. Tellement marre que si on me demandait de choisir entre eux et le Domaine...

— Eh bien ? demanda Roch après trente secondes de silence, et il poursuivit sans attendre parce qu'il savait : tu choisirais le Domaine, n'est-ce pas ?

— Exact...

— Sauf que, soupira Roch, sans même parler du fait que tu as le choix là où d'autres ne l'ont pas, ne l'ont jamais eu, personne ne te demande de choisir.

— Si, elle, fit Marlin en se levant et, une fois debout, avec cette lampe qui l'éclairait par en dessous et déformait violemment ses traits, il s'écria : et de scène en scène, mon vieux, comme s'il ne s'agissait pas de cent hectares mais d'une femme ! avant de s'enfoncer dans l'ombre.

Un instant, Roch écarquilla les yeux en direction de la porte et de la nuit, là où l'autre avait disparu, puis il ramena son regard dans le halo de la lampe, sur le carton retourné, le paquet de Marlboro, les verres vides. Enfin, il se leva : lui aussi avait besoin de prendre l'air, et puis Marlin ne semblait pas se soucier de revenir.

Dehors la nuit embaumait. Roch en fut frappé comme au sortir d'une cave. Le dernier quartier d'une lune descendante éclairait faiblement le

seuil et il devina plus qu'il ne discerna une silhouette adossée au mur de la mesure.

Devant eux l'énorme masse immobile du blé, surgie de l'ancien pâturage de la Dot et du champ de l'Épine noire comme d'une corne d'abondance, émergeait peu à peu de l'obscurité avec un pâle éclat métallique, tels des milliers de lances dardant dans la faible clarté lunaire leurs épis encore verts.

— Elle n'encaisse pas, fit brusquement Marlin d'une voix étouffée. Et il poursuivit sur un ton si haineux que c'était comme voir sa lèvre se retrousser : je courrais aller avec n'importe quelle autre femme, elle s'en ficherait, mais que je dédaigne les trois cents hectares de son père à cause desquels et pour lesquels je l'ai épousée, ça. non. elle n'admet pas !

Roch ne sut que répondre. Mais peut-être n'y avait-il rien à répondre. D'ailleurs Marlin reprit aussitôt avec un accent dépité qui trahissait un étonnement insondable :

— Les femmes ont parfois de drôles d'idées...

— Peut-être, fit Roch, et il pensa qu'il avait déjà entendu cela quelque part mais se contenta d'ajouter, bon, j'y vais.

— Tu veux une torche ?

— Non, pas la peine. Allez, bonsoir et à demain.

— Oui, à demain, répondit l'autre sans quitter ce mur contre lequel il était adossé.

Parvenu au hangar sous lequel il avait laissé la Fiat, Roch se dit qu'il avait encore oublié de demander à Marlin où il planquait sa voiture. Mais il y avait tant de choses, et sacrément plus importantes, qu'il aurait pu lui demander si seulement il y avait pensé. La prochaine fois, se dit-il, brusquement préoccupé et un rien honteux, faudra sans faute qu'on parle de l'argent...

Sauf qu'il n'y eut pas de prochaine fois. Suzanne, ramenée par le beau-frère, rentra plus tôt que prévu et donc, le lendemain soir, Roch n'eut pas l'occasion d'aller au Domaine puis, le matin suivant, lorsqu'il s'y précipita, il découvrit que Marlin avait plié bagage.

Jamais il n'aurait imaginé qu'il serait à ce point déçu en constatant que cet autre était parti sans le lui faire savoir, ni qu'il regretterait les heures passées en sa compagnie dans le halo d'une lampe.

Repasant sous les frênes, il aperçut le piège dont Marlin avait parlé et, un instant plus tard, il le suspendait en lieu sûr dans le hangar. Depuis, trois ans s'étaient écoulés, mais il devait toujours y être.

Il y a peu mon maître a fini par me quitter. Il est vrai qu'il ne pouvait s'attarder plus longtemps sans que sa femme s'inquiète, et vrai aussi que jamais il n'était resté si tard, comme s'il avait honte des choses qu'il était venu me dire, et préférait attendre la nuit, comme s'il ne supportait pas l'idée que je l'entende en le voyant de surcroît, tassé sur lui-même et si anéanti que j'aurais pu me demander comment il s'y était pris, autrefois, pour me faire si robuste et si fier, que j'aurais pu douter, soudain, qu'il ait jamais été mon maître. Alors j'aurais donné n'importe quoi pour que la nuit me dérobe enfin à son regard, et ravisse aussi dans le noir le pâturage du Confluent où personne n'a fait les foin ni mis de bêtes depuis plus d'un an, si bien que dans ce pâturage, qui était le plus beau du Domaine, poussent à présent des chardons, des bardanes et des patiences sauvages. Mais les crépuscules sont si longs en été. Mon maître, comment avez-vous pu vous prendre d'amitié pour Marlin ? Comment avez-vous pu oublier qu'il avait détruit l'unité du Domaine ? Et comment avez-vous pu le croire encore lorsque, au moment de la moisson de son blé de printemps, il vous a raconté un nouveau bobard à propos de l'argent ? Car ce n'est qu'après que vous avez dit : puisqu'une parole donnée, Marlin s'assoit dessus aussi tranquillement que sur son postérieur, je le traînerai devant les tribunaux. Et lorsque la justice aura tranché, il sera bien obligé de lâcher cet argent, et il le lâchera en entendant dans son dos les murmures de tous ceux qui le connaissent et sauront désormais qu'il n'est qu'une fripouille, un escroc. Alors vous avez pris un avocat. Et la première chose que l'avocat a faite, c'est se faire payer. Puis des semaines et même des mois ont passé sans autre nouveauté que des papiers envoyés en recommandé afin de constituer on ne sait quel dossier. De loin en loin, Marlin venait encore au Domaine. S'il n'avait pas fait de blé dans les champs de la Dot et de l'Épine noire, comme l'année précédente, il avait mis une dizaine de génisses à engraisser

dans le pâturage du Confluent. Un jour, vous et lui, êtes tombés nez à nez à l'entrée du chemin. Je ne sais pas ce que vous vous êtes dit. Vous parliez trop bas. Mais brusquement Marlin a dessiné des cercles dans l'ait avec ses mains en hurlant qu'il était pris à la gorge, et vous, vous avez hoché la tête, parce que c'était du boniment et que, cette fois, vous en aviez assez. Avec vous, à ce moment-là, vous aviez la Justice. Vous en étiez certain. Même si vous ignoriez où en était votre affaire, puisqu'il y avait belle lurette que vous n'aviez plus de nouvelles de votre avocat... Oui, les crépuscules sont si longs en été qu'on désespère certains soirs de voir la nuit arriver. Mon maître est assis sur une balle de paille, les coudes aux genoux, la tête entre les mains. Il n'ose pas me dire ce qu'il est venu me dire. Il attend que la nuit monte et nous submerge, lui, moi et le Domaine, que la nuit monte et avec elle, peut-être, ces choses qu'il n'ose pas non plus se dire à lui-même... Et puis cette affaire dont vous étiez aussi sûr que du jugement qui en serait l'issue, cette affaire s'est compliquée, comme vous l'a expliqué votre avocat enfin réapparu, ou plutôt réapparu dans le seul but de vous expliquer que vous n'étiez pas sorti de l'auberge. Marlin s'était déclaré en faillite. Il espérait ainsi échapper à ses créanciers, au nombre desquels figuraient le fisc lui-même et une caisse de retraite, quelques banques aussi, et tant d'autres qu'il avait réussi à amadouer ou à truander jusque-là. Mais la fortune de sa femme ? avez-vous demandé. Oh, sa femme, a répondu l'avocat, paraît qu'elle le regarde se noyer sans lever le petit doigt. Alors vous avez compris que vous risquiez de ne jamais toucher un sou de Marlin, même après que vous auriez gagné votre procès, même après que la Justice aurait reconnu que si vous n'étiez plus le maître du Domaine, vous étiez toujours le mien. En juin, cette année-là, vous êtes venu un jour en compagnie d'un jeune homme de Paris, j'ai reconnu la voiture de loin et, découvrant que la place du passager était occupée, j'ai aussitôt prévenu l'innocente à colombage, parce qu'une visite, ici, depuis votre installation au bourg, est un événement des plus rares. Et j'avais bien fait de l'avertir. Car si étrange que cela paraisse, c'était elle qui intéressait ce jeune homme, et non les pâturages ou ce hangar encore pas mal de sa personne que je suis, mais les Parisiens sont si bizarres quand ils s'aventurent chez nous... Quoi qu'il en soit, la Fiat a remonté en cabotant le chemin, s'est arrêtée devant l'ancien jardin potager, et lorsque vous en êtes descendu, j'ai tout de suite vu qu'il se passait quelque chose de pas ordinaire, tout de suite vu que

quelque chose depuis longtemps racorni dans votre poitrine s'était gonflé, épanoui et rayonnait, comme si Marlin avait été balayé de la surface de la terre, comme si le procès n'avait jamais existé ni le déménagement lugubre au bourg, et encore moins le monstrueux serpent de feu caché dans les racines d'un pommier et se jetant sur vous pour vous mordre en plein cœur, comme si le Domaine, soudain, que vous racontiez déjà à ce jeune homme, n'était pas encore ou pas tout à fait perdu. Mon maître, vous souvenez-vous comme tout semblait devoir renaître en ce jour de juin ?

C'était une sensation si étrange, un espoir si gai, une folie si gracieuse ! Oui, je sais : après deux ans d'attente, l'avocat vous a appris ce matin que vous avez perdu votre procès contre Marlin. C'était la première fois qu'il vous téléphonait sans que vous lui ayez rien demandé, sans que vous ayez laissé vingt messages à sa secrétaire, qui omettait sans doute de les lui transmettre puisque son patron oubliait avec tant de constance de vous rappeler. À moins qu'ils n'aient su, elle et lui, qu'ils n'aient su dès le début que notre affaire ne valait pas grand-chose et même, face à Marlin, qu'elle ne valait rien. Et les mots que vous venez de murmurer, les premiers que vous ayez prononcés depuis que vous êtes venu vous asseoir sur cette vieille botte de paille, ces mots volent entre chien et loup, petits carrés de soie noire qui cousent le jour à la nuit petites bestioles aux ailes anguleuses et aux pattes griffues, chauves-souris échappées de vos lèvres, et qui se cognent à présent dans mon ombre et l'ombre que vous attendiez. "Je suis un imbécile..." dites-vous, mais la nuit ne fait que commencer et ces choses plus noires que n'importe quelle nuit sans lune ne font, elles aussi, que commencer. La Justice a tranché : Marlin ne vous doit rien. Et encore, s'il ne s'agissait que de cela, mais je ne vous appartiens plus. Selon le jugement rendu, j'appartiens aux seuls propriétaires du Domaine, des inconnus qui vivent de l'autre côté de l'océan, au Canada à ce qu'on dit, ne se sont jamais souciés du Domaine, ne savent même pas à quoi je ressemble ni quelle sueur je vous ai coûtée, des gens dont les parents ont touché pendant toute leur vie, et une bonne partie de la vôtre, les fermages que vous versiez à Crulai et qui, ensuite, ont empoché l'argent de l'innocente à colombage que ce même Crulai a vendue grâce à vous au jeune homme de Paris. Mon maître, vous voilà donc dépossédé de tout ? De tout ce que vous avez fait pendant votre vie et qui avait fait votre vie ! Pourquoi revenez-vous encore

ici ? Pourquoi ne restez-vous pas au bourg ? L'avocat, hormis les honoraires que vous lui avez versés, n'a rien obtenu, et Marlin a profité de votre amitié pour vous escroquer alors que le Domaine, pendant quarante ans, s'est servi de vous. Et comme si cela ne suffisait pas, vous n'avez plus le moindre droit sur ces planches, ces tôles ondulées, ces poutres que vous avez achetées puis assemblées, non, pas le moindre droit sur moi, de sorte que si vous aviez le courage de me démonter et de me vendre, le courage de ne laisser ici de ce bâtiment dont vous étiez si fier qu'une grande chape de ciment aussi nue que la pierre tombale de vos pauvres illusions, eh bien, la loi vous l'interdirait en vous menaçant de surcroît de ses tribunaux, des tribunaux qui se soucient moins de rendre la Justice que d'énoncer à l'intention de gens, comme vous, qui ne savent pas les tourner, des lois sans appel. Alors, demain, ce ne sera pas dans le dos de Marlin qu'on murmurerait, mais dans le vôtre. Oui, dans votre dos, les gens murmureront : un imbécile, un imbécile... Mon maître, qu'est-ce qui vous attire et vous retient encore ici, quel espoir insensé, quelle chimère maligne ? Mais mon maître ne bougeait toujours pas. Il était si abîmé dans ses pensées que les mulots, enhardis jusqu'à sortir de leur trou, auraient pu s'approcher des semelles de ses chaussures sans qu'il s'en aperçoive. Cette chose, qu'il avait à me dire et pour laquelle il était venu, voilà qu'elle émergeait, prenait forme maintenant, et se frayait un passage vers ses lèvres avec tant de poignante tristesse que cette sonnerie, soudain, qui a crevé la nuit, il ne l'a pas entendue. Quelqu'un téléphonait au jeune homme de Paris. Dans le câble qui court devant moi, de poteau en poteau sur le chemin, depuis la route jusqu'à l'innocente à colombage, des voix allaient et venaient, d'une pièce éclairée à l'autre, des voix se parlaient, traversaient le silence au-dessus de la tête de mon maître, assis sur sa botte de paille et parvenu au fin fond de sa propre nuit. Oh. mon maître, comment avez-vous pu espérer que ce jeune homme vous écouterait lorsque vous lui parleriez du fil rouge et du renard, et que croyez-vous qu'il se dira quand il saura que plus rien ne vous appartient ici, et vous verra néanmoins sans cesse rôder dans les parages ? Mon maître, rentrez chez vous et oubliez-nous avant de devoir vous cacher de lui et des autres pour venir au Domaine, avant que ce ne soit plus "un imbécile" qu'on murmure dans votre dos mais, "un fou, un pauvre fou". Ce jeune homme, aujourd'hui déjà, n'était-il pas à deux doigts de penser : un pauvre type, un pauvre type qui se raconte des histoires. Alors de la bouche

de mon maître, j'ai vu un oiseau s'envoler, une effraie aux grandes ailes blanches déployées qui, sans un bruit, s'est enfoncée dans l'obscurité. Derrière elle, les ténèbres se sont refermées et mon maître s'est levé. Il n'était plus rien pour le Domaine et, dorénavant, le Domaine ne serait plus rien pour lui.

Peu après le jeune homme de Paris est apparu en haut du chemin. Il n'a pas osé s'aventurer dans cette nuit sans lune, pas osé venir jusqu'à moi. D'ailleurs, à quoi cela aurait-il servi ? Celui qu'il cherchait était parti. Maintenant c'est au bourg qu'il devra aller s'il veut rencontrer cet homme qui autrefois était mon maître et nous a salués pour la dernière fois ce soir, moi et le Domaine.

VI

Lorsque Mathias quitte le Domaine, en ce dimanche matin, il pleut et il ne sait pas très bien où il va, mais ça n'a pas beaucoup d'importance, il a simplement l'intention de marcher et peu importe la direction que prendront ses pas.

En réalité, ce n'est même pas qu'il ait décidé de se promener : il en a eu marre, tout à coup, de ce chantier dans lequel il s'est lancé l'avant-veille en démontant l'évier et en prolongeant l'arrivée d'eau jusque dans une pièce où il n'y a jamais eu d'eau, si bien que depuis deux jours il lave la vaisselle, lui-même et le reste dans le lavabo de la salle de bains, ou ce qui sera un jour une salle de bains s'il pose une douche dans ce cagibi où se trouve actuellement le lavabo, ce dont il n'est pas du tout certain, de même qu'il n'est plus tout à fait sûr de devoir remonter l'évier au bout de ce tuyau qu'il a prolongé la veille avec mille difficultés, parce qu'à la réflexion il serait peut-être préférable d'installer la cuisine et donc l'évier dans une pièce plus petite et ainsi de suite, alors, soudain, il a tout planté là, chaussé des bottes en caoutchouc, passé un ciré et moins décidé de se promener que fui la lampe à souder, les tubes, les coudes en cuivre, et surtout sa propre indécision — oh, prendre l'air, faire un tour ! —, même si abandonner des problèmes d'arrivée et d'écoulement d'eau pour se balader sous la pluie ne manque pas d'ironie, mais celle-là, du moins, il n'a pas à se préoccuper de la mener sans une fuite vers un lavabo ou un évier dont l'emplacement définitif reste à déterminer : bon Dieu, qu'est-ce qui lui a pris de se lancer dans ces foutus travaux de plomberie ?

Il passe le hangar, il arrive sur la route, il parcourt une vingtaine de mètres sur le macadam luisant puis s'engage dans un chemin qui longe le petit bois, pourquoi pas par là, n'est-ce pas ? oui, pourquoi pas.

La pluie a cessé. Juste comme il pénétrait dans le chemin, elle a cessé, mais il ne s'aperçoit de rien, l'entend distinctement tomber sur les feuillages des arbres où elle ne fait que s'égoutter de branche en branche,

alors il croit encore qu'elle tombe du ciel, d'ailleurs une énorme odeur de terre, d'herbe et de feuilles détrempées l'enveloppe, et il avance tête enfoncée dans les épaules, comme s'il risquait de faire eau de toutes parts, comme s'il était un chalutier sorti par gros temps.

Le chemin est bordé d'une haie où s'enchevêtrent des houx des noisetiers, du chèvrefeuille, de l'aubépine, de l'épine noire et des frênes taillés si ras chaque année qu'ils finissent par en crever, laissant là leurs troncs morts, ventrus, tourmentés, énormes comme des carcasses, des squelettes d'animaux oubliés. Mais Mathias ne sait pas plus reconnaître un épi d'avoine qu'il ne sait lire une haie et celle-ci se tait tandis qu'il passe son chemin. Puis un geai surgit, piaille en bordure du bois, à l'abri des fougères peut-être, et Mathias sursaute, cherche l'oiseau des yeux sans le trouver, sans rien trouver, et tout redevient silencieux, extraordinairement silencieux. Alors il sonde la poche de son pantalon une boussole à peine plus grosse qu'une noix, découvre que ce chemin dont il aurait juré qu'il allait droit sur l'ouest oblique vers le sud, et il repart, mains dans les poches, col relevé, grandes enjambées.

À l'opposé du bois, une vaste prairie vallonnée, impeccable comme un terrain de golf, est plantée de loin en loin de pommiers ; l'herbe y est drue, épaisse et courte, luisante de pluie ; les couronnes des arbres sont non seulement parfaitement rondes et égalisées en bas par les langues des vaches, mais reposent de surcroît sur de petits troncs, trapus et droits, si bien qu'il ne manque plus que les taches rouges des pommes pour que ces arbres ressemblent à des dessins d'enfant, des pommiers de paradis. Et la terre, sous les touffes d'herbe de la prairie, dans les ornières caillouteuses du chemin, sous les larges feuilles des fougères et les débris du bois, clapote, frémit, absorbe le reste d'une pluie tiède qui, il y a peu encore, tombait doucement, fine et tranquille, en l'absence de ce violent éternellement mécontent d'être ici et sans cesse allant ailleurs : le vent d'ouest.

Mais Mathias ne voit rien, pas même que le ciel est en train de s'ouvrir sur une large écharpe bleu myosotis. Oh, sûr, il sait fort bien pourquoi il s'est lancé, sans y connaître grand-chose pourtant, dans des travaux de plomberie.

Soudain, il lui semble entendre une fanfare. Est-ce que des instruments de musique peuvent porter si loin ? À Paris, le silence de la nuit est encore du bruit assourdi, à cause des murs peut-être, comme autant de filets aux mailles serrées qui retiennent mille débris, jusqu'à ce qu'une moto déchire la nuit et les murs citadins en un effroyable hurlement. Il tend l'oreille. Non, il n'a pas besoin de tendre l'oreille ; le son de la fanfare, que rien n'arrête, se propage tels de grands cercles à la surface d'un étang, ou mieux, telle une passée d'oiseaux migrants qui rétablit les distances, la vastité du ciel et de la terre, la mesure de toute chose, et donc la petitesse d'un homme qui suit un chemin creux tandis que dans le ciel grandit l'écharpe myosotis et que, à deux kilomètres de là, une fanfare de village déambule, tout auréolée du son éclatant de ses tambours et de ses cuivres.

La fête du bourg. En allant à Langles, l'avant-veille, il en a vu les affiches. Fête communale de Saint-Père : fanfare à 11 heures, vin d'honneur à 11 h 30 et, parmi les réjouissances de l'après-midi, course d'ânes baptême de l'air en hélicoptère, tirage de la tombola.

C'est drôle, jamais il ne dit Saint-Père ; à cause de Roch, sans doute, qui lui non plus n'appelle jamais le village par son nom, dit simplement le bourg. Oh, sûr, il sait très bien pourquoi il a décidé de démonter l'évier et pourquoi il n'ira pas jeter un œil sur cette fête de village, des fois que Roch y soit, qu'est-ce qu'il lui dirait, hein ? Alors qu'ils ne se sont pas revus depuis dix jours, alors que Roch n'est pas revenu au Domaine depuis cette satanée conversation de l'autre fois.

Donc, quarante-huit heures plus tôt, à peine levé, sa tasse de café encore à la main, il lui est apparu infiniment séduisant, judicieux et urgent de changer la cuisine de place, autrement dit, puisqu'une cuisine est avant tout un évier, de transporter celui-ci et ses tuyauteries ailleurs, de se lancer dans cette entreprise pour le moins périlleuse lorsqu'on n'a jamais fait ni soudure ni plomberie de sa vie, ce qui est très exactement son cas, mais peu importe parce que pendant une journée quasiment, entre l'achat des matériaux à Langles, la conférence que lui a donnée le vendeur du centre de bricolage puis, au retour, l'installation d'un robinet d'arrêt, tel un garrot en amont du théâtre des opérations, il a oublié de tendre l'oreille, oublié de guetter dans le silence, par-delà son livre ouvert, ou même, par-delà les chansonnettes

que diffuse son transistor quand il n'est pas penché sur un livre, assis à une table, une voix qui s'écrierait enfin à l'entrée du jardin : Oh, y a quelqu'un ?

“Bon sang, marmonne-t-il, arrêté par une clôture en barbelé qui barre le chemin, est-ce que je pouvais écouter son histoire de renard sans rien dire ?”

Derrière les lignes de barbelé sommairement tendues entre de minces pieux, le chemin n'est plus qu'une sente incertaine, boueuse, envahie de broussaille, mais Mathias passe outre. Peu après, il a oublié la fanfare. Oublié aussi la voix familière qui depuis dix jours se tait comme un reproche à l'entrée du jardin. Il est bien trop occupé à écarter des guirlandes de ronce, repousser des branches cassées et à demi pourries, se garder de souples rameaux de noisetiers qui lui reviennent en pleine figure sitôt lâchés, regarder où il met les pieds, car tout glisse, dérape, se dérobe, et en même temps s'interpose, griffe et retient, dans ce boyau de furieuse végétation que plus personne n'éclaircit depuis des années et que seuls fréquentent encore les renards, les chouettes ou quelque vache égarée, et bien sûr les grosses pluies qui dévalent le long de cet ancien chemin communal devenu ravine, parce qu'un jour un agriculteur en a décidé ainsi, s'est approprié ce tronçon de chemin, puis a eu autre chose à faire ou simplement la flemme d'arracher les haies de part et d'autre, de remblayer la sente, de faire disparaître pour de bon ce sentier. Et Mathias avance moins là-dedans qu'il ne s'y enfonce, s'y empêtre. Alors, comme devançant la question de savoir pourquoi, au lieu de faire sagement demi-tour, il s'est au contraire glissé entre deux rangées de barbelés pour suivre l'ancien tracé d'un chemin qui vraisemblablement ne mène plus nulle part, la voix de Roch claironne soudain dans sa mémoire, comme elle l'a fait lors de cette discussion après laquelle ils ne se sont plus revus : *Et vous, qu'est-ce que vous êtes venu faire dans cette histoire ?* et Mathias réplique entre ses dents : “De la plomberie, je suppose !”

Oui, de la plomberie, évidemment.

Une demi-heure plus tard, la ravine est dans son dos. S'en extirpant, il est tombé en plein sur un champ de maïs qu'il a traversé au petit bonheur la chance et, au sortir de ce champ, il a retrouvé le chemin, un chemin en tout cas.

Maintenant il a un pâturage à sa droite, un autre à sa gauche, et pas un toit en vue. Il n'a pas la moindre idée de l'heure, pas la moindre idée non plus de la distance parcourue. Il a chaud tout à coup ; s'aperçoit qu'il cuit dans son ciré, s'aperçoit que le soleil tape et que le ciel est presque entièrement dégagé. Il ne sait vraiment pas où il a atterri. Alors il grimpe sur le talus, ôte son ciré, s'assoit dessus et, une fois de plus, tire la boussole de sa poche.

Ce n'est pas qu'il trimballe partout avec lui sa boussole, c'est qu'il met toujours le même pantalon. Il se dit ça, comme s'il y avait quelque chose de suspect à consulter en permanence cette boussole achetée à Langles deux jours plus tôt. Mais déjà chez l'horloger, quand il a demandé à la voir, il s'est senti un peu ridicule. L'aiguille tremble L'objet est si petit qu'il tiendrait tout entier dans son poing. "Ni vu ni connu..." murmure-t-il. Pourtant le brin de honte demeure. Comme si seuls les marins perdus en mer avaient le droit de s'enquérir du nord. Quoi qu'il en soit, le chemin remonte vers l'est, sans sa boussole il n'en aurait rien su...

Son estomac gargouille, longuement, ingénument. Et il pense brusquement aux vers de terre qui transitent dans l'humus et dans le noir. Il n'a qu'un café dans l'estomac, ça fait pas lourd. Surtout que la veille au soir il n'a pas mangé grand-chose. Devrait rentrer. Mais n'a pas la moindre envie de rentrer. En fait, il se sent un peu faiblard. Et puis il ne pense plus à rien. Ou plutôt il pense à Roch et ne veut pas encore l'admettre, admettre que s'il ne guette pas sa voix dans le silence, c'est qu'il se sait trop loin du Domaine.

Il considère un accroc dans sa jambe de pantalon. Ou du moins il a l'œil posé dessus. Au-delà, il y a sa botte crottée. Et au-delà encore une grosse tache verte — c'est fou ce que l'herbe peut être verte ! et tout à coup il se sent misérable : pourquoi n'a-t-il pas téléphoné dès le lendemain de cette soirée où lui et Roch se sont vus pour la dernière fois, n'avait-il pas alors un excellent prétexte, puisque Suzanne l'avait appelé à minuit passé ?

Mais il ne l'a pas fait, non, n'a pas osé. Et de moins en moins osé à mesure que les jours passaient, si bien que maintenant il est trop tard, beaucoup trop tard, alors il suit de nouveau un chemin qui l'enverra peut-

être, dans une vingtaine de mètres ou derrière le prochain virage, dans un cul-de-sac.

Et vous, qu'est-ce que vous êtes venu faire dans cette histoire ? Mais il n'en sait rien, justement ! Savait-il seulement qu'il était entré dans une histoire ? *Pourtant là-dedans, comme vous dites, vous y êtes !* Oui, il y est. Avec un ciré sur le dos et des bottes en caoutchouc aux pieds, un accroc à son pantalon et une boussole en poche. Il y est, même s'il ne sait pas ce qu'il doit y faire et encore moins comment il pourrait s'en échapper, même s'il sait simplement que depuis dix jours, qu'il se l'avoue ou non, qu'il fasse ou non de la plomberie, il se sent misérable.

Elle l'a vu arriver de loin.

On ne vit pas seize ans en pleine campagne, à deux kilomètres d'un bourg qui compte au plus une centaine d'habitants, sans acquérir l'œil exercé des ruraux, comme on dit, des natifs et des gens d'ici qui semblent occupés uniquement de leur pelote et auxquels cependant rien n'échappe : le moindre mouvement d'un voisin, le passage d'une voiture inconnue, une cheminée qui fume ou précisément ne fume plus, un volet ouvert qui ne devrait pas l'être.

Alors elle se dit : Tiens, ce ne serait pas le jeune homme de chez Roch ? et pendant trente secondes la question demeure en suspens, elle aussi, sur la terrasse de son pavillon, une bouture de géranium à la main, mais trente secondes suffisent : Oui, oui, ce jeune homme de Paris, qui a racheté la ferme du Domaine...

Elle continue de suivre des yeux la silhouette qui progresse en direction de la route, là-bas, par-delà le pré, et, tandis qu'elle attend de savoir s'il prendra à gauche, autrement dit vers chez elle lorsqu'il aura rejoint la route, une image s'impose à son esprit : un chat, un chat errant comme il y en a tant dans le coin à cause du bois peut-être, l'un de ces chats abandonnés qu'elle n'a jamais réussi à apprivoiser ni même approcher lorsqu'ils déchiquettent à toute allure une carcasse de poulet ou lapent le lait qu'elle dépose à leur intention au fond de son jardin.

Il se promène, pense-t-elle. C'est vrai qu'on est dimanche, et après l'ondée tout scintille, frais, odorant et gai sous le soleil de juillet. Mais peut-on dire d'un chat errant qu'il se promène ? Au mieux il vadrouille, au mieux il s'aventure, et maintenant que la silhouette a pris à gauche sur la route et s'avance vers elle, l'image lui semble de plus en plus appropriée, car même si ce jeune homme marche au milieu de la chaussée, on dirait qu'il passe au large, prêt à déguerpir comme un chat à la moindre alerte, en deux bonds disparaître dans une haie.

Alors elle pense soudain qu'elle aussi vivait à Paris avant de venir ici, il y a si longtemps de cela Parisienne ! Le mot a quelque chose de magique, irrésistiblement, bien que sa vie là-bas ait été — oh mieux vaut ne pas s'en souvenir —, mieux vaut en rester à cet adjectif, dont elle murmure de nouveau les trois syllabes, rien que pour en entendre le petit bruit vif et rythmé comme des talons aiguilles sur les pavés, ces trois syllabes qui fleurent les cafés-noisette ou les cafés-crème commandés à la terrasse des bistros, et font resurgir dans leur sillage les grands magasins, la Seine, le métro aérien, le boulevard des Italiens et peut-être aussi, en arrière-plan, un marronnier en fleur : place des Abbesses, y avait-il vraiment des marronniers ? Puis elle s'élance, comme Mathias aborde les derniers mètres qui le séparent du portail de son jardin, elle s'élance telle une enfant vers une vitrine de jouets, une exilée qui n'aurait pas cru, après tout ce temps, qu'un mot, un seul mot prononcé dans cette langue première, cette langue d'avant, cette langue infiniment lointaine, serait capable de soulever tant d'échos, tant d'émerveillement et de nostalgie.

— Ah, bonjour ! s'écrie-t-elle par-dessus son portail, alors ça y est, vous êtes en vacances ? et elle ajoute précipitamment, puisque c'est là qu'elle veut en venir, on étouffe, n'est-ce pas, en juillet, à Paris ?

Oui, s'entendre dire cela avec la pointe de dédain que les Parisiens affectent lorsqu'ils parlent de leur ville, eux qui pourtant se sentent bannis quand on les envoie en province, eux qui s'ennuient comme des poteaux télégraphiques après deux semaines de grand air, eux qui imaginent avec épouvante être bloqués un hiver entier à la campagne, ou plutôt ne l'imaginent pas, tant leur inquiétude, à cette idée, est réelle.

Il la regarde. De toute évidence il vient seulement de remarquer sa présence et encore, parce qu'elle lui est tombée dessus ; il la dévisage, se demande ce qu'elle veut, n'a pas entendu un tiers de ce qu'elle a dit.

Et Paris s'efface, et c'est comme ces fois où elle demeure, une soucoupe de lait à la main : comment leur faire savoir, comment leur faire comprendre qu'elle ne leur veut aucun mal ? Mais peut-être que c'est aussi bien qu'ils ne comprennent pas et s'enfuient, parce que pour cette fois où ils se sont trompés, il y a toutes les autres où ils cracheront de douleur, de stupeur, de terreur, la patte broyée par un piège, ou bien s'affaïsseront pour ne plus se relever, le crâne défoncé par le projectile d'une carabine. À ces pensées, son visage trente secondes auparavant tout illuminé se plisse, se ferme, se recroqueville, vieillit à toute allure : qu'il se sauve donc, qu'il la fuie et se sauve cette fois encore, même s'il n'a rien à craindre d'elle.

Mais il dit, hésitant, entortillé :

— Bonjour, vous... êtes Pauline ? Excusez-moi, je ne connais pas votre nom de famille, c'est Roch qui m'a dit que... Moi, c'est Mathias, j'ai acheté l'ancienne ferme...

Et le soleil revient sur elle, elle sourit et répond :

— Oui, je sais, Roch m'a parlé de vous !

— Ah oui, fait-il, c'est vrai ? et il ajoute subitement, comme si cette pensée était sur ses lèvres depuis longtemps et attendait la première occasion, ça fait dix jours que je ne l'ai pas vu, je crois qu'il est fâché.

— Fâché. Roch ? Et pourquoi donc ? Il en faudrait beaucoup pour qu'il se fâche avec quelqu'un. Mais entrez un instant, si vous n'êtes pas pressé, nous serons mieux pour causer !

Elle n'a pas eu besoin d'insister. Pas eu besoin d'écouter et d'écarter les impossibilités ordinaires, qui ne sont la plupart du temps que prétextes, fausse politesse — la peur de déranger, le déjeuner servi ailleurs, une autre fois peut-être. Il l'a suivie jusqu'à la table et les fauteuils encore rabattus contre la table à cause de la pluie du matin.

Pendant une fraction de seconde elle a été tentée de lui imposer le tour de son jardin, lui présenter ses pensionnaires, comme elle dit, puis elle s'est souvenue que les hommes en général, jeunes de surcroît, ne s'intéressent

guère aux fleurs. Au fond de la vallée le clocher de La Gonfrière a sonné une heure moins cinq, mais il n'a pas paru le remarquer. Assis au soleil, dans le fauteuil qu'elle lui a désigné, il raconte, hésitant, une promenade en plein champ, hésitant, préoccupé et cependant déjà calé dans le fauteuil, comme si sa promenade, justement, trouvait tout naturellement son point de chute dans ce jardin, cette halte chez elle. Elle n'y voit pas d'inconvénient, bien au contraire. Elle dit : "Au fait, vous ne boiriez pas quelque chose ?" Et il accepte, hésitant toujours, mais sans façon : "Un whisky", je veux bien, merci..."

Pleine de gratitude, puis saisie d'inquiétude, elle se précipite dans son pavillon. Du whisky, qui en boit ici ? Elle, ce serait plutôt les vins cuits ou le calva, quant aux visites, hormis Roch... Mais elle finit par dégoter une bouteille de bourbon qui date du temps de celui qu'elle appelait son mari, se souvient des glaçons, remplit en toute hâte une petite coupe de cacahuètes et s'empresse de ressortir plateau en main, comme si c'était rien de moins que le soleil qu'elle portait là-dessus, tel un trophée.

Il est toujours calé dans le fauteuil, préoccupé et désespéré. Oui, voilà, pense-t-elle en rejoignant la table : placidement triste pourrait-on dire, comme ignorant lui-même cette tristesse qui affleure sur son visage et contre laquelle le soleil de juillet ne peut rien, parce qu'il y a toujours un coin au nord que le soleil n'atteint pas, même au plus haut de sa course, même au plus haut de l'année, et que c'est là, pour quelque mystérieuse raison, que ce jeune homme a l'habitude de se tenir.

Ensuite, chacun un verre en main, lui son bourbon, elle un martini, ils ont parlé de la ferme, ils ont parlé de plomberie, ils ont parlé de la fête du bourg — la fanfare, oui, elle l'a entendue, mais elle n'y va pas, non, n'y est jamais allée, vous savez les gens d'ici, bien que dire les gens d'ici soit injuste parce qu'à de rares exceptions près les gens sont partout pareils : pas bons.

Et elle n'a plus la moindre envie de parler de la capitale, de lui faire savoir qu'elle aussi, elle écoute sans regret ce qu'il raconte à propos de cette métropole distante de deux heures à peine en voiture.

"Non", dit-elle, elle est là depuis seize ans et elle y reste, à cause de ses fleurs, à cause de son jardin.

“Oui”, répond-il, et il ajoute qu’en ce qui le concerne, il ne sait pas trop...

Puis soudain il bondit sur ses pieds, tire de sa poche quelque chose, se rassoit, tend sa main par-dessus la table, et s’exclame, goguenard : “D’ailleurs, regardez ce que j’ai acheté, une boussole ! Éloquent, vous ne trouvez pas ?”

Alors elle soupçonne vaguement qu’il est peut-être déjà un peu gris et qu’elle n’aurait pas dû lui servir un deuxième whisky, vu que, très certainement, il n’a rien dans l’estomac, mais vaguement seulement, parce qu’elle aussi se sent légèrement trouble. Ensuite, comme s’en désintéressant brusquement, il a posé la boussole miniature sur la table, s’est renfoncé dans le fauteuil, a regardé autour de lui, murmuré un compliment, murmuré que oui, vraiment, on est bien dans ce jardin...

Pendant un bon moment ils se taisent. Non qu’ils soient arrivés au bout de leur bavardage, ils pourraient trouver mille autres choses à raconter. Mais avec eux maintenant il y en a un troisième, et c’est lui qu’ils écoutent : le jardin éblouissant de lumière, éblouissant de couleurs, avec une brise oui flâne et porte en bandoulière un parfum d’œillet, avec dans le ciel la trace d’un avion comme une arête de poisson, longue trace rêveuse qui se défait lentement dans le bleu myosotis, avec le silence qui n’est pas le silence mais la chaleur renvoyée et tremblotante, avec un bourdon dans son mantelet de fourrure qui ressort un instant du calice pour reprendre haleine puis replonge dans l’or et l’ivresse du pollen... Oh, les ombres se sont retirées dans leur grotte ; elles ne manqueront pas de revenir, tout dévorer, mais pour l’heure elles dorment sous une feuille de rhubarbe, oublieuses de juillet, oublieuses de nous et nous marchons, légers, dans l’univers...

Oui, c’est ce qu’elle se dit, Pauline. Et elle qui sait fort bien ce que les ombres signifient, ce que l’hiver fait du jardin, ce que la vie fait des hommes et ce que la plupart des hommes font de la vie, elle retient son souffle en cet instant miraculeux où les ombres se sont retirées, et elle croit qu’il en va de même pour lui, qu’il écoute cet après-midi de juillet, jusqu’au moment où il s’écrie de la voix étrangement guindée de ceux à qui l’alcool est monté à la tête :

— Alors comme ça, selon vous, Roch n’est pas fâché avec moi !

— Mais pourquoi le serait-il ?

— Bof...

Cette fois, impossible d'en douter, il a un coup dans le nez.

— Eh bien, en voilà une drôle de raison ! répond-elle.

Il rit, et ça tangué. Il rit et veut rassembler ses pensées mais c'est aussi difficile que de saisir un tas d'anguilles vivantes. Enfin il en tient une. Peut-être n'est-ce pas la bonne mais tant pis, il s'exclame :

— Racontez-moi une histoire ! et il ajoute, mi-conscient du ridicule de sa demande, mi-conscient qu'au point où il en est, le ridicule, de toute façon : oui, une chose inouïe, et peu importe qu'elle soit vraie, si elle donne un instant l'illusion d'échapper à notre pesanteur, vous comprenez ?

Elle le regarde, sourcils froncés, puis détourne les yeux, cherche et rencontre les mille plis écarlates et tuyautés de frais d'une grosse tête de dahlia. La pesanteur et l'illusion, elle, elle les nomme l'ombre et le jardin. Et il en faut très peu pour que l'ombre sorte de dessous une feuille de rhubarbe ou de n'importe quoi d'autre, parce que l'ombre n'est pas dehors mais à l'intérieur même du jardin, et elle soupire :

— Je ne connais pas d'histoire, Mathias, je suis désolée, et même si j'en connaissais, je ne saurais pas les raconter. Mais il y a quelqu'un qui sait raconter. Demandez à Roch, il aura sûrement une histoire pour vous. Il n'a jamais refusé son aide à personne, pas même à moi. Il est le seul ici qui m'ait jamais parlé sans arrière-pensée. Il est aussi l'un des rares qui sachent combien c'est dur de vivre, dur et compliqué. S'il était mort chez moi, en ce 20 juillet 1980, je n'aurais plus jamais eu le courage de regarder une fleur en face et encore moins d'en planter

Elle dit encore : “Vous avez entendu Mathias ?” puis elle fait “Oh !” parce qu'il a porté la main à son visage, oscillé, et doucement s'en est allé rejoindre le plateau de la table.

À présent, la tête dans le creux de son bras, il dort : sûr, il en tient une sévère.

Elle quitte la table sur la pointe des pieds ; mais quelques minutes plus tard elle revient, un parasol sous le bras. Elle glisse la hampe dans le trou de

la table, ouvre la grande coupole à rayures avec mille précautions. Voilà, il dort à l'abri du soleil, il en a bien pour une heure sinon deux avant d'émerger.

Elle ramasse sans bruit les verres, les bouteilles, s'arrête trente secondes pour considérer la boussole... regagne enfin son pavillon en essayant de se souvenir de ce que Roch lui a dit à propos de ce jeune homme, mais il n'a rien dit, non, juste qu'il était content que ce soit lui et pas un autre qui ait racheté la ferme.

Puis elle s'assoit dans son salon devant la télé allumée, la bouteille de martini à portée de main. Un match de foot, de tennis, un match en tout cas. Le salon est dans la pénombre des volets rabattus et, au bout d'un moment, c'est comme si la pièce était vide tant elle est loin, rencognée sur son canapé, et seule comme du temps d'avant le jardin, seule comme autrefois à Paris, seule comme elle l'était avec tel homme puis tel autre qui ne l'accompagnait que pour dérober à la vie cette pâle étincelle qu'est le plaisir, et disparaître ensuite sans plus se souvenir d'elle que les morts ne se souviennent. Et même le bruit d'un hélicoptère débitant en rondelles le silence éclatant de ce dernier dimanche de juillet n'a pas réussi à creuser une brèche jusqu'à elle. Après le match il y a eu autre chose ; il semblait que l'image pouvait bouger ainsi sur l'écran jusqu'à la fin des temps ; il semblait aussi que l'alcool ne viendrait jamais à bout de l'ombre que dégorgeaient de nouveau toutes les grottes de son existence. Mais si, il y a sûrement eu un moment où l'alcool a fait son office, comme le cachet qu'elle avale chaque nuit vient à bout de son insomnie. Parce que lorsqu'elle s'est réveillée l'après-midi était presque terminé. Elle a éteint le téléviseur, quitté le salon, s'est glissée dehors, bouche pâteuse, migraine aux tempes. À sa vue, il y a eu comme un murmure dans le jardin, tous ses pensionnaires en un même mouvement se sont tournés vers elle et ont soupiré "enfin !". Alors, les larmes aux yeux, elle a fait le tour de son pavillon pour les saluer un à un : les rosiers "Queen Elizabeth", les géraniums, les zinnias, les dahlias "Héloïse", les bégonias doubles, de toute beauté cette année. Bien sûr, sous la coupole rayée du parasol il n'y avait plus personne, mais c'était sans importance, les chats se sauvent sitôt lapée la dernière goutte de lait et c'est bien qu'ils se sauvent. Et puis, comme d'habitude, elle a fini par s'arrêter devant son rond de pelouse, au centre

duquel il n'y a toujours pas d'arbre pour remplacer le pommier. C'est qu'elle voudrait y mettre quelque chose de tout à fait joli et n'arrive pas à se décider. Une fois l'arbre planté, n'est-ce pas, il est là pour longtemps, alors il faut réfléchir, bien réfléchir.

OceanofPDF.com

VII

Une fontaine ou plus exactement un jet d'eau.

Et Mathias, accouru, regarde avec stupeur s'élever ce jet d'eau de la conduite crevée. La pression est forte, le chuintement continu, le panache haut de vingt bons centimètres et la flaque s'arrondit à toute allure, bien que le sol soit en terre battue.

Mais le pire, naturellement, c'est que le parpaing est tombé sur le conduit juste en deçà du compteur, de sorte qu'il n'y a pas moyen d'interrompre ce qui est moins une fuite qu'un petit geyser furibond. Il s'accroupit, prend le tuyau à pleine main, serre tant qu'il peut. Ça gargouille dans sa paume, il sent l'eau se précipiter, ce flux qui vient de là-dessous, que rien ne peut arrêter et qui jaillit entre ses doigts, il en est blême.

Il a d'abord entendu un gros bruit sourd, puis immédiatement après le chuintement, la formidable pression libérée, il a lâché la masse avec laquelle il démolissait la cloison attenante, est ressorti de l'appentis, a foncé dans la maison, couru dans le cagibi qui un jour peut-être sera une salle de bains et, de là, par le trou ouvert entre deux pans de bois s'est glissé dans l'ancienne laiterie, a découvert le désastre : à côté du parpaing qui a rebondi, le tuyau crevé en amont du compteur installé au ras du sol, et le jet de vingt centimètres.

Il s'en serait arraché les cheveux, donné des coups de pied. Pas un pépin, pas la moindre fuite depuis le début et un robinet d'arrêt, tel un garrot prévenant toute hémorragie, monte victorieusement vingt mètres plus loin : pas peu fier de sa prudence, de l'avance méthodique de ses travaux !

Il en pleurerait de rage, bondit à la recherche d'une serpillière, revient, enrobe le tuyau, la pression s'étrangle, glougloute bizarrement, trempe en un quart de seconde le torchon de plancher tire-bouchonné, cherche son chemin, transperce, et de nouveau le jet d'eau ! Il patauge, sous peu l'ancienne laiterie sera totalement inondée, alors il bondit, fonce de

nouveau, jusqu'au téléphoné cette fois : “Roch ! Est-ce que vous savez comment on coupe l'eau en deçà du compteur ?”

Roch est arrivé en dix minutes à peine, à croire que la vieille Fiat s'était senti pousser des ailes à la perspective de reprendre le chemin du Domaine.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— L'arrêt extérieur est enterré à la limite du potager, je ne sais plus trop où. De toute façon, il faut un outil spécial pour fermer la vanne et c'est Germain qui a tout ça. l'outil en question et les plans des adductions reportes sur son calepin. il n'était pas chez lui mais j'ai fait prévenir, envoyer un gamin à sa recherche.

— Bon, marmonne Mathias, alors qu'est-ce qu'on fait ?

— Une rigole.

Ils se sont mis à creuser dans le sol en terre de la laiterie. Mathias un bassin autour du jet d'eau, Roch un conduit en direction de la porte, mais parvenus au seuil ils ont découvert que celui-ci était fait d'un énorme bloc de pierre dissimulé sous une couche de terre, ils se sont donc remis à creuser un coude, une dérivation menant droit au pied du mur, dont ils ont fait sauter au burin le ciment puis descelle trois silex. Sur leurs talons, l'eau les suivait comme les rats dans le conte le joueur de flûte Elle avait déjà rempli le bassin, le canal miniature, et lorsque finalement ils ont abaissé la brèche dans le mur, elle a couru se déverser dehors. Naturellement, dedans, tout est trempé, boueux. Mais le geyser furibond a beau se démener, continuer de lancer sa pression à vingt centimètres de hauteur, cracher comme un dragon sa force obscure, la catastrophe est circonscrite, précairement peut-être, mais pour l'heure prisonnière du creux et de la faible pente du conduit artificiel qui l'emmène à l'extérieur. Alors ils se redressent, essoufflés. De part et d'autre de la rigole, ils contemplent leur ouvrage. Au fond le jet qui retombe avec mille éclaboussures et un bruit de cascade dans le bassin plein à ras bord, le canal domestique qui coupe la pièce en deux, le petit cours d'eau qui se précipite sous le mur, et la terre poussiéreuse qui absorbe tant bien que mal l'inondation.

“Eh bien, voilà qui n'est pas ordinaire, murmure Roch, une fontaine en plein dans la laiterie...”

Mathias aussi trouve cette installation hydraulique un tantinet insolite, mais surtout il se demande ce que Roch pense de la cloison à demi démolie, de l'ouverture pratiquée entre deux pans de bois, bref, de son ancienne ferme transformée en un invraisemblable chantier, avec de surcroît ce tuyau pété.

— Bon, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? dit-il derechef, d'une voix à peine audible.

— Maintenant ? Eh bien, maintenant on attend Germain, en espérant qu'il ne soit pas parti à la pêche dans un coin connu de lui seul.

Ils se sont donc assis côte à côte sur le seuil du local, autrement dit par terre, quasiment à hauteur d'herbe, tournés vers le pâturage du Confluent, sur lequel les cumulus, qui transitent d'ouest en est en ce mardi matin, projettent leurs ombres silencieuses.

Roch observe la lisière lointaine des arbres, le long de la rivière. Comme si Germain devait forcément remonter de la Charentonne : un point se détachant soudain au bout de leur regard, droit devant, dans l'immobilité ombreuse de la berge, un point se transformant peu à peu en une forme indistincte, qui le demeurera encore un bon moment, indistincte, haute d'un ou deux centimètres, mais progressant de toute évidence vers eux à travers la prairie, devenant insensiblement la silhouette d'un homme qui avance, tandis que l'herbe un instant ouverte se referme derrière lui. Et puis brusquement, alors qu'ils commenceront de deviner, de discerner, de penser que cet homme en marche est bien celui qu'ils attendent, brusquement plus rien, parce que la colline, à mi-pente, accentue sa courbe et qu'ils sont assis par terre, alors plus rien comme si le point, la forme, la silhouette n'avaient été qu'un mirage, une illusion née de leur désir de voir cet autre se ramener, et le vaste pâturage de nouveau désert, avec juste l'ombre mouvante des nuages sur les grandes herbes jaunes que personne, cette année, n'aura fauchées. Et ce, pendant suffisamment de temps pour que l'œil se prenne à douter de ce qu'il a vu, et même finisse par se lasser d'attendre, de regarder, de sorte que, quand l'homme surgira enfin à mi-corps, puis tout entier devant eux à une trentaine de mètres de la ferme, parfaitement identifiable, les traits de son visage et chaque détail de son vêtement inscrits dans la réalité indubitable de ce mardi midi, ils se demanderont : mais d'où il sort ?

Comme s'il n'était pas venu de là-bas jusqu'à eux mais était né silencieusement des grandes herbes jaunes, à l'instant même.

— Vous croyez qu'il viendra par là ? demande Mathias.

— Non, il n'arrive jamais par où on l'attend...

Le propos est énigmatique mais la voix tranquille, songeuse, et Mathias se risque :

— Quelle connerie, hein ?

— Quoi ?

— La conduite d'eau...

— Oh, elle en a vu d'autre !

— Qui, la conduite ?

— Non. la ferme. J'y ai fait pas mal de conneries moi aussi, mais c'est une bonne maison... Tenez, qu'est-ce que je vous disais, regardez qui est là !

Le Germain en personne, sur leur droite, tourne l'angle de la ferme. Et Mathias se demande d'où il peut sortir, en effet, le chemin étant à l'opposé, et le terrain, de ce côté, clos par une haie de frênes et d'épine noire.

Passée à son épaule, la bandoulière d'une musette en toile et, dans sa main droite, une sorte de gaffe en métal : Germain s'approche sans se hâter, réjouit dans sa graisse placide et tout auréolé de cette odeur de rance qu'il trimballe partout après lui.

Us font le tour de la maison, Roch en tête, Mathias en second, Germain en remorque parce qu'il s'est attardé devant la porte de la laiterie, sans toutefois que le jet d'eau, la rigole et le reste aient paru le surprendre. Il est vrai que l'eau, stagnante, courante, suintante, bénite, potable ou pas. ça le connaît.

À présent ils sont sur l'ancien potager, là où Roch croit se souvenu que la prise d'eau est enterrée. De sa vareuse crasseuse Germain a sorti un calepin non moins crasseux qu'il consulte, toujours souriant, toujours placide, comme s'il n'y avait pas urgence, comme si des litres et des litres de flotte n'étaient pas en train de s'échapper et de se déverser.

Ils sont tous les trois en pied regroupés — étrange bouquet —, penchés sur ce calepin à spirale dont Germain tourne lentement les pages. L'ensemble du réseau de la commune y est dessiné de feuillet en feuillet, à ce qu'il paraît. "Et t'y comprends quelque chose à tes gribouillis !" s'impatiente Roch, mais l'homme ne se formalise pas, il sait, et sait aussi que lui seul sait. Il continue de feuilleter ses petits schémas maculés de toutes sortes de substances — interminablement, avec délices. Mathias finit par se reculer : Dieu, c'est pas croyable ce qu'il empeste... et Roch finit par s'exclamer : "Bon, alors ?"

Alors Germain avance soudain de deux grands pas et dit : "C'est là, juste là, y a plus qu'à creuser", tandis que Mathias aperçoit dans la musette abandonnée sur l'herbe, molle et entrouverte, l'œil rond d'un poisson.

Ils se sont décidés pour la pioche plutôt que pour la fourche-bêche. Il n'a pas beaucoup plu ; Fondée de dimanche, buée à longs traits par la végétation, n'a pas eu le temps de s'infiltrer très profondément. La terre est sèche, compacte sous les grosses touffes d'herbe et l'entrelacs des racines. Pourtant il faut y aller doucement et ils y vont donc à la binette, tantôt Roch, tantôt Mathias, puis ils tombent pile dessus : la prise d'eau est bien là, Germain rayonne, pavoise et, derrière eux dans la musette, le poisson regarde toujours le ciel.

Le bruit de l'eau cesse net. Et maintenant qu'il a cessé, ils s'aperçoivent qu'ils y étaient habitués : ça fait un trou dans le silence.

Bon, fait Roch. Oui, dit Mathias. Mais ils ne savent pas comment poursuivre. Seul Germain n'est pas gêné. Lui n'a rien à dire et rien non plus à taire, il rayonne toujours, et son visage replet, couleur de cierge, évoque une lune pleine.

Roch retourne jeter un coup d'œil dans la laiterie. Mathias *idem*. Quoi d'autre ? Car la Fiat est toute proche, dix pas à peine, et ce n'est pas seulement qu'ils n'ont plus personne à attendre, plus rien à faire, ils n'ont plus la moindre raison de demeurer ensemble.

— Faudra téléphoner dès quatorze heures, dit Roch.

— C'est fait, répond Mathias, m'ont promis de passer dans l'après-midi...

— En ce cas, murmure Roch puis, se retournant, il lance d’une voix forte, je te remonte au bourg ?

Gaffe en main, musette de nouveau à l’épaule, Germain se ramène : “C’est pas d’refus”, dit-il et il se marre.

Oui, une pleine lune. Et jamais personne n’a compris ce qui l’amuse ainsi à tout bout de champ — rien, sans doute, c’est sa manière — ni comment on peut sentir le rance à ce point sans s’incommoder soi-même. Mais déjà il trône sur le siège avant de la Fiat, la musette sur les genoux et le poisson dedans. Alors Roch s’installe au volant, claque la portière, glisse la clé dans le contact, quand Mathias, légèrement penché vers la vitre ouverte, bredouille soudain :

— Peut-être que vous pourriez repasser en fin d’après-midi, si vous n’avez rien de mieux à faire...

Roch a dit oui, hoché la tête et dit oui. Pourtant il évite le rétroviseur, tandis que la Fiat s’éloigne, passe le hangar, il sait que Mathias est toujours en haut du chemin, le regarde partir, c’est pas qu’il soit fâché, mais revenir ici, à quoi bon ? La conduite crevée, un cas de force majeure, mais revenir en fin d’après-midi, pour quoi faire, pour quoi dire ? Ne s’est-il pas promis d’être raisonnable, dix jours plus tôt ?

Maintenant il peut bien regarder dans son rétroviseur, la Fiat a rejoint la route, traversé le bois, laissé derrière elle le pavillon de Pauline, dans le petit miroir il n’y a ni jeune homme tombé dans le coin par hasard ; simplement par hasard, ni trio de soûlards en quête d’une bestiole, renard ou pas, à massacrer, ni ferme innocente ni hangar orgueilleux, ni pâturage à l’abandon, bouffé par le chiendent, il n’y a plus qu’un ruban de route ensoleillée qui les ramène au bourg, lui et Germain.

— À propos, marmonne Roch, c’est toi qui sens comme ça ou c’est ce que tu trimballes dans ta musette ?

— Mot, je sens rien...

— Eh bien alors, si c’est le poisson que t’as là-dedans, t’as intérêt à le manger vite fait !

L'homme se marre ; visage couleur de cierge et cette intense, écœurante odeur de rance qui a envahi toute la voiture, maigre la vitre baissée. Mais Roch se tourne soudain vers lui : n'empestait-il pas de la même manière, au point qu'il en avait eu un haut-le-cœur, pendant que cet autre le détachait du frêne où trois gamins l'avaient ligoté !

Oui. des gamins, treize, quatorze ans, bien que l'un d'entre eux et lui-même peut-être aient déjà eu une ombre brune sur la lèvre. C'était ça, bien ça, une expédition au Domaine, s'approcher au plus près de la ferme pour épier cette femme dont tout le monde ne parlait plus qu'à voix basse...

“Tu te souviens, Germain, que ce jour-là tu m'as détaché, bon Dieu, tu cocottais dur, déjà, à treize ans ! Les autres m'avaient flanqué une raclée, ou plutôt c'était moi qui m'étais précipité sur eux, je ne voulais plus y aller, les granges étaient en vue et soudain ce n'est pas seulement que je ne voulais plus, je ne voulais pas non plus qu'ils y aillent, c'était sale, ce qu'on avait décidé de faire, bien plus sale que ta crasse, aller la regarder sous le nez dans son désastre, mais ils étaient trois et ils ont eu le dessus, d'où ont-ils sorti du fil de fer ? Je n'en sais rien, ils m'ont collé contre un arbre, lié les poignets, est-ce qu'ils s'y sont risqués, ensuite, jusqu'à l'arrière de la ferme ? Après ils s'en sont vantés mais peut-être avaient-ils simplement pris le large, on s'était fichu une sacrée peignée, tu te souviens Germain ? C'est toi qui m'as détaché... À l'époque, déjà, t'arrivais sans qu'on t'entende ni qu'on te voie approcher, dissimulé dans un pli de la route ou par la croupe d'un pré, et soudain là-devant, comme la lune quand se déchirent les nuages...”

L'homme n'acquiesce ni ne dément. Peut-être n'a-t-il pas compris ce que Roch, si ému dans son souvenir et la saisissante acuité de ce souvenir qu'il en a arrêté la voiture, vient de raconter, ou peut-être a-t-il parfaitement compris et est-il déjà passé à autre chose, car il est moins borné qu'imprévisible, sans suite, sans liaison, pur coq-à-l'âne.

Mais Roch aussi, à présent, saute de-ci de-là comme sur les pierres d'un gué, de souvenir en souvenir qui, tous, ont trait à l'histoire de celle qui a fait le Domaine d'Estère, cette histoire-là, comme à l'origine de sa propre vie, de son propre destin, loin, si loin, par-delà le jeune homme de Paris, le hangar et Marlin, par-delà la ferme à colombage et ce qui n'est plus

aujourd'hui qu'une mesure, par-delà quarante-cinq ans de travail acharné, par-delà son propre mariage et ses enfants, dont pas un n'est resté à la terre, par-delà le pommier arraché, qui n'était alors sûrement qu'un arbrisseau : oui, de souvenir en réminiscence et de réminiscence en imagination comme sur les pierres d'un gué, celui-là, peut-être, qu'emprunte le renard pour passer du rêve à la réalité puis de nouveau de la réalité au rêve.

“Et tu sais, Germain, je ne l'ai jamais vue, la fille Estère, ni avant ni après ce jour...”

Mais l'autre, feignant de ne rien savoir, s'exclame doucement : “Ça, pour un beau poisson, c'est un beau poisson, i'fait au moins dans les deux livres !”

VIII

— Bon ! dit Roch.

— Oui ? fait Mathias.

— J'ai un petit quelque chose à vous raconter.

— Oh, vous, vous avez vu Pauline...

— Oui, hier, au supermarché.

— Et elle vous a dit...

— Pas grand-chose.

— Que parfois comme un môme, et de préférence quand j'ai bu deux whiskies, je veux qu'on me raconte une histoire !

— Que parfois, comme n'importe qui, votre silence vous pèse.

— Et vous avez justement quelque chose à me raconter.

— Oui.

— Une histoire de renard ?

— Non.

— Et elle commence comment ?

— Comme toutes les histoires, par un homme qui a un nom et un prénom.

IX

Hippolyte Estère avait toujours été un homme conciliant. Quand le vent tournait, il tournait avec lui-même si la bourrasque le poussait alors à l'opposé de la direction qu'il avait suivie jusque-là. Sa phrase favorite, devenue avec l'âge sa devise, était : Suffit de se faire à l'idée. Pourtant les contrariétés, les épreuves, les revers ne l'avaient pas épargné, mais face au pire des malheurs, à chaque fois il avait quand même réussi "à se faire à l'idée" et, après le décès de sa deuxième épouse, morte en couches, il avait goûté vingt ans de tranquillité, comme si la vie, écœurée de tant de docilité, s'était finalement décidée à le laisser en paix.

Dans sa cinquante-neuvième année, il s'était tué en tombant du haut de l'échelle de son grenier, et cet accident aussi stupide que brutal ne lui avait même pas laissé dix minutes pour s'habituer à l'idée qu'il n'était pas éternel. En outre, il n'avait rien à faire sur cette échelle, sa fille aînée s'occupant de tout avec une efficacité remarquable, qu'il s'agisse de piéger les souris du grenier, de négocier le lait de leurs vaches ou d'acheter des terres supplémentaires afin que le Domaine s'étende jusqu'à la Charentonne et devienne le Domaine d'Estère, ce dont lui-même ne s'était jamais soucié.

Il est vrai qu'à l'origine Hippolyte n'était pas destiné à reprendre l'exploitation familiale. À quatorze ans, ses parents l'avaient placé en apprentissage chez un bourrelier et sa voie semblait toute tracée : travailler pour le compte de cet homme pendant des années et, un jour peut-être, ouvrir son propre négoce dans un village voisin.

Hippolyte n'avait rien contre ce destin préfabriqué. Il ne voyait pas non plus d'inconvénient à ce que ce soit son frère aîné qui reprenne la ferme. Là aussi, là déjà, il suffisait de s'habituer à l'idée qu'on n'était que le cadet et, ma foi, à fréquenter cette idée depuis sa naissance, l'assimiler avait été tout naturel. Pourtant huit ans plus tard, alors que son futur rectiligne d'ouvrier bourrelier lui était devenu familier et que son patron lui avait fait la grâce de le reprendre après son service militaire, le malheur avait frappé trois coups, comme au théâtre, et son existence avait brutalement bifurqué.

Tout avait commencé par la disparition des parents. La mère d'abord, le père ensuite, à six mois d'intervalle. Néanmoins, s'agissant de gens âgés et usés comme l'étaient ces deux-là, l'exception eût été qu'ils aient vécu beaucoup plus longtemps. Hippolyte ne s'étonna donc pas. Les enfants succèdent aux parents comme les lundis succèdent aux dimanches et, dans cette vie, chacun connaît à tour de rôle son lundi et son dimanche. Le deuxième malheur, en revanche, avait été beaucoup plus troublant.

Un an après la disparition des parents, Hippolyte avait enterré son frère. Qui lui avait flanqué son poing sur la tempe à toute volée ? Comment cette bagarre avait-elle commencé et pourquoi son aîné s'y était-il trouvé mêlé ? Il ne le sut jamais. Le bourg, à la fin du siècle dernier, comptait trois cafés, dont deux quasiment face à face, de part et d'autre de la rue principale, et un troisième situé un peu à l'écart, à l'une des sorties du village, après les bâtiments de la verrerie. Dans celui-là, on buvait plus encore qu'ailleurs et on jouait aux cartes à tant du point, un point que la piécette donnée le dimanche au curé n'aurait sûrement pas suffi à payer. Ce lieu mal famé attirait tous les braillards des environs et le frère aîné était un habitué, le coup de poing assassin ou malencontreux à la tempe, c'était là qu'il se l'était chopé.

Cette fois Hippolyte eut du mal à se faire à ce deuil qui le projetait pour ainsi dire en première ligne, alors qu'il avait toujours vécu dans l'idée que sa place était en retrait, derrière son aîné. Au centre de son inquiétude, il y avait bien sûr cette ferme qui n'aurait jamais dû lui revenir et, lui revenant pourtant, lui imposait soudain d'endosser les droits et les devoirs d'un autre, de se glisser du jour au lendemain dans une vie et un destin qui lui étaient complètement étrangers. Le soir de l'enterrement, il alla trouver son patron pour lui annoncer qu'il le quittait. Celui-ci hocha la tête, le fit asseoir et lui demanda s'il préférerait vraiment être paysan plutôt qu'artisan. Hippolyte ne sut que répondre à cette question qu'il ne s'était jamais posée. Eh bien réfléchis, mon gars, reprit le bonhomme, parce que te voilà seul maintenant, seul, majeur et libre de tes obligations militaires, alors rien ne t'empêche de louer le Domaine et d'en toucher le fermage, ou même de le vendre. À ces mots, Hippolyte ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Puis il se rendit compte que son menton tremblotait et il serra les dents. Enfin il se

leva, salua d'une main moite et rentra chez lui, ce chez-lui qui l'avant-veille encore était chez son frère.

Arrivé à la ferme, son front était brûlant de fièvre. Les paroles du bourrelier lui avaient donné une sorte d'éblouissement. Sans doute le bonhomme avait-il prêché pour sa chapelle, se séparer d'un ouvrier auquel il avait tout appris et sur lequel il commençait prudemment à se reposer ne le réjouissant pas du tout. Il n'empêche, grâce à lui, Hippolyte avait entrevu pour la première fois la possibilité de "faire à son idée" au lieu de "se faire à l'idée", autrement dit reprendre l'exploitation familiale mais uniquement si tel était son bon plaisir, ou au contraire continuer chez son patron si cela lui chantait, mais aussi, mais encore, mais plus inouï encore et pourtant aussi accessible que le reste, se débarrasser de la ferme sans pour autant retourner chez le bourrelier et, bien qu'il ne fût jamais allé nulle part, hormis à l'autre bout du département où il avait fait son service militaire — ou justement parce qu'il savait à peine à quoi ressemblait ce bout de département dont il ne connaissait qu'une caserne — ramasser ses sous, monter à Paris, s'offrir un peu de bon temps, puis reprendre son baluchon et, pendant un an ou deux, voir du pays, vagabonder.

L'alcool monte vite à la tête de qui n'en a jamais bu, la liberté *idem*, et Hippolyte dut se coucher. Rien qu'à la sentir là, toute proche et offerte, il en titubait. Il s'endormit comme une masse sur ce qui devait être le rêve le plus fou de sa vie et l'unique d'ailleurs bien vite oublié : rejoindre d'un bond sa liberté, lui emboîter le pas et, bras dessus, bras dessous, voir le monde avec elle.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit noire. Sa fièvre avait baissé mais elle se concentrait bizarrement dans sa joue droite. Il se tâta. Sa mâchoire était salement enflée. Il s'assit sur le bord du lit, tendit la main vers le bougeoir posé sur une chaise à son chevet, craqua une allumette et, à la lueur de sa chandelle, alla directement au miroir qui était suspendu dans la cuisine, à côté de la pierre à eau. Pas de doute, il avait une chique. Pendant qu'il dormait, un abcès s'était formé à la base d'une molaire, maintenant il était énorme et tout le côté droit de son visage était déformé par cette grosseur qui irradiait le mal et la fièvre.

Le mal, Hippolyte ne le sentit pas tout de suite. Comme la plupart de ses contemporains, il était dur à la souffrance. Il s'étonna de s'être endormi habillé, s'étonna d'avoir son costume des grandes occasions sur le dos et, enfin, se souvint de tout : le frère, l'enterrement, les conseils du bourrelier et une douleur affreuse lui déchira la joue au même moment. Il grimaça, ralluma le feu dans Pâtre et mit de l'eau à chauffer. Ce n'était pas la première fois qu'il avait mal aux dents. La douleur, il le savait, pouvait atteindre de tels sommets que la vue se brouillait. Fallait donc que l'abcès crevât au plus tôt et, pour l'y aider, il ne connaissait qu'une méthode, les décoctions de sauge.

La première gorgée de cette mixture brûlante lui fit l'effet d'une insulte invraisemblable tant il y avait en elle de cruauté. Il utilisa la moitié de sa préparation et se laissa tomber sur une chaise, souffle court, joue droite dans sa main droite, coude sur la table. Son autre joue, il préférerait ne pas y toucher, ne pas même la frôler. La chaleur et la sauge avaient sonné la charge. L'abcès mûrissait méchamment et la douleur grimpait en flèche. À présent la moitié de son visage n'était plus qu'un champ de bataille et, en dehors de la lutte sans merci qui se livrait sur ce théâtre purulent, plus rien ne comptait, ni le monde ni la nuit ni l'aîné enterré au cours de l'après-midi, et encore moins la ferme ou un certain bourrelier : à la lueur dansante des flammes de l'âtre, le front d'Hippolyte brillait de sueur.

Alors qu'il commençait de perdre courage, l'abcès creva. À l'affût comme il l'était, il le sentit aussitôt. Cette première rémission n'avait pourtant rien de spectaculaire. C'était une sorte de détente imperceptible dans sa mâchoire chauffée à blanc, un tout petit espoir qui ressemblait à la première nuance de l'aube, incertaine, maussade et grise. D'ailleurs la douleur était toujours aussi vive, à cette différence près qu'elle ne jaillissait plus du centre de l'abcès mais pesait et palpitait tout autour. Hippolyte se traîna jusqu'à la pierre à eau, baigna à nouveau sa bouche et, brusquement, sentant à quel point il était épuisé, comprit que le pire était passé. Chancelant, il regagna la chaise sur laquelle il se laissa tomber et reprit automatiquement la même position, coude droit sur la table, main gauche sur sa cuisse. De temps en temps ses doigts se crispaient et pinçaient durement sa chair à travers l'étoffe de son pantalon des jours de fête, mais il s'en apercevait à peine.

Le feu mourait dans l'âtre et l'aube blanchissait les carreaux de la fenêtre qui donnait à l'est, lorsqu'enfin, la douleur lâchant prise, Hippolyte retrouva l'usage de la pensée, du souvenir, et donc de ces mots qui vous abandonnent lâchement au plus fort de la douleur. Brusquement il se rappela qu'un type qui vendait des onguents lui avait raconté que les dents renferment un nerf, et que c'était ce nerf qui, en se débattant, provoque abcès et douleur jusqu'à ce qu'il meure. Alors la dent n'était plus qu'une dent morte, elle aussi, même si elle ne vous tombait pas de la bouche immédiatement, même si on pouvait continuer à mâcher la vie avec, comme si de rien n'était.

Aux premiers rayons du soleil, le mal avait disparu, le nerf était mort. Hippolyte se traîna jusqu'à sa chambre et changea de vêtements. Revenu dans la cuisine, il chercha un instant ses galoches et, ne les trouvant pas, chaussa celles de son frère. La veille, il avait oublié de traire les vaches. Certaines avaient meuglé toute la nuit. Maintenant elles meuglaient toutes en chœur et maintenant il les entendait, plein de honte à l'idée de ce que penseraient les voisins. Il sortit et se dirigea d'un pas pesant vers ce qui était désormais son étable et ses vaches. Un quart d'heure plus tard, le front appuyé contre un vaste flanc palpitant et chaud, il dormait comme un sonneur et, s'affaissant peu à peu sur le trépied qu'il avait sous les fesses, il s'écroula soudain à terre, renversant au passage le seau de lait et effrayant l'animal qui, en un brusque écart, écrasa sous l'un de ses sabots un pouce et un index.

De cette nuit mémorable au cours de laquelle tout aurait pu changer et rien, pourtant, n'avait changé, parce qu'il est plus facile de se faire à l'idée que de suivre son idée, surtout quand celle-ci vous parle de liberté, Hippolyte ne retint que sa rage de dents et les deux doigts de sa main gauche écrasés. Le tout prit place au rang de ces anecdotes qu'on raconte sans jamais se lasser, mais dont chacun se lasse dès la deuxième audition. Ainsi, quand sa fille aînée souffrit à son tour d'abcès dentaires, elle préféra se taire plutôt que d'endurer, en plus de sa douleur, l'inévitable récit paternel dans lequel figurait immanquablement la perte du pouce et de l'index. Hippolyte partageait en effet avec la première de ses filles une mauvaise dentition, unique trait commun, semblait-il, entre lui et cette grande fille âpre qui dirigea la ferme à la place de son père dès ses treize ans et, peu à peu, domina ce père comme elle régentait le Domaine, tant et

si bien que très vite, lorsque les gens parlaient d'Estère, c'était elle qu'ils désignaient et non plus Hippolyte, oubliant qu'elle avait un prénom et oubliant avec les années jusqu'au souvenir de ce prénom.

Or, peu après cette nuit dramatique, Hippolyte décida de se marier. À vingt-six ans, il en savait pourtant à peine plus long sur les femmes que sur la liberté, autrement dit la moitié du genre humain demeurerait pour lui une idée vague, que le souvenir de sa mère embrouillait plus qu'il ne précisait, car bien évidemment cette idée, toute vague qu'elle fût, était source d'un trouble obscur impossible à associer à sa mère. En réalité, si le frère aîné n'avait pas eu une propension au jeu et à la boisson, si le coup de poing qui l'avait étendu raide mort avait dévié dans sa trajectoire de trois petits centimètres, ou si ce jour-là, dans l'arrière-salle d'une gargote, le trois de carreau était sorti à la place de la dame de pique, bref, si le malheur, via cette disparition, n'avait pas collé sa patte griffue sur Hippolyte, probable que celui-ci aurait vécu encore longtemps avec ce mystère féminin sans y aller voir de plus près. Mais, tel un chat dénichant une souris, le malheur s'était brusquement arrêté sur notre homme, bien décidé à ne plus le lâcher. L'ancien apprenti bourrelier redevenu paysan par "la force des choses" — variante de sa phrase favorite — se prit donc à songer au mariage après qu'un matin, attablé dans sa cuisine, l'idée lui fut venue qu'il était désormais l'unique survivant de cette famille, l'ultime rejeton d'une vieille souche qui, trop souvent émondée par la mort ou affaiblie par des filles renforçant de leur sève d'autres lignages, avait dépéri de génération en génération, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus à des kilomètres à la ronde qu'un seul Estère : lui, Hippolyte, mâchouillant un quignon de pain au petit matin sans même pouvoir le partager en imagination avec un parent, fût-il éloigné, estropié ou haï. Cette solitude l'impressionna énormément. Il ne pensa pas un instant qu'il pourrait s'y habituer. Restait, bien sûr, à trouver une fiancée. Et Hippolyte était si embarrassé à ce sujet qu'il était prêt à accepter la première venue et la plus quelconque pour peu qu'elle vînt d'elle-même et sût enfanter. Mais à quelque temps de là, se rendant au marché de Langles qui était déjà à l'époque l'un des plus importants de la région, il tomba sur Antoinette qui, par bien des côtés, était loin d'être une petite personne ordinaire.

Le rire d'Antoinette était aussi vaste que ses hanches. L'entendre rire, c'était comme la regarder marcher ou vice versa, on se demandait comment elle faisait en hiver, quand le ciel traînait sa grisaille sur la terre désolée, pour continuer de rire avec un tel bonheur et se déplacer avec tant d'assurance chaloupée, car cette femme était un véritable après-midi d'été : ample, enjoué, odorant, même si en la fréquentant, on s'apercevait très vite que derrière cette gaieté insouciante et facile il y avait quelque chose qui ressemblait à une porte solidement fermée. Pourtant, dès l'abord elle éblouissait et bien peu allaient au-delà, puisque, servante à l'auberge de la Cloche d'or, ses admirateurs, ses conquêtes, ses soupirants étaient pour la plupart de passage, le temps d'une nuit ou d'un repas. C'est là qu'Hippolyte la découvrit. Tout à ses projets de mariage, il fut subjugué abasourdi. Il toucha à peine au déjeuner qu'elle lui servait, c'était elle qu'il dévorait, yeux écarquillés, bouche entrouverte comme à chaque fois que quelque chose le dépassait. Antoinette ne refusa pas cet hommage insistant ; elle se contenta d'en rire comme à son habitude, d'autant qu'elle connaissait le pouvoir de ce rire. Hippolyte finit par quitter l'auberge et Antoinette l'oublia : on travaillait beaucoup, à *La Cloche d'or*, les jours de marché. Mais lorsqu'il réapparut sur le coup de quatre heures, elle le remit aussitôt, sa mémoire étant aussi vive que son coup d'œil. La salle était déserte, Antoinette donnait un coup de balai, et Hippolyte s'assit dans un coin pour ne pas la gêner.

De la rue de Bec-Ham à celle de l'Abreuvoir, dont les maisons, pieds dans l'eau, bordent la Risle, de l'église Saint-Martin au champ de foire peu à peu redevenu le gros ventre vide de la ville, il avait déambulé sans plus se soucier de ce qui se passait autour de lui qu'il n'avait touché à son déjeuner. Puis, lorsque Langles s'était assoupi dans le creux le plus creux de l'après-midi, il était retourné à l'auberge d'un pas de somnambule.

Antoinette poursuivit son balayage sans se presser. Ensuite elle passa un chiffon humide sur les tables. Enfin elle s'approcha d'Hippolyte et celui-ci., bafouillant et inondé de sueur, lui demanda en un souffle un petit entretien privé. Antoinette salua cette bizarrerie de son beau rire et accepta.

Une demi-heure plus tard dans l'arrière-cour de *La Cloche d'or*, Hippolyte, rouge et répandu comme une pivoine épanouie, achevait à son intention le récit de sa courte vie, l'inventaire détaillé de ses biens et.

péniblement, formulait sa demande en mariage. Sur ce, une autre servante apparut dans cette même cour pour y vider un baquet d'eau sale et Antoinette la héla. Main sur la hanche, elle lui apprit que "ce monsieur de la campagne, qui n'avait rien trouvé dans la matinée à la halle aux volailles, entendait pourtant ne pas rentrer bredouille chez lui, et se proposait donc de l'épouser".

Dans les dix minutes qui suivirent, toute l'auberge riait à gorge déployée de cette impayable plaisanterie. Sauf Hippolyte, revenu sur les pas de son éblouissante dans la salle de l'auberge qui s'emplissait de nouveau, maintenant que l'après-midi touchait à sa fin. Pour le plus grand plaisir de l'assistance, Antoinette le libéra en lui promettant de lui donner une réponse le lendemain. On s'amusa toute la soirée, à *La Cloche d'or*, de cette histoire. Il y eut même quelqu'un pour organiser des paris. Reviendrait-il ? Ne reviendrait-il pas ? Serait-il assez niais pour leur offrir gratis une autre rigolade ? Antoinette riait, elle aussi, et, dans l'hilarité générale, personne ne remarqua que sa démarche était moins assurée qu'à l'ordinaire et que son rire, à la remorque des autres, était plus songeur qu'enjoué. Peut-être, parce que, au-delà de son côté cocasse, tout le sérieux pitoyable de cette demande en mariage lui était enfin apparu, et peut-être aussi parce qu'elle commençait à comprendre que si jamais ce type rappliquait, elle aurait sans doute intérêt à dire oui.

Ce qu'elle fit, le lendemain, devant une dizaine de témoins, lorsque Hippolyte, exacte réplique du somnambule de la veille — costume sombre et crissant des grandes occasions, visage empourpré, lèvres bâillantes et chapeau à la main —, se présenta à *La Cloche d'or* au moment précis où l'église Saint-Martin sonnait six heures, à croire qu'il avait pris rendez-vous non seulement avec tous ces gens qui l'attendaient pour s'amuser à ses dépens, mais avec le malheur également, qui n'était pas encore, loin s'en fallait, dégoûté de lui.

Donc, elle dit oui. Oui au mariage, oui au bonhomme, oui à cette ferme où elle n'avait jamais mis les pieds, et elle dit oui de telle manière que le brouhaha qui avait salué l'arrivée d'Hippolyte se transforma bientôt en un silence médusé, tandis que les rires qui avaient anticipé leur plaisir s'éteignaient un à un. Dix jours plus tard Hippolyte l'épousait. Neuf mois plus tard, elle lui donnait une petite fille. Et un mois après cette naissance,

ayant retrouvé l'éclat de son rire et toute l'assurance balancée de sa démarche. elle disparaissait avec un journalier qui travaillait dans le coin.

Le coup fut rude pour Hippolyte plus rude encore que lorsque le Domaine lui était tombé dessus. Mais il rejoignit la rage de dents et la main mutilée au panthéon des infortunes que celui-ci se plaisait à raconter comme d'autres reviennent sans cesse sur un billet de loterie gagnant qu'ils ont eu un jour en poche. À force de redites, son récit s'affina, se concentra, trouva sa quintessence dans quelques phrases choisies et, parvenu à ce stade, s'ossifia, inaltérable et prêt à l'emploi, prêt à se glisser dans n'importe quelle conversation avec une habileté dont Hippolyte n'usait qu'en cette circonstance : ramener sur le tapis l'histoire de ce bébé hurlant qui lui était resté sut les bras. De tout ce qui avait précédé, *La Cloche d'or*, l'éblouissement, le mariage, il ne parlait jamais, et il omettait de préciser que c'était sa voisine, une presque grand-mère, qui avait veillé sur le nourrisson. Mais personne n'avait le courage d'évoquer cet aspect de la question ni de revenir sur le passé, de crainte de paraître minimiser son malheur ou d'avoir l'air d'insinuer que ce malheur, un aveugle l'aurait vu arriver. De même, personne n'avait la méchanceté de lui demander s'il s'était habitué aux cris de l'enfant ou à l'idée que son épouse en fuite ne reviendrait jamais. Pendant pas mal de temps, Hippolyte exhiba son désastre comme un escargot trimballe en permanence avec lui sa coquille, pesamment sans doute, mais sans honte ni scandale. Et lorsque tous se furent lassés, il se trouva encore quelqu'un pour l'écouter, quelqu'un dont il disposait sur place et à n'importe quelle heure du jour : l'ex-nourrisson hurlant, la fillette grandie et en âge de comprendre.

Méfiant et renfermée, elle l'écoutait, en effet. Et bien qu'il lui servît sans y apporter la moindre variante cette version épurée ou plus exactement ce morceau choisi qu'il avait tant de fois raconté, elle l'écoutait avec une attention si frémissante que c'était comme voir son cœur battre dans ses yeux sombres et, lorsqu'il s'arrêtait, la déception s'inscrire en toutes lettres sur sa petite bouche mince. Peut-être, parce qu'elle était autant que lui la protagoniste de cette histoire — détail auquel Hippolyte n'avait jamais songé —, mais peut-être aussi parce qu'à chaque fois elle espérait qu'il en viendrait à parler de cette autre qui n'apparaissait jamais dans son récit, celle qui s'était enfuie, celle qui les avait abandonnés, mais celle dont

Hippolyte, à vrai dire, avait quasiment oublié l'existence après toutes ces années. Alors le jour où cette gamine taciturne arriva à toutes jambes dans la laiterie, se planta devant lui et s'écria d'une voix stridente : Mais pourquoi tu n'as rien fait ! pourquoi tu l'as laissée partir ! il ne comprit pas d'abord de qui elle voulait parler puis, n'ayant pas le courage de lui demander où, quand, comment et en quels termes on l'avait renseignée sur Antoinette, il demeura bouche bée et, sans un geste, sans un mot, regarda le mépris noircir à toute allure les yeux de la fillette et y étinceler. Par la suite, lorsqu'il tenta de revenir sur cet épisode de sa vie, non pour le clarifier ou se justifier, mais simplement parce qu'il se laissait aller à ses radotages, ce mépris brûlant et illimité envahissait à nouveau le visage de sa fille et, s'il insistait, une porte claquée entre eux à toute volée mettait un terme retentissant à son rabâchage.

Ainsi Hippolyte dut se faire à l'idée que même chez lui on ne voulait plus l'écouter. Et cette idée, il la baptisa ingratitude, parce que après tout cette enfant qui lui était restée sur les bras, c'était lui qui l'avait élevée, et Dieu sait si elle pleurait quand elle était petite, etc. Mais lorsqu'il confiait aux vaches ou au cochon sa vieille infortune rajeunie d'ingratitude filiale, il s'assurait au préalable que l'ex-fillette, qui était née avec le siècle et allait désormais sur ses quatorze ans comme le siècle allait vers la Grande Guerre, n'était pas dans les parages. Celle que les gens appelaient déjà "la fille Estère" ou Estère tout court lui faisait en effet un peu peur.

Hippolyte ne fut pas mobilisé. Il avait charge d'âme, deux doigts en moins et personne pour le remplacer à la ferme, le malheur avait pour lui d'autres projets que les poux des tranchées, les assauts à la baïonnette et le gaz moutarde. Il s'en félicita. Après toutes les épreuves qu'il avait connues, il était bien normal, etc. Un événement contribua cependant à lui faire prendre conscience de cette guerre, et ce d'autant mieux qu'il participait de l'air sinistre du temps, puisqu'il s'agissait d'un deuil.

En juin 1916, Hippolyte apprit le décès d'Antoinette par le curé du bourg, qui tenait lui-même cette information du curé du village natal de l'ancienne servante de *La Cloche d'or*, laquelle, apparemment, avait perdu son rire au Havre — et sans doute aussi la généreuse rondeur de ses hanches — puisqu'elle était morte de maladie le 21 février de cette même année à Notre-Dame-du-Bon-Secours, hôpital havrais tenu par des religieuses.

Hippolyte prit la nouvelle très au sérieux. Il sortit de l'armoire son costume des grandes occasions, le brossa, l'endossa et, quoi qu'il fût, refusa de l'ôter, si bien que cette silhouette endimanchée, qui fauchait du foin ou trimballait des seaux de lait, raide, solennelle et noire sur fond d'herbage vert tendre et de ciel pervenche, avait quelque chose d'irréel.

Hippolyte se glissa dans ce veuvage comme une main dans un gant fourré. Veuf : le terme lui parut empreint d'une dignité incomparable. Et la réalité qu'il recouvrait avait sur son mariage (sans même parler de l'épisode suivant) l'énorme avantage de ne pas lui retourner les sangs, de ne lui demander aucun effort d'adaptation, bref, de ne rien modifier dans son existence.

Au bourg, il y eut des gens pour murmurer contre ce qu'ils appelaient "ses singeries". Au même moment, n'est-ce pas, des hommes tombaient comme des mouches, et les quelques arpents de terre patriotique pour lesquels ils se faisaient tuer n'avaient rien à voir avec la maladie qui avait emporté Antoinette — maladie dont on avait fait naturellement, bien qu'à tort, une maladie honteuse ramassée sur un trottoir. Alors, quand Hippolyte demanda au curé de dire une messe pour le repos de l'âme de la défunte, celui-ci refusa tout net et le renvoya en grommelant : Allons, sois raisonnable, les temps sont graves, l'heure n'est pas aux extravagances, tiens-toi tranquille et ne la ramène pas, toi qui as la chance de ne connaître que la boue de tes champs.

Si Hippolyte avait été mieux informé de ce qui se passait à l'autre bout du pays, il aurait pu répliquer que porter le deuil d'une femme qui vous a ébloui puis abandonné en vous laissant le soin d'élever son enfant n'était pas une absurdité beaucoup plus grande que les tueries qui, au même moment, passaient commande de milliers de monuments aux morts à édifier à travers toute la France. Mais Hippolyte ne savait rien de Verdun. Il rentra donc chez lui, dit à sa fille : Ils ne veulent pas célébrer une messe pour elle, et continua de porter son costume des grandes occasions, jusqu'à ce que celui-ci, crotté sur toutes ses faces et tombant en lambeaux, fût immettable, même pour curer la soue des porcs.

Plus tard, à chaque fois qu'il passait devant le monument tout neuf situé devant l'école — le bourg aussi ayant eu ses morts —, il avait une pensée

pour sa première épouse disparue pendant la Grande Guerre, et il n'omettait jamais de saluer de la tête, d'un petit mouvement très digne et passablement raide, le soldat qui brandissait son drapeau vers le ciel. De ce premier veuvage, il conserva en effet jusqu'à la fin de sa vie une raideur qui prit des allures de dignité avec l'âge, comme l'embonpoint gagné par d'autres avec les années leur tient lieu de maturité. Or cette digne raideur, qui lui permettait déjà en mars 1918 de ne plus avoir l'air de gober les mouches quand un événement le dépassait, lui fut particulièrement utile le jour où il sortit d'une église en compagnie d'une petite jeune femme dont la main diaphane ne pesait pas plus qu'une plume de cygne sur son bras. De fait, en mars 1918. à la stupéfaction générale, Hippolyte se remaria.

Cette fois le malheur avait trouvé à la ferme même une alliée de poids, sinon l'instrument idéal pour le seconder dans son entreprise : la fille Estère. Ce fut elle, en effet, qui mit en route toute l'affaire, tint bon et se démena jusqu'au matin fatidique de ce jour où, selon certains, elle accompagna moins son père à l'église qu'elle ne l'y traîna.

La première fois qu'elle aborda le sujet Hippolyte s'étrangla. Ils déjeunaient en tête à tête dans la cuisine et en silence, comme à leur habitude, lorsqu'elle lâcha : Maintenant tu pourrais te remarier si tu voulais, maintenant ça fait assez longtemps qu'elle est morte, et Hippolyte s'étrangla.

Il est vrai qu'il en était justement à se dire que les choses, en l'état étaient pour le mieux : une ferme qui rapportait comme jamais auparavant, une maison entretenue, une fille qui abattait l'ouvrage d'un homme et demi, et des malheurs désormais si anciens qu'il n'en restait plus que la satisfaction de leur avoir échappé.

— Mais pour quoi faire ? s'écria-t-il, horrifié, après avoir vidé son verre cul sec afin de décoincer le morceau resté dans sa gorge.

— Ce n'est quand même pas à moi de te l'expliquer, répondit-elle sèchement, et elle ajouta aussitôt, d'ailleurs, ce que j'en disais, c'était juste pour te faire remarquer que tu aurais très bien pu ne jamais le savoir qu'elle était morte, et donc ne jamais savoir que tu étais libre à nouveau.

Hippolyte leva sur elle un regard étonné qui s'emplit brusquement d'admiration.

— C'est vrai ce que tu dis, fit-il lentement, jamais j'y aurais pensé...

Ce jour-là, elle n'alla pas plus loin. C'était un coup de sonde dans un étang qu'elle savait plein de vase, et elle ne s'attendait certainement pas à ce qu'Hippolyte mordît si facilement à l'appât.

Et, de fait, pendant une semaine il sembla avoir oublié, bien qu'en réalité il ne cessât de tourner autour de cette idée compliquée et étrange : il aurait pu ne jamais savoir, il aurait pu, jusqu'à la fin de sa vie, se croire encore lié alors qu'il ne l'était plus depuis une éternité. Et cette idée était aussi fascinante que les tours de passe-passe qu'il avait vu exécuter dans son enfance : on était persuadé, tellement persuadé, mais sous le gobelet désigné il n'y avait pas de dés, on avait perdu les quelques sous misés et, autour, tout le monde riait, mais on finissait par rire soi-même tant on n'avait rien vu, rien flairé !

Et sans doute qu'elle aussi aurait oublié ce projet que le malheur lui soufflait à l'oreille depuis quelques mois, si Hippolyte, à force de s'émerveiller de ce tour de passe-passe, n'en était venu à se familiariser avec la conséquence implicite de sa liberté retrouvée. Car le dimanche suivant, lorsqu'il soupira : Eh oui, c'est pourtant vrai que je pourrais refaire ma vie elle sursauta et, comprenant brusquement qu'au bout de cette ligne lancée au hasard, le poisson mordait, elle hésita. Oh, trente secondes à peine, et pourtant trente secondes qui auraient suffi pour que leur existence prenne un autre cours et le Domaine, en tout cas, ne devienne jamais le Domaine d'Estère si, au terme de ces quelques secondes, elle avait renoncé. Mais elle ferra d'un coup sec et l'hameçon, s'enfonçant dans l'âme triple épaisseur d'Hippolyte, se logea par la même occasion dans la sienne, puisqu'on ne peut prendre sans être pris.

— Sûr, s'empressa-t-elle de répondre, d'autant que moi, sous peu, probable que je ne serai plus là.

À ces mots, le sang d'Hippolyte ne fit qu'un tour.

— Et pourquoi ça ? s'écria-t-il.

— À ton avis ? fit-elle.

— Ben, je ne sais pas, balbutia-t-il avant de virer au livide et de poursuivre en un souffle, que la Vierge et les saints te protègent, ma fille, il

ne faut pas plaisanter avec ces choses !

Elle le dévisagea longuement, eut un petit rire sinistre, et répondit enfin :

— Même si je me tue à la tâche dans cette maudite ferme, je n'ai pas encore un pied dans la tombe, rassure-toi. Mais je vais sur mes dix-huit ans et je pourrais songer à me marier, moi aussi, tu ne crois pas ?

— Oh ! fit Hippolyte dont les yeux, la bouche, tout le visage s'écarquilla comme pour mieux contempler cet inconcevable, cet unimaginable, ce jamais soupçonné qui, une fois formulé, n'en devint pas beaucoup plus tangible.

— Ce serait dans l'ordre des choses, non ? insista-t-elle avec une sombre délectation.

L'ordre des choses, de ça, oui, il en avait entendu parler. Et tandis que l'ironie lui passait à dix mille, il se souvint brusquement que l'ordre en question impliquait qu'on fût deux pour réaliser ce genre d'opération.

— Mais avec qui ? s'exclama-t-il, éberlué.

— Eh bien, répondit-elle en détournant Son regard, avec un ancien ouvrier de la verrerie, par exemple, un médaillé qui a un bras en moins et touchera certainement une pension d'invalidité, quand la guerre sera finie.

— Un bras en moins, une pension, bredouilla Hippolyte.

— Oui, ce qui nous permettra d'ouvrir une petite épicerie.

— Une épicerie, répéta-t-il de la même manière hésitante.

Néanmoins, à force de tâter et de retâter dans le noir ces mots qu'elle poussait sous ses doigts, il finit par identifier celui-là, car soudain il hoqueta :

— Et la fer-erme, alors !

— Eh bien quoi ? répondit-elle tranquillement, elle t'appartient, non ? Tu continueras d'y vivre comme tu y as toujours vécu, et tu trouveras bien à embaucher un crève-la-faim pour te donner un coup de main.

Cette fois Hippolyte sentit son sang non pas bondir mais se glacer. Morte ou mariée à un boutiquier, en ce qui le concernait, c'était du pareil au même. Toutes les épreuves traversées n'auraient servi qu'à décrire une

monstrueuse boucle qui le ramènerait vingt ans en arrière, au moment où le frère était mort, au moment où il s'était retrouvé seul à la tête de cette maudite ferme. Mais ce n'était pas tout. Tétanisé, Hippolyte venait de découvrir une cruauté plus perfide que n'importe quel coup du sort s'abattant sans crier gare : le malheur annoncé qui, chaque jour de la semaine, vous fouette de son martinet à sept queues, la peur.

Il en perdit le goût de manger. Il en perçut le sommeil. Et il perdit jusqu'à l'envie de barboter quelques sous dans le dos de sa fille pour s'offrir une petite goutte au bistro. Le goret, en revanche, pendant ces jours de tétanie, y gagna un surplus de soupe. Mange, mon gros, lui disait Hippolyte d'une voix d'outre-tombe, mange et ne te fais pas de bile, personne ne te montrera le couteau avant qu'il ne soit l'heure de te l'enfoncer dans la gorge...

Mais lui, le couteau, il en avait vu briller la lame et, revenu de sa stupeur, il se rebella comme n'importe quel animal, fût-ce le plus innocent ou le plus obtus. Il trépigna, jura, hurla à l'ingratitude, mais rien n'y fit, la fille Estère demeurait inflexible : son médaillé, la terre, il n'avait jamais pu la souffrir, d'ailleurs elle aussi en avait sa claque des vaches et du fumier, quant à lui, s'il préférait continuer de jouer au veuf inconsolable, c'était son affaire.

À la stupeur et à la rébellion succéda une longue plainte entrecoupée de hoquets et de soupirs à fendre l'âme, mais également de silences de plus en plus longs. Alors la fille Estère se rendit compte avec horreur que le refrain exécré qui avait bercé son enfance n'était pas une légende : là, sous ses yeux, telle une chenille tissant son cocon, Hippolyte était bel et bien en train de "se faire à l'idée" d'une vieillesse solitaire et misérable, dans une ferme dont son indolence ferait en un rien de temps un taudis. Mais pourquoi en irait-il autrement, pourquoi n'accepterait-il pas à nouveau, lui qui dix-sept ans plus tôt avait si bien réussi à s'habituer, se résigner ?

Pendant tout un après-midi', la seule vue de son père la fit trembler de haine, puis elle fit brutalement marche arrière avant qu'il ne fût trop tard, avant qu'Hippolyte n'eût réussi à creuser son trou dans ce nouveau malheur, et ne s'y sentît si à l'aise qu'il serait impossible de l'en déloger.

— Bon, dit-elle, ce serait quand même une pitié, tu ne trouves pas, de finir comme un chien sans personne pour prendre soin de tes vieux jours.

Hippolyte était bien de cet avis. Malgré ce que sa fille pensait de ses aptitudes particulières, “se faire à l’idée” était non seulement pénible mais de plus en plus difficile à mesure qu’on avançait en âge. Néanmoins il se contenta prudemment de renifler, signifiant ainsi à tout hasard qu’il respirait encore.

— Y aurait bien un moyen, reprit-elle, un arrangement qui pourrait nous aller à tous les deux, en admettant que de ton côté tu y mettes du tien.

— Oui ? murmura Hippolyte.

— Oui, confirma-t-elle, et elle le laissa mariner une bonne minute avant d’ajouter : Je resterai à la ferme jusqu’à ce que tu te sois remarié. EN REVANCHE — et cet EN REVANCHE claqua sur ses lèvres comme un coup de fusil contre un ciel de novembre —, pas question de faire la fine bouche ou de te défiler lorsqu’une occasion se présentera, on est bien d’accord là-dessus, n’est-ce pas ?

Chaque semaine, pendant les beaux jours, une fois par mois le reste de l’année, c’était elle qui allait au marché de Langles. Elle y vendait des œufs, du beurre, des volailles, des lapins et, en fonction de la saison, la production de leur potager ainsi que les pommes et les poires de leurs fruitiers. Elle aurait bien confié à Hippolyte cette tâche qui lui prenait quasiment une journée entière, aller et retour en carriole, mais à chaque fois qu’elle s’y était risquée, celui-ci était revenu en jurant ses grands dieux qu’on lui avait volé — il ne savait comme ! — une partie de ses gains.

Peut-être était-ce vrai II ne manquait pas de mains lestes sur ce vaste champ de foire. Et il s’y trouvait aussi immanquablement un montreur d’ours, un escamoteur, un quelconque aigrefin flairant à trois kilomètres à la ronde les gogos dans le genre d’Hippolyte. Pourtant le plus probable était que celui-ci se fût offert et eût offert à l’issue du marché quelques tournées, entamant sérieusement des bénéfices déjà étiés : Hippolyte n’était même pas un piètre vendeur, ce n’était pas un vendeur du tout. Il ne savait ni attirer ni retenir ou refiler, et, bien entendu, lorsqu’une futée l’entreprenait avec des mines ou des sourires, sa langue devenait abominablement pâteuse, sa cervelle guère mieux que de la mélasse, et le prix fondait du quart sinon du tiers. Bref, il allait au marché pour le seul plaisir de la virée en ville, et si personne n’avait réussi à lui vendre sa propre marchandise,

c'était que personne n'y avait pensé. Elle, elle savait vendre. Presque aussi bien qu'elle savait acheter. Dans un cas comme dans l'autre, elle possédait le coup d'œil, les arguments et la fierté. La fierté de ne pas en avoir lorsqu'il s'agissait de marchander, et la fierté de ce qu'elle offrait lorsque c'était elle qui vendait. Même un légume taché, une pomme véreuse ou un poulet osseux valait largement tous les poulets, légumes et fruits de la place, du seul fait qu'il sortait de sa basse-cour, de son potager, de son verger. Sans compter qu'une fois sur deux, c'était exact : les canards n'étaient guère plus dodus ailleurs, ni le beurre plus jaune, ni les œufs plus frais. Donc, lorsqu'elle s'absentait du Domaine, c'était uniquement en semaine et pour se rendre au marché de Langles, car la messe du dimanche, elle laissait ce devoir — et le soin de prier pour le salut de leurs âmes — à son père.

Hippolyte n'était pas beaucoup plus efficace dans ce rayon. Incapable de résister à la double tentation des cafés qui se regardaient en chiens de faïence de part et d'autre de la longue et unique grand-rue du bourg, il atteignait rarement l'église. Et lorsque à l'aller il s'était montré héroïque, il s'empressait de succomber au retour. La fille Estère le savait mais se taisait. Son salut la tourmentait moins que le ventre ballonné de l'une de ses vaches ou un œil subitement chassieux parmi les yeux ronds et brillants comme des billes de ses lapins. Quant aux piécettes que buvait Hippolyte — celles qu'elle lui donnait à l'intention du curé et celles qu'elle feignait d'ignorer qu'il lui dérobait —, eh bien, elles servaient au moins à se procurer les dernières nouvelles, puisqu'il était dit que les hommes ne peuvent s'empêcher de boire. Or, que ces nouvelles fussent ramassées dans la sciure d'un bistro ou glanées sur un parvis d'église ne changeait pas grand-chose à leur contenu et encore moins à leur fonction : lui apprendre, à elle, sans qu'elle ait pour cela à frayer avec les gens, ce qui se passait au bourg ou dans les fermes des environs, même si d'une fois sur l'autre elle estimait invariablement que deux sous en échange des ragots qu'Hippolyte rapportait, c'était trop cher payer. Quoi qu'il en soit, dans ces conditions, il était impossible qu'elle s'en allât en carriole et un dimanche matin, qui plus est, sans qu'Hippolyte remarquât et s'inquiétât de cette nouveauté.

— Et on pourrait savoir où elle va ? demanda-t-il, circonspect.

— À la messe à Villers, répondit-elle.

L'inquiétante nouveauté s'étant répétée sans plus d'explications quatre dimanches de suite, Hippolyte se passa d'eau-de-vie pendant tout le mois de novembre.

Tripotant les sous qu'il conservait dans la poche de son pantalon, il attendait anxieusement le retour de sa fille, tantôt assis près de l'âtre, tantôt debout derrière une fenêtre, et se précipitant sur le seuil au moindre grincement de charrette, au moindre bruit de sabot.

Il n'arriva jamais à croire qu'elle s'imposait quinze kilomètres, aller et retour en se gelant la moelle des os, dans le seul but de rencontrer son médaillé. Et il n'arriva jamais non plus à se persuader qu'elle n'allait pas à Villers, ou alors pour tout autre chose qu'y entendre une messe, bref, qu'elle lui mentait. Il savait pertinemment que son sort se jouait au cours de ces mystérieuses sorties dominicales. Alors, lorsque au matin du quatrième dimanche un pressentiment, silencieux et froid comme un flocon de neige, l'avertit que c'était fait, il se tourna brutalement vers la porte de la cuisine, les yeux exorbités, puis s'enfuit à toutes jambes de la ferme en direction de la forêt.

Novembre craquait doucement sous ses galoches. Toutes les feuilles tombées n'étaient pas encore pourries et le vent avait arraché quantité de menu bois mort, mais les dernières couleurs de l'automne s'étaient éteintes, et les grands chênes étaient nus, gigantesques et sombres candélabres mouchés par la pluie.

Hippolyte, souffle court, marchait droit devant, dans le silence de la forêt. Et ce n'était pas seulement à cause de ce silence que sa respiration faisait un bruit de forge, ce n'était pas seulement parce qu'il traînait une dizaine de kilos en trop, l'angoisse l'oppressait.

“En revanche”, “en revanche”, croassèrent trois corneilles, comme il passait au pied de l'arbre sur lequel elles se tenaient. Il frissonna.

En revanche Oui, c'était aussi ce qu'avait dit sa fille. Ensuite elle avait parlé d'“occasion”. Et comment avait-il pu croire qu'elle attendrait patiemment que cette occasion leur tombât toute rôtie dans le bec, comment n'avait-il pas deviné que, s'employant au contraire à la trouver, elle la débusquerait coûte que coûte et même, au besoin, l'inventerait de toutes pièces ! Soudain il sentit ses jambes se dérober, et il eut à peine le temps de

s'adosser à un arbre que déjà il s'affaissait doucement le long de son tronc et se retrouvait assis, son large postérieur à l'humidité des feuilles pourrissantes.

La monstrueuse crainte qui l'avait chassé de la ferme, trois quarts d'heure plus tôt, investit de nouveau son esprit ou plutôt s'y projeta en images d'une effarante netteté. Sa fille, sa propre fille s'encadrant dans la porte de la cuisine, puis s'effaçant pour laisser entrer chez eux, non pas quelque matrone entre deux âges ou épouvantail ayant vague allure de femme, mais une Antoinette *bis*, roulant des hanches comme un démon et riant à gorge déployée. Et cette vision cauchemardesque était si terrifiante, si secrètement et intimement terrifiante qu'Hippolyte sentit ses cheveux se dresser et bondit sur ses pieds.

Il parcourut une cinquantaine de mètres, puis une racine, une branche morte, il ne sut jamais quoi au juste — ni comment d'ailleurs il s'était maintenu à la verticale sur une telle distance —, lui fit un croc-en-jambe et il s'étala de tout son long, la tête dans une flaque.

L'eau. La caresse glacée mais bienfaisante de l'eau sur son front, lorsqu'il revint à lui. Et la sollicitude d'un coussin de mousse judicieusement glissé sous son menton, la parfaite pureté des quelques gouttes éclaboussant ses lèvres au passage, le murmure cristallin chantant à son oreille — Dieu, que c'était agréable, que c'était bon et reconfortant de penser qu'on n'avait pas fini dans un trou d'eau croupie ! Car c'était sûr, pour lui, tout était fini, il était mort.

— Vas-tu cesser de dire des âneries ! protesta une voix étrangement fluette.

— Qui parle ? gémit Hippolyte.

— Qui parle, qui parle ? se moqua la voix, avant de poursuivre à toute allure, autrefois, quand il était moins gras, moins grand et sans doute aussi un peu plus futé, il aurait déjà deviné, mais il a tout oublié, naturellement !

— Oh, la Source ! murmura Hippolyte.

— Elle-même, répondit-elle.

— Alors tu existes ! chuchota-t-il.

— Ah, c'est bien d'un homme qui a de la barbe au menton, que de poser une question pareille alors qu'il a le nez dans l'eau !

— C'est que...

— C'est que quoi ?

— Ce sont les gamins qui croient à ces sornettes...

— Oui, les gamins, les animaux traqués et les désespérés dans ton genre !

— Les désespérés dans mon genre, gémit Hippolyte, accablé par ce rappel.

— Mais peut-être me suis-je trompée sur ton compte, peut-être n'as-tu pas besoin de moi...

— Oh, si, viens à mon secours, je t'en supplie, aide-moi ! Fais que ma fille ne trouve jamais ce qu'elle est partie chercher à Villers !

— Hum, voilà qui est beaucoup demander. C'est que tu les as accumulés depuis ton enfance. Hou, c'est fou ce que t'en as accumulé ! Et je ne peux, hélas, dénouer tout ce que tu as laissé se nouer pendant tant d'années !

— Alors que vais-je devenir ? s'écria Hippolyte.

— Écoute, si tu me donnes les huit sous que tu as en poche, je ferai en sorte qu'une petite flamme te soutienne dans ton nouveau malheur. Une petite flamme pas trop vaillante, d'accord. Mais enfin une petite flamme si tendre que le jour où le malheur se détournera de toi, il se pourrait que tu le regrettes à cause d'elle. Voilà ce que je peux te proposer.

— C'est pas grand-chose, pleurnicha Hippolyte.

— Peut-être, mais c'est mieux que rien.

— Et puis, huit sous, ça fait une somme pour un bout de chandelle...

— Peut-être aussi, mais c'est à prendre ou à laisser.

— Et où faut-il que je les mette ?

— Quoi ?

— Les huit sous.

— Là, sous la mousse !

La nuit s'accroupissait sur ce pâle dimanche hivernal lorsque Hippolyte réapparut à la ferme dans un état lamentable.

Il claquait des dents, de larges taches humides maculaient ses vêtements recto verso, une traînée de boue balafrait sa joue et, piquée dans ses cheveux en bataille, une branchette aux feuilles racornies complétait une dégaine d'épouvantail à moineaux qui confirma la fille Estère dans ses soupçons.

Après trois semaines d'abstinence, Hippolyte s'était rattrapé dans l'un ou l'autre café du bourg et s'il marchait droit, néanmoins, c'était qu'il avait eu l'excellente idée de rouler dans un fossé et d'y dessoûler avant de rentrer. Au cours de la nuit qui suivit, une furtive inspection du pantalon paternel corrobora définitivement cette thèse : les poches étaient vides, le petit pécule dont elle connaissait parfaitement le montant avait disparu.

Pour l'heure, toutefois, seul lui importait qu'Hippolyte fût en état de comprendre cette nouvelle qu'elle lui assena sans détour : Bon, j'ai trouvé ce qu'il nous faut !

C'est ainsi que sept jours plus tard, dans l'air pailleté de givre du premier dimanche de décembre, la fille Estère attela de nouveau la carriole pour se rendre chez le père Guéret, courtier en graines et en engrais, établi à Villers. Sur le siège à son côté, Hippolyte.

À défaut de savoir comment sa fille s'y était prise pour combiner cette visite au cours de laquelle, paraît-il, on leur servirait un café dans des tasses de fine porcelaine, il savait pertinemment ce que signifiaient l'élégante cruauté d'un col dur et la solennité de deux souliers en cuir noir qui lui broyaient les pieds. La mort dans l'âme, Hippolyte allait au sacrifice.

À sa grande stupéfaction, pourtant, il fut reçu dans une maison où le sacrifice — un autre, il ignorait lequel, sa fille n'ayant guère été plus diserte qu'à l'ordinaire — avait déjà été accompli. Tout, dans le salon où les précéda une fillette vêtue de noir, respirait la désolation.

Hanté par l'idée qu'une certaine personne, de sexe féminin naturellement, ne manquerait pas de se joindre à eux, et intimidé par l'élégance d'un intérieur bourgeois aussi contourné qu'un napperon de dentelle — Dieu, il y avait même un piano dans un coin et, près d'une fenêtre à demi masquée

par un lourd rideau, une plante verte dans un cache-pot en cuivre —, Hippolyte ne comprit pas tout de suite que la pesante désolation de cette réunion émanait de l'homme aux cheveux blancs qui lui faisait face et qui, de jour comme de nuit, était assis auprès de l'invisible cercueil de son fils réduit en bouillie par un obus, ce fils dont il ne restait qu'un portrait photographique barré de crêpe et accroché au mur, là, au-dessus de leurs têtes.

Le bonhomme était intarissable. Seul, il devait marmotter de la même manière. Et probable aussi qu'au fond de son sommeil il racontait encore aux anges de la nuit comment la guerre lui avait volé son fils après avoir fait périlcliter son commerce, ce commerce qu'il avait eu tant de mal à mettre sur pied, parce que vous savez, dans le coin, les gens s'effraient de n'importe quelle nouveauté qui n'a pas au moins trois générations derrière elle. Alors de ferme en ferme, hiver comme été, et discuter, repasser, insister, tout en sachant qu'ils se moqueront dans votre dos, mais se démener néanmoins parce que soi-même on a été obligé d'abandonner la terre, vu que ma pauvre femme était de santé si précaire que même installés à Villers, un mauvais courant d'air a suffi pour nous l'enlever. Mais s'y remettre, pourtant, de plus belle s'acharner, des soixante kilomètres par jour à bicyclette, et quand tant d'efforts commencent à rendre enfin, voir la guerre vous ruiner et vous ravir votre fils qui demeurera là-bas, en morceaux déchiqueté et sans une croix sur lui, parce qu'on ne saurait pas où la planter...

Dans la voix chevrotante de cet homme qui survit par erreur, simplement par erreur, les anges de la nuit pleurent aussi en plein jour, et Hippolyte finit par en être touché, à la longue impressionné : ça, c'est du malheur, on peut pas dire, pour la première fois il compare, prend conscience que les siens, à côté... mais que dire ? que dire ? voilà qui est terriblement gênant, un malheur de cette envergure. À son grand soulagement, la fille Estère interrompt enfin le bonhomme. Allons, monsieur Guéret, dit-elle, il vous reste votre fille ! Mais l'autre de répliquer, les yeux dans le vague, égaré : Oh, faudra bien qu'elle se marie un jour, Norine, elle a passé ses dix-sept ans ! Et Hippolyte est parfaitement d'accord : les filles, on les élève uniquement pour qu'elles s'en aillent, oh oui, parfaitement d'accord, il comprend, compatit, et s'apprête à dire que lui aussi, quand tout à coup la

foudre l'atteint en plein front, un éclair d'abominable lucidité, suivi d'une fournaise qui noircit de grenat son visage posé sur un col dur immaculé. Vous reprendrez bien un peu de café, monsieur ? demande Norine à son côté et, pour la première fois depuis qu'il est entré chez son futur beau-père, Hippolyte, effaré, lève les yeux sur cette petite jeune fille si frêle qu'on a peine à croire, même en la regardant de près, qu'elle n'a pas douze mais dix-sept ans passés, et tout autant de peine à comprendre comment elle s'est débrouillée pour survivre à son baptême, faire sa communion, atteindre l'âge de se marier, petit oiseau en cage qui sait déjà ce qui se prépare et frissonne dans ses vêtements de deuil.

L'air était vif, sec, presque piquant. La nuit promettait les premières gelées un peu sérieuses et le cheval allait bon train, c'était une vieille bête qui n'aimait rien tant que rentrer, surtout quand la lune était levée. La carriole tressautait. Sur le siège, emmitouflée dans une couverture, la fille Estère n'avait pas dit un mot depuis qu'ils avaient quitté Villers, et Hippolyte aussi se taisait, il aurait fallu crier, n'est-ce pas, pour s'entendre par-delà le bruit des sabots, les grincements de la voiture, et tous deux n'avaient guère envie qu'on surprenne leurs paroles, même s'il n'y avait personne, hormis les arbres noirs, les labours nus et la lune blanche qui les accompagnait, tandis que le crépuscule jetait ses derniers feux.

Mais même de cela, ils n'auraient pas voulu être entendus. Ils attendirent donc d'être au secret entre leurs quatre murs, au secret d'une nuit qui se referma bientôt sur eux comme une souricière, au secret d'un âtre dont les braises promptement rallumées projetèrent dans leurs dos de grandes ombres mouvantes. Alors la fille Estère fit à mi-voix : Eh bien ? et Hippolyte répondit, hésitant :

— Elle serait pas un peu débile de corps ?

— Débile, grommela-t-elle, mais non ! Tout au plus délicate à force de passer ses journées à broder des mouchoirs, se préoccuper de la blancheur de son teint et porter des fleurs à l'église !

— Tout de même, insista Hippolyte.

— Tout de même quoi ? souffla-t-elle.

— Je suis pas sûr qu'elle sache à quoi ressemble une vache...

— Elle apprendra, répliqua la fille Estère, et puis tu as entendu toi-même, malgré leurs airs bourgeois, ça fait pas si longtemps, ils étaient guère plus que nous, oui, des fermiers comme toi et moi.

— Pourtant...

— Pourtant quoi ?

— Ils ont un piano.

— Et alors ? s'impatientait-elle, il ne s'agit pas d'épouser le piano ! Quant à la demoiselle, deux mois au grand air et tu verras qu'elle prendra des rondeurs, des couleurs, et puis, fit-elle brusquement entre ses dents, celle-là, au moins, on ne risque pas de la voir s'envoler avec le premier beau merle qui lui sifflotera un compliment !

Hippolyte sursauta mais ne dit rien. C'était effectivement un argument de poids.

Plus tard les gens murmurèrent qu'il fut traîné à l'église par sa fille comme on mène un bœuf à l'abattoir au bout d'une longe, mais les gens exagèrent, déforment par pure méchanceté, car au matin de son mariage, Hippolyte était inquiet, bougrement, mais pas beaucoup plus réticent que la plupart des hommes qui se trouvent dans cette situation.

Les fiançailles durèrent à peine six mois. Craignant que le père Guéret ne passe avant les noces, ce qui eût repoussé celles-ci à Dieu sait quand, la fille Estère accéléra le mouvement, et la chose donna lieu elle aussi à toutes sortes de commérages, au point qu'Hippolyte n'osait plus se montrer au bourg.

Eh bien, précisément, répondait sa fille lorsqu'il se plaignait, autant en finir au plus vite ! Ensuite elle le rabrouait, l'accusait d'être dans ses jambes, de fainéanter, ou tout bonnement le plantait là afin qu'il ne vît pas son impatience, cette impatience qui la faisait bouillir chaque jour davantage depuis qu'ils avaient discuté, elle et le père Guéret, de la dot de la future épousée, depuis qu'ils étaient arrivés à un accord à ce sujet.

Enfin le grand jour arriva. Un jour mémorable, une splendeur de juin, comme si la nature elle-même, conviée à la noce, était venue en grand appareil.

Hippolyte, bien sûr, n'avait pas fermé l'œil de la nuit. La fille Estère l'avait entendu se tourner, se retourner dans son lit, et elle en avait fait autant, bien que plus discrètement, étant aussi maigre que son père était replet. Donc, ils assistèrent chacun de leur côté à la venue feutrée de ce tour de gloire qui commença par envoyer ses bataillons d'oiseaux chanter des hosannas, fit son entrée dans un scintillement de perles de rosée, et ensemença enfin la terre de ses longs fuseaux dorés. Soudain, de l'autre côté de la cloison, il y eut tout un remue-ménage, et la fille Estère murmura : Qu'est-ce qu'il trafique ? Puis elle entendit Hippolyte quitter sa chambre et sortir de la maison.

Elle aussi aurait dû se lever. Avant la cérémonie, il fallait nourrir le cochon, faire la tournée des bêtes, veiller à ce qu'Hippolyte étrille le cheval, nettoie un peu la carriole, se récure lui-même plus précisément qu'à l'ordinaire, et endosse les vêtements qu'elle avait préparés la veille à son intention. Elle soupira. Face à son propre lit, la robe qu'elle avait achetée quinze jours auparavant au marché de Langles : noire, stricte, en gros drap raide, étalée sur une chaise et attendant qu'elle se glisse dedans. C'est pour un enterrement ? lui avait-on demandé. Non, c'est pour un mariage, avait-elle répliqué, et elle avait ajouté sèchement, par les temps qui courent, on meurt plus qu'on ne se marie, alors quand on sait compter, on sait aussi ce qu'on doit acheter. Elle avait toujours été économe, regardante, et ajouter le prix d'une robe neuve au bas de la liste des dépenses qu'entraînait le mariage de son père l'avait ulcérée. Elle se redressa, repoussa la couverture, et posait déjà les pieds par terre quand, dans le couloir, une porte s'ouvrit avec précaution.

Qu'est-ce qu'il fait encore ? pensa-t-elle. Elle écouta. La cloison, entre les deux chambres, était des plus minces, elle entendit donc parfaitement son père essayer de faire le moins de bruit possible. Mais brusquement Hippolyte se racla bruyamment la gorge, ses galoches martelèrent de nouveau le pavé, la porte de la chambre claqua et, trente secondes plus tard, celle un peu plus lointaine qui donnait directement dehors depuis la cuisine.

Une fois levée, un châle noué sur sa chemise de nuit, la fille Estère ne put résister à la tentation de jeter un coup d'œil dans la chambre de son père. La fenêtre était grande ouverte, le soleil matinal entrait à flots, le vaste lit matrimonial était non seulement fait mais les draps changés et, sur la table

de nuit, dans un broc, il y avait une brassée de chèvrefeuille, d'églantine et de reines-des-prés, un bouquet si frais, si vif et odorant qu'on aurait pu y entendre bourdonner une abeille. La fille Estère considéra le tout d'un œil froid puis referma brusquement la porte.

Peu avant leur départ pour Villers, la noce ayant lieu comme il se doit chez la fiancée, Hippolyte rejoignit sa fille dans la cuisine. Ils sentaient tous deux le savon et tous deux étaient vêtus de neuf, de crissant et de noir, mais, au revers de sa veste, Hippolyte avait glissé deux brins de myosotis. Il se planta devant sa fille et lorsqu'elle leva les yeux sur lui, il vit bien qu'elle ne regardait ni son col impeccable, ni ses joues rudement rasées, ni la raie de milieu tirée au cordeau dans ses cheveux grisonnants mais les tendres myosotis et il rougit.

— Ça va, comme ça ? marmonna-t-il.

— Quoi ? fit-elle.

— Ben, moi...

Détournant son regard, elle répondit :

— Que ça aille ou que ça n'aille pas, il est trop tard pour renoncer.

Maintenant le cheval connaissait parfaitement le chemin. Au cours de l'hiver, n'est-ce pas, puis tout au long du printemps, il avait tant de fois mené et ramené de Villers le père et la fille. Peut-être était-ce la douceur de l'air, la luminosité tout à la fois tranquille et éclatante de ce matin de presque été, ou peut-être était-ce d'avoir été brossé comme jamais auparavant, il allait, fringant, un air de jeunesse retrouvée. Mais peut-être était-ce aussi la petite touffe de fleurs de pommier sauvage qu'Hippolyte avait attachée à son front, et dont les pétales chatouillaient ses oreilles frémissantes.

Dans son dos, les deux autres étaient assis ou plutôt posés sur le siège de la carriole avec une raideur de mannequin. Hippolyte fut le premier, et l'unique, à retrouver une apparence humaine. Après quelques cahots, il se tassa, s'arrondit pour amortir, puis se mit à transpirer à grosses gouttes sous le chaud soleil de juin. Elle, en revanche, du début à la fin ressembla à une corneille posée sur une branche morte, et on n'a jamais vu une corneille

transpirer, on n’a jamais su non plus à quo’ ces oiseaux des ciels de neige et des labours d’hiver peuvent bien penser.

La noce était plutôt réduite. Bien peu avaient été conviés et bien peu étaient venus. Quelques parents, deux ou trois voisins du côté des Guéret, mais de leur côté à eux, il n’y avait qu’eux : Hippolyte, évidemment, et la fille Estère, celle-ci ayant refusé d’inviter qui que ce soit du bourg, sous prétexte qu’elle ne voulait pas leur donner à cancaner en plus de les régaler à ses frais. Ce fut donc une toute petite troupe qui pénétra dans l’église derrière le père Guéret menant sa fille à l’autel, et la fille Estère y menant son père. Mais sur leurs pas à tous, par les deux grands vantaux ouverts puis à travers les vitraux flamboyants, le soleil avait sans doute de bonnes raisons de se montrer allègre, de nimber cette union de lumière, et de tenter d’égayer une assistance qui se figea néanmoins un peu plus lorsque la fille Estère, pâle comme une rave, droite comme un *i*, lui faussa compagnie sitôt les “oui” et les anneaux échangés.

Elle rentra à pied. Et les sept kilomètres cinquante qui la séparaient du Domaine, elle les fit à un train d’enfer. Arrivée à la ferme, la poussière avait non seulement poudré la totalité de son vêtement mais si bien blanchi ses cheveux et creusé ses traits qu’elle ressemblait à une vieille femme. Pourtant elle venait tout juste d’avoir dix-huit ans. Elle se dévêtit en un tour de main et, si elle remit à plus tard le soin de nettoyer cette robe neuve, elle l’étala cependant sur son lit : robe d’affliction ou de joie, peu importait, elle lui avait coûté de l’argent. Elle lava son visage, ses bras, ses mains dans un peu d’eau. Puis elle passa sur son jupon élimé ses habits de tous les jours : pour elle, n’est-ce pas, la fête était finie, en admettant que la noce de son père eût jamais été une fête dans son esprit, en admettant que toute cette affaire eût jamais été autre chose qu’une entreprise menée tambour battant. Et tandis que les autres, là-bas attablés, se déridaient enfin, car après tout, même si cette union était un tantinet surprenante, il s’agissait cependant d’un mariage et on n’était pas là pour pleurer ; au Domaine, la fille Estère aiguisait avec soin la grande faux puis, armée de cette lame qui vous aurait tranché le cou d’un homme comme un rien, commença de faire les foin dans l’herbage de l’Épine noire.

Sûr, après une nuit sans sommeil et sept kilomètres à pied, si elle avait désiré briser sa jeunesse à force de fatigue, elle ne s’y serait pas prise

autrement, mais on n'étouffe pas aussi facilement ce qui bout dans son sang quand on a dix-huit ans, et rien n'y fit, ni le beau mouvement épuisant de son bras maniant la faux, ni le sifflement redoutable de la lame dans l'herbe haute, ni la sueur qui ruissela bientôt sur son visage, ni son estomac vide et gargouillant, ses dix-huit ans demeuraient intacts, là, sous le soleil ardent, intacts et scandalisés.

Elle travailla une heure sans fléchir, si occupée à lutter contre elle-même que la vieille qui l'observait depuis un bon moment se décida enfin à l'interpeller.

— Eh bien, ma fille, t'es donc pas au mariage de ton père ?

La fille Estère tressaillit et, dépitée d'avoir été surprise, épiée peut-être, lança sans s'arrêter de faucher : Pour faire bombance, il n'a pas besoin de moi !, mais le rythme n'y était plus. La présence de cette petite vieille extraordinairement sèche et ridée ressemblait à une pierre heurtant la lame, une pierre qui ne réussirait sans doute pas à mordre le tranchant de la faux mais entamait pourtant la régularité, l'assurance, l'ampleur du geste. Soudain la fille Estère s'arrêta net et fit face.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— T'as fini par l'avoir, hein, ce champ...

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Au bourg, on l'appelle déjà le champ de la Dot...

— Si c'est pour me rapporter les ragots d'une bande d'envieux qui enragent de pas avoir été invités, c'est pas la peine d'user ta salive !

— Oui, je sais, les chiens aboient... Mais il y a bien pire que les ragots, insista la vieille.

— Bon, une fois encore, qu'est-ce que tu veux ? demanda la jeune femme entre ses dents.

— Te mettre en garde.

— Tiens donc !

— À trop vouloir, on finit par tout perdre...

Bien que la fille Estère ait eu les joues en feu et que tout son corps flambât sous le soleil, un souffle glacé la pénétra en même temps que ces mots, ou plutôt, en même temps que le regard qui les accompagnait. Oh, soudain, elle détesta comme jamais cette aïeule ratatinée qui l'avait tenue dans ses bras, bercée, nourrie, langée, quand elle n'était qu'un petit enfant, et qui était la seule, oui, la seule de tous les gens qu'elle connaissait, dont le regard parvenait ainsi à lire en elle.

— Je sais ce que je dis, soupira la grand-mère et elle se détourna. Un instant plus tard, alors qu'elle se glissait dans la haie qui séparait sa propre ferme du pré de l'Épine noire, la faux, dans son dos, sifflait de plus belle : le lourd après-midi de juin embaumait les foin.

Jamais après-midi ne fut plus long pour la fille Estère. Et lorsque l'angélus lui donna enfin congé, la soirée prit la relève, lente, opulente et douce, semblable à la couronne de deux bras dorés enserrant la terre.

Mon Dieu, quand donc la nuit viendrait-elle effacer cette journée, sceller ce mariage et clore le bec à ses dix-huit ans qui continuaient de protester, se rebeller, faire valoir les exigences de leur jeunesse ?

La prairie fauchée de bout en bout, la fille Estère le traîna, ce corps, et son âme scandalisée avec, de vache en vache, un trépied dans une main, un seau dans l'autre, et le lait tiède gicla entre ses doigts tandis qu'elle tendait l'oreille dans le grand silence du soir.

Qu'est-ce qu'ils faisaient, pourquoi ne revenaient-ils pas ? Soudain elle soupçonna Norine d'inventer prétexte sur prétexte pour retarder les adieux, le départ, l'inéluctable — petit gibier d'eau débusqué huit mois plus tôt dans la cécité de son innocence et poursuivi dès lors sans relâche, jusqu'à ce qu'un anneau, glissé à son doigt, la promît à des ténèbres tachées de rouge, même si la providence, en ce solstice de juin, avait veillé à ce que ces ténèbres fussent les plus courtes de l'année.

À cette pensée — la providence —, la fille Estère haussa les épaules. Elle n'était pas de celles qui en attendent quoi que ce soit. D'ailleurs elle entendit bientôt une carriole sur la route et reconnut le trot pressé du vieux cheval. Alors ce fut à son tour de gagner la forêt, et ce qu'elle cherchait, et trouva, ce fut la nuit, une nuit éclairée par une lune montante presque pleine.

Lorsqu'elle revint au Domaine avec, sur ses pas, cette lune dont une joue était gonflée et l'autre pas, elle ne faisait pas plus de bruit qu'une hulotte aux ailes de velours, pas plus de bruit que son ombre mince la précédant sur le chemin.

Dans une flaque de lune, la ferme dormait. Comme un renard rôdant autour d'un poulailler, la fille Estère en fit le tour, bien que ce ne fût pas ce bâtiment familial qui l'intéressât, et encore moins les deux endormis dedans, non plus que l'étable, la grange, les vaches couchées dans l'herbe à la belle étoile, ou les gerbes odorantes, mollement étendues sur le pré de l'Épine noire.

Enfin elle se décida. Et son cœur se mit à battre si fort qu'elle n'entendait plus que lui, si fort qu'il semblait battre non pas en elle mais autour d'elle, tandis qu'elle pénétrait sur le champ qui jouxtait la ferme à l'est et s'étendait jusqu'à la route, grande parcelle reprise par la friche depuis que le fils Guéret était parti à la guerre.

Lentement, précautionneusement, elle avançait et, à présent, c'était comme si elle marchait sur son propre cœur, ce cœur qui ne résonnait plus dans l'obscurité nocturne mais, à chacun de ses pas, palpitait sous ses pieds dans les ténèbres de la terre. Tremblante et gorge sèche, elle s'avança jusqu'au centre de ce champ qu'elle avait tant convoité, et là, baignée de lune, elle livra le dernier combat contre le scandale qui protestait toujours dans son sang.

De manchot, médaillé ou pas, il n'y en avait jamais eu. Où, quand, comment aurait-elle pu en rencontrer ? Le Domaine, de l'aube au coucher, l'accaparait tout entière. Et puis y avait-il jamais eu un homme, quand bien même estropié, pour s'intéresser à elle ? Soudain, la nuit se brouilla en un miroitement argenté, les larmes roulaient sur ses joues, elle se laissa glisser à terre, enfouit son visage dans le chiendent. Sûr, en mariant son père en échange de ce champ, c'était à son propre mariage qu'elle avait sciemment et à jamais renoncé, à son propre mariage et aux promesses printanières, mystérieuses et vierges de sa propre jeunesse. Sous sa joue, la terre buvait ses larmes, buvait son amertume, buvait l'ambre de ses dix-huit ans immolés, la terre profonde, muette et chaude de ce champ qui appartenait

désormais au Domaine, et hissait celui-ci au rang des plus grandes fermes du canton.

Lorsqu'elle se releva, peu avant l'aube, il n'existait plus en elle le moindre regret, la plus petite hésitation. Son cœur avait réintégré le lit étroit de sa poitrine et, pour l'en voir sortir à nouveau, il faudrait attendre dix-sept ans, mais on n'en était pas là, ni lui, ni elle, ni nous, car bien des choses devaient encore arriver avant qu'il ne bondisse derechef, indompté et fou, émerveillé d'exister encore, hors de cette poitrine maigre.

Oui, bien des choses, des événements, au premier rang desquels dans l'ordre chronologique, la présence de Norine à la ferme — Norine et Hippolyte si mal mariés ou, du moins, si étrangement assortis.

Séduit, épousé, trompé, abandonné, veuf, et maintenant remarié à une jeunesse de vingt ans sa cadette, il semblait qu'Hippolyte, au gré d'un malheur qui n'en finissait plus de s'amuser à ses dépens, ait connu tous les états possibles. Et pourtant non. Au cours de ce deuxième mariage qui devait être son ultime épreuve, il fit l'expérience d'un état qu'il n'avait jamais soupçonné et dont il ne sut, pendant un an, s'il devait se réjouir, tant cet état bouleversait jusqu'au tréfonds de sa chair obscure et de son âme triple épaisseur.

Amoureux : Hippolyte était bel et bien amoureux, et pour la première fois de sa vie, à quarante ans passé.

Naturellement, il fut le dernier à s'en apercevoir ou, plus exactement, le dernier à nommer ce sentiment par son nom. Au bourg, tous comprirent avant lui ce qui lui arrivait, et si les gens grincèrent des dents à propos d'un certain champ, à le voir, lui, raide et lourde silhouette au regard embrumé, ils se détournèrent plus qu'ils ne se gaussèrent, d'autant que n'importe quelle moquerie, sous-entendu fielleux, méchanceté acerbe glissait sur cet amoureux comme pluie sur vitre.

La première à remarquer avait bien sûr été la fille Estère. Myosotis à la bouttonnière, chèvrefeuille au chevet du lit, fleurs de pommier au front du cheval, seul un homme amoureux en arrive à de telles niaiseries. Avant les fleurs et leur langage, il y avait eu chaque dimanche les silences et les joues empourprées, silence à l'aller, silence au retour et, entre les deux, de brusques écarlates que ne suscitait pas seulement l'inconfort d'un col dur ou

la redoutable épreuve de tenir dans une main une soucoupe et de l'autre, porter à ses lèvres une tasse en porcelaine, fille avait vu tout cela, et les progrès de tout cela. Mais obsédée par le désir de mener à bien son projet, de "cela" elle n'en avait pas pensé grand-chose, si ce n'est : tant mieux, voilà qui facilite singulièrement nos affaires. Sauf que la permanence du "cela" en question, maintenant que l'affaire était dans le sac, commençait à lui taper sur les nerfs.

Hippolyte flottait, littéralement, à trente centimètres au-dessus du sol, de jour comme de nuit, debout, couché ou assis, immobile ou en mouvement, parfois brusquement arrêté au milieu d'un mouvement, et d'autres fois brusquement agité au milieu d'une rêverie, tout à la fois bouillant et transi, gros bourdon extasié devant la plus modeste, la plus humble, la plus souffreteuse fleur des champs. Dix-neuf ans plus tôt, le typhon Antoinette l'avait subjugué, happé, passé à la fournaise d'une révolution dont il était sorti en cendres, mais là, loin d'être anéanti, pour la première fois de sa vie il se sentait vivre, ou plutôt sentait vivre quelque chose d'infiniment suave au fond de son âme dont les limites se trouvaient doucement repoussées. Extasié, oui, il l'était, mais surtout habité par une timidité d'une douceur à faire pleurer. S'il avait osé, il aurait embrassé à toute heure du jour les petits pieds de Norine et tenu en permanence ses mains dans les siennes, mais bien sûr il n'osait pas, d'ailleurs il lui suffisait de le désirer, tant ce désir, jusqu'alors inconnu, l'émerveillait. Et lorsque la main délicate s'avancait vers lui, il s'interdisait de respirer, de crainte que le moindre souffle ne déviât dans sa trajectoire cette plume de cygne qui, par miracle, se posait sur son bras. Il ne remarquait rien, rien d'autre que ce sentiment qui s'était glissé dans sa vie et, telle une hirondelle, apportait un peu du vaste ciel sous le toit bas de son âme bornée. Non, il ne remarquait rien, et surtout pas le fait que cette main plus légère qu'une plume de cygne frissonnait sur son bras.

Norme frissonnait, en effet, tremblait en permanence, car tout dans cette ferme, dès qu'elle en eut franchi le seuil, l'épouvanta, à commencer par la rusticité des rares meubles, la grossièreté des ustensiles de cuisine, la laideur d'une vaisselle épaisse et ébréchée, la rudesse d'un lit au matelas de paille et aux lourds draps rêches recouverts d'un édredon à la propreté douteuse, en passant par une nourriture indistincte tirée midi et soir d'une

vaste marmite suspendue à demeure sur le feu de l'âtre, dans laquelle la fille Estère jetait chaque matin des légumes et un morceau de lard, sans oublier bien sûr le nombre et la dureté des tâches à accomplir quotidiennement à l'extérieur, elle qui en était réduite à traîner le baquet de soupe destiné au cochon, faute de pouvoir le soulever et encore moins le transporter sur une vingtaine de mètres, elle qui, à sa grande honte, son grand embarras, ne put jamais s'approcher d'une vache ni même du vieux cheval sans tressaillir au moindre mouvement un peu brusque de l'animal. Comme si les objets, les bêtes, le travail, le vent, le soleil, et jusqu'à l'eau qu'il fallait remonter chaque matin de la rivière dans deux grands seaux épouvantablement lourds, et jusqu'à cette mangeaille et ce sommeil sans rêve que les deux autres considéraient comme des "aises", comme si ce tout, qui constituait l'ordinaire d'une ferme solidement plantée dans la terre, l'écrasait en permanence dans son excès de matière brute réclamant d'être saisie à deux mains, à pleins bras, quand elle-même n'avait jamais fait que regarder la vie derrière la vitre d'une fenêtre. Peut-être qu'à la longue elle se serait habituée, comme les enfants s'habituent en vieillissant aux amertumes sur la langue, aux picotements dans les yeux, aux graviers dans les souliers, mais elle n'eut pas le temps, non, un an c'était beaucoup trop court, d'autant qu'au centre de cette faveur de chaque instant il y avait, sur elle, le regard de la fille Estère.

Rien d'autre. Ni reproche ni sarcasme, pas le plus petit emportement, le moindre mouvement d'humeur, simplement ce regard, de près ou de loin posé sur elle, attentif et froid.

Alors, dans le grand silence qui présidait aux repas, quand levant les yeux de son assiette dont le contenu rebutait son appétit d'oiseau, Norine heurtait ce regard qui l'enveloppait tout entière, sa main se tendait vers Hippolyte en un brusque mouvement apeuré et se posait automatiquement sur la manche de chemise de ce gros homme assis à son côté. Et la main diaphane demeurait là, frissonnante, comme un petit animal qui, entre deux dangers, s'en remettrait au moindre.

Hippolyte participait évidemment de la pesanteur généralisée qui accablait Nonne. Lourde silhouette dénuée de toute souplesse ou fantaisie, il semblait même en être un produit particulièrement représentatif. Pourtant Norine sentait bien que quelque chose d'infiniment délicat et vivace

fermentait dans cet homme massif et que, ce quelque chose, elle en était tout à la fois la cause et l'objet Sûr, Hippolyte était en mesure lui aussi de l'écraser., mais uniquement par inadvertance. Au cours de leur première nuit, il n'avait pu se résoudre à la toucher puis, dans son sommeil, il n'avait cessé de gémir, comme désespéré d'être si volumineux, si maladroit, incapable de franchir la porte étroite derrière laquelle se trouvait le paradis. D'ailleurs Norine n'avait pas le choix : cernée d'hostilité, il lui fallait se fier à la petite flamme qui, si invraisemblable que cela paraisse, s'était allumée en cet homme et continuait de grandir, d'irradier, dans ses Intimes et profondes ténèbres.

Enfin le regard de la fille Estère se détournait et la main de Norine quittait le bras d'Hippolyte pour aller se cacher sous la table, comme si elle pouvait y dissimuler aussi le fait que la jeune femme n'avalerait pas une bouchée supplémentaire. Et le contenu de cette assiette auquel Norine avait à peine touché allait atterrir une fois encore, avec les épluchures, dans la soue du goret.

Une fois, deux fois, dix fois, et la fille Estère ne disait toujours rien à propos de cette nourriture destinée aux chrétiens et donnée au cochon. Non, elle ne disait jamais rien, que ce soit à ce sujet ou quand Norine s'y prenait si gauchement pour entraver un veau que l'animal s'échappait, ou lorsque sarcler un carré de légumes lui demandait un temps infini. Et c'était sans doute ce mutisme, en plus de leur omniprésence, qui rendait les regards de la fille Estère si terribles. Un mot, une injure, aurait ouvert une brèche dans leur glaciale froideur, mais ils ne s'accompagnaient pas même d'un soupir susceptible de trahir ce qui se tramait ou se concluait derrière. Ils observaient, un point c'est tout.

Parfois, à bout de souffle, Norine se réfugiait dans la chambre qu'elle partageait avec Hippolyte, et dans laquelle, au soir de leur mariage, celui-ci avait poussé dans un coin les deux malles contenant ses affaires.

Des draps, des napperons, des mouchoirs, des jupons, des chemises, des robes, des châles, des chaussures, de menus colifichets, un missel, une photo de sa mère, une autre de son frère mort pour l'Alsace et la Lorraine, un tambourin à broder et de soyeux écheveaux de fil aux doux coloris, un vieil herbier hérité d'une parente oubliée, des lectures édifiantes, et ces

choses si gorgées d'enfance que sont un caillou un jour ramassé, une plume de geai, comme un sourire, trouvée sur le rebord d'une fenêtre, un ruban de satin blanc acheté à un colporteur et une poupée à tête de porcelaine. Mais tout cela, hormis le linge de corps et les plus ternes, les plus modestes de ses robes, Norine le laissait enfermé comme pour le protéger de la brutalité environnante, ou se garder, à travers ces humbles trésors soustraits à la curiosité de quiconque, un lieu secret et inviolé. D'ailleurs, pouvait-on imaginer dans cette ferme quelqu'un assis derrière une fenêtre en train de broder ou de lire ? Elle-même sentait parfaitement ce que ces passe-temps de jeune fille auraient eu d'incongru, alors qu'une autre femme, à peine plus âgée qu'elle, se démenait du matin au soir et travaillait comme une damnée. Donc, quand elle savait la fille Estère occupée à défricher ce champ qui constituait la quasi-totalité de sa propre dot, elle se réfugiait dans cette chambre où la présence des deux malles fermées lui mettait un peu de baume au cœur et affermissait le reste, tout petit reste de son courage. Ensuite elle écoutait : le silence de la maison désertée par les deux autres, le silence de l'aire devant la maison empli du caquetage des poules, et le silence plus lointain des prés déchiré parfois par le bêlement d'un agneau.

Après un dernier coup d'œil par la fenêtre, en direction du champ où s'échinait la fille Estère, Norine, cœur battant, ouvrait ses malles, transvasait une épaisseur de vêtements ou de linge de la première dans la seconde, tassait le tout puis, tremblante derechef, s'emparait du phonographe posé sur une chaise et recouvert d'une taie d'oreiller autrefois brodée par ses soins. Si elle avait eu le loisir de vider complètement l'une ou l'autre malle, d'en trier le contenu et de ranger celui-ci méthodiquement, peut-être aurait-elle réussi à enfermer son phonographe. Mais la peur d'être surprise et la fièvre ne lui donnaient ni le temps ni la clarté d'esprit nécessaires et, au terme d'un essai infructueux — le couvercle de la malle bâillant obstinément —, elle remplaçait le précieux appareil sur la chaise et renonçait.

Précieux, le phonographe l'était tant à ses yeux que, parmi une foule de choses qu'elle aurait pu emporter de chez son père, c'était cet objet et un disque tout aussi précieux qu'elle avait choisis. De Villers, le phonographe et sa musique avaient fait le voyage pour ainsi dire en contrebande et, de la même manière, avaient été introduits au Domaine. Car Hippolyte, au grand

soulagement de Norine, n'y avait prêté aucune attention puis, alarmé par ces malles pleines qui semblaient annoncer on ne sait quel départ imminent, continua d'ignorer le fantôme caché sous la taie d'oreiller.

Sûr, plus une chose est sous votre nez, plus elle vous échappe, et sûr aussi, il en fallait beaucoup pour entamer la myopie chronique d'Hippolyte. Sans compter que, s'il était impossible d'imaginer dans cette ferme un livre ouvert ou une aiguillée de fil formant les pétales d'un lys sur un napperon de fine batiste, il était plus inconcevable encore d'entendre s'y élever, s'y épanouir et, bien après qu'elle se fut tue, y demeurer, la subtile et tendre intelligence d'une valse de Chopin.

Néanmoins, serrer le phonographe et sa musique dans l'une des malles était devenu pour Norine une idée fixe, tout à la fois traduction de son désarroi, unique protestation à sa portée et, peut-être aussi, obscure intuition que le plus vulnérable de sa propre faiblesse se tenait là.

Et les regards impénétrables de la fille Estère continuèrent de s'attacher aux faits et gestes de Norine, et la miraculeuse petite flamme continua de transir Hippolyte jusqu'aux os, et les malles continuèrent de refuser le phonographe, et l'été continua de mener le Domaine — ses gens, ses bêtes, ses prés, et ce nouveau champ d'où la fille Estère rentrait suante et échevelée — vers l'automne.

Les deux femmes allaient ensemble au marché de Langles. Ces expéditions hebdomadaires, qui auraient pu être une distraction pour l'une et un soulagement pour l'autre, tournèrent très vite au pensum, la fille Estère constatant presque aussitôt que Norine lui était d'aussi peu d'utilité en la circonstance qu'Hippolyte, et Norine, dans son voisinage immédiat, baissant craintivement les yeux d'un bout à l'autre de la matinée. En outre, attachées à leurs paniers de légumes, à leurs jattes de beurre et cageots de volaille, elles ne pouvaient éviter de rencontrer certaines personnes du bourg qui, sous prétexte d'examiner leur étalage, examinaient en réalité cette jeunesse, cette quasi-enfance promue au rang de belle-mère. D'aucuns, narquois, demandaient : Et l'Hippolyte, ça va ? tandis que d'autres marmonnaient d'un air pincé : Si c'est pas une pitié ! avant de se détourner sans avoir, bien sûr, acheté ne fût-ce qu'un œuf. À leur approche, la fille Estère montrait les dents comme un dogue et, bien après qu'ils

avaient disparu dans l'énorme cohue du marché, elle grondait encore, pleine de mépris à l'égard de ces envieux et moins que rien qui, disait-elle, portaient toutes leurs économies sur le dos et, déguisés en bourgeois, passaient leur matinée à se pavaner sur le champ de foire.

Malgré tout, elles continuèrent de se montrer ensemble au marché de Langles pendant tout l'été : simple habitude peut-être, ou volonté délibérée de la fille Estère, qui n'entendait pas paraître reculer devant les commérages et l'hostilité du bourg. Car elle savait pertinemment que cette hostilité visait moins les nouveaux époux qu'une certaine dot, un certain champ et, à travers ce champ de la Dot, elle-même : avide, avare, hautaine, incompréhensiblement ambitieuse et incompréhensiblement entêtée à se crever à la tâche.

Ce fut au retour de l'une de ces expéditions, ni plus agréable ni pire que les précédentes, que le drame éclata.

Au seuil de l'automne, septembre languissait dans les longs rayons obliques d'un soleil déjà bien bas et, si matin et soir, les journées étaient désormais encadrées de fraîcheur, aux alentours de quatorze heures, elles s'arrondissaient encore, molles et odorantes, comme restituant la chaleur et les parfums que l'été avait enfouis dans la terre. C'était toujours à cette heure que les deux femmes rentraient de Langles. Mais, cette fois, le vieux cheval pris de fringale et attelé à une carriole pratiquement vide — Norine et la fille Estère ne pesaient pas bien lourd et la matinée avait été lucrative —, elles abordèrent le chemin qui menait à la ferme avec pas mal d'avance.

Soudain Norine poussa un cri et se dressa. En une fraction de seconde tout son visage devint livide et, toujours debout, elle cria d'une voix perçante : Vous entendez ? Puis, hors d'elle, cria derechef : Plus vite ! oh, je vous en supplie, plus vite ! presque penchée en avant, comme si cette chose, qu'elle seule entendait, venait à sa rencontre entre les sabots du vieux cheval.

Interloquée, la fille Estère eut la présence d'esprit de saisir la jeune femme par le bras avant de tirer brutalement sur les rênes de son autre main, avec un épouvantable juron.

La suite fut un chaos de hennissements, de grincements, de paniers valdinguant, de coudes heurtant des côtes et, de ce chaos, la fille Estère ne

devait retenir qu'une image : Norine, cheveux dénoués dans tout ce mélomélo, glissant telle une anguille hors de la carriole, ramassant ses jupes dans ses mains et détalant comme un lapin vers la ferme.

Alors trois bonnes minutes passèrent avant qu'elle-même n'entende à son tour mais, au moment où elle entendait enfin, Norine atteignait la maison et, trente secondes plus tard, la musique — cette musique que la ferme exhalait par une fenêtre ouverte d'une manière si inattendue et extravagante que la fille Estère se demanda ensuite si elle ne l'avait pas rêvée — s'arrêta net.

Ce fut l'unique rébellion de Norine. Et ce fut moins une rébellion qu'une insondable douleur, une insondable détresse, le sentiment irréversible d'être à présent spoliée de tout et jusqu'au souvenir de cette douceur passée qui n'appartenait qu'à elle : la musique, la musique des rares moments heureux de son enfance, quand sa mère jouait un air au piano puis, lorsque le couvercle du piano demeura à jamais fermé, l'achat du gramophone et des valse de Chopin.

Hippolyte se tordit les mains, s'agenouilla devant elle, sanglota, implora son pardon, jura qu'il ne toucherait plus jamais à rien, bégaya qu'il ne savait pas ne savait pas, ne savait pas, et que c'était pour ainsi dire par inadvertance...

Non, il ne savait pas. Et pour la première fois de sa vie il regretta de ne pas savoir, de n'avoir pas su, de n'avoir pas même soupçonné qu'il y avait quelque chose à savoir. Pourtant rien n'y fit. Norine, méconnaissable, semblait hantée par l'un de ces orages de montagne qui emplissent l'espace de grondements assourdissants et zèbrent l'air d'éclairs, sans que l'insupportable tension puisse s'écouler dans une pluie battante, s'apaiser dans le ruissellement des larmes. Enfin, dans la nuit du dimanche au lundi, la jeune femme cessa de gémir, de claquer des dents, sa fièvre tomba, et Hippolyte, qui l'avait veillée pendant trois jours et trois nuits, s'endormit comme une masse, le nez dans l'édredon, assis sur une chaise au pied du lit.

Même la fille Estère fut impressionnée. Jamais elle n'aurait imaginé qu'une telle violence puisse jaillir de tant de pâleur, de faiblesse, de résignation. Et si elle conserva en mémoire l'image incongrue de Norine, jupe retroussée et cheveux dénoués, elle garda aussi dans l'oreille le souvenir des cris perçants qui emplissaient la ferme lorsqu'elle-même y

entra. Non, jamais elle n'aurait pu imaginer que cette petite caille tînt tête à qui que ce soit et à propos de quoi que ce soit. Car naturellement elle, qui n'était que volonté de la tête aux pieds, ne pouvait concevoir que cette violence fût celle du désespoir.

La cause de cette rébellion supposée lui demeura, cela dit, parfaitement indéchiffrable. "Tout ce tintouin", n'est-ce pas, pour un malheureux gramophone, un malheureux disque qu'Hippolyte n'avait même pas cassé... Non, vraiment, elle ne comprenait pas. Et la vérité était que leurs histoires lui tapaient sur les nerfs, d'autant que l'un, amoureux, en faisait encore moins à la ferme qu'à l'ordinaire, tandis que l'autre, mon Dieu, le peu qu'elle réussissait à faire, une fois sur deux, il fallait repasser derrière.

Alors un mois plus tard, quand à dix mille lieues désormais de ce drame qui ne la concernait pas, elle vit son père débouler dans le champ de la Dot où elle-même défrichait un dernier carré de taillis, et que celui-ci lui annonça d'une voix hachée par un hoquet aussi grotesque qu'exaspérant que No-o-rine gisait sans connaissance sur le pa-a-vé de la cuisine, elle s'écria, incrédule et outrée : Quoi ! c'est encore sa fichue musique ?

Non, cette fois, Hippolyte n'y était pour rien. Du moins le jurait-il, soufflant comme un bœuf et hoquetant lamentablement sur les talons de sa fille qui, cognée en main, remontait à grandes enjambées vers la ferme. Et elle était si furibonde qu'Hippolyte n'osa pas l'informer que, mortellement effrayé de voir Norine chanceler puis s'affaïsser délicatement sur le sol sans un cri, sans un mot, il avait d'abord couru chez la vieille qui était leur voisine, et que c'était elle qui l'avait envoyé quérir.

Lorsque la fille Estère débarqua dans la cuisine, la grand-mère était toujours agenouillée auprès de Norine, dont elle humectait les tempes et le front d'eau vinaigrée.

— C'est pour l'achever que t'as ramené ça ? demanda-t-elle en désignant du menton la cognée de bûcheron.

— Qu'est-ce que tu fais là ? siffla la fille Estère entre ses dents.

— Si tu ne tiens pas à avoir des ennuis, faudrait peut-être que tu la ménages un peu.

— On pourrait savoir qui t'a demandé...

— Oui, l’interrompit tranquillement la vieille, qui poursuivait son idée : que l’un et l’autre vous la ménagiez, vu qu’à mon avis elle est enceinte.

— Enceinte ? fit la fille Estère, fauchée net dans sa fureur par cette nouvelle.

— Eh oui, ma petite, soupira la grand-mère, notre brave Hippolyte, ici présent, ne perd pas de temps.

À ces mots, le brave en question devint couleur framboise, point de mire d’une gigantesque vague de reproches féminins — passés, présents, futurs — prête à l’engloutir.

— La ménager, ricana soudain la fille Estère, voyez-vous ça ! Comme si on avait fait autre chose jusqu’à présent... Puis elle s’écria en un crescendo d’exaspération, eh bien, qu’elle ne sorte plus de cette maison, garde le lit, mais qu’ils cessent, elle et lui, de me casser les pieds à tout bout de champ !

— À bout de champ ou à bout de forces, soupira la vieille.

Peine perdue, la fille Estère leur avait déjà tourné le dos. Dix minutes plus tard, elle massacrait un taillis de ronces impénétrables, de jeunes frênes plus vivaces que du chiendent, et d’épine noire aux longs dards empoisonnés.

Commença dès lors pour Norine une existence nouvelle, ou plutôt une existence tout empreinte d’une nouvelle frayeur.

Sûr, elle n’avait plus à nourrir les poules, transbahuter la pitance du goret, aller au marché de Langles, puiser de l’eau à la rivière, et elle aurait pu également se dispenser de laver ce pavé qu’elle lavait agenouillée sans que personne ne le lui demandât, puisque personne, dans cette maison, ne se souciait d’une traînée noirâtre laissée sur le sol par une galoche crottée de fumier. Et sûr aussi, même les regards de la fille Estère passaient désormais au-dessus de sa tête et, ostensiblement, se posaient ailleurs.

Il n’empêche, au moment où le Domaine desserrait son étau par égard pour “son état”, ce fut cet état lui-même qui se chargea de l’effrayer en l’accablant de nausées bien pires, car tout aussi oppressantes et infiniment plus intimes que ses frayeurs passées.

Très vite, il ne fut plus question de son appétit d'oiseau qu'un rien rebutait, ni même de son manque d'appétit chronique, la seule vue de la soupe quotidienne lui soulevait le cœur, et l'odeur, mon Dieu l'odeur du ragoût mijotant à longueur de journée, suffisait à lui retourner l'estomac. Bon. elle ne s'attabla plus avec les deux autres — qui mirent cette bizarrerie au compte de "l'état" en question et ne firent aucun commentaire — et, craintivement, elle grignota dans sa chambre, se disant elle aussi que c'était son état, cet état incompréhensible qui tolérait tout juste une tranche de pain blanc, un fruit ou un demi-bol de lait coupé d'eau. Mais brusquement, alors qu'elle entamait son deuxième mois de grossesse, les nausées se multiplièrent et se manifestèrent à propos de tout et de n'importe quoi. En l'espace d'une quinzaine Norine découvrit, effarée, qu'elle était incapable de plumer un poulet, incapable de trier des légumes, incapable de surveiller le lait mis à bouillir, incapable de plonger ses mains dans l'eau de vaisselle, et incapable désormais, fût-ce en imagination, de frôler le bras nu encore hâlé de soleil d'Hippolyte.

La peau flasque d'une volaille morte, la peau épaisse et frémissante du lait sur le feu, la peau terreuse d'une pomme de terre, la peau grasse de l'eau de vaisselle, la peau brune du bras robuste ou de la sombre joue barbue d'Hippolyte, tout cela levait en elle un dégoût insurmontable, suivi de spasmes de plus en plus violents.

Alors le jour où Hippolyte, d'une main tremblante, pela devant elle et à son intention une pomme du verger — une reinette, Norine, une reinette ! — et que la seule vue du couteau fendant la chair du fruit fit exploser en elle une nausée plus brutale encore que les précédentes, elle courut, épouvantée, s'enfermer dans sa chambre et, pelotonnée sur le lit, n'osa pas ôter sa main de sur ses lèvres, comme si, par sa bouche, elle risquait de vomir non seulement cette ferme, ces gens, ce monde, mais également sa propre vie.

— Bien, fit la fille Estère qui avait assisté, impavide, à toute la scène, je vais changer les vaches de pacage...

Et Hippolyte, désespéré, le front plus rouge que la face rougie de soleil de cette reinette dont le jus poissait dans ses doigts, courut, faute de mieux — mais qu'aurait-il pu imaginer de mieux alors qu'à l'article de sa propre

mort il n'aurait jamais pensé qu'un médecin exerçait à Villers et encore moins songé que ce médecin pût venir à son chevet —, chercher la vieille.

Celle-ci le tança une nouvelle fois, l'injuria, le traita d'imbécile, de sauvage mais, lorsqu'elle sortit de la chambre de Norine, elle était si préoccupée qu'elle en oublia de s'enquérir de celle qui, à ses yeux, méritait plus encore que son père le qualificatif de sauvage : la fille Estère.

Les nausées s'en allèrent aux premiers jours de décembre, aux premières rafales d'un vent glacé qui dépouilla la campagne de ses chairs flétries et, en un rien de temps, mit à nu son squelette sombre, semblable aux troncs impassibles et aux vastes ramures anguleuses des grands chênes de la forêt. Comme si les nausées de Norine s'étaient retirées avec les dernières couleurs, les dernières tendresses de l'automne, à moins que les décoctions de la grand-mère — cette vieille qui en connaissait un rayon dans les simples et dans l'âme des hommes — n'eussent finalement produit leur effet.

Mais peut-être n'était-ce pas tant l'hiver ou les tisanes que leur conjonction et ce quelque chose sans lequel rien ne peut se conjuguer et encore moins produire un effet, ce quelque chose, précisément, qui inquiétait bougrement la vieille à chacune de ses visites.

Ce fut elle qui parvint à convaincre Norine de quitter la chambre, à présent glaciale, pour la cuisine où flambaient en permanence deux grosses bûches. Convaincre, toutefois, est un bien grand mot. Car Norine se laissa mener docilement de la chambre à l'âtre, comme si le refuge d'autrefois, tout précaire qu'il ait été, ne valait guère mieux maintenant que la promiscuité de la salle commune. Et là, tandis que son petit visage continuait de se creuser et, sous ses mains diaphanes, son ventre de s'arrondir, elle demeurait assise du matin au soir dans une morne tranquillité que rien, pas même le fumet d'une quelconque soupe ou les pesantes allées et venues d'Hippolyte, ne parvenait à entamer.

Vers la fin de l'hiver, de plus en plus alarmée et impuissante, la grand-mère mit tout son espoir dans un printemps dont le retour, pourtant, ne fit qu'aggraver la situation et confirmer ses craintes.

L'enfant vivait, poussait, se développait sous le dôme de ce ventre qui attirait maintenant tous les regards, mais, en retrait, Norine n'était plus

qu'un souffle, une transparence, comme si cette vie entrée en elle un jour de septembre et vainement repoussée s'était épanouie pendant tout l'hiver et, à présent, dans un regain de force printanière, la dévorait de l'intérieur avec une impatience redoublée.

Cette vie, aussi impérieuse, violente et aveugle que la sève qui perle aux bourgeons des arbres, l'herbe qui reverdit les prés, ou l'humus de la terre levant au contact d'une pluie tiède, cette vie encore dans les limbes et qui pourtant, dans son désir, sa volonté farouche de vivre, épuisait de jour en jour le mince, si mince rameau qui la portait.

Parfois, lorsque l'enfant bougeait, un reste de frayeur passait dans les yeux de Norine, un reste, oui, tel un vieux souvenir indéchiffrable car il y avait beau temps que la jeune femme avait cessé de lutter. Aux questions pressantes que lui posait alors la grand-mère, elle répondait simplement : C'est long, pourquoi faut-il que ce soit si long...

Jusqu'au bout, la vieille porta seule le fardeau de voir quotidiennement cette vie en détruire une autre, et le remords de ne pas avoir agi à l'automne, alors qu'il en était encore temps, et l'amertume de n'avoir pas deviné plus tôt qu'avec les nausées, c'était le désespoir lui-même, et le petit peu d'énergie qu'il donne, qui s'en était allé.

Mais avec qui aurait-elle pu partager le poids de ce fardeau. Hippolyte ? Mon Dieu, qu'y aurait-il compris, lui qui n'avait fait que subir "la force des choses" sans jamais s'interroger sur cette force et encore moins sur la nature des choses. Le père Guéret ? Non, pas davantage, le pauvre vieux, en grand conciliabule avec les anges de la nuit penchés sur son fils tombé au champ d'honneur, était déjà mort bien avant que ses dettes ne fussent payées par la vente à l'encan de la maison de Villers et que la mort, peu après Noël, n'emportât son corps au cimetière. La fille Estère, alors ? Oui, celle-là peut-être, celle-là sûrement, car elle était d'une tout autre trempe qu'Hippolyte et, contrairement au père Guéret, n'avait pas eu à souffrir d'une guerre dont elle ne connaissait que le lendemain et un lendemain qui voyait flamber, pour son plus grand plaisir, le prix des denrées agricoles.

Pourtant les rares fois où la vieille la croisait, la fille Estère se dérobait, uniquement soucieuse de ses vaches, de ses champs, de ses gains, accaparée du matin au soir par la besogne et, depuis peu, obnubilée par une vente un

rien louche dont elle avait eu vent, on ne sait comme, au marché de Langles. une vente de chevaux pour ainsi dire démobilisés et estimés au plus bas puisque, en principe, réservés aux seules veuves de guerre et familles ayant perdu un fils au combat.

Et puis cette délivrance que la vieille était la seule à redouter, comme elle était la seule à voir plus loin que le bout de son nez, le bout de son intérêt ou le bout de ses propres misères, frappa un matin à sa porte par l'intermédiaire d'un Hippolyte blême, effaré.

Dans un flot de sang l'enfant hurla, et, dans ce cri qui semblait résumer ceux qui n'avaient jamais franchi les lèvres de Norine, absorba une bouffée imprégnée de toutes les odeurs si lourdes de la ferme, de toutes les senteurs entêtantes de juillet.

— Norine ! supplia la grand-mère dont les yeux trop vieux pour pleurer se mouillèrent néanmoins de larmes, Norine, ma mie, cette petite fille, quel prénom lui donner ?

— Iris, murmura la jeune femme, Iris, comme ma mère...

Et voilà comment Hippolyte, un an après s'être remarié, dut se faire à l'idée qu'il était non seulement veuf mais père pour la seconde fois.

Alors le malheur, enfin las de jouer avec notre homme, se détourna de lui et le laissa en paix pendant une dizaine d'années, jusqu'au jour où, gravissant une échelle sur laquelle il n'avait rien à faire, Hippolyte manqua un barreau et, dans sa cinquante-neuvième année, se fracassa le crâne sur une pierre qui passait par là.

Pour l'heure, toutefois, il ne s'agissait pas de son propre enterrement mais de celui de Norine, qui eut lieu à Villers, deux jours après la naissance de l'enfant.

L'office funèbre rassembla beaucoup plus de monde que ne l'avait fait le mariage, bien qu'il ne fût pas certain que tous les gens présents fussent venus uniquement pour saluer la mémoire de la jeune, si jeune disparue. Il y avait là en effet des hommes et des femmes qui n'avaient jamais témoigné de sympathie aux Guéret et assistèrent à l'office dans le seul but de faire d'une pierre deux coups : un, contempler un homme auquel, sitôt marié, le

sort enlevait ses épouses, deux, examiner d'un peu plus près celle à propos de laquelle circulaient déjà, même à Villers, pas mal de rumeurs.

Ils ne furent pas déçus : Hippolyte était hagard. Même s'il n'en était pas encore à réaliser, comme les gens le supposaient, qu'il était veuf pour la deuxième fois, et ce pour l'excellente raison qu'il était tout occupé de ce sentiment sur lequel il avait enfin mis un nom, un nom que la mort de Norine écrivait en lettres de feu dans sa chair et dans son âme, au moment même où, nommé, l'amour révélait aussi l'étendue de sa torturante impuissance.

Donc, ceux qui s'étaient dérangés pour voir ça furent pleinement satisfaits, bien que, passé un premier moment d'incertitude, ils aient été plus satisfaits encore par la fille Estère ou, plutôt, par l'absence, choquante à souhait, de la fille Estère.

Car elle n'était pas là, tout bonnement pas venue. Et rien que pour ça, se rendre à l'église avait valu le coup, tellement le coup que certains envisagèrent de perdre le reste de la matinée en suivant le corbillard jusqu'au cimetière, des fois que cette autre, bourrelée de remords, vînt à apparaître au dernier moment, telle une Marie Madeleine.

La vieille qui accompagnait Hippolyte avait vaguement parlé du nouveau-né dont il fallait bien que quelqu'un s'occupât, mais on n'en croyait rien, cette fille bizarre n'avait-elle pas, un an plus tôt, quitté tout à trac cette même église dans laquelle on célébrait alors le mariage de son père ? Oui, n'est-ce pas, c'était ce qu'on avait raconté et on s'en souvenait. Donc ils écoutèrent d'une oreille le curé leur parler des femmes au tombeau et, de l'autre, faussement recueillis, pieusement outrés, guettèrent un éventuel grincement de porte.

Lorsque tout fut terminé, lorsque la tombe, à peine plus grande que celle d'une enfant, fut refermée, lorsque Hippolyte, sous le coup d'une urgence toute naturelle, se fut précipité hors du cimetière puis fut revenu avec, en main, une branche d'églantier qu'il piqua au pied de la modeste croix en bois, lorsque, en somme, il n'y eut plus de coup de théâtre à espérer, tous se dispersèrent pour épiloguer à loisir sur cette absence scandaleuse.

Rester à la ferme à cause d'un nourrisson qu'on ne pouvait exposer sans risque au soleil ou à l'humidité d'une église, la vieille aussi, en entendant

ces arguments, avait cru à un prétexte, et elle avait pensé : Bon, admettons, encore que, laisser ce nouveau-né à ta garde, ma belle, voilà qui n'est guère rassurant... Mais qui était-elle, après tout ? Une voisine, une simple voisine. Sans compter que même investie de plus d'autorité, elle n'aurait certainement pas réussi à faire revenir la fille Estère sur son refus de les accompagner, un refus assorti d'un prétexte cousu de fil blanc.

Pourtant elle se trompait. Et pas plus tard que le lendemain soir elle en eut la preuve, lorsque la fille Estère, de retour de Langles où elle s'était rendue pour affaire, déboula chez elle sans prendre le temps de secouer la poussière dont la route avait poudré ses vêtements. De l'étable à la ferme et de la ferme, où le bébé avait disparu, directement chez la vieille, après qu'Hippolyte eut bafouillé qu'il avait pensé, s'était dit, bref, cru préférable que.

Donc elle déboula telle la foudre et, à peine entrée, s'écria : Où est-elle ? puis, se précipitant sur un vieux berceau qu'elle aurait sans doute reconnu si elle en avait pris le temps — mais que lui importait d'avoir dormi vingt ans plus tôt dans ce berceau où dormait à présent la petite Iris — elle s'empara de l'enfant et lança à la grand-mère :

— Je ne veux plus te voir au Domaine, tu entends ? Et encore moins que tu t'occupes d'elle !

— D'accord, ma fille, répliqua la vieille, mais sache que s'il devait lui arriver un malheur par ta faute...

Le reste de la menace n'eut pas le temps de franchir ses lèvres. La fille Estère courait déjà à travers champs, serrant dans ses bras une petite fille qui entendait peut-être pour la première fois les hirondelles saluer le soir, mais plus sûrement encore sentait dans tout son être la joie et la peur mêlées de cette femme qui l'emportait.

Un instant plus tard, Hippolyte, se faufilant comme une ombre dans l'étable, ou du moins s'essayant à passer pour une ombre dans la pénombre, découvrit un tableau qui le figea d'étonnement : la fille Estère, la petite Iris et, dans le dos de la première, un cheval inconnu, pommelé, de toute beauté dans sa robustesse.

Oh, Norine, murmura Hippolyte, fallait-il que notre vieille rosse, qui t'a menée de chez toi au Domaine et du Domaine au cimetière, disparaisse en même temps que toi, abattue par un étranger ?

Il écouta encore un peu l'enfant gazouiller, la fille Estère marmonner ce qui était sans doute une berceuse, et le souffle paisible de ce gigantesque cheval que sa fille venait de ramener à la ferme puis, le cœur en miettes, sortit dans le crépuscule teinté d'or, de violet et de pourpre de ce 10 juillet 1919.

Et puis un jour, attelé à la charrue comme celle-ci l'était au Pommelé, dont la vaste croupe et la large encolure se découpaient dans la lumière d'un autre soir, d'un autre crépuscule, Hippolyte s'aperçut qu'il s'était fait à l'idée de cette mort à laquelle il avait cru qu'il ne s'habituerait jamais.

Sept années s'étaient écoulées depuis la disparition de Norine, depuis la naissance d'iris, depuis l'arrivée du Pommelé à la ferme, sept années égales et grasses comme les herbages du Domaine.

Alors, par-delà ces années dans lesquelles le malheur n'avait pas fait le moindre accroc, Hippolyte chercha le petit visage de celle qui était moins à présent Norine que sa deuxième épouse morte en couches et, un rien honteux de se le rappeler si mal, remonta plus avant dans le passé et dans le temps, le temps d'avant-guerre et le temps d'avant son second mariage, le temps de sa première épouse enfuie avec un journalier, le temps d'un bourrelier quitte par "la force des choses", le temps de son enfance enfin, là-bas, au fin fond.

Sûr, marmonna-t-il. perplexe. voilà que te me fais vieux pour penser à tout ça Mais trente secondes plus tard il s'exclamait, étrangement guilleret : Eh oui. mon gars, et pourtant faudra bien que tu t'y tasses aussi, à c't idée-là !

Le Pommelé, se croyant interpellé. lorgna pardessus son épaule. C'était une bête placide, gris clair et blanc comme les nuages d'ici. Sans se hâter mais sans s'attarder non plus, il tirait la charrue et l'homme qui pesait de tout son poids sur les mancherons. Et il était si solide que, dans son sillage, il semblait que ce fût l'ensemble de cette parcelle, récemment rattachée au Domaine, qu'il entraînait vers le couchant. Attelé à des chariots fangeux, il avait traversé le monstrueux fracas de la Première Guerre auquel Hippolyte

avait échappé, et, de son pas pesant, il cheminait désormais vers la Seconde, que cet autre ne connaîtrait pas non plus.

Oui. ce fut vraisemblablement ce soir-là qu'Hippolyte découvrit et adopta le dernier rôle de sa vie : celui du grand âge.

À cinquante-deux ans, il n'était pourtant pas très vieux ni beaucoup plus décati que la plupart de sa génération et de sa condition. Quelques douleurs par-ci, quelques raideurs par-là, un peu d'essoufflement et des cheveux, des poils blancs, mais guère plus nombreux que sept ans auparavant. Pourtant il se mit à se plaindre chaque jour davantage et, surtout, pire que les jérémiades, les soupirs, il commença de se prendre pour un exemple vivant et de se raconter.

Les débuts furent laborieux. Il y avait longtemps, très longtemps en effet qu'Hippolyte n'avait pas ressorti l'épisode de la rage de dents suivie de la perte du pouce et de l'index, et sa mémoire comme sa langue étaient un peu rouillées. Néanmoins il disposait d'un public exceptionnel. Et lorsqu'il levait lentement sa main mutilée à hauteur d'yeux, le public en question retenait son souffle : Imagine, petite, imagine ! Une bête du poids de notre Florette, trois cents kilos au bas mot, et crac, en bouillie mon pouce et mon index ! Les os brisés menu et la chair aplatie comme celle d'un crapaud passé sous une roue de charrette !

Oui, un auditoire bien plus attentif que l'auditoire d'antan. Iris allait sur ses huit ans et elle aimait les histoires, même les "horribles", comme celle de cette redoutable molaire contre laquelle son père avait bataillé avec tant de bravoure durant une nuit entière.

— Mais c'était quand ? demandait la fillette pensivement.

— Oh, il y a longtemps, très longtemps, répondait Hippolyte, c'était, reprenait-il à voix basse et en lançant un regard alentour pour s'assurer que la fille Estère n'était pas dans les parages, avant que ma première épouse m'ait laissé ta demi-sœur sur les bras, alors tu vois...

Non, justement, Iris ne voyait pas très bien. Elle s'égarait dans ce double labyrinthe de parentés compliquées et de dates, pour elle infiniment reculées, dans lequel sa demi-sœur avait l'âge d'être sa mère, et son père l'allure d'un vieillard. Elle s'y perdait et pourtant y revenait sans cesse,

même après que la fille Estère, les ayant un jour surpris, fut entrée dans une colère noire en entendant Hippolyte prononcer le nom d’une certaine Antoinette.

— Bon, mais ma mère, elle était comment, ma mère ?

— Ta mère ? Eh bien tu sais, ta mère... commençait Hippolyte avec une lenteur toute solennelle, oui n’avait d’autre fonction que de masquer son embarras.

Puis la question de la fillette finissait par lever en lui un faible écho de l’ancien tumulte qui l’avait bouleversé corps et âme et, brusquement, il se mettait à discourir sur l’amour.

De ce salmigondis aussi décousu que contradictoire, Iris ne retenait pas grand-chose, attendant cependant, comme autrefois une autre avait attendu, qu’émerge de ce laïus un mot, une phrase, à propos de celle qui l’intéressait tant.

Si la fille Estère était présente, elle aussi écoutait. Mais uniquement pour vérifier que palabrant sur son bonheur trop bref, son immense douleur et les mystères de l’amour, Hippolyte ne parlait que de lui. Alors, excédée, elle s’éloignait avant de succomber à la tentation de lancer quelque remarque prosaïque sur la débilité ou les susceptibilités malades de la défunte, avant, en somme, de renseigner sa cadette comme on l’avait renseignée, elle, à peu près au même âge, sur une certaine Antoinette.

Mais sa crainte de blesser l’enfant était plus grande encore que la tentation d’interrompre ce qu’elle considérait comme un “tissu de niaiseries”, et elle les laissait en tête à tête, le père palabrant tantôt sur son héroïque douleur, tantôt sur le “doux effroi de l’amour” ou autres niaiseries de ce genre, et Iris buvant ses paroles.

Iris savait pertinemment qu’il se parlait à lui-même, comme ces gens endormis qui causent tout haut sous l’empire d’un rêve qui est peut-être moins un rêve qu’un cauchemar. Alors, lorsqu’elle était certaine qu’il n’ajouterait rien, elle s’éclipsait doucement avec, sur les lèvres, cette interrogation qui hantait ses pensées et à laquelle, une fois de plus, Hippolyte n’avait pas répondu.

Parfois, le désir de savoir était si impérieux qu'elle s'emparait d'un lapin ou d'une grosse poule blanche et, le nez enfoui dans la toison soyeuse, le plumage palpitant, elle racontait à l'animal que sa mère était solide et forte comme la fille Estère, vaillante et brave comme Hippolyte, et gentille oh si gentille avec tout le monde, mais plus spécialement encore avec une petite fille qui s'appelait Iris.

Pourtant c'était comme éteindre une soif avec de l'eau sucrée. Passé un premier plaisir, la soif revenait, intacte, la soif d'entendre dire par un autre une chose qu'ensuite on pourrait se dire et se redire tout bas, sans que cela s'effrite dans votre bouche, puisque ce serait la vérité.

Alors un jour arriva ce que la fille Estère redoutait depuis déjà pas mal de temps, et cela se produisit bien sûr dans la laiterie — où ? sinon ici, justement ici ! pensa-t-elle, tandis que dans son dos la fillette, immobile, se taisait.

Empilant des moules à beurre qui n'avaient nul besoin d'être rincés à nouveau et qu'elle replongea néanmoins dans l'eau d'une grande cuve, la femme demanda rudement : Qu'est-ce que tu veux ? et l'enfant répondit : Rien...

Oh, ce n'était pas la brusquerie de sa demi-sœur qui intimidait Iris, mais le fait que cette fois, oui, elle était résolue à savoir, après une nouvelle tentative infructueuse auprès de leur père, et son cœur battait à tout rompre.

Dans ce petit local frais et ombreux, où Hippolyte ne mettait plus les pieds depuis que sa fille aînée avait démontré, fort précocement, être capable d'écrémer le lait, de baratter la crème et de laver ustensiles et vaisselle sans son aide, la fillette se balança un peu d'une jambe sur l'autre puis, trouvant subitement le biais qui la mènerait au plus près sans compromettre la totalité de ses chances, risqua :

— Et la tienne, elle était comment ?

— La mienne, quelle mienne ? fit la fille Estère sur le qui-vive.

— Ta mère...

Deux moules s'entrechoquèrent, il y eut un remous dans le grand bac sur lequel était penchée la fille Estère, puis la réponse tomba, brutale, mate, définitive.

— Je n'en ai pas eu.

— Ah, toi non plus, fit la fillette désappointée.

— Non, moi non plus, confirma la femme avec un drôle d'accent étouffé.

Le silence, à nouveau, avec juste le bruit de l'eau dans laquelle une main plongeait brutalement des pièces de vaisselle comme on noie des chatons nouveau-nés, et l'odeur du lait, insistante, fade, écœurante, et les petites fenêtres finement grillagées afin qu'aucun insecte n'aille coller ses pattes sales dans le beurre ou la crème, l'enfant se dandinait derechef, tortillait le coin de son tablier, fixait le dos de la femme qui se taisait.

Sûr, elle avait dit une ânerie. Et peut-être même bien pire qu'une ânerie. Pourtant elle avait juste voulu savoir, juste voulu demander, et voilà que ce qu'elle avait voulu s'était transformé en une chose aussi dégoûtante qu'une grosse mouche flottant sur la blancheur du lait immaculé. Soudain elle marmonna, suppliante :

— Bon, mais on s'a, nous, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, fit la voix qui s'aventurait, réticente, par-dessus l'épaule de la femme.

— Eh bien qu'on s'a, toi et moi ! s'écria l'enfant à deux doigts de la panique.

— Oui, répondit la fille Estère en se retournant enfin, en montrant enfin un visage qui, hâlé en permanence par l'air et le vent, avait pris une teinte de cendre — on s'a, toutes les deux, et puis toi et moi, on a le Domaine...

— Oui, bredouilla la fillette dont le petit menton tremblotait comme une feuille.

— Iris ?

— Oui...

— Dans la chambre d'Hippolyte il y a deux malles, tu y trouveras tout ce qui appartenait à ta mère... Tu peux en faire ce que tu veux, c'est à toi désormais... Oui, ce que tu veux, sauf venir m'en parler !

L'enfant n'en crut pas ses oreilles, mais elle n'osa pas bouger, à peine respirer. Cette autre était si pâle, si osseuse tout à coup, comme dévêtue de

cette mince, si mince enveloppe de chair qu'elle dissimulait sous des robes informes.

— Iris ?

— Oui...

— Si un jour je ne suis plus là, promets-moi de ne jamais vendre le Domaine.

— Oui.

— Tu n'oublierai pas, n'est-ce pas ?

— Non.

— Alors va-t'en, maintenant, fit la fille Estère en retrouvant toute sa rudesse, sa brusquerie.

Néanmoins, lorsque la fillette eut bondi hors de la laiterie, elle-même se hâta vers le seuil afin de la suivre des yeux.

Il n'était pas un jour, en réalité, sans que son regard se posât dix fois, vingt fois sur l'enfant, non, pas un jour depuis qu'Iris était née. Et comme il était impossible, maintenant, de la mener partout avec soi, de l'avoir sans cesse à son côté, il ne se passait pas non plus une journée sans que la femme fût saisie d'une monstrueuse inquiétude qui la glaçait de la tête aux pieds, parce qu'il y avait deux heures, trois peut-être, qu'elle n'avait pas aperçu sa cadette.

Puis elle se souvenait qu'Iris était à l'école, ou bien, partant à sa recherche, elle la découvrait jouant dans un coin ou écoutant, bouche bée, les vantardises d'Hippolyte, quand ce n'étaient pas les jurons d'un traîne-savate embauché pour la saison et qui en fichait encore moins que le crève-la-faim précédent.

Pendant trente secondes, le regard anxieusement posé sur l'enfant, la fille Estère ne voyait que les joues rebondies, les lèvres fraîches, les petits membres robustes, les prunelles myosotis, candides, bien trop candides, et une fine sueur perlait à son front à l'idée que, quand bien même la réalité démentait toute idée de ce genre, quand bien même Iris était là, saine et sauve sous ses yeux. Enfin, elle se tournait vers l'employé du moment auquel elle lançait d'une voix âpre : Faudrait surtout pas que tu fatigues,

hein, en chargeant ce fumier ! ou bien, s'il s'agissait d'Hippolyte : Tu pourrais peut-être reposer ta langue un petit quart d'heure en allant fendre quelques bûches ! et, quand l'enfant était seule : Oh, Iris, voilà six mois que j'ai acheté ce bois taillis et je n'ai même pas encore trouvé une matinée pour commencer, simplement commencer de le nettoyer ! C'est qu'il y a tant à faire...

Oui, tant à faire, et si peu de temps, si peu de bras pour tout faire, et bientôt plus de bras du tout, autres que les siens, ceux d'Hippolyte et de la fillette qui fréquentait l'école quand rien de plus urgent ne la retenait à la ferme, autrement dit, pas très souvent.

En ces années, la main-d'œuvre était de plus en plus rare, et parmi ceux qui n'avaient pas encore quitté les champs pour la ville et l'usine, la réputation du Domaine était passée d'oreille en oreille, de bouche en bouche, dans tout le canton journaliers et domestiques en quête d'une place savaient à quoi s'en tenir : un labeur épuisant, des gages misérables et un pichet d'eau claire en guise de remontant, parce que dans cette ferme tout ce que la terre donnait retournait à la terre, la moindre botte de foin, le moindre seau de purin, le plus petit œuf pondu, la volaille la plus maigre, la dernière goutte de lait, et jusqu'aux glands ramassés dans la forêt pour les cochons, aux pissenlits cueillis le long des chemins pour les lapins, sans même parler de la production du potager vendue en ville et de celle du verger vendue au bouilleur, ou des bêtes engraisées pour un marchand de bestiaux en plus des vaches laitières, tout, sans exception, était rigoureusement comptabilisé puis transformé en billets de banque convertis à leur tour, et jusqu'au dernier sou, en lopins repoussant d'année en année les limites du Domaine.

Sûr, la pingrerie de la fille Estère n'était pas une nouveauté. Et depuis le second mariage d'Hippolyte ou l'acquisition frauduleuse du Pommelé, sa roublardise n'était plus à démontrer. Mais sûr aussi, ce qu'on aurait qualifié chez une autre de vertu et d'habileté ne suscitait dans son cas que suspicion et acrimonie. Peut-être, parce qu'en dix ans de privations de toutes sortes, de travail forcené et de manœuvres tenaces, elle avait réussi à doubler l'étendue du Domaine, mais plus sûrement encore parce que disposant à présent d'un revenu annuel de milliers de francs, elle continuait de vivre en pauvre, méprisant ouvertement l'ostentation des bourgeois comme elle

n'avait jamais cessé d'afficher son mépris à l'égard des pauvres et de leur indolence. Alors, lorsque survint la lamentable histoire du gamin de l'Assistance, il se trouva de grandes âmes pour s'émouvoir et parler de férocité là où, s'agissant de n'importe quel autre fermier des environs, ces mêmes âmes auraient gardé le silence ou minimisé l'événement en arguant qu'une raclée n'a jamais incité personne à se pendre, et surtout pas un gosse de treize ans venu d'un orphelinat et passant son temps à tirer les oiseaux au lieu de travailler.

Le gosse en question se prénomait Martin. Mais il aurait tout aussi bien pu s'appeler Pierre, Paul ou Lucien, c'était un sans nom, la boule tondue à zéro, élevé à coups de menaces, de châtiments, de marches en rang par deux et, comme tous ses semblables, tourmenté en permanence par une faim qui n'était pas seulement une faim de pain — mais il n'aurait pas su dire ce qui, intimement mêlé à cette obsession de manger, le tourmentait avec tant de constance depuis qu'il était né. Et cette enfance, semblable à de la vermine dévorant la sève d'un jeune rameau, avait tordu ses lèvres en un ricanement idiot, imposé à ses yeux de se couler par en dessous, arrondi son dos et courbé ses épaules, tandis que la nature et les ans, poursuivant leur chemin, le jetaient à présent dans la poix brûlante de l'adolescence et avivaient jusqu'à l'insupportable ce creux au ventre qui était peut-être aussi la faim d'une tendresse encore plus inaccessible que le pain, la nostalgie obscure et torturante d'une voix prononçant son nom comme si. par on ne sait quel miracle, pour cette voix, il n'existait qu'un âne s'appelant Martin et qu'il ait été celui-là.

Hippolyte était allé le chercher bien au-delà de Langles, à la limite du département. Ce n'était pas la première fois qu'un gosse de l'Assistance était placé dans une ferme, la pénurie de main-d'œuvre rendait cette pratique de plus en plus courante, mais tout cela ne lui disait rien qui vaille : Des ennuis, rien que des ennuis, voilà ce qu'il n'avait cessé de penser à l'aller. Et maintenant que le gamin était assis dans la carriole à son côté, il avait de surcroît l'impression désagréable d'être observé, encore que, ne réussissant ni à surprendre le regard de son compagnon de route, ni à lui arracher un mot, il aurait été plus exact de dire qu'il se sentait sournoisement épié. Et, de fait, bien que tassé sur lui-même, à double tour verrouillé, et comme tentant désespérément de dissimuler dans l'immobilité

la plus absolue la nudité de son crâne, de ses oreilles en feuilles de chou, de ses genoux et mollets exposés à l'air, l'enfant n'en était pas moins frémissant, constamment en alerte, à croire qu'il guettait le moment propice pour sauter dans le fossé, lui fausser compagnie — ce qui serait bien ma veine, n'est-ce pas ? ah, des ennuis, rien que des ennuis ! — si bien qu'Hippolyte aussi se mit à le surveiller du coin de l'œil.

Ils firent ainsi les deux tiers du trajet, l'un et l'autre aux aguets, l'un et l'autre soupçonneux. Puis, alors qu'ils arrivaient en vue de Langles, Hippolyte rattrapant au vol le fouet qui glissait de ses genoux, le gosse se rejeta brutalement en arrière et, en un geste de terreur, leva son bras pour en protéger sa figure.

— Mais pourquoi je te frapperais, hein, mon gars, tu peux me le dire ? grommela Hippolyte, avant d'exprimer en un vaste soupir ce qu'il pensait du fait de s'encombrer de cette espèce de chat sauvage — des ennuis, sûr, rien que des ennuis ! — et, d'une manière générale, ce qu'il pensait des décisions et ambitions délirantes de sa fille aînée qui, la veille, lui avait claironné sous le nez qu'elle ne serait satisfaite que le jour où, au nord comme à l'est de la ferme, il n'existerait plus entre elle et la Charentonne un arpent, un fourré, une touffe d'herbe qui n'appartiendrait au Domaine.

— Mais pour quoi faire ? s'était-il écrié avec le même accent d'épouvante que lorsqu'elle lui avait suggéré, bien des années auparavant, qu'il pourrait se remarier.

— Parce que le coût de la vie ne cesse d'augmenter et que lorsque les mercantis de tout poil auront plumé les gros qui passent leur temps à se montrer en auto, et les petits qui me cèdent leur minable lopin pour courir les foires au lieu de se soucier du travail en souffrance, il arrivera un moment où l'argent ne vaudra plus rien. Est-ce que tu peux comprendre ça ? avait hurlé la fille Estère.

Non. de toute évidence, Hippolyte ne le pouvait pas. Tout ce qu'il voyait, savait, comprenait, c'était que dans l'un ou l'autre café du bourg on le battait froid et que, à peine accoudé au comptoir, il se trouvait quelqu'un dans son dos pour parler de millionnaire, de rapiat, de charognard. Et par-delà l'amertume d'être traité ainsi au bout de sa vie, alors qu'il était deux fois veuf, s'était payé si peu de bon temps et que, le dimanche au Domaine,

il n'y avait même pas à table un verre de vin, il avait peur, oui, peur d'un mauvais coup, mais non pas tant de la part de ces anciens compagnons de bistro que de la part de ce malheur, auquel la fille Estère, à chaque parcelle grignotée, les montrait un peu plus du doigt, comme un arbre se hissant au-dessus des autres se désigne lui-même à la foudre.

Sûr, des ennuis, rien que des ennuis, pensait-il, inquiet et sombre, oublieux du gamin qui, pour sa part, écoutait s'apaiser dans sa poitrine une frayeur beaucoup plus immédiate et précise, tout entière circonscrite dans la lanière d'un fouet.

Et le Pommelé couvert de sueur allait le long d'une route aux fossés fleuris de marguerites, cheminait de son trot pesant vers une guerre que ne connaîtraient ni l'homme tombé du haut d'une échelle sur laquelle il n'avait que faire, ni l'enfant anonyme enterré depuis longtemps, ni la fille Estère prise à son propre piège, ni Iris partie de l'autre côté de l'océan.

Pour l'heure, toutefois, le pays en était encore à la "der des ders", dont il s'appliquait à oublier l'horreur en cantonnant ses fantômes dans des monuments *Pro Patria*, Hippolyte passait chaque jour au pied de l'échelle fatale sans songer à grimper dessus, la fille Estère continuait de faire sa pelote et Iris de promener sur le monde le regard confiant et émerveillé de ses prunelles myosotis. Quant à l'unique arrivé à destination, il se jeta ce soir-là sur le pain et la soupe qui composaient l'ordinaire des repas au Domaine, un ordinaire plus copieux que celui de l'orphelinat à défaut d'être beaucoup plus varié.

Il ne se passa pas une semaine avant que le gamin apprenne, un, qu'il était impossible d'accéder à la cave-cellier où se trouvaient les provisions et les produits destinés à la vente, parce que ce local était sous clé, deux, que celle qui disposait de cette clé et ne s'en séparait jamais était également celle qui faisait la pluie et le beau temps à la ferme. Le corpulent vieillard qui était venu le chercher causait, maugréait, soupirait d'abondance mais, à l'égal de la fillette, comptait pour du beurre. Seule la femme anguleuse, tranchante comme une lame de couteau, à peine assise lorsqu'elle était assise, levée avant le soleil en été, et pouvant vous tomber dessus n'importe quand parce qu'elle était partout à la fois et avait un œil sur tout, représentait un danger. Car si les coups devaient venir, ce serait de sa main

à elle, et forcément ils viendraient, aussi inéluctables que les accusations de paresse, de sournoserie ou de mensonge qui l'accompagnaient depuis sa naissance, aussi familiers que cette faim qui, du plus loin qu'il se souvînt, n'avait jamais été rassasiée. Donc, il se mit à épier cette femme qui détenait la clé des victuailles et celle des coups, dans l'espoir de repérer entre le lever et le coucher un angle mort où se tapir et oublier un instant sa peur d'être pris en flagrant délit.

Pendant un mois, les expéditions hebdomadaires au marché de Langles lui fournirent ce répit. Confié à la garde du vieillard, il comprit très vite que celui-ci ne surgirait jamais sur ses talons parce qu'il était bien trop occupé à bayer aux corneilles. Alors, sitôt disparue la carriole emmenant la femme et la fillette en ville, le gamin jetait serpette, fourche, seau ou pioche, et filait droit dans la forêt, descendait à la rivière, poussait parfois jusqu'aux abords du village ou du hameau voisin, en empruntant les chemins creux. Il évitait quiconque, adulte ou enfant, de crainte d'être reconnu et dénoncé ; il se taillait des badines dont il cinglait tout ce qui était susceptible d'être décapité ; il se gavait avidement de baies, mûres ou pas ; il se vautrait dans la paille moisie de quelque grange abandonnée ; il jurait tout bas, faisait des grimaces et, lorsque dans un pré, il croisait un troupeau, il fonçait dans le tas en brandissant un bâton après s'être assuré que les bêtes n'étaient pas gardées. Et puis, quand il en avait assez de visiter des nids vides, de donner des coups de pied dans les cailloux, de canarder grenouilles ou ragondins — des poissons, il n'avait jamais réussi à en attraper à main nue —, il revenait à la ferme, reprenait la besogne délaissée deux heures plus tôt et, brusquement, la faim le tenaillait pire encore que les autres jours, douloureuse, brûlante, béante comme l'indifférence du vaste ciel.

Un mois passa ainsi, sans que la fille Estère lève la main sur lui mais sans non plus qu'elle oublie de mettre le pain sous clé, un mois ponctué par ces quelques heures volées à une semaine de travail qui incluait le dimanche.

— Tu vas à la messe, toi ? lui avait demandé la femme au lendemain de son arrivée et, n'obtenant aucune réponse, elle avait tranché : Bon, eh bien ce n'est pas moi qui t'y obligerai, il y a beaucoup mieux à faire ici.

Iris allait donc seule à l'église, le dimanche, depuis qu'Hippolyte avait perdu le goût de s'arrêter sur le chemin de la messe pour s'offrir une petite

“goutte”. Et ce jour-là comme n’importe quel autre, ils travaillaient : lui, le vieillard, la fille Estère et la petite, lorsqu’elle était de retour, ou selon l’ordre de leur efficacité respective, la femme, lui, le vieillard et la fillette.

Car le gamin arrivait encore à en faire plus qu’Hippolyte. Il est vrai qu’il ne causait pas. Où aurait-il trouvé les mots pour raconter sa misère et à qui ? Il parlait même si peu que personne n’avait entendu les inflexions rauques de sa voix qui n’en finissait plus de muer. Il ne semblait pas non plus comprendre ce qu’on lui racontait. Lorsque Hippolyte l’entreprenait avec ses souvenirs de jeunesse, d’apprenti bourrelier renvoyé à la terre par ‘la force des choses’, les paroles du bonhomme rebondissaient sur lui comme le vent d’est sur les haies. Quant à Iris, bien qu’elle ait eu dix ans et lui pas même quatorze, elle n’était qu’une mioche à ses yeux et une fille de surcroît. Mais surtout, il savait d’expérience que les rejetons des maîtres peuvent être redoutables et que, si ces enfants, pris en faute, risquaient une correction, il existait un cercle de l’enfer réservé aux sans nom de son espèce, dans lequel ceux-ci étaient battus comme plâtre non pour avoir été pris la main dans le sac mais dénoncés par des lèvres enfantines. Alors, dès ses premiers jours à la ferme, lorsque la fillette avait commencé de lui tourner autour, tenté de le séduire avec ses “Tu veux que je te fasse voir quelque chose ?”, “C’est loin l’endroit d’où tu viens ?” et autres “Tu sais comment s’appelle notre cheval ?”, il s’était bien gardé de lui répondre, l’avait fuie comme la peste, ou fait comme si elle n’existait pas quand il était impossible de l’éviter. En outre, que lui importaient le caillou, la plume irisée ou le papillon multicolore quelle lui fourrait sous le nez en s’exclamant, ravie : Regarde ce que j’ai trouvé ! Non seulement il n’en avait rien à faire mais, incapable de concevoir qu’on pût se réjouir d’une plume de pie ou d’une aile de libellule, il soupçonnait la fillette de se moquer de lui. Au bout d’une semaine, Iris s’était lassée. Et elle était retournée à ses jeux solitaires, renonçant à entraîner cet autre dans le gigantesque livre d’images qu’étaient pour elle la ferme et ses pâturages, la forêt et le bourg la ville des jours de marché, le ciel et ses tableaux mouvants de nuages. Sûr, maintenant qu’elle l’ignorait comme lui-même l’ignorait, elle pouvait rire, chanter, cajoler un lapin ou faire des bouquets de fleurs, elle n’avait pas plus d’importance qu’un moineau. D’ailleurs, dans son monde à lui, les oiseaux n’existaient pas, ou alors

morts, dégomés de leur perchoir à l'aide d'un lance-pierre. En revanche, dès que s'élevait la voix de la fille Estère, il se raidissait et, une semaine après son arrivée à la ferme, il était parfaitement capable de percevoir la présence de la femme avant même d'entendre sa voix, question d'habitude, n'est-ce pas, la longue habitude des enfants coupables d'être nés.

Ce fut un dimanche qu'il remarqua ce que personne n'avait jamais soupçonné, jamais découvert. Peut-être, parce qu'à force d'épier cette femme, la moindre expression de sa dureté aux arêtes de silex lui était devenue familière, mais plus sûrement encore parce qu'il était si affamé que la chose ne pouvait continuer plus longtemps de lui échapper.

Soudain, bien que l'herbe eût étouffé le bruit des galoches, il sut que la femme était dans son dos et il se pencha un peu plus sur les bidons de lait qu'elle lui avait ordonné une demi-heure plus tôt de nettoyer. Mais elle fit trois ou quatre pas supplémentaires et, cette fois, se trouva à son côté, sur lui de toute sa hauteur. Pendant trente secondes, l'enfant retint son souffle, de la tête aux pieds en alerte, lorgnant par-dessous son coude une paire de sabots, deux chevilles gainées de noir, et l'ourlet d'une robe élimée. Puis la voix de la femme demanda avec sa rudesse habituelle : Tu n'as pas vu Iris ? et, comprenant que ce n'était ni lui ni l'eau gaspillée dans laquelle il pataugeait, ni même le peu d'empressement avec lequel il lavait ces fichus bidons en fer-blanc qui étaient en cause, il se risqua à lever la tête.

Elle regardait effectivement en direction du chemin, préoccupée, indifférente à tout ce qui n'était pas ce chemin désert. Dans la lumière de midi, dans l'immobilité de son attente et la tension de son souci, son visage offrait un profil net et anguleux, cheveux tordus sur la nuque en un chignon serré, pommettes saillantes et nez trop fin, menton volontaire réitérant l'intransigeance d'une bouche aux lèvres minces, avec cependant une finesse dans le dessin de l'oreille, dans la gracilité d'un cou nu et encore jeune.

T'as entendu ce que je t'ai demandé ? reprit-elle, impatiente, brutale, prête déjà à l'attraper par le bras, le secouer, comme s'il y pouvait. Quelque chose, lui, au fait que le chemin demeurerait vide, au fait que la fillette, s'amusant probablement en route, n'était pas encore rentrée, alors que le clocher de La Gonfrière sonnait les douze coups de midi. Pourtant la femme

n'eut pas le temps de s'en prendre à lui, ni lui d'acquiescer, de nier : Iris tournait le coin de la haie, là-bas, au bout du sentier qui montait vers la ferme, un nœud de satin blanc dans les cheveux, un petit col de dentelle sur sa robe du dimanche, dont les plis se balançaient au rythme de son pas et, dans son poing serré, un bouquet déjà un peu flétri de fleurs cueillies sur les talus. Alors une étoile s'alluma dans les yeux de la fille Estère, une étoile dans la froideur de ce regard qui ne savait que calculer, examiner, évaluer, soupeser, compter et escompter, une étoile comme une caresse, un sourire, et le gamin en fut non pas ébahi mais cloué sur place, transpercé.

Qui aurait pu comprendre cela ? Qui, hormis la grand-mère, aurait pu comprendre qu'un gosse de treize ans, frisant l'idiotie à force de terreur, ait pu en surprendre si long en un instant si bref et, de surcroît, tel un loqueteux apercevant dans la boue de ce tamis que la vie lui a collé entre les mains une paillette d'or, en ait été comme foudroyé. Il y avait dix ans que la vieille n'avait pas mis les pieds au Domaine. De loin en loin, elle croisait la fillette dont la candeur et les prunelles myosotis lui rappelaient Norine et, il y a peu, elle avait vu ce pauvre diable de l'Assistance, avec sa faim perpétuelle au ventre, déguerpir de chez elle après avoir glissé un lance-pierre dans la ceinture de sa culotte crasseuse.

Le gamin ne pensa pas une seconde s'être trompé, ne douta pas un instant de ce qu'il avait vu mais, saisi d'une étrange méfiance, s'empressa de l'oublier. Pourtant la chose devait se répéter pas plus tard que le soir de ce même dimanche, pendant le souper.

Iris tombait de sommeil, et la cuiller qui portait la nourriture à ses lèvres était de plus en plus lourde. Le vieux aussi mangeait, coudes sur la table, concentré, pesant et lent, tout à cette grande et grave affaire qui consiste à se restaurer. Et le gamin dévorait, avalait sans prendre le temps de respirer entre deux bouchées, la cuisine résonnait du bruit des bols heurtant le plateau de la table, des cuillers raclant le fond des bols, on n'y voyait plus grand-chose mais on y voyait encore bien assez, d'ailleurs quand l'obscurité imposerait d'allumer, tous auraient terminé, seraient depuis longtemps couchés.

Parmi ces têtes courbées, une seule ne l'était pas, une seule avait plus urgent, mieux à faire que de se rassasier de pomme de terre et de fromage, de lait et de pain. Dos tourné au crépuscule, la fille Estère ne mangeait pas ; son visage s'enfonçait dans la nuit et, dans cette nuit une étoile était levée, insoupçonnable pour qui ne la savait pas là et pourtant si frémissante que sa présence silencieuse, plus forte que les derniers bruits du bout du jour, plus forte que la rumeur montant de la table, et un instant encore repoussée par la voracité d'un appétit juvénile puis finalement plus forte aussi que cette voracité, se fraya un chemin jusqu'aux oreilles du gamin et contraignit celui-ci à lever la tête. La femme ne quittait pas sa cadette des yeux. Et celle-ci, à présent assoupie sur sa chaise, dormait bouche entrouverte, souffle paisible, mains nichées au creux de son tablier, dans le halo protecteur et indéfectible de cette étoile.

Voilà ce que le gamin surprit à nouveau et il en fut à nouveau bouleversé. Et lui qui avait soigneusement évité la fillette saisit dès le lendemain la moindre occasion, non de s'en rapprocher — quantité négligeable elle demeurerait — mais, mine de rien, de se trouver là où elle se tenait.

Il ne lui fallut pas plus de ce lundi pour comprendre que ce n'était pas le hasard qui ramenait la femme à la ferme aux abords de la basse-cour ou parmi les rames de haricots, quand Iris arrosait précautionneusement le potager, distribuait le grain aux poules ou ravaudait quelque vêtement, assise à la cuisine. Par trois fois, cœur battant, il regarda s'allumer l'étoile, et par trois fois il entendit à peine le "Eh, toi, tu veux que je t'aide à *tirer* au flanc !", dont la fille Estère l'apostropha. Il en oublia le cellier, il en oublia même ses fringales adolescentes. Comme s'il détenait à présent une clé autrement plus importante que celle qui verrouillait une porte derrière laquelle il imaginait depuis des semâmes, en des visions qui hantaient non seulement ses jours mais son sommeil, des jambons suspendus aux poutres du plafond, des paniers d'œufs fraîchement pondus, des pyramides de fromages et des monceaux de bocaux de fruits au sirop. Cette nuit-là, dans la grange où il dormait, couché sur des bottes de paille, d'affreuses crampes d'estomac le réveillèrent comme à l'accoutumée, mais il eut beau remonter ses genoux sous son menton, se lover autour de sa douleur, il ne parvint pas à se rendormir. Jamais sa faim n'avait été aussi vive. Et jamais pourtant elle n'avait eu si peu d'importance comparée à cette autre cruauté qui, il y a peu

encore, se confondait avec elle, et subitement s'en était dissociée pour s'ouvrir sous ses pieds tel un puits, et le happer. Car par la porte ouverte de la grange et au-dessus de sa tête, il les savait toutes là, ces constellations, ces milliers d'étoiles, dont, ébloui, il n'avait découvert l'existence que pour découvrir aussi que pas une seule n'avait jamais brillé pour lui. Oh, sûr, il aurait voulu s'enfoncer au plus profond de la paille, y disparaître, et crever là comme crèvent parfois, empoisonnés, ces mulots qui menaient une sarabande infernale au plus tendre de son ventre.

À l'aube, la grange était vide. Et Hippolyte qui était chargé de réveiller le gamin jugea parfaitement superflu d'inspecter l'intérieur du bâtiment ou simplement d'en faire le tour. Ne l'avait-il pas prévu, toujours su, des ennuis, rien que des ennuis Il se précipita donc droit sur sa fille aînée pour lui annoncer ce qui ne pouvait être qu'une fugue.

— Il reviendra, fit-elle sans manifester la moindre surprise, ce n'est pas si facile de s'introduire dans une ferme et d'y faucher un croûton de pain.

Il revint, en effet, mais une trentaine d'heures plus tard, au terme desquelles Hippolyte, cuit et recuit au petit feu de l'attente et d'une anxiété grandissante, miné par une nuit blanche, rongé d'insupportable incertitude rapport à la maréchaussée dont il ne savait s'il était préférable de s'en remettre à elle ou de l'éviter le plus longtemps possible, et finalement suffoqué par l'impassibilité de sa fille aînée qui, le lendemain midi s'attabla comme si de rien n'était, comme si autour de cette table, précisément, il n'en manquait pas un quatrième dont lui-même ne doutait plus à présent qu'il fût un oiseau de malheur, explosa soudain en jurons et invectives, se releva alors qu'il venait tout juste de s'asseoir, s'étrangla, toussa, et finalement se précipita dehors pour arracher le Pommelé à sa bienheureuse somnolence méridienne, l'atteler d'une main tremblante et se lancer à la poursuite du gamin, alors qu'à trois cents mètres de là, le chemin débouchant sur l'alternative de la route, il avait déjà une chance sur deux de se tromper de direction.

— Quelle mouche le pique ? murmura la fille Estère. Jamais elle ne l'avait vu s'échauffer de la sorte. Du seuil de la cuisine, elle s'avança au centre de l'aire et regarda intriguée, la carriole s'éloigner à fond de train avec d'affreux grincements de ressorts.

Pendant trente secondes, elle se demanda si cette agitation n'était pas en réalité prétexte à se la couler douce jusqu'au soir, devant un verre de gnôle complaisamment, rempli sitôt que vidé à crédit. Mais, bien qu'ayant appris avec l'âge à ne plus bâiller de la lippe, Hippolyte n'avait jamais su feindre ou dissimuler quoi que ce soit. La femme soupira : sûr, il n'existait pas une once de duplicité dans cette âme d'une crédulité sans borne, opaque comme du papier huilé et désespérément étrangère à tout ce qui n'était pas routine et inertie. Devant la porte ouverte du petit bâtiment qui ne servait plus depuis longtemps, pour cause d'exiguïté, que de remise et d'écurie au Pommelé, elle aperçut dans la poussière une longue et mince forme sombre, onduleuse comme un serpent. Sourcils froncés, elle alla ramasser ce qui était le fouet de la carriole, probablement tombé du siège lors du départ fracassant de la voiture.

— Bon Dieu, marmonna-t-elle en enroulant serré la fine lanière autour du manche, fallait-il qu'après s'être lamenté toute sa vie comme un vieux, il soit pris d'étranges lubies, maintenant qu'il l'était, vieux ? Puis, déjà moins songeuse qu'irritée, elle pénétra dans l'écurie et déposa le fouet contre le mur garni de sangles et de harnais. Ensuite, de nouveau sur l'aire aveuglante de lumière, elle n'eut pas besoin d'interroger le soleil pour savoir que l'après-midi était largement entamé et elle rejoignit la maison à grands pas.

— Tu viens avec moi au Bec ? demanda-t-elle à sa cadette.

— Non, je préfère tricoter ici, répondit Iris et, après une hésitation elle ajouta, il est parti bien drôlement, n'est-ce pas, alors ce serait mieux que quelqu'un reste, des fois qu'il lui arrive quelque chose et qu'on vienne prévenir...

Si seulement ! pensa la femme. Mais c'était moins une pensée que l'expression d'une exaspération aussi ancienne que chronique et, une fois rendue au confluent de la Charentonne et de la rivière de Touquettes, sur ce pré en bec de canard qu'elle avait payé infiniment plus que sa valeur parce qu'à présent, au nord aussi, le Domaine touchait à la rivière, elle avait déjà oublié ce qui n'était pour elle qu'une extravagance.

Face à ce vaste flanc de colline qui, un jour, appartiendrait tout entier au Domaine, les excentricités d'Hippolyte pesaient bien peu, et la fugue du

gamin encore moins. D'ailleurs, entre deux gendarmes ou seul, ce dernier finirait par réapparaître, elle en était persuadée, car même en admettant qu'un chien à l'attache lui laisse le fond de sa gamelle, où pourrait-il aller, avec sa tête estampillée de l'Assistance, sans être aussitôt reconnu pour ce qu'il était : un sans nom échappé d'un orphelinat ou de chez un patron, et épinglé.

Il réapparut, en effet une heure à peine après le départ d'Hippolyte, exactement comme elle l'avait annoncé et très exactement pour les raisons qu'elle avait envisagées. Sauf qu'elle n'avait pas prévu qu'il se faufilerait, silencieux comme un chat, jusqu'à la ferme, la lèvre retroussée sur une espèce de sourire, un drôle d'éclat dans le regard, avec en main un petit cadeau destiné à sa cadette et que, sans même s'assurer que la voie était libre, il bondirait sur le seuil de la cuisine à la recherche d'iris et, l'y apercevant, lancerait à ses pieds le petit cadavre d'une mésange aux yeux crevés en s'écriant : Regarde ce que j'ai trouvé ! — amère parodie de la joie de la fillette.

Non, elle n'avait rien imaginé de tout cela. Pas plus qu'elle n'avait imaginé qu'il la braverait, elle, ensuite, déambulerait sur le sentier qui, à mi-pente de la colline, était parfaitement visible depuis le confluent, de sorte que, se retournant, elle l'apercevrait soudain non pas en train de fuir ou de se cacher mais bel et bien se montrant, allant et venant, paradant quasiment, et la narguant jusqu'à ce qu'elle abandonne son ouvrage et remonte à toutes jambes vers la ferme, ne se demandant déjà plus : Qu'est-ce qu'il cherche, à la fin ? mais, les joues en feu et le cœur glacé, hantée par la seule pensée d'iris.

Sûr, elle n'avait rien imaginé de tout cela. Et lorsque ce malheur dont elle n'avait rien pressenti fut accompli, bu jusqu'à la lie, elle ne devait plus jamais y repenser, pas une seule fois en sept années s'en souvenir, comme si l'oiseau menu aux pattes raides et aux orbites noircies de sang séché, ramassé à côté d'iris occupée à creuser un trou derrière la ferme, comme si le fouet qu'elle n'avait, semblait-il, déposé dans l'écurie que pour savoir où le trouver et s'en emparer une heure plus tard, comme si le gamin pourchassé sur une centaine de mètres dans le pré de l'Épine noire puis se retournant brusquement vers elle, la lèvre retroussée par un ricanement pétrifié, comme si tout ce visage blême de terreur, soudain à portée de main

et zébré d'une grande trace écarlate, comme si sa propre fureur et la vigueur inépuisable de son bras assenant les coups, comme si les gémissements de l'enfant à terre et, au creux de sa propre paume crispée, l'empreinte indélébile de la mésange coiffée d'un bleu aussi tendre que celui des prunelles de sa cadette, comme si la folle sauvagerie de tout ce cauchemar et ce cauchemar lui-même étaient destinés, sitôt le manche du fouet brisé et le gamin s'échappant derechef, à disparaître sous une chape d'oubli offrant aussi peu de prise à la mémoire que les lourdes pierres tombales, insérées depuis des siècles dans le pavement des églises, en offrent aux leviers des voleurs.

Alors le lendemain matin, jour du marché hebdomadaire de Langles, lorsqu'elle découvrit aux premières lueurs rougeoyantes de l'aube que ce satané gamin s'était passé une corde au cou et, tel le fruit blet du malheur, pendait à l'une des poutres de la grange, elle ne se soucia que de deux choses : partir au plus vite avec Iris afin que celle-ci ne soit pas mêlée à ce sinistre épilogue, et obtenir d'Hippolyte qu'il répât mot pour mot aux gendarmes la version qu'elle-même leur donnerait en s'arrêtant au bourg, sur le chemin de la ville. C'est ainsi que l'enfant passa pour avoir mis fin à ses jours non à la ferme mais dans un pré voisin Est-ce que tu veux que le Domaine devienne le Domaine au pendu ? avait-elle chuchoté, alors qu'ensemble, elle et Hippolyte allongeaient le jeune suicidé dans la paille : oh, ça, elle pensait à tout...

Le drame n'eut pas de suites officielles. La fin lamentable du gamin de l'Assistance ne suscita aucun scandale et, simple "drame regrettable", fut réglée en l'espace d'une journée : enquête, interrogatoire et corps transporté, à cause de la chaleur, dans la crypte de l'église du bourg puis, au terme d'un examen concluant au suicide, réexpédié nuitamment à l'autre bout du département.

Non, ni suites officielles ni conséquences immédiates ou visibles sur la bonne marche du Domaine La femme avait profité de ce jour de marché pour effectuer quelques achats depuis longtemps différés, puis elle s'était rendue chez le négociant en bestiaux avec lequel elle traitait. Elle et sa sœur étaient donc simplement rentrées plus tard que de coutume et, peu après ce retour, aux questions d'Iris, la fille Estère avait répondu qu'"il" était reparti chez lui et qu'il n'y avait plus à s'en préoccuper.

Hippolyte, plus muet qu'une cloche sans battant, s'était gardé de tout commentaire et, sitôt la fillette couchée, s'était empressé de rejoindre son propre lit. La femme avait alors sorti le cahier d'écolier dans lequel elle notait scrupuleusement le moindre gain, la plus petite dépense, ainsi que les sommes déposées à la banque. Et bien qu'elle ait eu simplement l'intention de consigner la recette hebdomadaire, elle était demeurée absorbée dans des calculs et vérifications fort avant dans la nuit, penchée sur des comptes où apparaissait, dérisoire et cependant irritante parce que inexplicable, une erreur de huit sous. Bref, une journée quasiment ordinaire avec, en son bout, huit malheureux petits centimes — que la fille Estère continuait d'appeler des "sous" comme avant-guerre —, passés on ne sait où.

Elle ne les retrouva jamais. Ou plutôt, ne sut jamais comment ni quand cette erreur s'était introduite dans une comptabilité qu'elle tenait depuis des années et qui représentait par conséquent plusieurs cahiers noircis de chiffres, répartis en colonnes méticuleuses. De jeudi en jeudi, de ligne en ligne, tel un petit rien glissé entre deux dents, la chose continua de l'agacer et, un soir de décembre, elle tira à la règle une horizontale en bas de ses jolies colonnes, inscrivit en dessous "Perte : 8 centimes", tira un nouveau trait en travers de la page, reporta les gains et les dépenses arrêtés en ce 8 décembre 1929, et s'ôta ainsi de la tête ces huit sous à cause desquels, chaque jeudi soir depuis des semaines, la lampe brûlait en pétrole bien plus que leur montant.

Sûr, il suffisait qu'Hippolyte, en proie à une nouvelle lubie qu'il baptisait pompeusement "insomnie", gaspillât de temps en temps ce même pétrole.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demandait-elle lorsqu'elle le découvrait assis en chemise dans la cuisine, renfrogné et mou.

— C'est mon insomnie, répondait-il.

Où avait-il pêché ce mot sans lequel il se serait probablement tourné et retourné dans son lit jusqu'à ce que le sommeil le reprenne ? Mystère. Maudissant le pouvoir des mots, la fille Estère répliquait : Comment veux-tu te rendormir si tu restes debout ! Mais peine perdue, le mot était bien là, réfractaire à toute logique et, bientôt, elle se contenta d'observer aigrement : Et t'as besoin d'y voir, pour ça ?

Oui, bizarrement, les insomnies qui tiraient Hippolyte de son lit dans le seul but de l'asseoir sur une chaise, désœuvré et immobile comme un œuf dans un panier, s'accompagnaient de l'absurde et coûteuse nécessité d'y voir clair. C'est ainsi qu'une lampe brûla au Domaine tout d'abord épisodiquement puis pratiquement chaque nuit pendant trois ans, autrement dit jusqu'à ce qu'Hippolyte croise sur son chemin l'échelle qui devait mettre un terme à cette dernière lubie en mettant fin à sa vie.

Trois ans de vie, ce n'est pas grand-chose, mais trois ans à se relever la nuit, c'est long, et, au bout de ces trois années, Hippolyte et son insomnie étaient devenus tout à fait familiers, inséparables quasi, avec de petites manies comme il s'en installe dans toute amitié : rendez-vous à heure fixe sous la lampe, quoi qu'en dise la fille Estère, coude planté sur la table afin de soutenir une joue posée dans une paume à l'aplomb d'un mouchoir fripé pour goutte au nez chronique et, gourmandise de vieillard insomniaque, morceaux de sucre prélevés dans la réserve du placard, fondant lentement l'un après l'autre sur la langue.

Pourtant ces tête-à-tête avaient commencé dans la plus grande agitation. Pourquoi diable fallait-il qu'il veille au moment où la terre entière reposait, bienheureuse dans le sein des ténèbres et de l'oubli, oh, Seigneur, pourquoi fallait-il qu'il soit privé de ce bienfait ? Il chercha donc un coupable et n'eut même pas à chercher pour le trouver : on ne fréquente pas le malheur comme il l'avait fréquenté pendant quarante ans sans développer un sixième sens, une sorte de flair très spécialisé. À vrai dire, il y avait beau temps qu'il soupçonnait quelque chose. Depuis la disparition de sa deuxième épouse, tout avait trop bien marché, dix ans de tranquillité, c'était louche. Oui, avant même que cet oiseau de mauvais augure ne se pendre chez eux, il attendait et redoutait, dans le ciel serein du Domaine se préparait à coup sûr un nouveau traquenard. Et sa fille aînée qui n'en finissait plus de faire causer d'eux quand il aurait fallu au contraire se tenir tranquille, mouton ou veau parmi les moutons et les veaux, filer doux, ne pas se faire remarquer. Mais allez lui expliquer ce genre de choses, à elle qui n'en finissait plus de racheter des lopins et se moquait éperdument de ce que pensaient les gens comme de ce que tramait le ciel ! Oh, Seigneur, lorsqu'elle lui avait dit qu'elle irait jusqu'à la rivière, il avait senti son poil se dresser... Et puis, ce qu'il avait pressenti était arrivé, le malheur, telle la

foudre, avait frappé, l'enfant s'était pendu dans leur grange... Sûr, ça aurait pu être pire. Enfin pas pour le Petit Pendu mais pour eux. Comme si ce pauvre diable, prenant sur lui la totalité du désastre qui menaçait le Domaine, avait servi de paratonnerre. Mais pouvait-on imaginer que c'était reparti pour un tour, pouvait-on imaginer que le malheur, de nouveau repu, les laisserait maintenant tranquilles pendant une dizaine d'années ? Voilà, hélas, qui n'était pas du tout certain.

— Qu'est-ce que tu fais debout à une heure pareille !

— C'est mon insomnie...

— Et t'as besoin d'y voir, pour ça ?

Il ne répondait pas. Lorsqu'elle faisait irruption dans la cuisine, apportant avec elle une odeur de sommeil semblable à des lambeaux de brume et que, de cette brume, émergeait sa voix irritée, il ne répondait pas, attendait qu'elle retourne se coucher. Ensuite il hochait la tête : oui, il avait besoin d'y voir clair, besoin de réfléchir, même s'il ne savait pas très bien à quoi.

C'est ainsi que débuta la deuxième phase de ses insomnies. Tiré du lit toujours maugréant mais investi d'une mission : réfléchir... Oh, magie toute-puissante des mots, lorsqu'il sortit celui-là, la fille Estère en fut tellement estomaquée qu'elle regagna sa chambre sans un commentaire. Ah ! il l'avait eue, finalement coincée... Après cela, il s'était pour ainsi dire senti chez lui au cœur de la nuit, sans personne sur le dos pour le commander, le houspiller, à l'abri de ce mot comme derrière un rempart, seul et tranquille aux avant-postes de la nuit, à moins que ça n'ait été dans la redoute la plus avancée de sa vie.

Ce fut la phase la plus paisible de ces trois années. Celle où il découvrit qu'il suffisait d'une lame de couteau pour ouvrir le placard et commença de se gaver de sucre ; celle où ne sachant comment s'y prendre pour réfléchir ni ce que réfléchir avait de périlleux, il s'abandonna sans méfiance à tout ce qui lui passait par la tête ; celle enfin qui lui permettait le lendemain matin et tout au long de la journée de traîner en affectant un dédain songeur, mais celle aussi dont la durée fut la plus courte.

Car une nuit, tandis que ses papilles se dilataient de plaisir sous la douceur d'un joli petit cube de sucre, il lui vint en tête la drôle d'idée que le

gamin de l'Assistance avait moins été une victime expiatoire qu'un éclaireur. Il en fut très étonné : des mois et des mois avaient passé sans qu'il se souvînt du Petit Pendu et voilà qu'il n'arrivait plus à s'en débarrasser. Sauf que ce n'était pas une pensée mais une inquiétude installée à demeure, et une comme il n'en avait jamais connu, lui qui était pourtant expert en crainte et en terreur. Peu à peu cette inquiétude déborda ses nuits, envahit ses journées. Oh, il n'avait plus à feindre d'être songeur, il l'était, extrêmement méditatif, et de pire en pire à mesure que le cercle des heures le ramenait vers la nuit et le fortin, là-bas, aux confins de sa vie.

Seul au milieu des ténèbres tandis que tout reposait, ah, Seigneur, il aurait pu recommencer de se lamenter, mais il n'en fit rien et ne sut même pas, en ces derniers mois de sa vie, qu'il faisait preuve d'un courage que d'autres, réputés courageux, n'ont pas. Et la solitude investit aussi ses journées, comme si celles-ci étaient le négatif de ses nuits et non l'inverse, comme si la seule chose qui valût encore la peine qu'il s'y arrêtât se tenait sous une lampe à pétrole et non sous le soleil printanier de sa cinquante-neuvième année. Il ne causait plus, répondait à peine, même à sa cadette "si mignonne mais si jeune" et, la nuit, s'il continuait de croquer du sucre, c'était plus par habitude que par gourmandise, et sans jamais essayer de se soustraire à cette angoisse qui revenait sans cesse sur lui comme les vagues sur la grève.

À force de monter la garde et d'écouter l'effrayant ressac nocturne, il arriva un moment où il se souvint d'une chose qu'il avait oubliée. Et cette chose, dont il savait juste qu'il l'avait oubliée et qui brillait à présent dans le noir comme un fanal, il ne put en détacher sa pensée jusqu'au petit matin puis, le matin venu, jusqu'au déjeuner, puis, lorsque le déjeuner fut passé, jusqu'en cet instant de l'après-midi où il fut importuné dans ses réflexions par des souris qui trottaient au-dessus de sa tête. Il quitta donc la cuisine, contourna la ferme et se dirigea droit sur l'échelle du grenier, grimpa dessus, se hissa barreau après barreau, parvint aux derniers échelons et là, la main déjà sur la porte, il entrevit par-dessus son épaule ce qui était désormais, à une parcelle près, le Domaine d'Estère, mais surtout il se souvint brusquement du rêve qui avait suivi l'enterrement de son frère : rejoindre d'un bond sa liberté et, bras dessus, bras dessous, voir le monde avec elle, oui, cela, très exactement cela ! revenu briller comme un fanal

dans la nuit au bout de sa vie — avant de perdre l'équilibre, de glisser et de se fracasser la tête sur la pierre qui l'attendait là depuis des années.

Le cimetière, beaucoup de monde, la plupart des gens du bourg et presque tous les fermiers de la vallée, une assemblée bien plus nombreuse qu'on n'aurait pu s'y attendre. Peut-être, parce qu'“en dépit de ses faiblesses Hippolyte avait été l'un des leurs”, ainsi que le souligna le curé.

À ces mots, certains avaient hoché la tête, d'autres baissé les yeux et un ou deux s'étaient raclé la gorge. Car tous avaient entendu “à cause de” et non “en dépit de”, et compris alors pourquoi ils avaient délaissé, qui son champ, qui son comptoir d'épicerie, qui sa lessive ou ses vaches, pour accompagner cet autre jusqu'à sa dernière demeure.

Oui, à cause de ses lâchetés, de ses âneries, de ses pitoyables vanités, de sa paresse et de ses jérémiades exaspérantes, ils s'étaient tous pressés autour de la fosse ouverte : c'était bien l'un d'entre eux qui venait de partir et ils étaient en deuil.

Mais lorsque la dernière pelletée de terre fut répandue et tassée, lorsque la croix fut plantée, l'assistance se divisa lentement en deux, ou plutôt s'écarta d'un même mouvement des sœurs Estère, qui se retrouvèrent pour ainsi dire isolées en pleine lumière, près de la tombe de leur père.

Entre elles et le reste de la communauté, le curé. Et celui-ci, subodorant ce qui se préparait, demeura un instant tiraillé, trait d'union aussi inutile qu'embarrassé. Enfin il s'approcha de la cadette du défunt, fit sur elle le signe de croix et murmura : Que Dieu te garde, mon enfant ! puis, passant à la fille Estère, il répéta son geste en l'accompagnant d'un profond soupir.

Les gens le regardèrent accomplir ce qui était son devoir mais non le leur. Et quand il se fut écarté, quand devant eux il n'y eut plus l'homme de Dieu, auquel sa mansuétude ne coûtait pas grand-chose parce que la terre n'était ni son royaume ni son gagne-pain ni sa fierté, l'hostilité s'éleva, enfla, envahit l'air printanier comme une puanteur de fumier.

Alors celle qui n'était plus une enfant mais une petite jeune fille de quatorze ans aux doux yeux couleur myosotis se mit à pleurer et, pour la première fois depuis le début de l'enterrement, la fille Estère tressaillit.

Ce coup-là, pourtant, ils furent plus habiles ou simplement plus rapides qu'elle. Ils ne lui laissèrent pas le temps de tirer avantage des larmes de sa cadette, de se prévaloir de ces larmes pour s'esquiver en soulignant non pas sa dureté mais la leur.

Un homme se détacha brusquement de la troupe, et pas n'importe lequel : un pauvre hère qui n'avait jamais possédé grand-chose et, depuis un an, vivotait plus misérablement encore parce que la fille Estère lui avait racheté son unique et : minuscule parcelle contre une bouchée de pain, autrement dit contre une somme équivalant à deux tonneaux d'aigre piquette depuis longtemps mis en perce et vidés. Et bien que personne n'ait su ce qu'il allait faire, il se détacha de la troupe comme délégué par elle, tellement en accord avec eux tous que chacun, après, s'appropriâ son geste.

Le bonhomme s'avança prestement et, parvenu devant Iris, s'empara de sa main qu'il serra longuement, yeux baissés. Ensuite il tourna les talons comme si la sœur aînée n'existait pas, n'avait jamais existé, et il s'était à peine détourné qu'un deuxième lui emboîtait le pas, puis un troisième, et tous enfin, hommes et femmes en file indienne, visage fermé, mâchoires serrées, s'approchèrent de la cadette du défunt, se saisirent de sa main, la gardèrent ostensiblement entre les leurs et, non moins ostensiblement, ignorèrent cette autre qui se trouvait à son côté ou, du moins, l'ignorèrent juste assez pour qu'elle comprenne que s'ils ne crachaient pas par terre à ses pieds, c'était uniquement par respect pour le disparu et la terre consacrée du cimetière.

Tant que dura cette procession aux allures de réquisitoire et de condamnation, pas une ride ne frémit sur le visage de la fille Estère. Elle se tenait à côté d'Iris, pas même fière, pas même hautaine, simplement droite, simplement indifférente, simplement tournée vers ces gens qui piétinaient son ombre, telle une falaise essuyant quelque tempête.

Oui, tous défilèrent, depuis ceux qu'elle avait dépouillés jusqu'à ceux qui n'avaient jamais eu besoin de son argent, en passant par ceux qui auraient bien aimé qu'elle traitât avec eux mais dont les terres ne l'intéressaient pas. Enfin il n'en resta plus qu'une, et celle-là non plus n'était pas n'importe laquelle.

L'aïeule, à présent si menue qu'une brise printanière semblait pouvoir la renverser, frêle vieillesse infiniment desséchée qui évoquait, en ce matin d'avril, un bout de bois carbonisé par une flambée hivernale dont les cendres froides auraient été depuis longtemps dispersées. Mais l'âme était demeurée la même : lucide, savante et simple. Elle ne fit qu'effleurer la main de la jeune fille afin que cette tendre jeunesse ne s'effraie pas de sentir les os de ses doigts, puis elle murmura :

— Oh, Iris, te voilà devenue aussi jolie que l'était ta mère...

À ces mots, le regard de la fille Estère quitta ce point de l'horizon derrière lequel se trouvait le Domaine et se posa sur la vieille avec animosité :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Te voir, cet après-midi, ce soir, demain, quand il te plaira, j'ai une proposition à te faire.

La fille Estère n'y alla pas tout de suite.

Elle savait pertinemment de quoi l'aïeule voulait l'entretenir. Maintes fois, elle avait été tentée de se rendre chez elle afin de discuter de ce dont la vieille — la fille Estère n'en doutait pas — voulait à présent causer. Car de quoi auraient-elles pu parler ensemble, sinon du pâturage et de la ferme situés juste en deçà du champ de l'Épine noire — dernier îlot qui non seulement échappait au Domaine mais se trouvait de surcroît au beau milieu de ces parcelles que la fille Estère, année après année, avait convoitées, attendues, négociées, rachetées au-dessus de leur prix ou en dessous, c'était selon, mais de toute façon briguées et à la longue obtenues, arpent après arpent, taillis après taillis, herbage gras ou misère gorgée d'humidité, jusqu'à ce qu'entre elle et la Charentonne il n'y ait plus à l'est et au nord une touffe d'herbe, un centimètre carré qui ne soit rattaché au Domaine, hormis, précisément, l'herbage et la ferme de l'aïeule, ainsi que le chemin qui menait à la route et que ni l'une ni l'autre ne pouvait revendiquer. Alors quelle offre cette autre pouvait-elle lui faire, sinon lui céder ses biens en échange d'une rente et de la jouissance de la ferme jusqu'à sa mort de toute façon imminente ?

La fille Estère avait beau se creuser la tête, en appeler à sa perspicacité, sa méfiance, elle n'arrivait pas à imaginer d'autre objet à leur entretien. Mais bien que la curiosité la harcelât au point de lui ôter le sommeil, quelque chose la retenait, quelque chose qui n'avait rien à voir avec l'argent — elle était prête à déboursier très cher pour mettre la main sur cette ultime pièce de terre —, quelque chose de l'ordre de la peur. Enfin, la tentation et la curiosité l'emportèrent, éperonnées par l'éventualité que cette autre, affaiblie comme elle l'était, ne parvînt plus à serrer les lèvres et laissât s'envoler son âme par sa bouche entrouverte.

— Je t'attendais.

— Je sais.

— En réalité je n'attendais plus que toi pour pouvoir m'en aller.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, et cela aussi tu le sais, qu'une fois cette dernière affaire réglée avec toi je m'en irai.

— Alors mon pâturage et ma ferme seront à toi.

— En échange de quoi ?

— Alors tu pourras te blottir au centre du Domaine comme dans le sein de ta...

— Cela ne regarde que moi !

— Oui, justement, et j'ai longuement hésité. Peut-être que mon herbage, après ma mort, te serait quand même passé sous le nez.

— Tu n'as pas d'enfant, pas d'héritier !

— Non, mais les gens d'ici te détestent tant qu'ils pourraient fort bien s'arranger pour te souffler cette terre.

— En ce cas, pourquoi t'en mêles-tu ?

— Estère puisque c'est comme ça qu'on t'a toujours appelée et que tu les as laissés t'appeler — réfléchis bien à ce que je vais te demander.

— Allons, la vieille, tu fais traîner ton plaisir en longueur...

— Mon plaisir ? non. Mais ce petit peu de pouvoir de m’opposer à une folie qui au plus haut de sa course ne pourra que dégringoler et t’entraîner dans sa chute.

— Demande, maintenant, tu en as assez dit et j’en ai assez entendu !

— Je te lègue mes arpents et ma ferme, les veux-tu ?

— Oui, fit la fille Estère, et elle ajouta en pâissant sous l’effort d’un aveu qu’elle n’avait jamais fait à personne, et ne dis pas que je n’ai pas pris le temps de réfléchir, j’ai trente-deux ans et j’attends ce moment depuis ma septième année, depuis ce jour où l’on m’a renseignée sur un certain coucou femelle, une certaine Antoinette qui a pondu son œuf dans le premier nid étranger passé à sa portée, Alors, vois-tu, maintenant que je touche au but, je ne renoncerai pas, même si tu réussissais à me démontrer, preuves à l’appui, que je viens de tirer un trait sur ma vie !

On se serait à peine aperçu de la disparition de cette petite vieille à l’âge incalculable, infiniment décharnée, friable, transparente presque, et sans enfants, mari, parentèle connue, s’il n’y avait eu “l’affaire”.

L’affaire de sa chaumière et de ses arpents légués en bonne et due forme devant un homme de loi, à la fille Estère.

Dans la vallée comme au bourg les gens se sentirent énormément floués.

Et pas seulement parce que le testament était inattaquable et ce legs incompréhensible, pas seulement non plus parce que les temps étaient incertains et que ce nouvel herbage permettait à la fille Estère d’agrandir son troupeau de laitières de cinq ou six têtes, mais parce qu’ils commençaient à se rendre compte de ce qu’elle avait poursuivi et de ce qu’elle avait obtenu.

Oui, tout d’abord ulcérés — et pour certains fabulant dans la médisance jusqu’au délire, de sorte qu’une rumeur, si insistante qu’elle faillit provoquer l’exhumation des pauvres os de la morte, fit passer la fille Estère dans tout le canton pour une empoisonneuse. Puis, lorsqu’il ne resta plus de cette affaire et de l’émoi soulevé que ce formidable Domaine bordé au sud par un chemin vicinal, à l’ouest par la route, au nord et à l’est par la Charentonne — et, en réalité, dans ce pays de bocage, il aurait fallu chercher loin pour rencontrer une exploitation d’un seul tenant de la taille

de ce qui était à présent pour tous le Domaine d'Estère —, mal à l'aise soudain, prenant la mesure ou plutôt la démesure de toute la ténacité, de toute l'âpreté envers soi-même, de tout le labeur, de tous les calculs, de toute la patience nécessaires, et secrètement horrifiés par tant d'argent, tant de temps, tant de sueur et tant de jeunesse offerts à la terre. Car il suffisait de croiser la fille Estère pour comprendre que sa jeunesse aussi et jusqu'au dernier sourire, en admettant qu'elle ait jamais su sourire, y était passée : à trente-deux ans, elle en paraissait quinze de plus.

Alors, s'ils avaient pu, ils auraient fait un détour pour n'avoir pas à se souvenir du Domaine, mais c'était impossible, à un moment ou à un autre il leur fallait longer les haies de cette propriété, ou ce qui était moins des haies que des fourrés, puisqu'une partie des terres, faute de bras pour les défricher et les entretenir, demeurait en bois taillis. Du moins, elle, ils n'eurent plus à la côtoyer. Lorsque le Domaine fut devenu le Domaine d'Estère, elle ne quitta plus ses cent hectares. Que ce fût pour se rendre au marché de Langles ou ailleurs, à pied ou en carriole, partout elle envoyait sa cadette.

Sûr, il était impensable qu'un jour, dans cette poitrine maigre, un cœur pût rire ou sangloter de bonheur et, dans l'éclosion de cet inimaginable printemps, faire flotter à dix centimètres au-dessus du sol un corps malhabile, rougissant et craintif, saisi de vertige. Mais on n'en était pas là, ni Iris ni les gens du bourg ni nous, et la fille Estère moins que tout autre, qui continuait de trimer. De fait, les jours étaient toujours aussi courts, les tâches innombrables et le Domaine désormais beaucoup trop grand.

Elle engagea une sorte de bonhomme entre deux âges, apparemment muet, que personne ne vit arriver. Elle l'installa dans la ferme de la grand-mère et, de ce jour, il ne quitta plus la propriété, sombre silhouette hirsute aperçue de loin en train d'épandre du fumier de couper du bois, de remplir d'eau une citerne montée sur roues ou de faire les foin, comme s'il pouvait s'adonner à ce genre de tâche vingt-quatre heures d'affilée jusqu'à ce qu'on l'attelât à une autre. Et on disait bien sûr qu'il arriverait un moment où la fille Estère se ferait bouffer par ce molosse, mais c'était sans compter sur l'espèce de vénération qu'elle inspirait au bonhomme, issue peut-être du fait qu'elle l'avait tiré on ne sait d'où, mais à coup sûr de la misère la plus noire.

Dans cette folie d'étrange et de sombre démesure, il existait pourtant une joie aussi familière, lumineuse et suave que le parfum de la fleur qui lui avait donné son nom Iris, jolie comme un cœur, même au dire de ceux qui haïssaient avec une indécrottable constance son aînée.

Iris et ses prunelles bleu pâle, fine et robuste, confiante comme un jour de mai, rêveuse et tranquille, incapable d'inspirer autre chose qu'un sourire, un élan protecteur ou, chez les plus jeunes du sexe opposé, une timidité.

Iris et ses quinze ans. Iris et la fille Estère, contraste saisissant. Iris et ce Domaine qu'elle chérissait comme elle chérissait sa demi-sœur.

L'école ne l'avait jamais passionnée. En dépit de la volonté de la fille Estère, contrecarrée du reste par les multiples tâches domestiques, elle y avait fait long feu. Le chant du vent, l'appel d'un épervier ou deux gouttes de pluie faisant la course sur une vitre suffisaient à la distraire, à évincer le tableau noir et la craie blanche, à l'emporter à dix mille lieues de cette salle de classe où la seule couleur était celle de l'encre violette, triste comme un jour de carême. Et si elle avait réussi néanmoins à apprendre à lire, c'était à cause des livres pieux qu'elle avait trouvés sept ans plus tôt dans les malles de Norine.

Tout ce que contenaient ces malles était objet de vénération et, à l'époque, elle s'était efforcée d'apprendre les lettres, de retenir la manière dont elles formaient des mots dans le seul but de pouvoir ânonner *Imitation du Christ*, telle une caresse supplémentaire aux trésors subrepticement visités, parfois sortis un instant mais toujours soigneusement replacés dans leur cachette. Deux fois par mois, le dimanche, elle allait sur les tombes, tantôt sur celle de Norine, tantôt sur celle d'Hippolyte. Là, debout devant le petit talus soigneusement désherbé, elle ne récitait pas à ses morts quelque prière ou poésie péniblement extorquée à une page de papier, elle racontait une histoire inépuisable qu'elle connaissait par cœur : celle du Domaine, de ses heures et de ses jours, de son labeur et de ses bêtes, de ses coquelicots et de ses nuages, de ses cristaux de givre et de ses pommes d'automne, cette histoire-là lue avec délices, et sans jamais qu'elle ait eu à apprendre à lire, dans le grand livre sans cesse ouvert qu'était pour elle le Domaine.

La fille Estère la regardait partir à pied ou en carriole, sourcils froncés. La vieille inquiétude n'avait pas disparu et elle ne pouvait rien contre, mais

elle ne pouvait rien non plus refuser à sa cadette. Il est vrai que la jeune fille ne demandait pas grand-chose et connaissait infiniment mieux son aînée que celle-ci ne la connaissait. Peut-être, parce qu'en dépit de sa diversité et jusque dans l'obscurité de ses entrailles, la terre est plus saisissable que l'air. Or Iris était de cet autre royaume, celui des nues, celui du ciel qui se glisse derrière toute chose mais n'appartient à aucune, celui de l'intuition et des songes.

Tant de candeur continuait de troubler la fille Estère, de même qu'un caractère apparemment accommodant, et la femme minimisait l'une et l'autre afin de n'avoir pas à se rappeler que le sang qui coulait dans les veines de sa sœur avait d'abord transité dans les artères d'Hippolyte et d'une lointaine Norme. D'ailleurs Iris était en parfaite santé et, malgré la finesse de ses traits, de sa taille, de ses membres, malgré ses rêveries, prenait à pleins bras tout ce que leur existence offrait et imposait.

Le Domaine et sa cadette, quoi d'autre ? Rien. Mais la plénitude de midi demande-t-elle plus que d'être ce qu'elle est et d'avoir ce qu'elle a ? À l'un des confins du Domaine, le clocher de La Gonfrière sonnait midi puis, cinq minutes plus tard, à l'autre bout de la propriété le clocher ou bourg comptait douze coups, et c'était dans cet intervalle que la fille Estère se tenait : au plus haut de midi.

Elle ne se lassait pas de se dire qu'elle avait atteint ce qu'elle s'était proposé, et que ce qu'elle avait obtenu, elle ne le devait qu'à elle-même. Elle savait qu'elle ne pourrait jamais mettre en valeur la totalité des terres, mais peu importait, à présent c'était un jeu entre elle et le Domaine et, dans ce jeu, si elle l'avait emporté, le Domaine n'aurait pas été ce qu'il était : une puissance qui la dépassait infiniment et à la hauteur de laquelle, cependant, elle s'était hissée — étrange mélange d'orgueil et d'humilité.

Parfois, songeant à la vieille, elle ne comprenait plus comment ni pourquoi cette autre l'avait toujours impressionnée. Sans doute, se disait-elle, parce qu'elle m'a tenue dans ses bras, lavée et nourrie lorsque je n'étais qu'une enfant. Mais cette pensée, il y a peu encore si irritante, la laissait maintenant parfaitement indifférente, tant elle avait le sentiment d'être née une seconde fois. Et ce n'était pas une image : née à elle-même, véritablement, lorsque la coupole et le cercle du Domaine avaient été

achevés. Alors, il n'était pas jusqu'à l'aveu qu'elle avait fait à propos d'une certaine Antoinette qui ne ressemblât à présent à une invention, un prétexte, un quasi-mensonge, à l'un de ces arguments habiles dont on sait qu'ils convaincront. Oui, même cet aveu lui paraissait maintenant grotesque. Qu'avait-elle à voir avec une certaine Antoinette et qu'avait-elle besoin d'une mère ? Grotesque et en tout cas infiniment plus absurde que de dire : je suis née il y a deux ans dans un sillon, enfantée par le Domaine...

Elle continuait de travailler comme une damnée, de tenir méticuleusement ses cahiers de compte, d'épargner le moindre sou, bref de vivre comme elle avait toujours vécu, à cette différence près qu'elle ne quittait plus ses terres. Et ces deux années vécues au plus haut de midi, elle ne les vit passer ni sur elle ni sur le Domaine et encore moins sur Iris, que ses dix-sept ans, pourtant, menaient jour après jour, heure après heure, minute après minute au-devant de Jean Follenfant qui devait apparaître au moment et à l'endroit précis où il était dit que la jeune fille et lui se rencontreraient.

En réalité, il n'y avait pas tellement d'endroits où ces deux-là pouvaient se croiser et se reconnaître. À Langles, lors du marché hebdomadaire, au bourg, quand Iris allait sur la tombe d'Hippolyte ou menait le Pommelé à ferrer, ou encore à Villers, lorsqu'elle se rendait sur la tombe de Norine. Mais bien évidemment ce premier rendez-vous eut lieu ailleurs, dans la forêt, à deux pas de la Source.

Hippolyte, du temps où il racontait pour le plus grand plaisir de la fillette les exploits d'une existence dont il était le héros, avait mentionné cette dernière. Et s'il y avait eu dans ses récits un chapitre "Moi et ma molaire", il y avait eu aussi une période "Moi et la Source", car la fillette, lorsqu'une histoire lui plaisait, redemandait pendant un temps sans cesse la même. Ainsi, peu après la disparition d'Hippolyte, quand Iris, ramassant des glands dans la forêt, tomba nez à nez avec la Source, elle ne fut pas le moins du monde étonnée, bien qu'elle ait eu quinze ans passés.

Réminiscence des récits paternels, rêverie, réalité ? Il n'existait pour elle aucune différence, ou plus exactement aucune frontière entre ces manifestations, toutes étaient au même titre réalité, il y avait simplement des gens qui ont la chance d'entendre et d'autres qui ne l'ont pas. Bientôt,

le tintement de l'eau se transforma en une voix fluette qui s'exclama : Tiens, mais voilà Iris, la cadette du grand Hippolyte ! Et la jeune fille, se retournant, répondit le plus naturellement du monde : Tiens, voilà la Source, celle des gamins, des animaux traqués et des désespérés...

— Elle-même, fit la voix, qui ajouta aussitôt, assieds-toi un instant, il y a longtemps que je n'ai pas eu de visite et je vois bien, en outre, que quelque chose te chagrine.

Triste, Iris l'était, en effet. Et à peine assise, parce que la Source venait de prononcer le nom d'Hippolyte, les larmes roulèrent sur ses joues.

C'étaient de grosses larmes d'enfant, d'une tristesse et d'une solitude nées de l'infinie tristesse et de la solitude sans issue de l'enfance. La Source en supporta huit, pas une de plus.

— Au fait, dit-elle, sur un ton faussement désinvolte, puisque tu es là, rends-moi donc un service. Il y a pas mal de temps que quelque chose me gêne, là, sous la mousse, à côté de ta galoche. Regarde un peu ce que c'est et tâche de l'enlever, j'ai essayé moi-même en vain pendant quatorze ans !

Pour y voir, Iris essuya ses larmes et se pencha. Elle souleva délicatement la lisière de la mousse et aperçut un petit tas brillant.

— Des sous ! murmura-t-elle.

— Ah, c'est bien ce que je pensais, reprit la Source, ce ne pouvait être que du métal pour être aussi dur et m'écorcher de cette façon. Eh bien, jeune fille, voilà que tu as découvert un véritable trésor, huit sous d'avant-guerre ! Et comme chacun sait, un trésor appartient à celui qui l'a trouvé, autrement dit ces piécettes sont à toi, moins deux que je dois retenir à cause du Petit Pendu.

— Un petit pendu ? s'étonna Iris.

— Oh, fit la Source, je vois qu'Hippolyte a été aussi discret à ce sujet qu'à propos des piécettes. Bon, mais j'en ai assez raconté, remets deux sous à leur place, prends les six autres et fais-en bon usage.

Il y avait donc deux ans maintenant qu'Iris trimballait partout avec elle, noués dans un petit bout d'étoffe, six sous d'avant-guerre. Réminiscence, rêverie, coïncidence, hasard ? Pour les sceptiques et ceux qui ne veulent pas

entendre, précisons simplement qu'il s'agissait bel et bien de pièces en métal sur lesquelles on se serait cassé une dent si on avait douté de leur réalité.

En faire bon usage, la jeune fille n'en avait pas encore eu l'occasion et, à chaque fois que ses doigts rencontraient au fond de sa poche le nœud de chiffon, elle s'interrogeait au sujet du Petit Pendu, mais à qui demander ? Hippolyte n'était plus.

Donc, deux ans plus tard dans la forêt, où elle ramassait derechef des glands pour les cochons, elle chantonnait : La Source, la Source, j'ai toujours tes sous, moins ceux du Petit Pendu que tu as gardés, la Source, la Source, c'est moi iris, il y a longtemps que je ne t'ai pas vue, n'as-tu pas aujourd'hui envie de causer ?

— Si, justement ! fit une voix qui n'était pas celle, fluette, que la jeune fille attendait, une voix masculine, jeune, cordiale, un rien fatiguée, qui ajouta en un soupir, j'ai fait un bon bout de chemin aujourd'hui, et ça fait pas mal de temps que je n'ai pas parlé, alors une pause et un brin de conversation avant de continuer, ce ne serait pas de refus !

C'est ainsi qu'ils se croisèrent et se reconnurent, à deux pas de la Source, Jean Follenfant venu de l'autre bout du pays et elle, Iris, qui n'avait jamais quitté son canton.

Riche de ses seuls vingt ans, autrement dit de toute une vie à peine entamée, il était en route pour Le Havre, voulait partir de l'autre côté de l'océan, embarquer avant la fin de l'automne, et voilà tout à coup qu'il ne savait plus, ou plutôt si, savait, comme Iris aussi savait, que son voyage s'arrêterait là afin que commence celui qu'ils allaient faire ensemble.

Oui, c'est ainsi que les choses se passèrent. Mais n'est-ce pas toujours ainsi qu'elles se passent, même pour ceux qui ne savent pas entendre ? Soudain, lorsqu'ils sont amoureux, ils entendent et, ne serait-ce qu'un instant, ils savent et ils croient.

De la même manière qu'ils s'étaient rencontrés puis retrouvés chaque jour dans la forêt à l'abri de ces regards qui, au bourg, à Langles, à Villers ou dans n'importe quelle ville de France et de Navarre, n'auraient vu dans leur rencontre qu'enfantillage, passade, amourette vouée à se racornir

comme les jours de novembre dévalant vers l'hiver, ce fut à deux pas de la Source qu'ils échangèrent, un mois plus tard, leur promesse avant de se quitter.

La veille, la fille Estère, abasourdie au-delà de toute mesure par ce que lui apprenait Iris, avait opposé un veto catégorique à tout nouveau rendez-vous, sans même parler d'une quelconque perspective de fiançailles.

Un jeune homme ! Quel jeune homme ? Savait-on seulement d'où il sortait ? De l'autre bout de la France, avait murmuré Iris. Autrement dit de nulle part ! s'était exclamée la femme, et avait-il un métier, de quoi se nourrir lui-même avant de prétendre ? Et sa cadette ayant nié de la tête, la fille Estère s'était écriée : Évidemment, pour toute richesse, la force de ses bras, l'insouciance de sa jeunesse, et, je suppose, l'intelligence d'une cervelle pas plus grosse que celle d'un poulet, ah, la belle affaire ! Autrement dit valet de ferme dans le meilleur des cas mais vagabond les trois quarts du temps — et, bien sûr, elle pensa, "beau merle sachant tourner le compliment". Elle ne voulut pas le recevoir, savoir à quoi il ressemblait, ni même connaître son nom.

En fait elle aurait voulu n'avoir jamais rien entendu de ce qu'Iris venait de lui apprendre. Or celle-ci trouva encore à dire, lorsqu'elle-même se tut, souffle coupé.

— Bon, en ce cas, demanda-t-elle d'une voix tremblante, qu'est-ce qu'on doit faire ?

— Qui, on ?

— Lui et moi.

— Lui et toi ! bégaya la fille Estère, devenue à ces mots aussi pâle que la jeune fille.

— Oui, lui et moi, insista doucement Iris.

— Toi, rien ! Quant à lui, qu'il aille faire fortune avant de prétendre être autre chose que le premier venu !

Iris rapporta les paroles de son aînée à Jean Follenfant et celui-ci devint écarlate. Il ne proposa pas à la jeune fille de s'enfuir avec lui. Il aurait pu, elle aurait accepté. Il dit simplement : Si tu promets de m'attendre, je

promets de te revenir, et lorsque je reviendrai je serai riche. Alors elle sortit de la poche de sa jupe les six piécettes de la Source et voulut qu'il les prenne toutes — il allait si loin ! — mais il n'en prit qu'une seule, dit qu'il ferait un trou au milieu pour y passer un cordon de cuir, et la suspendrait à son cou.

Une éclipse de soleil, tel fut l'effet que la révélation de sa cadette produisit sur la fille Estère : le jour aveugle, soudain, au plus haut de midi.

Au point que deux nuits de suite, réveillée en sursaut, elle se faufila dans la chambre d'iris, persuadée d'y trouver la fenêtre ouverte sur les froides étoiles de décembre, et le lit vide. Au point aussi qu'elle commit la folie de coller un fusil dans les mains du Muet en lui recommandant de tirer sur tout ce qui, ayant allure d'homme, s'introduirait sur le Domaine.

Cette dernière mesure la rassura-t-elle ou étaient-ce les exhortations au calme qu'elle s'adressait comme d'autres, dans leur frayeur, marmottent des Ave Maria ? Elle finit par se reprendre ; quarante-huit heures plus tard, elle menait à bien quelque tâche sans grand intérêt. Alors elle put raisonner. Et elle le fit avec une sorte d'avidité, entassant argument sur argument comme lorsqu'on détaille inlassablement autour de soi chaque objet bien réel, au sortir d'un mauvais rêve. Son argument majeur était la jeunesse d'iris. Mais ce fut moins cet argument fallacieux que l'attitude même de la jeune fille qui fit qu'au plus haut de midi le soleil brilla de nouveau sur le Domaine.

À peine plus silencieuse, celle-ci vaquait aux travaux ménagers, triait les fruits de l'automne, se rendait au bourg, prenait soin des lapins et de la basse-cour, ravaudait et cousait, et seul un soupir trahissait de loin en loin quelque préoccupation ou rêverie plus songeuse qu'à l'ordinaire. La fille Estère n'osait rien demander Et s'il lui était passé par la tête de faire surveiller ses allées et venues par le Muet, elle avait honte à présent de cette pensée, tant il était évident qu'Iris était incapable de lui mentir. D'ailleurs l'hiver la retenait en permanence ou presque à la maison. Qu'était devenu son prétendant ? Mystère. Et de ce mystère, la fille Estère refusa de se soucier. Sans doute, parce que pendant deux jours elle avait eu peur, infiniment, bien plus qu'elle n'avait voulu se l'avouer, réalisant soudain qu'au-delà du Domaine et de sa cadette qui, telle deux colonnes de marbre blanc, soutenaient et délimitaient son univers, il n'y avait rien.

Alors ce fut vraiment comme si cet événement n'avait été qu'une éclipse. Car lorsque le soleil, semaine après semaine, continuant de se lever et de décrire sa courbe, se redressa sensiblement parce que l'hiver touchait à sa fin, il arriva un moment où la fille Estère avait totalement oublié que le ciel, un jour, s'était enténébré au plus haut de midi.

Ins eut un rhume. Une vache mit au monde un veau mort. La Charentonne déborda de son lit et inonda toutes les terres basses. Puis un après-midi le Muet tira un coup de fusil et expliqua avec force mimiques incompréhensibles, on ne sait quoi, aux deux femmes accourues. Furieuse, la fille Estère voulut lui arracher le fusil des mains mais le bonhomme s'y agrippa en geignant, recommença sa sarabande inintelligible de gestes et de grimaces, jusqu'à ce qu'Iris s'exclame : Des gamins ? Deux gamins, c'est ça ? Le Muet hocha la tête, visage illuminé, la fille Estère s'éloigna en marmonnant : Tôt ou tard, il nous tirera dessus ! Sa cadette répliqua doucement : Si on lui ôte le fusil maintenant, il va croire qu'on se méfie de lui, et la femme n'ajouta rien.

À quelque temps de là, elle s'absenta du Domaine pour la première fois depuis bien longtemps et, lorsqu'elle revint, deux nouveaux chevaux trottaient derrière la carriole, un grand et un petit. Le Muet fit un enclos. La jeune fille ne se lassait pas de regarder la jument et son jeune, de causer d'eux avec le Pommelé. Enfin ce fut Pâques, un dimanche de Pâques radieux après une quinzaine de bourrasques et de pluie. Le Domaine embaumait l'herbe nouvelle et, de toute part, la sève montait vers un ciel qui semblait avoir emprunté aux prunelles d'iris leur pâle teinte myosotis.

Il était convenu que la jeune fille assisterait à l'office pascal en l'église de Villers puis irait "au cimetière". Iris ne disait jamais "sur la tombe de Norine" et encore moins "sur la tombe de ma mère" mais "au cimetière" ; de même, elle ne parlait jamais des deux malles demeurées dans l'ancienne chambre d'Hippolyte et de Norine, et dont elle seule poussait la porte de temps en temps.

La fille Estère accompagna la carriole jusqu'à la route, inquiète comme à chaque fois que sa cadette s'éloignait. Pourtant une messe, un cimetière, une bête placide et quinze kilomètres, aller et retour familial, il n'y avait pas

de quoi s'alarmer, d'autant qu'elle avait oublié depuis belle lurette le prétendant de l'automne, disparu corps et âme dans l'hiver.

Regagnant la ferme, la femme longea l'enclos dans lequel broutaient la jument et son jeune, mais elle passa son chemin sans tourner la tête. Elle était moins inquiète que d'humeur sombre et ces deux-là lui rappelaient qu'elle s'était fait avoir. La jument avait l'arrière-train faiblard, en outre elle n'avait jamais eu l'intention de s'encombrer d'un poulain et s'était néanmoins laissé embobiner. Du coup, il n'était plus question d'envoyer le Pommelé à l'abattoir, bien qu'il eût atteint un âge au-delà duquel, comme animal de boucherie, il ne vaudrait plus rien.

Elle fit le tour de la ferme, indécise, aperçut de loin le Muet qui affûtait une serpette, assis au soleil, pensa qu'à dix heures du matin il en prenait bien à son aise, puis se souvint subitement que ce jour était non seulement un dimanche mais un dimanche de Pâques, et elle tourna les talons.

Oui, d'humeur sombre et indécise. Comme si le printemps, dont les forces neuves gonflaient le moindre rameau et des gosiers de passereaux par dizaines, faisait un détour pour n'avoir pas à l'approcher — alors semblable à un vieil arbre à l'écorce trop épaisse, à la corne trop dure, elle se dit ça en s'asseyant à la table de la cuisine.

Dans le petit miroir suspendu au-dessus de la pierre à eau, le soleil matinal, renvoyé par la vitre de la porte ouverte, s'enflamma brusquement puis, tout aussi brusquement s'obscurcit, intercepté par la fille Estère venue se poster devant le miroir.

Trente-cinq ans ? Ce visage las qu'elle examinait à présent en trahissait beaucoup plus et elle se détourna. Un instant elle songea à un baquet d'eau tiède, songea au plaisir qu'il y aurait à se laver des pieds à la tête mais, parvenue dans sa chambre, elle renonça à ce qui ne serait que du gaspillage — elle avait pris son bain hebdomadaire deux jours plus tôt — et repassa dans le couloir étroit.

Sur sa gauche, la chambre minuscule d'iris et, sur sa droite, cette autre dans laquelle elle n'avait plus remis les pieds depuis qu'elle y avait transporté avec mille difficultés Hippolyte découvert sans connaissance à côté de l'échelle du grenier, le crâne en sang, le poulx soufflé par la mort —

qu'est-ce qui lui avait pris de grimper sur cette échelle ? —, et, soudain, comme poussée par son indécision même, elle entra “là-dedans”.

Ce fut très exactement l'expression qu'elle employa. Ou du moins cette expression coïncida précisément avec le sentiment qui l'envahit, une fois à l'intérieur : la chambre, intacte, puait l'humidité et le renfermé, et elle demeura debout et immobile dans tout ce renfermé, considérant froidement ce qui l'entourait.

Une armoire étroite, une chaise encombrée d'un objet volumineux dissimulé sous une taie d'oreiller jaunie, deux malles côte à côte, une autre chaise dont le dossier disparaissait sous un paletot élimé, une paire de souliers d'homme, noirs, énormes, et, bien que le cuir en fût épais, déformés ou comme moulés sur les pieds qui avaient marché avec, une table de nuit et un bougeoir, un bénitier au mur avec son brin de buis, et le vaste lit matrimonial, Dieu, que tout cela renvoyait à un passé infiniment lointain et poussiéreux.

Peut-être, parce que ce vaste lit justement, en dépit du fait qu'un mort y avait été allongé, demeurait un lit conjugal et que l'union, sinon célébrée du moins consommée “là-dedans”, semblait appartenir à un temps extraordinairement reculé.

Le mariage de son père.

Elle n'en gardait pratiquement aucun souvenir. Il est vrai qu'elle avait quitté la noce sitôt les oui prononcés, sitôt assurée que le champ de la Dot appartenait désormais au Domaine. Mais pouvait-on imaginer, se demandait-elle en levant les yeux vers la fenêtre, que ce superbe herbage n'ait pas toujours appartenu au Domaine ? Cela paraissait tout simplement impossible, tout simplement irréel.

Revenant au lit conjugal, elle constata que l'antique édredon était ici et là taché de moisi et, pinçant le nez, dégoûtée, elle se revit brusquement en larmes sous la lune, sauf que cette jeune fille pleurant ses dix-huit ans troqués contre un champ lui était aussi étrangère que le mariage en question : un autre temps, une autre vie, une autre histoire.

Détaillant de nouveau les objets et les meubles qui l'entouraient, elle s'arrêta trente secondes sur l'une des malles dont le couvercle bâillait.

Lorsque le marchand de ferraille et de peaux de lapins passerait à l'Ascension, elle se débarrasserait de ce gigantesque lit, de la totalité des hardes et d'une partie des objets dont elle tirerait peut-être encore un petit quelque chose. Revigorée par cette pensée, elle se dirigeait déjà vers la porte, quand soudain elle revint sur ses pas et alla droit à la chaise encombrée.

Sous la taie d'oreiller jaunie, elle découvrit le phonographe et en fut très étonnée. Celui-là aussi, elle l'avait totalement oublié, ou plutôt oublié tout ce qui s'y rapportait puisque l'objet lui-même, elle ne l'avait jamais vu.

C'était une petite caisse en bois mince, joliment plaquée, sur laquelle la manivelle faisait saillie. Un unique disque était posé sur le couvercle rabattu, glissé dans une enveloppe de papier bistre dont le centre était découpé afin qu'on pût lire le titre de l'enregistrement, imprimé en lettres argentées sur fond violet.

Frédéric Chopin, lut-elle, musique pour piano.

Elle aurait pu penser qu'elle en tirerait un bon prix ; l'appareil, manifestement choyé, manipulé avec soin, ne présentait aucune égratignure. Elle aurait pu aussi se rappeler l'épisode pénible qui lui en avait révélé l'existence, revoir en un éclair Norine descendre de la carriole et relever sa jupe à pleines mains pour mieux courir vers la ferme, mais elle ne pensa ni ne se rappela rien de tout cela : brusquement, elle s'empara du phonographe et de la musique de ce M. Chopin dont elle n'avait jamais entendu parler, sortit en toute hâte de la chambre conjugale, repassa dans la sienne et, comme si elle venait de commettre un larcin, s'y enferma, les joues en feu.

Quelques minutes plus tard, debout à côté du phonographe, elle regardait fixement le cercle noir tourner et tourner encore, et écoutait, médusée, le monologue d'un piano qui non seulement jaillissait incompréhensiblement de "là-dedans", mais prenait possession de tout l'espace et la traversait, elle, comme si elle avait été poreuse, sans plus d'os, de chair, de peau, ou même de cheveux, pour repousser ce flot irrésistible jusque dans ses brusques silences, d'où surgissait derechef une note limpide, délicate comme une goutte de rosée et cependant impérieuse, suivie d'une arabesque, d'un tourbillon, d'une crue qui emportait tout sur son passage, et elle telle une brindille.

Mais tout à coup, comme si elle avait été moins fêtu de paille que rivière craquant sous le dégel, énormes plaques de glace en train de se fissurer, elle se précipita sur la fenêtre, dont elle ouvrit en grand les deux battants, puis recula jusqu'à son lit, s'y assit, et regarda la musique s'échapper, se répandre au-dehors, ruisseler sur l'herbe tendre et s'élever en une gerbe transparente contre le ciel myosotis de ce dimanche de Pâques.

Et bien après que la musique se fut enfuie, bien après que le disque, tournant toujours mais arrivé au bout du sillon, n'émit plus qu'un couinement de souris, bien après que le clocher de La Gonfrière puis celui du bourg, eurent sonné midi, elle demeura assise, incapable de dire si elle avait aimé ou détesté ce qu'elle avait entendu.

Elle ne rapporta ni le phonographe ni le disque dans la chambre voisine, les cacha sous son lit et, bien qu'ignorant si elle les ressortirait jamais de là tut tout cela à sa cadette.

Pourtant le dimanche suivant ce fut elle qui insista pour qu'Iris aille sur la tombe d'Hippolyte puis, de dimanche en dimanche, elle l'envoya ici ou là sous un prétexte quelconque et, à l'Ascension, lorsque le ferrailleur fit sa tournée, hormis les peaux de lapin, il repartit du Domaine les mains vides.

Elle ne s'habitua jamais vraiment, ni à la musique ni au fait que la musique pût ainsi la traverser. Mais elle apprit à l'écouter dans toutes ses nuances, dans tout son éclat éblouissant dans toute sa gaieté sans cesse sur le point de se briser, dans ses confidences chuchotées plus terribles que son éclat, et dans ses silences aussi, sur lesquels frémissait brusquement une note qui la faisait chavirer.

Assise devant la fenêtre ouverte, elle écoutait et regardait le Domaine, c'était dimanche, elle était seule, l'après-midi montait vers le soir, midi et le plus haut de midi étaient depuis longtemps passés.

Et puis, au cours de l'un de ces dimanches, alors qu'elle glissait le disque dans sa poche de papier, refermait le phonographe avec mille précautions, elle regretta de ne pouvoir s'échapper elle aussi par la fenêtre ouverte, de ne pouvoir franchir les deux colonnes de marbre qui marquaient à la fois le début et la fin de son existence, mais à peine formulé, ce regret empourpra ses joues, comme si le Domaine, par la fenêtre ouverte, avait pu surprendre sa pensée.

Brusquement elle recommença de se rendre au marché de Langles ; brusquement elle alla palabrer avec un marchand de bestiaux installé bien au-delà de la ville, à la limite du département ; brusquement elle se mit à houspiller le Muet, et brusquement il lui sembla qu'elle devait "reprendre les choses en main", bien qu'il n'y eût rien à reprendre en main, sauf elle, peut-être. Quatre dimanches de suite, le phonographe et sa musique demeurèrent sous le lit. Il est vrai qu'on était en juin et que, sept jours par semaine et trois paires de bras pour la fenaison n'étaient pas de trop, même si elle avait enfin consenti à acheter une faucheuse mécanique.

Les foin rentrés, elle n'eut cependant qu'une hâte : que vienne le dimanche suivant, que sa cadette aille sur ses tombes ou ailleurs, que la fenêtre soit de nouveau ouverte, que le disque commence de tourner sur le plateau du phonographe et le piano de jouer.

La fête de La Gonfrière tombait précisément ce dimanche. Elle l'ignorait ou l'avait oublié, en tout cas en fut ravie et accorda aussitôt à Iris la permission de s'y rendre. Le déjeuner terminé, la jeune fille partie, elle s'enferma dans sa chambre.

IL pleuvait ; une pluie fine comme une buée pénétrait toute chose et se condensait lentement en grosses gouttes, qui perlaient une à une au bout des feuilles, à l'extrémité des aiguillons du barbelé, au larmier des toits, le long des crins des chevaux ou du poil raide des vaches, tremblotaient là un instant puis se détachaient avec la soudaineté d'un soupir. Et jamais la musique ne lui parut mieux s'accorder au spectacle de la terre buvant paisiblement cette bruine tiède, tranquille comme le souffle même de la vie.

Lorsque le disque fut arrivé au bout, elle l'écouta de nouveau, et une autre fois encore, une quatrième, puis elle s'assoupit. Du moins ce fut ce qu'elle se dit, ensuite, parce que s'être assoupie lui semblait moins effrayant que de s'être absentée aux choses et à elle-même si complètement.

On frappait à la porte de la chambre. Et bien que les coups fussent discrets, hésitants, ils la ramenèrent à la réalité avec tant de brutalité qu'elle sentit son cœur bondir puis se racornir, se tapir on ne sait où. La musique emplissait la pièce d'un mur à l'autre, du sol au plafond, et la femme s'élança sur le phonographe, raya le disque en ôtant le bras, rabattit brutalement le couvercle, soucieuse d'une unique chose : effacer toute trace.

Maintenant on avait cessé de frapper, un filet de voix demandait si on pouvait entrer et la fille Estère était si affolée qu'elle ne reconnut pas cette voix avant d'avoir poussé le phonographe sous le lit.

— Qu'est-ce que tu veux ? dit-elle en ouvrant elle-même la porte.

Iris était habituée à la rudesse de son aînée mais, outre cette musique dont elle ignorait l'existence, le ton presque hostile de sa sœur la laissa interdite.

— Rien... fit-elle.

Alors franchissant le seuil et refermant la porte derrière elle, la femme opéra un brusque revirement, comme lorsqu'on se rend compte qu'il ne reste plus qu'une chose à faire : sauver la face.

— Mais qu'y a-t-il ? dit-elle en entraînant la jeune fille vers la cuisine, la fête est déjà terminée ?

— Non, je suis revenue parce que je voulais — Eh bien, continue ! Qu'est-ce que tu voulais ? — Te demander Te montrer quelque chose, à la fête justement.

Si elle n'avait été à la fois effarée et désireuse d'abolir de la mémoire de la jeune fille ce que celle-ci avait à coup sûr entendu, la fille Estère n'aurait jamais accepté de se rendre au hameau voisin. Elles n'attelèrent ni le Pommelé ni la jument, un kilométré cinq cents, ce n'était pas grand-chose, et puis la femme n'avait acquiescé que pour éloigner au plus vite sa sœur de la ferme, de la chambre, de la musique repoussée sous le lit, elles partirent à pied.

Pavoisée de fleurs en papier et de grands rameaux fichés en terre, La Gonfrière honorait et fêtait le saint patron du lieu. Il bruinait toujours, mais tous s'en moquaient, bon nombre d'hommes n'avaient même pas de parapluie. Les habitants du hameau et la quasi-totalité des fermiers des environs se pressaient autour de l'église et de son cimetière ; la procession avait eu lieu en fin de matinée et, après le déjeuner, les gens étaient revenus assister à un tournoi de quilles, lorgner les déballages de trois ou quatre colporteurs dont un marchand de porcelaine, boire un bol de cidre à l'abri du feuillage d'un énorme chêne, se divertir au spectacle d'un saltimbanque encore inconnu dans le canton, mais surtout se saluer et se revoir, causer et rire, endimanchés.

La fille Estère, sa cadette au bras, s'introduisit dans cette société bon enfant avec la raideur d'une épingle à chapeau, inclinant le plus possible devant elle le dôme sombre de son parapluie. Malgré cela, les gens se retournaient sur son passage, les têtes se rapprochaient pour commenter sa venue à voix basse : on l'avait revue au marché de Langles et croisée sur les routes récemment, mais se montrer à la fête de La Gonfrière, qui l'aurait cru ?

— Bon, alors, où est-il ce saltimbanque ? souffla la femme au comble de la nervosité.

— Là, regarde ! répondit la jeune fille qui, ayant aperçu le bateleur et son chien, oublia aussitôt l'appréhension que la musique, de l'autre côté de la porte fermée, puis le visage bouleversé de son aînée avaient levée en elle.

Elles s'approchèrent, avancèrent au plus près. En réalité, ce joueur de pipeau et son chien funambule ne séduisaient pas grand monde et elles purent contempler l'un et l'autre à loisir. Le spectacle était effectivement bien pauvre, même pour un public à la curiosité naïve et peu exigeante comme celui-là.

Sur une corde tendue à cinquante centimètres au-dessus du sol, un caniche, debout sur ses pattes arrière, allait d'un bout à l'autre, tandis que son maître jouait du pipeau. Et bien qu'il fallût que ce chien fût remarquablement dressé pour réussir ce petit tour de force, le numéro n'en était pas moins dénué de tout panache. Dès que l'homme cessait de jouer, l'animal tombait, à croire que c'était le son plaintif du pipeau qui le maintenait en équilibre. De plus le petit air était affreusement mélancolique et le musicien pas beaucoup plus gai.

Plus que la complainte du pipeau, plus que le chien, c'était l'accoutrement du saltimbanque qui retenait l'attention. Culotte de peau marron, bas de laine mauves, sabots noirs, veste de velours lilas à manches gigot, un ton plus clair que les bas, et feutre marron garni d'une plume de faisan, manifestement l'homme était déguisé, mais en quoi ? personne n'aurait su le dire. Un rayon de soleil aurait animé ces teintes sévères, mais le ciel demeurait couvert et ce costume était aussi terne que le pelage blanc du caniche était sale.

Déconcertés, les gens se détournèrent, s'en allaient chercher ailleurs quelque bonne raison de rire ou un interlocuteur pour causer de la dureté des temps et, à une trentaine de mètres de là, la voix tonitruante du marchand de porcelaine rameutait autrement plus de spectateurs.

Bientôt la fille Estère, sa cadette et le joueur de pipeau se retrouvèrent seuls, de part et d'autre du caniche équilibriste. Iris était fascinée, et ce pour l'excellente raison qu'elle était persuadée d'avoir rencontré cet homme et son chien, bien qu'elle n'ait pu les croiser nulle part, ou alors en rêve.

Quant à la femme, d'abord trop tendue pour avoir quelque opinion, elle trouva soudain ce spectacle lamentable, puis tout bonnement répugnant. Elle n'avait jamais apprécié les saltimbanques, ces gens qui vous soutirent de l'argent à force d'artifices et de ruses sans rien vous laisser de tangible en échange. Mais cette méfiance se doublait, en l'occurrence, d'un presque malaise, parce qu'il était impossible de savoir où ce type voulait en venir, avec son costume insolite et sa triste mélodie. Et puis il lui était de plus en plus pénible de voir le chien vaciller, tomber dès que le pipeau se taisait.

— Iris, dit-elle, rentrons maintenant.

— Oh, cinq minutes encore ! quémenda la jeune fille sans détacher son regard du caniche qui, en équilibre sur la corde, faisait le beau.

La femme jeta un dernier coup d'œil sur le chien funambule, en eut quasiment un haut-le-cœur et s'éloigna.

Peu après Iris s'arrachait à regret à sa fascination. Adossée au muret du cimetière, le visage dissimulé derrière le parapluie, sa sœur l'attendait. Mais, avant de s'éloigner, la jeune fille sortit prestement le nœud de chiffon de sa poche, en tira deux piécettes — il était tout à fait inutile d'espérer obtenir de son aînée fût-ce un centime et s'avança vers le joueur de pipeau.

— C'est tout ce que j'ai, dit-elle, inquiète de la réaction de l'homme.

— Des sous d'avant-guerre, fit celui-ci, songeur, des sous qui nom plus cours, où les avez-vous trouvés, jeune fille ?

Iris répondit sans hésiter :

— C'est la Source qui me les a donnés.

— Oui. bien sûr. qui d'autre ? fit l'homme doucement, et il ajouta, tu sais que ces pièces ne valent plus rien. n est-ce pas ?

— Oui.

— Et que pourtant elles valent infiniment plus que toutes ces choses qu'on ne peut plus acheter avec ?

— Oui.

Iris aurait bien aimé continuer de causer avec cet homme, lui dire qu'elle les avait déjà croisés, lui et son chien, lui demander où ils iraient à présent, savoir s'ils seraient au marché de Langles, le jeudi suivant, mais la fille Estère appela et l'homme s'écarta, recommença de jouer du pipeau. Un brin de soleil s'insinua alors entre deux nuages.

La femme redressa son parapluie et appela de nouveau. Elle ne supportait plus la stupide oisiveté des gens, et encore moins ce saltimbanque dont la seule vertu était de distraire Iris d'une autre chose, d'une certaine chose. mais à présent il avait rempli son office et cela suffisait.

L'ennui, et elle s'en rendit compte dès que sa sœur fut à son côté, c'est qu'elles ne pouvaient atteindre la route sans passer devant l'église, autrement dit à côté d'une bonne quinzaine de personnes attroupées autour du marchand de porcelaine juché sur une caisse, et dont l'énorme voix couvrait sans mal la rumeur de la fête de même que son imposante carrure dominait les badauds.

Sa cadette au bras, elle fonçait donc tête baissée, abritée derrière son parapluie, lorsque la voix du colporteur la repéra et. pour ainsi dire s'abattit sur elle avec la précision d'un épervier.

— Eh, la belle au parapluie ! lança sa voix gouailleuse, de quoi as-tu peur pour t'enfuir si vite...

Alors la femme découvrit avec stupeur qu'il ne pleuvait plus et que son parapluie, loin de la dissimuler, la désignait au contraire, parce qu'il était l'unique encore ouvert.

Un grand rire collectif, que la fille Estère prit à tort pour elle, s'éleva au même instant des gens massés qui répondaient ainsi à quelque pitrerie du vendeur de porcelaine.

Elle s'arrêta, interdite, avec l'impression infiniment pénible d'être piégée. En toute hâte elle referma son parapluie, leva le visage vers l'homme qui brandissait clans une main une assiette et dans l'autre une tasse, croisa son regard ou plutôt sentit ce regard retenir le sien, heurta de l'épaule une femme qui voulait se joindre à la troupe, empoigna le bras d'iris et, cette fois, s'enfuit effectivement à grandes enjambées, tandis que dans son dos la voix poursuivait, tonitruante : Peur que cette magnifique assiette de fine porcelaine ! Cette splendide tasse fragile comme une pucelle ! puis s'effaçait devant les rires qui accueillaient cette énième plaisanterie éculée et, peu après, devant le fracas de la tasse et de l'assiette volant en éclats. Car tel était le principal attrait du spectacle offert par le Beau Raymond, marchand ambulant de porcelaine tournant dans la région depuis un an environ : en plus des plaisanteries, mimiques et autres pitreries, en plus d'une voix de baryton qu'il savait chaude, puissante et souple comme du cuir de Cordoue, casser avec force gesticulations trois ou quatre pièces de vaisselle au plus haut d'une tension un peu niaise qui faisait bâiller les lèvres, briller les yeux et, parfois, ouvrait comme par enchantement des porte-monnaie jusqu'alors réticents.

La fille Estère eut l'impression que les yeux de l'homme, par-delà les badauds, les rires, le fracas de la vaisselle brisée, s'attachaient à ses pas. Et ce n'était pas qu'une impression. Loin d'être un débutant dans sa profession, le Beau Raymond était parfaitement capable de faire deux choses à la fois.

Le lendemain de ce dimanche si plein de péripéties, le soleil se leva à quatre heures du matin dans un ciel immaculé, et les sœurs d'Estère en firent autant. Et pas un nuage ne vint voiler ce lundi de juillet. Le mardi *idem*, le mercredi derechef. Alors, au bout de ces trois journées, on sut que la chaleur, installée, ne s'en irait pas de sitôt.

Le jeudi, les deux sœurs rentrèrent de Langles épuisées par la chaleur, la poussière, le vacarme du marché, un lever à l'aube et un retour en carriole sur une route où le soleil écrasait toute chose avec l'indifférence d'une gigantesque roue de charrette écrasant des moucheron. Elles arrivèrent au Domaine ruisselantes de sueur et, après avoir dételé le Pommelé, déchargé jattes, paniers et bidons vides, se réfugièrent dans la cuisine.

Tout autour de la ferme, l'ombre ourlait d'un étroit liséré à peine sombre les bosquets et la berge de la Charentonne. Il était deux heures et le Domaine, comme le reste, n'était que luminosité et réverbération. Le Muet était aussi invisible que les vaches allongées dans les creux, le long des haies ou au pied des pommiers, en quête d'un souffle d'air inexistant.

Les deux femmes se dévêtirent, lavèrent leurs bras et leur visage, passèrent sur leurs jupons de fins tabliers sans manches burent verre sur verre une pleine cruche d'eau, sortirent du placard le pain et le fromage, s'attablèrent et grignotèrent sans appétit, appréciant bien davantage la fraîcheur, quand bien même relative, de la cuisine, et le profond silence de cette heure caniculaire.

Pas un bruit, pas un chant d'oiseau et pas une parole non plus, chacune flottait à la surface de sa fatigue, dérivait au fil de ses pensées. Elles n'avaient jamais été très bavardes et, depuis trois jours, la chaleur aidant, elles en disaient encore moins. Oui, la chaleur et ce drôle de dimanche passé.

Iris avait espéré revoir le joueur de pipeau et son chien. Mais que ce soit en rejoignant leur emplacement sur le vaste champ de foire ou en le quittant, cinq heures plus tard, elle n'avait aperçu le bateleur nulle part. Quant à la fille Estère, bien qu'elle s'en fût défendue pendant toute la matinée, elle avait guetté dans le brouhaha du marché la voix tonitruante du vendeur de porcelaine : peut-être n'était-il pas venu, peut-être avait-il installé ses piles d'assiettes et ses paniers à l'autre bout de la place, en tout cas elle ne l'avait ni entendu ni vu.

De temps en temps la plus jeune lançait un regard furtif en direction de son aînée, et vice versa. Car leurs pensées avaient un autre point commun, issu lui aussi de ce drôle de dimanche : la musique, la musique inconnue surprise par l'une, et l'autre surprise comme en flagrant délit écoutant cette musique. Puis la plus jeune soupira : le joueur de pipeau et son caniche, elle finirait bien par les croiser à nouveau, ne serait-ce qu'en rêve, et, trente secondes plus tard, tel un écho, la fille Estère soupirait à son tour : qu'avait-elle à faire de ce marchand de porcelaine !

Quant à la musique, voilà trois jours que toutes deux prenaient soin de faire comme si elles l'avaient oubliée, et chacune de son côté résolut de

continuer. Et maintenant qu'elles étaient un tant soit peu rafraîchies, restaurées, reposées, mais surtout délivrées de ces choses auxquelles elles avaient renoncé à penser, une paix véritable s'installa dans la cuisine.

Iris se mit à écosser les petits pois ramassés la veille et la fille Estère alla chercher son cahier de comptes pour y consigner la recette du matin. Oui, toutes deux de nouveau assises à la table, paisibles et un rien somnolentes, comme l'était cet après-midi de juillet lui-même, éblouissant, silencieux et vide.

Ce fut dans cette paix retrouvée qu'une demi-heure plus tard elles tournèrent ensemble la tête vers la porte ouverte et, ensemble, le virent arriver.

Ni l'une ni l'autre ne souffla mot. Peut-être, parce qu'elles savaient que la cuisine, plongée dans l'ombre des volets rabattus, était impénétrable à tout regard extérieur malgré la porte ouverte, mais peut-être aussi parce que cette silhouette, dans la vacuité aveuglante du dehors où seule tremblotait la chaleur, ressemblait à un mirage.

Iris fut la première à réagir. Elle tourna prudemment la tête vers son aînée : la femme était comme pétrifiée, hypnotisée par cette silhouette qui de seconde en seconde se rapprochait, avançait droit sur elles et, à présent, était parfaitement identifiable.

Le Beau Raymond aurait donc vraisemblablement atteint l'aire de la ferme puis la maison sans que la fille Estère fût un geste, prononçât un mot, et sans qu'Iris, impressionnée par la pâleur et l'absolue immobilité de son aînée, osât se lever. Et, à vrai dire, il y avait bien quelque chose de fascinant dans la progression de cet homme que rien n'arrêtait et qui, venu du plus profond de cette heure solaire, ne semblait pas même devoir hésiter sur le seuil mais franchir celui-ci d'un pas tranquille puis, soudain, être debout devant elles, dans la pénombre de la cuisine.

Puis la quasi-paralysie de la fille Estère, la stupeur d'Iris, le silence du Domaine, l'impassible progression du Beau Raymond et le soleil de plomb, l'irréalité de tout cela en somme, qui ressemblait tellement à un songe, fut fracassée par une détonation plus surprenante encore que le songe, tant elle était assourdissante, soudaine, péremptoire.

Le Beau Raymond se plaqua au sol, les deux femmes s'élancèrent dehors, l'écho de la détonation roula comme un coup de tonnerre dans la vallée et, au coin de l'ancienne étable, apparut le Muet.

D'un côté le Beau Raymond qui se relevait entre Iris et la fille Estère, de l'autre le Muet, fusil en main, et, de lui au beau Raymond un regard mauvais, avant de tourner les talons, disparaître derrière l'étable.

— Ah ben, pour un accueil, en v'là un accueil ! plaisanta l'homme en époussetant sa chemise, mais sans pouvoir maîtriser dans sa belle voix un tremblement de frayeur.

Iris interrogea son aînée du regard, et celle-ci étant apparemment incapable de desserrer les lèvres, ce fut elle qui s'exclama :

— Oh, ne lui en veuillez pas, il est un peu bizarre et c'est nous qui lui avons demandé de... Elle s'arrêta, coula un nouveau regard en direction de la fille Estère : celle-ci ne broncha pas.

— Sûr, reprit le marchand de porcelaine, deux femmes seules sur une si grande propriété... Mais lui non plus ne termina pas sa phrase : la femme, brusquement, avait levé les yeux et l'examinait.

— Oui, fit-elle enfin, c'est une grande propriété, et elle ajouta un ton plus bas tandis que ses joues se coloraient : mais peut-être voulez-vous vous asseoir un peu à l'intérieur, il fait si chaud...

Alors le Beau Raymond franchit le seuil en pensant qu'avoir été tiré comme un lapin lui facilitait grandement les choses.

Après il devait repenser à ce coup de fusil et regretter de n'avoir pas été un tout petit peu blessé, ce qui aurait certainement rafraîchi dès le début et donc à temps son ardeur. Après, oui, bien après qu'ils eurent ri ensemble, la fille Estère et lui, de ce coup de fusil, bien après qu'elle eut raconté et raconté encore comment elle l'avait vu arriver de loin, de si loin, et laissé venir jusqu'à elle.

Pour l'heure, l'homme était assis dans la cuisine et palabrait devant un verre de cidre, à défaut d'autre chose — Comment ! elles ne buvaient jamais de vin ? Mais il fallait, c'était excellent pour la santé, un petit verre quotidien, la Faculté elle-même le recommandait ! —, palabrait, riait, racontait, faisait le charmeur et savait qu'il l'était, jouait de la voix et savait

en jouer, se redressait et savait qu'il était bel homme, mais surtout suivait sur le visage troublé et dans les regards fuyants de la fille Estère les progrès de ce qui était manifestement une campagne de séduction menée dans les règles de l'art. Une campagne ? Moins une campagne que déjà une parade victorieuse, car il s'agissait bel et bien d'un triomphe sans qu'il ait eu à livrer bataille, et un triomphe si évident et total qu'Iris s'éclipsa soudain, prétextant qu'une vache avait meuglé.

La jeune fille dévala à toutes jambes l'immense herbage du Confluent. Parvenue à la rivière, elle attendit d'avoir retrouvé son souffle puis siffla trois notes brèves. Peu après le Pommelé venait à sa rencontre. Elle flatta le nez du cheval, le prit par l'encolure, posa sa joue contre le poil rude, chuchota : Sais-tu ? Elle a un amoureux ! et rit doucement en pensant... oh, en pensant toutes sortes de choses gaies et d'autres tristes.

C'est ainsi que cela se passa.

Par la suite, ceux qui ne surent jamais vraiment comment cela s'était passé dirent que le Beau Raymond était resté au Domaine ce premier soir et s'en scandalisèrent, alors qu'en réalité il était reparti puis revenu le lendemain, le surlendemain et encore le jour suivant, avec, cette fois, un bouquet de fleurs et une bouteille de vin.

La fille Estère n'avait jamais reçu de Heurs. Il est vrai qu'elle ne s'était jamais souciée d'en recevoir ni d'admirer celles qui poussaient dans ses prés. Les fleurs la prirent au dépourvu et, bien sûr, un demi-verre de vin suffit à lui tourner la tête.

Quant au Beau Raymond, s'il ne manquait ni d'intelligence ni de finesse, il se laissait mener d'un endroit à l'autre au volant de sa camionnette Citroën, se laissait emporter par l'inspiration du moment lorsqu'il haranguait les badauds, se laissait séduire dans la première auberge venue par le fumet d'une poularde, le vif-argent d'une eau-de-vie puis, de nouveau sur la route, par la fraîcheur d'une meule de paille et les bouilles poupines des nuages de mai. Bref, il se laissait vivre, jour après jour, au fil d'une route toujours ouverte et toujours changeante dans ses indolences estivales et ses sautes d'humeur printanières, ses cruautés de février. Et il aimait les femmes. Il aimait leurs hanches, opulentes de préférence, encore que, leurs seins lourds ou menus, leur nuque — oh leur nuque ! — et leur petite toison

secrète, leur odeur et leur rire, leurs yeux pensifs et leur chevelure, il était, en somme, entiché de ce qu'il appelait lui-même la "divine gourmandise". Du reste, n'étaient-ce pas elles qui achetaient sa porcelaine, n'étaient-ce pas elles son meilleur public, et n'était-ce pas vers elles que la route, s'évasant soudain en une place de village, un champ de foire ou un parvis d'église, le menait ? Oui, la route, et au bord des routes les femmes, telles étaient les raisons pour lesquelles, doté par sa propre mère — que Dieu ait son âme ! — d'une taille élancée, d'une charpente appréciable, d'une voix à faire dresser l'oreille d'une sourde et d'un visage, ma foi, carrément plaisant, il était devenu vendeur ambulant de porcelaine et, à cinquante ans, n'aurait pas voulu être autre chose, même si certains jours la porcelaine n'était que de la faïence et la faïence elle-même, parfois, de la simple poterie émaillée, mais l'on ne peut, n'est-ce pas, être toujours au mieux de sa forme.

Donc, à force de tourner comme ça, de pays en pays, il en connaissait long en géographie, et croyait s'y connaître tout autant sur cet autre chapitre délicat qu'il abordait toujours en faisant patte de velours et refermait, plein de gratitude, l'œil déjà fixé vers la route.

Les jeunes filles. Oh bien sûr les jeunes filles avaient été tentantes comme le serpent lui-même, mais avec les années, et après quelques déboires cuisants — il n'est drôle que dans le souvenir de devoir remonter son pantalon sous la menace d'une fourche et un peu lassant à la longue de croquer le fruit en se hâtant et en tendant l'oreille —, il lui était apparu que ces pommes vertes, volées dans des bosquets ou autres lieux plus précaires et ridicules encore, étaient un tantinet acides. Peut-être aurait-il continué, néanmoins, au risque de grincer des dents un jour sur l'acidité autrement plus amère d'un rire moqueur, s'il n'avait découvert une pomme d'un genre tout autre et bien particulier : les femmes, certes pas trop décaties, mal mariées ou veuves, ces pommes déjà un peu ridées mais toutes pleines de sucre d'un été finissant, enfermées dans leur regret comme dans un cellier dont la clé aurait été laissée sur la porte. Un jour, donc, il fit cette découverte capitale, ému jusqu'aux larmes par tant de volupté demeurant en souffrance, bien qu'à la réflexion ce fut précisément le fait que cette volupté eût été longuement distillée dans l'alambic de l'attente qui la rendît si enivrante.

Il faillit en oublier la route. faillit être pris au piège de cette ivresse offerte au cœur de nuits venteuses et mouillées de novembre, oui, il fut vraiment à deux doigts de troquer sa camionnette, son stock de porcelaine et ses pérégrinations contre le lit profond et les étreintes d'une reinette de Mortagne, qui endurait seule son veuvage depuis deux ans dans cette bonne ville du Perche. Mais, se ravisant *in extremis*, il s'échappa un matin à l'aube un tantinet honteux, sans savoir s'il l'était vis-à-vis de la femme endormie et de nouveau solitaire ou vis-à-vis de la route, compagne trop longtemps négligée.

Quoi qu'il en soit, il repartit et, dix ou douze kilomètres plus loin, il sifflotait avec entrain, heureux d'avoir retrouvé la vieille complice dont il ignorait, bien sûr, qu'elle finirait par avoir sa peau en le culbutant dans un fossé au sortir d'un virage.

Bon, et la fille Estère dans tout cela ?

Eh bien précisément, depuis un petit moment elle était au centre des réflexions toutes personnelles du Beau Raymond sur les mérites comparés des pommes vertes et de ces autres mûres à point, attendant gentiment dans l'air un peu confiné mais embaumé d'un cellier.

Il entendit parler d'elle pour la première fois au bourg, dans l'un des cafés de la grand-rue. Les deux chroniques-à-demeure, accrochées au comptoir, qui déblatéraient sur son compte, le faisaient avec les ricanements et les allusions obscènes de ceux qui n'ont plus que leur bave pour se venger de leur impuissance, de leur douleur, de leur misère. Il ne retint de la laideur de leurs propos qu'un nom : la fille Estère. La semaine suivante, à Langles, au volant de sa fourgonnette qui allait au pas dans l'indescriptible cohue des charrettes et autres véhicules quittant le champ de foire à l'issue du marché, il entendit un homme rougeaud, tout proche, lancer ce même nom dans la foule, à cette différence près qu'il cria : Mademoiselle Estère !

Une femme, assise dans une carriole, se retourna. Le Beau Raymond avait l'œil exercé ; il ne lui fallut pas plus des quelques minutes de conversation entre l'homme rougeaud et la "demoiselle" pour se faire une idée. En dépit d'un affreux petit chignon, la nuque était jolie, l'oreille mignonne, et le bras nu, tourné vers lui, fin, long, musclé, d'où l'on pouvait en déduire que la jambe, à moins d'une bizarrerie de la nature, mais le

profil était dur comme un noyau de cerise. Quel âge ? Trente, plus ? Quarante peut-être, en tout cas pas au-delà, le bras était trop ferme Intéressé ? Oui peut-être, oui décidément, et puis le Beau Raymond avait appris à ne pas dédaigner les hasards, il se renseigna.

Ce qu'il apprit le laissa songeur. Rapport à ses théories, il se trouvait devant une tentation inconnue : pomme verte d'un côté, pomme lentement mûrie de l'autre, étrange ambiguïté d'où pouvait résulter le pire mais également le meilleur, bien faite en tout cas pour enflammer la curiosité, lâcher la bride à toutes les imaginations. Il rêvassa, s'emballa, recula, hésita, et imaginerait peut-être encore si le hasard, décidé à jouer les entremetteuses, ne la lui avait remise sous les yeux à la fête de La Gonfrière.

Il la reconnut immédiatement — la cheville, oh la cheville gainée de noir, entre le bas d'une robe défraîchie et une galoche épaisse, était aussi prometteuse que la nuque, que le bras, il succomba. Restait à inventer un prétexte pour se rendre chez elle et attaquer tout de go, quoique en douceur. Celui qu'il dégota était lamentablement transparent mais il se trouva qu'une espèce de cinglé lui tira dessus, le dispensant de toute autre entrée en matière.

Curiosité, imagination, et cette ambiguïté, suprême tentation, il revint trois jours de suite et, le dernier soir, arriva sûr de son fait et cependant ému, étrangement ému, une bouteille sous le bras, un bouquet à la main.

Ils s'épousèrent cette nuit-là, dans le lit étroit sous lequel était dissimulé un gramophone et, au petit matin, si elle dormait dans son bras, lui écoutait les oiseaux saluer une aube de nacre : à présent il savait, oh oui, il savait, et pensa qu'il aurait été fou de ne pas vouloir savoir.

Le Beau Raymond s'installa au Domaine ou tout comme, puisque, chaque soir, il était de retour à la ferme, et il suffisait à la fille Estère qu'il y passât la nuit, la vie ne commence-t-elle pas toujours dans cette matrice qu'est la nuit ?

Elle y commence, elle y germe, y émerge, s'y déploie, intimement mêlée au tout, à peine consciente d'elle-même, pur mouvement, pur rythme, pur possible, et souffle à l'unisson, animé par le seul désir, comme si le sang empruntait son battement au battement éternel de l'univers. Alors peut-être

que dans cette nuit noire où les frontières et la pesanteur sont inconnues, dans cette nuit noire où s'enflamme brusquement le brasier, dans cette nuit noire dont les ondes concentriques nées d'un même souffle partagé s'élargissent bien au-delà d'une chambre, d'une maison, de quelques hectares de prés, fussent-ils cent, bien au-delà en somme des limites de n'importe quel Domaine pour comprendre, inclure, embrasser d'autres champs, d'autres vallées, d'autres collines et des bourgades lointaines, des herbages au goût de sel, des falaises ou des dunes et l'océan lui-même, alors peut-être qu'en cette nuit noire qui couvre la moitié de la terre, chaque étoile est un brasier allumé par des amants.

Sitôt le souper terminé, Iris les laissait en tête à tête. Pour rien au monde elle n'aurait voulu les déranger, bien que rien au monde n'ait pu les distraire l'un de l'autre. Elle passait donc un bon moment dans l'écurie avec le Pommelé, la jument et son poulain, regagnait enfin la cuisine, y éteignait la lampe que les deux autres avaient oubliée, ressortait s'asseoir contre le mur tourné vers la vallée, attendait de s'être de nouveau habituée à l'obscurité, tirait de sa poche les trois piécettes restantes de la Source et pensait au Petit Pendu inconnu, suivait des yeux le vol lunaire d'un grand-duc, regardait avancer les constellations et., parfois, interrogeait le ciel nocturne pour savoir non pas si Jean Follenfant reviendrait mais quand il reviendrait — n'allant se coucher que lorsqu'elle tombait de sommeil. Et si elle veillait de crainte de les déranger, au petit matin c'étaient eux qui la réveillaient avec leurs chuchotements et leurs rires pourtant étouffés, les chuchotements du marchand de porcelaine et le rire de la fille Estère que personne, pas même sa cadette, n'avait jamais entendue rire.

Iris fourrait alors sa tête sous son oreiller jusqu'à ce qu'ils soient vraiment levés, jusqu'à ce qu'ils aient vraiment refermé la porte de la chambre derrière eux, jusqu'à ce que le silence matinal, bourdonnant un instant du bruit de la camionnette du Beau Raymond, fût rendu au caquetage des poules, aux chants des oiseaux et aux meuglements des vaches. Sur la table de la cuisine, deux tasses de belle faïence blanche dans lesquelles sa sœur et son amoureux avaient bu leur café, et qu'elle lavait ensuite en même temps que son bol, redoutant de les casser ou de les ébrécher.

Et la vie qui s'était éveillée dans la nuit avait cherché à tâtons ses propres contours et s'était émerveillée qu'il n'y en eût aucun pour l'emprisonner et limiter son désir, cette vie découvrait, une fois le jour venu, que le monde diurne est lui aussi infini dans ses formes et dans ses couleurs, dans ses odeurs, ses sons, ses figures, comme autant de manifestations de ce même désir dont les choses et les êtres, sous la lumière du jour, sont les mille et un reflets.

Car la fille Estère, occupée à traire les vaches après le départ de son vendeur de porcelaine, s'interrompait brusquement et, posant la main sur un vaste flanc blanc et roux, sentait la chaleur et le moindre frisson de l'animal passer dans sa paume. Et tandis que son regard s'attardait sur une grosse veine saillant à fleur de peau sur le pis gonflé puis, trente secondes plus tard, sur l'écume immaculée du lait recueilli dans le seau, son cœur se mettait à battre à tout rompre. Et ce n'était pas seulement la confiance aveugle de l'animal ou le lourd parfum du lait tiède qui la remuaient de la sorte, mais l'existence même de ce lait qu'elle découvrait pour la première fois dans toute sa générosité, dans toute sa bonté, elle qui n'avait jamais fait que le transvaser d'un seau dans un bidon, avant de compter le nombre de bidons et de convertir le tout en billets de banque. Assise sur son trépied contre le flanc d'une vache, elle demeurait là, sans oser tourner son regard ailleurs, sachant que, où qu'il se posât, son cœur bondirait de nouveau dans sa poitrine. Puis l'animal commençait de s'impatienter, de s'agiter devant elle, menaçait le seau de son sabot ou lui fouettait la joue du bout de sa queue et, la rappelant aux gestes familiers, la délivrait de l'insondable étonnement que suscitent les êtres et les choses lorsqu'on s'arrête à les regarder.

— Allons ma bonne ! murmurait-elle à l'adresse de ce mastodonte de trois cents kilos si prompt pourtant à s'effaroucher, voilà qu'il m'arrive de drôles de pensées !

Mais c'étaient moins des pensées que l'intuition éblouissante que tout ce qui est, est pur miracle, et la joie profonde, incrédule, émerveillée, que ce monde soit alors qu'il pourrait ne pas être.

Et quand elle était certaine que personne ne l'entendait, elle chantonnait un petit air à cause de la sève qu'elle sentait en elle et de cette intuition qui,

si elle n'y avait pris garde, l'aurait arrêtée à chaque pas, de sorte qu'elle aurait pu passer sa journée à contempler le monde.

Pourtant elle abattait autant sinon plus de travail qu'autrefois, comme si les bêtes et les choses venaient à présent d'elles-mêmes se glisser sous une main qui subitement avait désappris à forcer, à briser ou à repousser.

Aidant sa cadette à ramasser les framboises — Dieu que les framboisiers donnaient cette année et, au verger, les pommiers crouleraient bientôt sous les fruits ! —, elle se penchait sur la jatte pleine à ras bord pour en soustraire l'un de ces petits fruits charnus qu'elle écrasait doucement sur ses lèvres, se délectant de sa saveur et de son parfum, elle qui n'avait jamais su auparavant ce qu'était une gourmandise ni ce qu'était recevoir, et encore moins donner. Et lorsqu'elle passait devant l'enclos, elle prenait le temps d'appeler le Pommelé, la jument, le poulain, le temps de les laisser venir et de flatter leurs naseaux, submergée soudain à la vue de ces yeux immenses, de ces grandes dents, de ces oreilles frémissantes, parce que cette vie innocente, qu'elle aurait voulu prendre dans ses bras et caresser, c'était elle qui l'étreignait et la caressait. Et puis un après-midi qu'elle était descendue au Bec, brusquement pâle et tremblante devant un bout de bois mort qu'elle avait enfoncé dans la berge, au cours de l'hiver précédent, afin de tendre du barbelé, et sur lequel se dressaient deux minces rameaux arborant de petites feuilles au beau vert tendre. Alors tremblante de la tête aux pieds, tout à coup, puis assise dans l'herbe pour pleurer dans ses mains, elle qui n'avait pleuré sur personne ni sur rien depuis tant d'années.

Cela : des larmes jaillissant comme l'eau du rocher sous le bâton de Moïse, un petit air chantonné aussi monotone que la mélodie du joueur de pipeau, un rire étouffé dans l'épaule de l'homme aimé, et le Domaine non plus enfermant un monde mais ouvrant sur l'univers, tel fut l'été de la fille Estère. Et peu importait que chaque jour passé écourtât cet été puisque, chaque soir, la route lui rendait le Beau Raymond.

Oui, et des extravagances aussi — du moins pour elle qui avait toujours regardé au moindre centime, même après que le Domaine fut devenu le Domaine d'Estère. Alors faisant livrer par un superbe jour d'août une cuisinière à quatre feux et façade émaillée puis, la semaine suivante, rapportant de chez le plus grand marchand de meubles de Langles un buffet

à la dernière mode, avec roses taillées dans le bois, portes hautes vitrées et pieds droits, ou bien saisie par on ne sait quelle lubie, envoyant sa cadette au village avec un plein panier de fromages, de salades et de confitures de framboises.

— Et qu'est-ce que j'en fais ? avait demandé Iris, éberluée.

— Ce que tu en fais ? Mais tu les donnes, les distribues !

— Et à qui ?

— Comment ça, à qui ? Il n'y a donc plus de pauvres dans cette commune !

Iris avait donc pris la route du bourg, panier au bras, passablement perplexe.

Des pauvres, voyez-vous ça ! Et depuis quand son aînée se souciait-elle de faire la charité ? Ses salades fanées, ses fromages rances et ses confitures moisies, elle pouvait se les garder ! Sûr, c'était ce qu'on lui répondrait, quand bien même les salades venaient d'être cueillies et les fromages étaient aussi frais que les confitures, cuites un mois plus tôt.

Et ce fut effectivement, à peu de chose près, ce que la première femme rencontrée à l'entrée du bourg lui rétorqua, après avoir écouté ses explications embarrassées et jeté un coup d'œil sur son panier.

— Qu'est-ce qu'elle croit, ta sœur, que je ne sais pas faire les confitures aussi bien qu'elle ?

Et encore, s'il n'y avait eu que cette réaction de ménagère piquée au vif, mais revenant sur ses pas, rattrapant Iris par le bras, la femme s'écria :

— Et même si je ne devais plus jamais en manger faute d'argent pour acheter du sucre, je préférerais m'en passer plutôt que d'accepter les siennes et avoir à la remercier !

Iris rougit jusqu'aux oreilles. Dans la grand-rue, elle croisa deux autres femmes qu'elle salua et dépassa sans s'arrêter. En réalité, c'était elle qui mendiait qu'on voulût bien accepter ce qu'elle offrait, et elle n'eut pas le courage d'essayer un nouveau refus. Elle rebroussa chemin.

Néanmoins, ne pouvant rentrer au Domaine avec ces provisions ni se résoudre à les jeter dans le fossé, elle se faufila dans la trouée d'une haie et

s'assit, songeuse, en bordure du pré qui s'étendait de l'autre côté.

C'est que son aînée, sans même parler de ce panier encombrant, n'en finissait plus de l'étonner. Après la cuisinière, après le buffet, n'était-il pas question maintenant qu'elles aillent ensemble chez le photographe et se fassent tirer le portrait ? Et pour cela, avait ajouté la fille Estère, elles avaient besoin chacune d'une robe neuve, d'une paire de souliers convenables.

Jamais Iris n'aurait imaginé ; pas plus qu'elle n'aurait imaginé qu'un jour sa sœur fondrait de timidité sous le regard de qui que ce soit, fût-ce d'un vendeur de porcelaine. Et quelque chose l'inquiétait dans la fièvre et l'excès de ces nouveautés inimaginables. Elle leva les yeux vers le ciel de l'après-midi finissant : ils n'avaient pas encore eu d'orage bien que le 15 août fût passé. Puis, ramenant son regard sur l'herbe, elle découvrit une colonne de fourmis qui transitaient à dix centimètres de sa galoche en direction de la haie. Alors elle eut l'idée de renverser un pot de confiture à l'intention de cette procession industrielle : sûr, en voilà qui ne lui feraient pas l'affront de refuser.

Une heure plus tard, elle rentrait au Domaine. À son bras, le panier était vide. La fille Estère s'exclama : Tu as été bien longue ! et Iris, hésitante à cause du mensonge, répondit : Ils étaient encore tous aux champs... Mais déjà la femme reprenait : Au fait, demain nous irons en ville, acheter ce que je t'ai dit, rapport au photographe !

Des pauvres complaisants, Iris avait fini par en trouver à l'église de La Gonfrière, ou du moins elle y avait trouvé le tronc des pauvres, au pied duquel elle avait déposé le contenu de son panier.

Donc le lendemain, elles se rendirent à Langles et en rapportèrent deux robes et deux paires de souliers neufs puis, le jour suivant, y retournèrent pour une séance de pose chez le photographe. Bref, la fin de ce mois d'août ne fut qu'aller et retour, et argent dépensé à pleines mains. Mais il y avait plus étrange, comme si cette agitation et ces dépenses étaient le symptôme d'une nervosité obscure et grandissante.

Ainsi, bien que les robes aient été achetées en prévision d'un portrait commun, la fille Estère se rendit au studio du photographe attifée comme à l'ordinaire, d'un vêtement informe. En outre, il est à peu près certain que

seule Iris aurait figuré sur la photo si le bonhomme n'avait insisté pour qu'elles prennent place ensemble devant la toile peinte, représentant une pergola fleurie. Il est vrai que le contraste entre les deux femmes était saisissant. Iris dans sa petite robe droite de cotonnade rose et blanche, chaussée de souliers également blancs, à talons bobines, et elle, la fille Estère... Au point que le photographe, qui avait d'abord destiné la chaise à la plus jeune, modifia sa composition Et il en résulta cela : une femme au regard effaré et comme sortie d'une arrière-cuisine, assise sous la protection d'une jeune fille fraîche comme une fleur de pommier, main posée sur l'épaule de son aînée. Rapport à la robe demeurée dans un carton, la fille Estère ne fit aucun commentaire et Iris ne posa aucune question.

Cette robe achetée sous prétexte de photo puis revêtue en cachette, essayée, ôtée, passée de nouveau et de nouveau ôtée, cette robe qui allait et pourtant n'allait pas Peut-être, parce que là aussi le contraste était trop brutal entre la femme d'avant et la femme que révélait le vêtement, en une distance aussi grande que celle séparant le papillon de la chenille. Donc, un soir, malgré ce qu'elle avait conclu un quart d'heure plus tôt, la fille Estère apparut avec cette robe sur le dos.

Pendant une bonne minute le Beau Raymond et Iris la contemplèrent, bouche bée. Et pas seulement parce que cette robe de satin mauve découvrait toute la hauteur d'une jambe et même un peu du genou, pas seulement non plus parce que la crainte de se glisser là-dedans et l'effort d'y rester ôtaient tout naturel à celle qui portait ce vêtement, mais parce que désireuse d'atténuer le spectaculaire de son apparition, la femme avait jeté sur ses épaules un paletot de laine rouge Qui jurait affreusement, et gardé de vieilles savates aux pieds.

— Ah ben ça, pour une surprise... murmura le marchand de porcelaine, moins surpris en réalité que perplexe et fort peu enthousiasmé.

Déguisée, il pensa cela sans prendre garde à la cruauté du terme et, brusquement, à croire qu'elle avait lu sa pensée, la fille Estère devint écarlate. Trente secondes plus tard, elle quittait la cuisine et lorsqu'elle y revint, elle était vêtue de son habituel tablier. Le Beau Raymond protesta mollement, conscient qu'il aurait dû ou plutôt n'aurait pas dû... Ah, mais

au diable, elle n'allait pas se fâcher pour un bout de chiffon qu'il n'avait pas apprécié !

iris fut plus perspicace. Au terme de cet incident suivi avec inquiétude, elle comprit que quelque chose était irrémédiablement blessé chez son aînée puis, se souvenant des belles tasses blanches qu'elle craignait tant d'ébrécher contre la pierre à eau, elle eut envie de pleurer.

Maladresse et susceptibilité, à première vue il n'y avait pas de quoi fouetter un chat, mais le fait est que le hasard, qui sait combiner au mieux et pour le meilleur, sait aussi multiplier les bévues quand, en amont, quelque chose commence de se déglisser.

Une semaine plus tard, le Beau Raymond rapportait à la ferme une bouteille de vin et un cadeau enrubanné qu'il tendit, rayonnant, à la fille Estère. Il ne doutait pas une seconde du succès de sa petite trouvaille, et s'apprêtait à répondre en toute modestie mais longuement aux questions que les deux femmes ne manqueraient pas de lui poser après s'être exclamées et avoir ri de plaisir. Or, le paquet déballé, l'une et l'autre se figèrent de stupeur.

— Eh bien ? fit-il, déconcerté par le silence de la femme et le visage navré de sa cadette, c'est un disque, rien qu'un disque ! Puis, s'adressant à la première, il paracheva le désastre en ajoutant, j'imagine que tu sais ce que c'est puisque tu as un phonographe sous ton lit !

La femme devint affreusement pâle. Iris aurait voulu disparaître sous terre. Quant au marchand de porcelaine, il grimaça, se rembrunit et pensa, dépité : Ah, au diable les femmes et leurs tortueuses complications !

Ce soir-là, la fille Estère eut le sentiment d'émerger d'un rêve long de deux mois. Et tandis qu'ils soupaient en silence, tandis que le Beau Raymond buvait seul sa bouteille, elle considéra la cuisinière neuve et le buffet comme si une autre les avait achetés, considéra les tasses de faïence, en montre derrière les vitres du buffet, comme si une autre s'était réjouie de les placer là et, soudain, croisant les prunelles myosotis d'iris, elle eut honte.

Honte de la musique dissimulée sous son lit et que le malencontreux présent du marchand de porcelaine venait de ramener au jour, honte du

misérable mensonge qui avait servi à acheter deux robes dont l'une était destinée à tout autre chose qu'à se faire photographier, honte de la lampe à pétrole oubliée dans la cuisine et de la table pas même débarrassée avant de s'enfermer avec le Beau Raymond dans sa chambre, honte de ses rires étouffés contre la poitrine de ce même Raymond au petit matin, et honte, enfin, à en rougir jusqu'à la racine des cheveux, au souvenir d'un certain Jean Follenfant dont elle avait refusé d'apprendre fût-ce le nom et le prénom.

Dès lors, dans l'aube déjà tardive des derniers jours de septembre, seul le bruit de la camionnette quittant la ferme réveillait Iris et, le soir, la fille Estère s'inventait quelque tâche pour demeurer dans la cuisine bien après que la jeune fille était allée se coucher, tandis que le vendeur de porcelaine faisait traîner en longueur un dernier verre de vin.

Sûr, l'automne était venu et quelque chose clochait au royaume des deux amants.

Iris aurait tant voulu que son aînée recommençât de rire et l'homme de plaisanter. Mais elle ne savait que faire ni que dire lorsqu'elle sentait sur elle le regard anxieux de sa demi-sœur. À force de se tourmenter, elle en vint à penser aux piécettes de la Source : n'étaient-elles pas toutes-puissantes et ne lui en restait-il pas trois ? Elle se faufila donc dans la chambre de la fille Estère, hésita un instant sans savoir où poser les deux qu'elle avait tirées de sa poche, et se décida enfin pour le rebord intérieur de la fenêtre, où elles seraient bien en vue. À présent, des huit qu'elle avait trouvées, il n'en restait plus qu'une, la Source ayant gardé deux piécettes à cause du mystérieux Petit Pendu.

C'était un bel après-midi d'octobre, l'un de ces jours à propos desquels on parle d'été de la Saint-Martin. Dans la chambre de la fille Estère, la fenêtre était ouverte et, sur le rebord intérieur, les deux sous brillaient dans le soleil, lançaient mille feux. Mais soudain leurs reflets s'éteignirent dans une ombre biscornue projetée par une longue queue étagée, deux pattes robustes, un corps dodu, une petite tête pourvue d'un bec redoutable et d'une paire d'yeux en demi-lune. La pie demeura trente secondes sur le quivive, puis s'empara de l'une des pièces et s'envola à tire-d'ailes. Et tandis qu'Iris s'inquiétait à l'idée que son aînée ne comprît pas la valeur de ces

deux sous et s'arrêtât, au contraire, au fait qu'ils dataient d'avant-guerre et n'avaient plus cours, l'oiseau revenait et achevait d'emporter son butin. Alors le soleil quitta la façade dans laquelle s'ouvrait cette fenêtre, tourna le coin de la ferme et commença de descendre à gauche de la forêt : en dépit de la douceur d'un après-midi, l'été était bel et bien fini.

Où étaient passés les chansons et les rires ? Qu'était devenu le miracle du monde ? Las de lire une gazette dans l'attente que la femme referme son cahier de comptes, le Beau Raymond allait seul se coucher.

De fait, elle ne se contentait plus de veiller maintenant, elle passait une partie de ses nuits assise sous la lampe. Et ce n'était pas seulement le souvenir de Jean Follenfant et de sa propre dureté à l'égard d'iris qui lui ôtait le sommeil, ce n'étaient pas non plus uniquement les absurdes et fastueuses dépenses de l'été auprès desquelles l'ancienne erreur de huit sous, demeurée inexpliquée, paraissait bien dérisoire, mais la pensée sournoise, venimeuse et irrésistible d'une certaine Antoinette et, indissolublement lié à cette pensée comme le serpent à l'arbre, un dicton énonçant avec le laconisme cru des adages populaires que les chiens ne font pas des chats.

Car si cette autre, qu'elle n'avait cessé de mépriser pendant trente ans, était partie avec le premier journalier venu, qu'avait-elle fait elle-même en ouvrant sa porte, son lit, ses bras au premier colporteur passant par là ? Sûr, pensait-elle, atterrée, bon sang ne saurait mentir Et comme autrefois Hippolyte, elle demeurait sous la lampe, dans l'affreuse solitude d'une nuit venteuse de novembre, à haïr cette femme qui était sa mère et à remâcher sa honte de ne pas valoir beaucoup mieux. Oui, comme autrefois Hippolyte dont elle n'était même pas certaine qu'il fut son père, oh, Seigneur, Hippolyte et ce qui n'avait été alors pour elle qu'un caprice de vieillard : ses insomnies.

Ainsi de soir en soir, sans cesse plus avant dans la nuit de l'automne, descendant des marches visqueuses.

Alors un matin le Beau Raymond se réveilla dans le lit de la fille Estère aussi seul qu'il s'y était couché la veille, lança un juron issu tout droit de son amour-propre froissé, et décida de mettre un terme à ces "singeries".

Lorsqu'il quitta le Domaine au volant de sa camionnette, une lanterne brûlait dans l'écurie. Soit la femme avait dormi là malgré le froid, soit elle s'y affairait déjà, mais il n'en voulut rien savoir : au diable, il en avait assez, d'ailleurs il n'était resté que trop longtemps dans cette région et dans cette ferme, commençait sérieusement de s'encroûter, avait bougrement envie de reprendre la route, de voir à nouveau du pays !

Décembre, et sa lumière si rase qu'elle ne peut qu'effleurer les gisants. Cinq heures, et la lampe brûlait déjà tandis que la campagne, tout autour, s'enfonçait de nouveau dans l'obscurité des prés flétris et des bois détrempés.

Pour la première fois depuis longtemps les deux femmes soupèrent en tête à tête. On ne l'attend pas ? avait demandé la plus jeune, désolée. Non, on ne l'attend pas, avait répondu son aînée. Mais on lui laisse sa soupe au chaud ? avait insisté Iris. Et pour quoi faire, avait rétorqué la fille Estère, est-ce une auberge cette maison ?

Pourtant, lorsque Iris se fut retirée dans sa chambre, la femme commença d'attendre. Et elle avait beau se dire qu'il avait déguerpi comme il était venu, à savoir comme l'un de ces colporteurs, saltimbanques, chemineaux, maraudeurs, voleurs de poules et moins que rien qui sillonnent les routes, elle avait beau se dire cela et bien d'autres choses sur son propre compte, tirées au même puits d'eau saumâtre, sa lèvre tremblait et elle attendait, guettait dans le silence, jusqu'à ce que le sommeil, posant sa patte sur sa nuque et envoyant sa tête rejoindre son bras sur le plateau de la table, l'expédiât au pays des songes sinistres et des rêves en pleurs.

Elle rêva du joueur de pipeau, de sa triste mélopée et de son chien. Sauf que la mélopée avait un accent infiniment plus angoissant que dans la réalité, et le saltimbanque les traits du vendeur de porcelaine, coiffé absurdement d'un chapeau à plume. Voulant se détourner, s'enfuir, échapper à la musique, elle comprit soudain qu'elle avait pris la place du chien funambule, et que seule la triste mélopée la maintenait en équilibre, la retenait au bord du gouffre ouvert sous la corde.

Elle s'arracha à ce cauchemar avec un cri, se réveilla épouvantée et trempée de sueur au moment où le Beau Raymond, cessant de jouer, elle tombait dans l'abîme sans fond.

Telle l'annonce d'un désastre ou peut-être sa ratification, ce rêve hanta le reste de sa nuit puis la journée suivante, sans qu'elle pût dire cependant si le désastre en question dépendait du fait que l'homme revînt à la ferme ou n'y revînt pas. Néanmoins, quand elle vit sa cadette enflammer de nouveau la mèche de la lampe à pétrole, elle sut qu'en dépit de sa honte, comme en dépit de ce présage sinistre et de tout ce qu'elle avait pu dire ou penser au cours des nuits passées, elle eût donné n'importe quoi pour que la route lui rendît le Beau Raymond.

Il revint. Sous prétexte d'avoir oublié une panier de vaisselle entreposée dans l'une des granges et, lorsqu'au tournant du chemin, il aperçut une lampe briller aux carreaux de la cuisine, il ne put s'empêcher d'être content. Il revint, oui, mais comme pour mieux repartir dix jours plus tard, et cette fois moins partir que fuir, effaré et consterné.

Effaré par la violence de la querelle qui avait éclaté entre eux après qu'il lui eut demandé pourquoi elle ne venait pas se coucher, et consterné de se voir en chemise et pieds nus dans une cuisine de ferme, priant une femme aigre comme du lait caillé de le rejoindre dans un lit.

Alors prenant conscience subitement de tout ce que sa situation avait de grotesque sinon d'humiliant, mais comprenant aussi, et peut-être surtout, que s'il ne s'en allait pas immédiatement, il n'en aurait plus le courage et que, à cinquante ans passés, c'en serait fini du Beau Raymond.

Donc reprendre la route, retrouver les habitudes de sa jeunesse, quitte à crever seul dans une auberge comme un chat dans un fourré, lui parut infiniment plus enviable que de courir le risque de s'entendre traiter une nouvelle fois, par cette femme hystérique, de "vieux beau pitoyable" et sans doute pis avec le temps.

Dix minutes plus tard, il fonçait en direction de Vimoutiers. Pourquoi Vimoutiers ? Allez savoir ! Toujours est-il que ce fut sur cette route, et lors de cette calamiteuse nuit de décembre, que la camionnette, manquant un virage au sortir d'Orbec, fit un tonneau, versa dans le fossé et envoya le Beau Raymond *ad patres* dans un épouvantable fracas de porcelaine, de faïence et de poterie brisées.

Plus tard les gens affirmèrent que la fille Estère avait su dès cet instant que son amant était mort. Mais comment l'aurait-elle su ? La nouvelle mit

une bonne quinzaine pour parvenir au bourg En revanche, il est certain qu'elle pressentit que le Beau Raymond, cette fois, à moins d'un miracle ne reviendrait pas.

Et ce pressentiment acheva d'exacerber ses remords vis-à-vis de sa cadette, acheva de lui brouiller les idées — un miracle, mais quel miracle et à qui le demander ? —, acheva de lui ôter le sommeil, l'appétit et le goût de quoi que ce soit : elle s'enferma dans sa chambre.

Sûr, elle commença de dérailler bien avant d'apprendre que son amant était mort, et lorsqu'elle se rendit à l'église de La Gonfrière, probable qu'elle avait déjà l'esprit chaviré.

En ce début janvier, sous un petit soleil froid comme l'acier, elle attela la jument puis quitta le Domaine sans répondre aux questions angoissées d'Iris. Du haut du pâturage du Confluent, le Muet suivit la carriole qui descendait à fond de train vers La Gonfrière : les haies, n'est-ce pas, n'avaient plus de feuilles pour masquer la route, et les sabots, dans cette vallée blanche de givre et cet après-midi de glace, résonnaient haut et clair.

Claquemurée dans sa chambre elle s'était souvenue ou avait imaginé se souvenir, en tout cas s'était convaincue qu'une statue miraculeuse de la Vierge se trouvait dans l'église du hameau voisin.

Miraculeuse ou pas, l'église abritait effectivement une Vierge à l'enfant, en bois polychrome et dite au passereau, car cette Madone, dont la main gauche se refermait sur le jeune entant qu'elle portait au bras, offrait le dos de son autre main en guise de perchoir à un oiseau minuscule, au plumage terne. Et bien que la fille Estère ne fût jamais entrée dans cette église, à peine franchi le seuil, elle repéra la Vierge dans la pénombre d'un renfoncement et, se précipitant à ses pieds, se laissa tomber devant elle plus qu'elle ne s'agenouilla : Oh, sainte mère de Dieu, ne soyez pas cruelle avec moi !

Prostrée sur la chaise basse elle pria, ou plutôt dit et redit, répéta, ânonna la même supplique, visage entre les mains, cheveux défaits, grelottant de froid et de fièvre. Oh. sainte mère de Dieu, ne soyez pas cruelle avec moi, faites qu'il revienne !

Sûr, quiconque l'approchant aurait compris qu'elle n'avait plus tous ses esprits. Mais personne n'entra dans l'église pendant ce temps, et personne ne vit ce qu'elle vit quand, levant enfin les yeux sur cette Autre toute-puissante, cette Autre des miracles, cette Autre au passereau, elle découvrit que celle-ci avait le visage de Nonne et un visage tourné vers elle sans un sourire, une once de compassion, tandis que sa main droite, d'où l'oiseau s'était envolé, tenait à présent entre son pouce et son index une cordelette au bout de laquelle oscillait doucement un Petit Pendu.

La fille Estère sentit ses cheveux se dresser sur la tête. Elle se rejeta en arrière, quitta l'église en titubant, une main devant les yeux pour repousser non pas le pâle soleil de janvier mais ce qu'elle avait vu et continuait de voir, épouvantée, derrière ses paupières fermées. Elle s'effondra à quinze pas de la carriole, et ce fut là qu'on la trouva.

Un médecin vint au Domaine. Il prescrivit de la quinine et une potion calmante, du repos et du silence. Au bout de trois jours et de trois nuits, la fièvre tomba, la femme cessa de délirer, dormit enfin paisiblement. Ses lèvres étaient gercées, ses joues creusées et, au-dessus de son front, de grandes mèches de cheveux blancs étaient apparues. Iris la regardait dormir et pleurait doucement.

Au bourg et dans la vallée, la nouvelle vola de bouche en oreille, à ceci près que la plupart, commentant cette nouvelle, ne disaient pas que la fille Estère était malade mais qu'elle avait perdu les pédales, s'était écroulée comme foudroyée au sortir de l'église de La Gonfrière.

Les langues allaient bon train, n'en finissaient plus de jaser, pensez donc, il y avait tant de temps que cous, au fond, attendaient cela. Il y eut même deux commères pour braver le Muet et monter à la ferme. Iris n'étant pas de taille à leur résister, elles entrèrent sous prétexte de lui prodiguer des conseils, examinèrent avec curiosité la cuisine puis racontèrent que le marchand de porcelaine — ah, le pauvre homme, un virage fatal sur la route de Vimoutiers, il y avait de cela trois semaines !

Mort, le Beau Raymond était mort...

Sûr, la fille Estère les entendit, comment l'aurait-elle appris ? Et si elle avait quitté le lit, elle traînait à présent, désœuvrée, absente, amaigrie et affreusement pâle, de la cuisine à sa chambre.

Iris essayait de l'intéresser aux choses de la ferme, au printemps qui allait refleurir, aux animaux qui allaient naître, mais la femme ne l'entendait pas. À quoi bon le Domaine, le Beau Raymond était mort et le Domaine, eût-il compté cent hectares supplémentaires, n'y pouvait rien, pas plus qu'elle n'avait pu, elle, trente-sept ans plus tôt, courir derrière sa mère et la retenir.

Et puis un jour de février, peu avant midi, le Muet tira un coup de fusil et Iris se précipita hors de l'étable : Mon Dieu, il allait vraiment finir par blesser l'un de ces gamins qui ne cessaient de rôder sur la propriété depuis qu'on avait tant parlé d'elles !

Derrière la fenêtre de la cuisine, un visage blanc et éteint la regarda courir en direction du chemin et, un instant plus tard, lorsqu'elle revint sur Faire de la ferme, une lettre ouverte à la main, le même visage était toujours collé au carreau.

— C'était quoi ? demanda la femme.

— Le facteur.

— Et ça, c'est quoi ?

— Une lettre...

— De qui ?

— De Jean Follenfant.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Non, murmura Iris, mais moi si...

Alors quelque chose s'alluma subitement dans le regard de son aînée :

— Oh, vraiment ?

— Oui, dit Iris, il me l'avait promis Et à présent il revient comme il me l'avait promis, et à présent, comme tu l'avais demandé, il a assez d'argent pour qu'on se marie.

— Oh, vraiment, fit de nouveau la fille Estère puis, brusquement, elle ajouta, et tu le savais ?

— Quoi ?

— Qu'il reviendrait.

— Oui.

— Et tu n'en as jamais douté ?

— Non.

— Alors ce n'est pas que tu t'étais résignée ?

— Non.

— En ce cas, fit la femme d'une voix à peine audible, il faudra que tu m'expliques un jour comment on fait pour croire.

À quelque temps de là, un dimanche matin, la musique s'échappa une dernière fois par une fenêtre ouverte, s'éleva vers le ciel, s'aventura dans la vallée et escorta la fille Estère qui s'éloignait dans le pâturage du Confluent, tandis que là-haut, sur le seuil de ce qui avait été la fermette de la vieille, le Muet geignait et regardait la silhouette de la femme devenir de plus en plus petite, de plus en plus indistincte, puis disparaître tout à fait entre les arbres de la Charentonne — oh, sûr, j'aurais dû le tuer, lui, en ce jeudi de juillet, quand il est entré sur le Domaine, tirer sur lui et le tuer comme elle me l'avait demandé...

X

— Oui, tels furent l'été, l'automne et l'hiver de cette femme, et le jour de son enterrement, lorsque le cercueil chargé sur la carriole descendit la grand-rue du bourg en direction du cimetière, pas mal de rideaux s'entrouvrirent aux fenêtres.

— Son enterrement ?

— Oui, son enterrement. Et derrière la carriole tirée par le Pommelé et la jument, il n'y avait que trois personnes : Iris, Jean Follenfant et le Muet... Et puis, une centaine de mètres en arrière, quatre grands dadais de treize ou quatorze ans faisant mine d'être là par hasard, de suivre par hasard la même route que ce triste équipage, et dont l'un n'était autre que moi-même.

— Mais de quoi était-elle morte !

— D'un coup de fusil.

— Et qui l'avait tuée ?

— Oh, personne, elle s'était tiré une balle en pleine poitrine avec le fusil qu'elle avait donné puis repris, réussi ce jour-là, je suppose, à reprendre au Muet.

— Mais comment fait-on pour se tuer avec un fusil !

— On s'assoit sur une souche, on arme le fusil et on le maintient entre ses genoux, puis on se penche vers le canon et on pousse la gâchette avec une branchette ou n'importe quoi de la bonne longueur et assez résistant.

— Mais c'est effroyable et effroyablement compliqué !

— Apparemment rien n'est compliqué quand on n'a plus de raisons de vivre.

— Plus de raisons de Et le Domaine ?

— Oui, le Domaine, le Domaine d'Estère, soupire Roch, alors faut croire que la grand-mère avait vu juste : au plus haut de midi, même le soleil ne peut qu'amorcer sa chute... Pourtant voyez-vous, Mathias, maintenant je

suis presque sûr que c'est dans la friche de Touquettes, là-bas, de l'autre côté du Confluent, sur cette terre pouilleuse dont personne n'a jamais rien pu tirer, qu'elle s'est tuée. Oui, presque sûr Parce qu'au dernier moment elle n'aura pas voulu que le Domaine soit à jamais marqué par cette chute et par l'ombre de son suicide.

— Et vous saviez tout cela !

— Oui, j'ai su tout cela puis je l'ai oublié.

— Mais comment peut-on...

— Oublier ? Oh, c'est simple : on est jeune, on vit, on a un monceau de choses à penser, et bien autre chose à faire que se souvenir.

OceanofPDF.com

XI

À présent un grand calice saumon et or s'évase dans le ciel gris perle de l'aube ; les oiseaux qui chantaient depuis un petit moment hésitent soudain, l'immobilité s'accroît, tout semble retenir son souffle, se tourner vers l'orient.

À l'opposé, ou plutôt du côté du bourg parce qu'elle s'est retirée au sud pour laisser le ciel libre d'est en ouest, la lune aussi paraît attendre, pâle, transparente et déjà évincée par les premières lueurs du jour.

Pourtant elle les a accompagnés durant une bonne partie de la nuit, une bonne partie du récit de Roch, pleine, ronde, infiniment présente dans l'immatérialité de cette nuit d'été, et indiscreète comme à son habitude, car ce ne sont pas les choses qui se tournent vers la lune mais la lune qui se penche dans l'obscurité sur les choses, toute remplie d'une énorme curiosité. Alors à chaque fois que Mathias ou Roch sortait pisser, ils se cachaient dans l'ombre d'un arbre afin qu'elle ne pût les surprendre et lorsque, de nouveau attablés, ils étaient trop occupés à raconter et à écouter pour se soucier de sa présence, elle trouvait encore le moyen de se glisser dans la maison, d'étirer dans les pièces sombres un ruban d'argent, scintillant comme de la neige.

Et puis quand ils se sont tus, ils se sont aperçus qu'il était presque cinq heures du matin. "Bon, a dit Mathias, on boit un café et on va se coucher ou on va se coucher sans boire de café ?" car la nuit entière y était passée. l'aube blanchissait déjà à l'est.

Ni l'un ni l'autre, pourtant, n'avaient sommeil. Ils flottaient plus qu'ils n'étaient fatigués, le corps engourdi mais l'esprit étrangement clair, vif. comme visité par un rayon de lune après toute cette nuit passée en sa compagnie. Alors ils ont bu un café brûlant en regardant l'aube se lever. en écoutant les premiers oiseaux chanter, et Mathias s'est inquiété de Suzanne, mais Suzanne était chez sa fille à Paris — "Pensez bien qu'autrement elle

aurait appelé ici ou ameuté les gendarmes depuis belle lurette !" a ajoute Roch avec un clin d'œil.

Enfin ils se sont levés, ont quitté la cuisine, rejoint la voiture. Et lorsque Roch a été assis au volant, Mathias a suivi la Fiat jusqu'à la route, puis ils se sont séné la main, là-bas, au sortir du chemin : sûr, ça faisait bizarre d'aller se coucher au moment où d'autres étaient sur le point de sortir de leur lit, mais sûr aussi, fallait bien se séparer.

Et à présent Mathias remonte seul en direction de la ferme, et à présent, au fond du grand calice saumon et or qui surplombe la vallée, émerge le soleil.

Alors, à vingt pas à peine, juste en deçà du hangar, un renard débouche d'entre le chiendent du champ de la Dot, traverse le chemin, passe sous le barbelé du pâturage du Confluent, trotte un peu puis disparaît en deux bonds dans l'herbe haute et laisse Mathias médusé. Là, sous son nez un renard, ce renard, le renard ! Non. il ne s'est pas trompé, bon sang, tout Parisien qu'il soit, il sait quand même reconnaître un renard !

Médusé, incertain de ce qu'il doit penser. Puis brusquement saisi d'une folle envie de rire : le renard de Roch ! Sorti on ne sait d'où. tranquille comme Baptiste, et lui coupant le chemin sans même lui accorder un regard, l'ignorant souverainement comme lui-même l'a ignoré ! Et ce n'est pas seulement qu'il soit secoué d'un grand rire, il a envie d'applaudir, de danser, des ailes aux talons, des bulles dans les veines, jamais il ne s'est senti aussi léger, et tout à coup il lève les bras face à l'énorme soleil rougeoyant, crie "Hourra ! je te salue le jour !" et personne ne pourrait comprendre pourquoi un renard, un simple renard le met tellement en joie, mais le fait est que le voilà infiniment content, infiniment réjoui, et libre aussi, d'on ne sait quelle liberté découverte ou retrouvée, peu importe. Oh, Roch, lequel de nous deux tombera sur le cul lorsque je vous dirai : au fait, votre renard, je l'ai croisé peu après qu'on s'est quittés, il venait du champ de la Dot, rentrait chez lui au terme, j'imagine, d'une petite virée nocturne !

Assis à sa table, Mathias rit encore doucement. Il n'a pas sommeil, simplement il frissonne un peu. La fenêtre est grande ouverte et il fait quand même frisquet, à six heures du matin.

Il a ouvert la fenêtre et s'est assis là par habitude. Un reste de rire, un reste de joie court dans ses veines, et il regarde grandir le matin sur l'ancien potager de Roch, sur le champ de la Dot.

Dans le cadre de la fenêtre, à droite, il y a un bout du pavillon de Pauline. C'est à cause d'elle, ou plutôt à cause de la lumière qui brûle chaque nuit chez elle, vers une heure du matin, qu'il a changé sa table de place, mais il ne pense pas à Pauline. Il ne pense pas non plus aux sœurs Estère, et si le renard, la surprise et la joie que l'apparition du renard a déclenchées en lui sont encore présentes, il ne pense plus vraiment à lui.

Il regarde une goutte de rosée scintiller un instant au bout d'un brin d'herbe et s'éteindre, tandis qu'une autre s'allume un peu plus loin, clignote à son tour, et une troisième, une autre encore, chaque brin d'herbe portant sa perle d'eau comme si l'ancien potager, envahi d'herbes folles, était un morceau de ciel nocturne dans lequel des centaines d'étoiles, des milliers peut-être, arrêtent et renvoient la lumière oblique du matin.

Soudain il a froid pour de bon, s'aperçoit aussi que le rire a cédé la place à une drôle d'émotion — la fatigue, sans doute — et sa gorge est si nouée que pour un peu il se mettrait à pleurer, alors il ressort, va s'asseoir, se chauffer au soleil.

Et il se dit qu'il pourrait rester ainsi, indéfiniment. Oui, rester ainsi sans bouger, parce que tout entier plongé dans l'absolue merveille de ce jour neuf, et s'étonner encore et encore de la générosité de la terre.

XII

Bon, finalement, il est allé se coucher. Et lui qui n'était pas fatigué a dormi comme un sonneur, si bien que le réveil, à trois heures de l'après-midi, a été un peu difficile.

Était-ce le matin, était-ce l'après-midi, et quel jour était-on ? Une seule chose demeurerait certaine, plus que certaine, insistante comme s'il n'avait cessé d'y songer durant son sommeil. tout autour, le Domaine.

Alors il s'est souvenu du renard et, après s'être collé la tête sous le robinet de ce qui sera peut-être un jour une salle de bains, il est revenu dans ce qui est encore plus ou moins une cuisine, a essayé de joindre Roch au téléphone, mais là-bas personne ne répondait.

Ensuite, une faim de loup. Et donc un sandwich au saucisson à la mesure de son appétit, autrement dit énorme, et à peine entamé quand il voit Pauline, oui, Pauline en personne se ramener.

— Ça creuse, hein, le bricolage ! dit-elle en considérant, perplexe, l'évier à terre, le tuyau d'arrivée d'eau qui grimpe au mur mais ne débouche nulle part, les outils disséminés dans tous les coins et les provisions entassées sur le réfrigérateur.

Un tantinet gêné, Mathias. À cause de son sandwich et de ce qu'il faut bien appeler l'effroyable bordel de cette ancienne cuisine transformée en une sorte de QG d'on ne sait quelles grandes manœuvres, et puis carrément dans ses petits souliers quand elle explique :

— Je suis venue vous rapporter ça. C'est pas que j'imaginais que vous seriez perdu sans. Mais enfin, il y a des objets qu'on regrette d'égarer !

Dans sa main, la boussole.

Mathias fait une drôle de tête. Égarée, oui, il s'en était aperçu, mais où ? Impossible de s'en souvenir. Et son visage s'allonge encore lorsqu'elle précise, ingénument ou non, il n'en sait rien :

— Je ne l'ai retrouvée que ce matin, elle avait roulé sous la table !

— Merci, murmure-t-il en empochant son bien.

Mais elle ajoute en se détournant : “Avec un soleil pareil on est mieux dehors, vous ne trouvez pas ?”, et il acquiesce, naturellement, s’empresse de la suivre dans le jardin ou ce qui sera peut-être un jour un jardin d’agrément et qui, en attendant, n’est même plus un potager dont elle tient cependant à faire le tour, “si vous n’y voyez pas d’inconvénient”.

Bon, ils font le tour de la maison. Et tandis qu’elle guette la moindre fleurette, il mange en vitesse le reste de ce sandwich qu’il a oublié de laisser à l’intérieur et dont il ne sait comment se débarrasser.

Au pignon ouest, elle s’extasie sur le rosier grimpant. “Non mais sentez-moi ça ! s’écrie-t-elle, vous en avez de la chance, on n’en fait plus de ces rosiers-là !”

Alors il se penche à son tour, hume et dit oui, bredouille que c’est la première fois qu’il remarque combien ce rosier est odorant, bien qu’en réalité ce soit aussi la première fois qu’il s’arrête à le regarder.

Et puis soudain elle découvre des pucerons ; s’alarme à propos de feuilles tachées ; repère d’autres symptômes inquiétants. Oh, mais faut traiter de toute urgence, et palisser plus fermement, une tempête un peu forte et hop, c’en est fait du rosier ! Et dégager le pied, cela va de soi, biner, ah, biner ! “vous connaissez l’adage ?”, bref, lui donner de l’air sinon il va étouffer, et Mathias l’écoute, impressionné, jamais il n’aurait imaginé qu’un rosier puisse être guetté par tant de dangers, cernés de tant d’ennemis, menacés par tant de calamités mortelles.

Entre les vers qui rongent, les larves qui percent, les chenilles qui tortillent, les champignons microscopiques et l’oïdium — “le quoi ?” —, les excès, les insuffisances, les coups de vent, et sans même parler des carences de la terre elle-même, c’est une apocalypse qu’elle lui brosse, une effroyable lutte de chaque instant, un combat titanesque. “Et pensez donc, conclut-elle abruptement, tout ça pour qu’une rose s’ouvre un jour et pendant une semaine, parfois moins, beaucoup moins, exhale ce parfum avant de...”

Oui, étrangement songeuse, tout à coup, arrêtée au milieu de sa phrase par on ne sait quelle pensée.

Il attend un peu puis finit par demander, hésitant :

— Et pour les arrosages ?

Alors elle rit, s'exclame :

— Oh, vous vous fichez de moi, n'est-ce pas ? Les arrosages, mon Dieu les arrosages, un petit coup de pousse quand il fait vraiment sec, mais en général ils se débrouillent pas mal tout seuls !

Ils repartent. Ou du moins c'est elle qui repart, lui ne fait que l'escorter, et elle fonce en direction d'une touffe qu'elle dit être des pivoines.

— Mes pauvres cocottes, fait-elle, comme on est mal en point ! et elle se penche, navrée, examine, s'apitoie pour de bon, elles ont fleuri ? demande-t-elle, incrédule.

— Heu, non. je ne crois pas, ça fleurit quand ?

Ensuite elle inspecte un autre rosier — rachitique, il reconnaît — puis le forsythia, les groseilliers, le cassissier et un arbuste grêle dont il ignore le nom, et on dirait qu'elle lui prend le pouls, lui examine le blanc de l'œil, elle fronce le nez. “C'est que je ne sais pas quand il faut tailler”, se défend-il.

Elle ne répond pas. Elle est là, arrêtée en bordure du potager, et quand il lui parle des framboisiers, elle dit oui mais regarde ailleurs, du côté du champ de la Dot tout proche. Enfin elle soupire :

— Si c'est pas une pitié, un si bel herbage...

— Sûr, dit Mathias, les chardons, maintenant, c'est pas ce qui manque.

— Oui, reprend-elle, et ils vont essaimer partout si personne ne nettoie ce champ, mais qui le fera ? Du temps de Roch, si vous aviez vu ça, le Domaine entier était un jardin...

La voilà de nouveau songeuse. Il l'examine à la dérobée. Un pantalon corsaire rouge vif, un tee-shirt vert pomme, du bleu aux paupières, elle est tout en couleurs mais elle murmure : “La vie est si vulnérable...”

Il ne sait pas quoi dire. Il cherche autour d'eux ce qui pourrait la distraire, lui rendre son sourire. La boussole, peut-être qu'il pourrait lui offrir. Mais

avant qu'il ait osé, son regard est arrêté par un objet qui affleure au pied des framboisiers.

— Tiens, fait-il en s'approchant, on dirait un fer à cheval.

— Un quoi ? demande-t-elle derrière lui puis, s'approchant à son tour et examinant sa trouvaille, elle s'exclame, mais oui, et avec sept trous, encore !

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que c'est un bon, mon petit ami, un qui porte vraiment chance !

Elle rit. Il veut le lui offrir mais elle refuse : la chance ne s'offre pas Et à présent, avec ce fer à cheval en main, c'est lui qui est pensif. Alors elle le taquine : qui sait, peut-être que dans les vingt-quatre heures il rencontrera la femme de sa vie ou bien, s'il joue au loto, deviendra milliardaire !

Lui aussi blague un peu. mais juste pour la suivre, lui faire plaisir. Car en ce qui le concerne il s'agit de tout autre chose et, un instant plus tard, alors qu'elle s'éloigne sur le chemin, Mathias s'empresse de revenir s'asseoir à sa table.

Et ils sont là. À cause de ce fer à cheval un jour tombé de l'un des sabots de celui qu'ils appelaient le Pommelé, ils sont là, en chair et en os pour ainsi dire, même s'ils ne sont plus depuis longtemps que poussière : Hippolyte et Norine, la fille Estère et Iris, Jean Follenfant et le vendeur de porcelaine, le Muet et le Petit Pendu, et même la grand-mère, à cause de ce fer à cheval rouillé qui trône maintenant sur sa table, ce fer à cheval peu à peu enfoui dans la terre puis voyageant dans le temps pour réaffleurer en cet après-midi d'été et les ramener au jour dans son sillage, comme si la terre était le grand livre des morts et qu'il suffisait d'en savoir lire les signes pour que les morts, soudain, ressuscitent d'entre les morts.

Alors il sait. Oh oui, il sait *ce qu'il est venu faire dans cette histoire*. Et lorsque le téléphone sonne, il bondit, parce que ce ne peut être que Roch — Roch auquel il va annoncer : J'ai une idée, vous savez, une fameuse petite idée ! Je vais demander un crédit à ma banque et nous rachèterons le champ de la Dot, le pâturage du Confluent, le champ de l'Épine noire et les deux autres, là-bas, autour de leurs pommiers, nous rachèterons toutes ces terres

contre lesquelles elle a troqué sa jeunesse et sans doute aussi sa vie, nous ferons renaître le Domaine d'Estère ! D'ailleurs, ce matin, quand nous nous sommes quittés, savez-vous qui j'ai croisé ?

OceanofPDF.com

XIII

— Allô, Mathias ?

— Oui.

— C'est ton père à l'appareil, j'ai eu un mal de chien à te joindre ! Heureusement que je me souvenais du nom de famille de ton amie Thérèse... Mathias, tu m'entends ?

— Oui...

— Ce n'est pas pour te faire des reproches que je t'appelle, mais tout de même, tu aurais pu nous informer que tu avais acheté une maison de vacances et nous donner le téléphone ! Mathias, tu es toujours là ?

— Oui...

— Qu'est-ce que je disais ? Oui, cette maison de vacances et surtout le téléphone ! Ça aurait été plus simple pour te prévenir !

— Me prévenir de quoi ?

— Ta mère a fait un accident cérébral, elle est à l'hôpital depuis hier !

XIV

Il les déteste. Et cette haine le torture tant qu'il est incapable de conduire, suffoque pour de bon, s'arrête, demeure un instant sur un parking avant de pouvoir repartir.

Et il a beau penser : je rentre chez moi, je rentre au Domaine, l'impression soudain, alors qu'il fonce sur la route, non pas de s'éloigner mais au contraire de revenir chez eux comme si, par on ne sait quel tour de passe-passe sinistre, ces quinze jours écoulés n'étaient pas derrière mais devant lui, et il suffoque de nouveau, de nouveau doit s'arrêter.

Cette fois il entre dans un café, commande un cognac.

Quinze jours là-bas. Quinze jours à faire la navette entre leur pavillon et l'hôpital, il ne sait pas comment il a pu tenir, et encore moins d'où lui est venu le courage de dire trois heures plus tôt : "Maintenant je m'en vais." Du fond de son fauteuil son père a répondu : "Bon, au moins, j'ai le téléphone de ta maison de vacances, je pourrais te donner des nouvelles de ta mère..."

Le cognac flambe dans ses veines. Et comme la veille, l'avant-veille, comme à chaque fois qu'il s'attablait avec son père dans la salle à manger ou se retrouvait face à sa mère dans une chambre d'hôpital, Mathias a envie de hurler : Est-ce que j'y suis pour quelque chose ! Est-ce que si j'avais été quelqu'un d'autre, elle ne l'aurait pas eu aussi cet accident !

Il sent de nouveau la tremblote le gagner. Il pense : maintenant tu rentres chez toi, maintenant tu rentres au Domaine... Mais bien que Langles ne soit plus qu'à une trentaine de kilomètres, il s'arrête derechef sur le bas-côté de la route.

Après ces quinze jours il ne reste plus du Domaine qu'une "maison de vacances" sur laquelle, bien sûr, son père n'a posé aucune question, persuadé sans doute qu'en l'achetant il a commis une ânerie du genre de celle qu'il a commise en refusant d'entrer à "la Pacifique".

Bon Dieu, “la Pacifique”, il a fallu qu’il trouve le moyen de lui en reparler... Mais au diable, sa compagnie d’assurances, qu’y a-t-il fait, lui, sinon s’y morfondre pendant quarante-cinq ans avant de se retirer dans un fauteuil pour somnoler devant un poste de télévision ! Alors sa propre vie, son propre argent, ne peut-il pour le plaisir, juste le plaisir, les gaspiller dans une ferme qui tombe en ruine et s’endetter de surcroît en rachetant une centaine d’hectares en friche ? Oh, sûr, il est décidé. Et lorsque ce sera fait, lorsqu’il se sera mis dix ans de crédit sur le dos, il retournera les voir pour les désoler un peu plus en le leur apprenant !

Mais en ce cas pourquoi doit-il encore et de toute urgence s’arrêter ? Sur le point de vomir, pâle comme un linge, la porte ouverte, les deux pieds dehors, tourné vers le fossé.

Le Domaine désormais tout proche et cependant hors d’atteinte. Car à quoi bon le Domaine, à quoi bon même y retourner, puisqu’ils n’ont jamais été heureux, un tout petit peu heureux, à croire que rien ni personne dans cette vie, et surtout pas lui, n’a jamais mérité qu’on se réjouisse de son existence, et encore moins qu’on lui adresse un compliment ou un sourire, rien qu’un sourire, une seule fois un sourire !

Tripes, bile, boyaux, il vomit dans le fossé. Ensuite il revient s’asseoir sur le siège de sa voiture, ouvre la boîte à gants à la recherche d’un mouchoir en papier, aperçoit le fer à cheval qu’il a collé là, quinze jours plus tôt, et chiale comme un môme sur ce fer à cheval rouillé.

Enfin il y est. Langles, La Gonfrière, les haies et les pommiers couverts de fruits, le petit pont et le virage, le bois sur sa droite, l’entrée du chemin, et il n’a plus qu’une envie : se coucher, remonter le drap sur sa tête, bien qu’il soit midi.

Roch... même Roch, il ne voudrait pas le voir débarquer avant d’avoir dormi une heure ou deux, et oublié.

XV

Pendant son absence il a pas mal plu mais il ne s'en aperçoit qu'une fois sur le chemin, à cause des flaques qui ruissellent doucement l'une dans l'autre au fond des ornières. Et tandis qu'il progresse vers le hangar, l'air de la vallée entre par la vitre baissée, frais, vif, humide, le ciel étire de longs nuages échevelés, il y a comme un parfum d'automne sur le Domaine, en ce premier lundi de septembre.

Et puis, passé le hangar, il aperçoit devant la maison une épave de voiture et surtout un cochon : énorme, rose, incroyablement rose, par contraste sans doute avec la boue qui crotte ses pattes courtes, de sorte qu'on le dirait botté.

Que fait-il là, d'où s'est-il échappé ? Jamais Mathias n'a entendu parler d'un élevage de porcs dans les environs. Pour toute réponse, un deuxième arrive en se dandinant, tout aussi rose, costaud, crotté, se dirige vers l'épave et s'y frotte le flanc avec application.

“Bon Dieu, murmure Mathias en descendant de voiture, il y en a combien ?” Et son pied s'enfonce dans une boue épaisse.

Deux autres approchent, grognent un peu, l'observent de leurs petits yeux vifs à demi cachés par leurs grandes oreilles qui pendouillent dessus, et ce n'est pas seulement qu'ils soient énormes, ils sont agiles, futés, et comme étrangement nus dans ce rose — tandis qu'un cinquième, là-bas, en bordure du potager, ne remarque rien, trop occupé sans doute à boulotter une branche de groseillier.

Alors peut-être que Mathias découvre qu'il patauge tout comme eux dans la boue, peut-être qu'il s'aperçoit enfin de ce qu'ils ont fait des abords immédiats de la ferme et, surtout, de l'ancien potager que leur gloutonnerie et leurs groins frémissants ont dévasté, retourné, transformé en une sorte de fondrière où aurait évolué un tank à chenilles.

Oui, peut-être qu'il se rend compte de tout ça. Mais il ne dit rien, ne fait pas un geste , comme si ce comité d'accueil composé de cochons en

bottines noires, avec épave de bagnole en prime sous ses fenêtres, n'était qu'hallucination, pure irréalité.

Pourtant trente secondes plus tard le cauchemar, loin de se dissiper, enrichit sa dimension porcine d'un aspect pour ainsi dire humain, en la personne d'un grand vieillard à la tignasse grasse et aux joues couvertes de poils blancs.

— Baron ! fait le vieux.

— C'est à vous ces cochons ? s'écrie Mathias.

— Oui, y en a cinq, demain je rapporte les truies et les petits, Baron, mon nom. c'est Baron !

— Et l'épave, bégaie Mathias, elle est à vous aussi ?

— Oh, ça, c'est le fils, lui et ses bagnoles ! Je lui avais dit de la mettre un peu plus loin.

— Mais vous n'allez quand même pas laisser vos cochons se trimbaler partout !

— Ben, en attendant que le petit-fils et moi on aménage le hangar, je vois pas comment on pourrait les tenir.

— Le hangar ?

— Oui, on l'a loué. Et on a l'intention de reprendre ce champ, là, jusqu'à la rivière, et peut-être cet autre, en face, et puis des fois que vous ayez envie de vendre votre maison, on pourrait voir à s'arranger.

— Vendre ma... mais pour quelle raison la vendrais-je ?

— Oh, moi, ce que j'en disais, c'était au cas où, réplique le vieux sans se démonter, et il ajoute en se tournant vers une camionnette qui émerge du chemin : Tiens, voilà Abel qui vient me reprendre pour le déjeuner.

— Abel, et qui est Abel ? bredouille Mathias.

— Mon petit-fils, monsieur. Il a quasiment l'âge de Jacques, qui lui est mon fils, mais j'ai eu douze enfants, alors forcément, ça se chevauche... Bon, allez, bien le bonjour et ravi de vous avoir rencontré !

Atterré, Mathias le regarde s'éloigner.

C'est un grand et large vieillard, une sorte de patriarche mité. Dix pas plus loin il s'arrête pour rajuster son pantalon qui lui glisse sur les fesses, puis il repart, lent, lourd, circonspect, il se déhanche comme s'il marchait sur des œufs ; peut-être qu'il n'y voit pas à trois mètres ou souffre de rhumatismes, à moins qu'il n'ait un chapelet de cors à chaque pied.

Et dans la camionnette qui s'est enfilée à fond de train sous le hangar, en est ressortie en marche arrière de la même manière fracassante et attend maintenant sur le chemin, moteur allumé, celui qui s'appelle Abel ou Jacques — Mathias ne sait plus — se prend à klaxonner, sans même s'être penché à la portière pour voir où en était le pépé.

Le vieux brandit le poing ; le hangar décuple le vacarme ; les deux portes arrière de la camionnette portent la mention "Caisse des écoles" — chez quel ferrailleur l'ont-ils dégotée ? —, et ce klaxon qui n'en finit plus de corner rameute soudain toute la morne imbécillité humaine sur la vallée solitaire, tandis que les cochons, épouvantés, s'enfuient parmi les chardons. Sûr, au Domaine, l'ère des Baron a commencé même si Mathias, la tremblote par tout le corps, refuse de le croire.

De sorte que trois heures plus tard, c'est très exactement le même cauchemar qui le tire de son lit, sur lequel, tout habillé, il s'était endormi comme une masse, et le plonge tout vif dans l'ahurissant boucan d'un moteur poussé à fond.

Mathias se précipite à la fenêtre qui donne vers le chemin. Il est aux premières loges, peut pas l'être davantage : à cinq mètres à peine la Caisse des écoles est arc-boutée dans un effort aussi violent que délirant, nez collé contre l'arrière de l'épave.

La camionnette rugit, fume de toutes parts, craque soudain puis recule pour mieux repartir à la charge, se lancer à l'assaut. Mêlé au vrombissement, un bruit de tôle défoncée. Cette fois la carcasse est arrachée du sol, poussée victorieusement sur quelques mètres, mais brusquement moteur, vacarme, fange giclant de dessous les pneus, tout s'arrête net et la Caisse des écoles, comme dégrisée, s'immobilise dans une affreuse puanteur de gas-oil brûlé d'où s'élève une bordée d'injures lancée par une voix stridente.

La portière droite vole sous un coup de pied. Un type jaillit de là-dedans. Vingt ans peut-être, mince, presque frêle, petit et brun, le visage déformé par la colère et comme ulcéré de la tête aux pieds. Puis c'est au tour du vieux de descendre. Il s'extirpe péniblement, massif, raide, le pantalon sur les reins. Enfin, par la même portière, à croire que l'autre est définitivement bousillée après ce petit numéro de stock-car, apparaît une étonnante réplique du pépé en plus jeune, beaucoup plus jeune : un adolescent presque obèse, forte charpente, petites boucles blondes, visage poupin et regard morne.

Le premier gueule toujours. Et dans ce flot d'injures Mathias arrive à démêler que c'est après la copie conforme qu'il en a. Le Baron s'interpose, tranche du haut de son autorité de patriarche : "Jacques, maintenant tu fermes ta grande gueule et toi, Abel, tu lui laisses le volant !" Le dénommé Abel hausse les épaules, tourne les talons, s'éloigne en se déhanchant. Et la ressemblance avec le vieux est si frappante — même démarche, même gabarit, même placidité obtuse — que Mathias suit un instant des yeux ce gamin grassouillet avant d'en revenir aux deux autres, et de surprendre sur lui le regard de Jacques qui l'a repéré derrière la fenêtre : noir, haineux, consumé par une fureur sans fond.

XVI

Bon, la veille, ils ont fini par embarquer l'épave, mais pour l'abandonner trois cents mètres plus loin parmi les chardons, contre le flanc du hangar.

Peu avant midi, revenant de Langles, Mathias a découvert qu'ils s'étaient aussi débarrassés d'une cuisinière, mise à pourrir au même endroit, si bien que la lisière du champ de la Dot, passé l'entrée du chemin, a déjà un petit air de décharge publique. Pourtant les Baron n'étaient pas en vue, seulement leurs cochons, qui continuaient de baguenauder autour de la maison, de labourer le potager à la recherche de lombrics, de bouffer tout ce qui se trouvait à leur portée.

De temps en temps Mathias quitte sa table, se précipite dehors, ramasse une pierre qu'il lance sur le plus proche. Le premier et l'unique qu'il ait réussi à atteindre, touché à la tête par hasard, s'est enfui en poussant de lamentables couinements. Alors maintenant il vise le gras de l'arrière-train, se maudit de cette précaution, tire et rate d'autant mieux sa cible qu'il ne leur a pas fallu longtemps, à eux, pour comprendre de quoi il retournait lorsqu'il surgit dans leur dos, des cailloux à la main.

Têtus, néanmoins, extraordinairement têtus. Ou bien malignement attirés dans l'ancien potager, autrement dit sous sa fenêtre, par on ne sait quoi : lui peut-être, lui qui est assis à sa table et n'y fait rien, si ce n'est justement guetter leur venue, les observer un instant avec un sombre mélange de rage et d'accablement, avant de jaillir comme un diable de sa boîte pour les chasser de nouveau, leur tirer dessus sans pouvoir s'empêcher d'hésiter et donc, les manquer.

Oui, assis à sa table depuis qu'il est rentré de Langles, d'où il a rapporté des vivres et une trentaine de pieux destinés à clôturer le jardin. Mais les pieux sont restés dans le coffre de la voiture, les sacs du supermarché sur le réfrigérateur, et lui dans cette pièce d'où il peut surveiller à la fois le chemin et l'ex-potager.

Écœuré, Mathias quitte son poste d'observation, repasse dans le capharnaüm qu'est la cuisine, s'y prépare un énième café. Ensuite, de retour à sa table, il en débarrasse le plateau, démonte plaque et tréteaux, et réinstalle le tout au fond de la pièce, contre un mur.

Penché sur un livre, il s'efforce de concentrer son attention mais tend l'oreille plus qu'il ne lit, c'est fou ce que le silence est oppressant quand on lui tourne le dos. De temps en temps il soupire, relâche les muscles crispés de ses épaules, décroise puis recroise ses jambes et s'obstine, continue de faire semblant de lire. Et tout cela devient extraordinairement pénible : tiraillé entre la volonté de ne pas céder à ce qui n'est sûrement qu'un effet de sa nervosité et le sentiment, la presque certitude, d'être observé. Un crissement suffit à le retourner comme une crêpe : bon Dieu, ils ont lâché des poules !

Perchée sur le rebord de la fenêtre, une poule épie ce qui se passe à l'intérieur, et il y a dans son œil rond et dans sa petite tête crêtée de rouge, penchée sur le côté, un étrange mélange d'impudente curiosité et de loufoquerie. Mathias se précipite dehors.

Personne. Pas même un cochon : tous ont subitement déserté les abords de la maison. Non, personne à part lui, et cette poule qui s'enfuit à présent en agitant frénétiquement ses pattes, cou tendu en avant et moignons d'ailes dépliées, avant de disparaître dans l'herbe haute.

En ce début d'après-midi, l'immense pâturage du Confluent est parfaitement désert. Le chemin aussi, et le champ de la Dot dans lequel les Baron se sont ouvert une autoroute à force de foncer dans les chardons au volant de la Caisse des écoles, en direction du bosquet de frênes. Contre l'un des poteaux métalliques, qui mènent le câble du téléphone jusqu'à la ferme, un fil de fer tinte dans le vent.

Quand il réinstalle sa table et sa chaise dans l'axe des deux fenêtres, Mathias s'aperçoit que ses mains tremblent. Trop de café, sans doute, et rien dans l'estomac depuis l'assiettée de nouilles de la veille au soir, mais si tendu qu'il serait incapable d'avaler une cacahuète. Alors assis de nouveau, ou plutôt cramponné à sa table comme un naufragé à son radeau.

Car s'il refuse encore de croire que les cochons et l'épave sont apparus sur le Domaine avec la bénédiction de Roch, chaque minute écoulée sans

que ce dernier se manifeste vient saper un peu plus ce refus, et l'espoir que les propos du Baron n'aient été que mensonge ou vantardise. Et dans cette incertitude grandissante, c'est comme si la désolation des quinze jours passés entre sa mère allongée sur un lit d'hôpital et son père attendant la mort devant un poste de télé l'avait non seulement suivi jusqu'ici mais précédé, afin que la joie suscitée en lui par le récit de Roch et le respect qu'il éprouve pour cet homme succombent à leur tour, piétinés par les Baron, père, fils, petit-fils et cochons, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien qu'un peu de boue collée aux semelles de ses chaussures.

Oui, cramponné à sa table comme un naufragé à son radeau. Et à deux doigts cependant de rassembler ses affaires, de les coller dans le coffre de sa voiture après en avoir ôté les pieux achetés dans la matinée, et dont il sait maintenant qu'il ne les plantera pas. Oui, à deux doigts de rentrer à Paris plutôt que de se retrouver face à Roch et de lui dire : Ils vous en ont offert combien, de votre hangar, pour que vous les laissiez mettre leurs sales pattes sur le Domaine ? Cinq cents, quatre cents, trois cents francs par mois ? Moins encore peut-être !

De la cuisine, il a déjà rapporté un carton vide, quand la colonne de fumée s'élève au-dessus du bosquet de frênes. Et la puanteur de ce noir champignon boursoufflé s'insinue jusqu'à lui malgré les fenêtres fermées.

D'abord il pense que ce sont les arbres qui ont pris feu, et il s'attend, interdit, à voir leur feuillage se transformer en gigantesques torches. Puis se souvenant que la mesure leur est contiguë, il ne doute plus que ce soit elle qui flambe.

Dehors, la puanteur le prend à la gorge. Des particules noirâtres retombent jusque dans l'ancien potager et il remonte à toutes jambes le chemin ouvert dans les chardons par la camionnette des Baron. Devant lui les frênes émergent soudain, intacts, et, au-delà, la colonne de fumée un instant rabattue par le vent monte de nouveau vers le ciel, noire, épaisse et grasse.

Dès les arbres, il entend le brasier crépiter. À quelques mètres de la mesure flambe un gigantesque tas dans lequel crament pêle-mêle des pneus, une chaise, des cageots et même un matelas, le tout copieusement arrosé d'essence. Des choses se déforment puis se recroquevillent à toute allure

dans cette fournaise. D'autres éclatent avec un bruit sec. Le feu ronfle, enfle, bondit, se déploie avec une étonnante violence, une sorte d'abominable avidité. Et Mathias ne peut détacher ses yeux du matelas dont les ressorts jaillissent l'un après l'autre de la bourre, sous la morsure des flammes. Pourtant la chaleur est trop vive et la puanteur, à cause des pneus, insoutenable, il doit reculer, s'éloigner de quelques pas et c'est alors qu'il remarque la Caisse des écoles : eux, bien sûr, qui d'autre ?

Il repart en courant vers la camionnette. À l'avant, affalé sur le volant, Abel roupille. Mathias frappe à la vitre de la portière. De l'autre côté, la tête blonde se soulève de quelques centimètres, hésite au-dessus d'on ne sait quel abîme vertigineux puis retombe doucement. Mathias recommence de cogner, à deux poings cette fois, et l'angelot finit par se redresser, tourner vers lui un visage bouffi, aussi mou qu'une cerise au sirop. Il cligne un instant des yeux mais s'effondre de nouveau, renoue avec une sieste dans laquelle fermente de toute évidence un déjeuner au moins autant arrosé d'alcool que le tas, là-bas, l'a été d'essence.

Armé d'une fourche dont il tient le manche à l'horizontale comme il tiendrait un lance-flammes, le Baron s'avance vers le bûcher, et Mathias pâlit. Du ballot de chiffons et de hardes empalés là-dessus, pend un mince jupon gris, bordé de dentelle. Et le jupon se soulève, gonfle comme une voile à l'approche du brasier et frissonne, puis s'enflamme brutalement en s'enroulant sur lui-même, et se racornit, carbonisé. Le reste des hardes brûle en quelques secondes. Une gerbe d'étincelles s'envole. Dans l'air tremblant de chaleur, la silhouette massive du vieux ondule. Il est si près du brasier qu'il doit sentir son poil roussir. Enfin il se détourne, repart pesamment vers la mesure et Mathias s'élance à sa rencontre.

“Hein ?” fait le vieux en s'entendant interpellé.

Lui aussi est fin soûl. Droit comme un *i* mais l'œil mort et la lippe molle, il ne sait pas ce qu'on lui veut, peut-être même ne sait plus qui est ce type qui lui veut quelque chose, de toute façon ne voit pas ce que ce type ou n'importe quel autre pourrait lui vouloir : il disparaît à l'intérieur de la mesure.

Alors Mathias se dit que si ce vieillard, le gamin obèse Roch ou son propre père enfoncé dans un fauteuil à longueur de journée ne sont pas

devenus fous, c'est lui qui l'est devenu, fou, et incapable de mettre un terme à ce cauchemar.

Le Baron fourrage, là-bas, derrière cette première pièce qui était une cuisine. Et Mathias resté sur le seuil entend des grincements et des heurts, et puis le vieux qui jure.

Dans ses aller et retour entre le brasier et cette bicoque qu'il est en train de vider comme un poulet de ses viscères, il a semé un peigne, une chaussure d'homme, un mouchoir et, dehors, à deux mètres de la porte, un chapeau de paille crevé, de sorte qu'on pourrait le suivre à la trace à cause de ces choses tombées d'entre ses bras ou de sa fourche, ces choses sorties à pleines mains d'un placard ou d'une armoire et traînées jusqu'au bûcher.

Soudain Mathias voudrait disparaître. Puis le Baron resurgit. Il étreint contre sa poitrine un édredon dont il a vaguement replié les coins sur toutes sortes d'objets, et il fonce droit devant, ne voit pas la marche du seuil et la manque, tangué un instant, laisse échapper un brin de buis et une photographie, récupère *in extremis* son équilibre, hausse le nez au-dessus de l'édredon, repart en jurant.

Combien de fois épargnera-t-il cette photo à présent à terre, une, cinq, dix fois, ou bien l'écrasera-t-il sous son talon dès qu'il reviendra ? Alors Mathias se penche et reçoit un coup au cœur, puis, se redressant, aperçoit cet autre dont l'existence lui était totalement sortie de l'esprit, bien qu'il fasse parti du trio Baron au même titre que le pépé et sa copie conforme.

Jacques, assis à l'arrière de la camionnette dont l'un des battants est largement ouvert. Jacques tout entier contenu dans le regard haineux qu'il pose sur les choses, les gens, l'univers, et qui, bien sûr, l'a vu ramasser la photo, comme il a vu le patriarche ressortir de la mesure, louper la marche, manquer de se casser la figure, oui, qui a vu toute cette scène, et auparavant le bûcher aspergé d'essence puis enflammé, l'autre obèse s'effondrer sur un volant pour une bienheureuse sieste, et lui-même surgissant au milieu de cette mise à sac sur laquelle plane une âcre puanteur de caoutchouc brûlé, vu et observé tout cela depuis l'arrière de la camionnette avec cette haine insondable qu'il éprouve à l'égard de tout ce qui l'entoure et de tout ce en quoi il s'enfonce, jour après jour.

Mais déjà Mathias, repassé de l'autre côté de la mesure, l'a oublié. Dans sa main, le portrait des deux sœurs. Et il court maintenant, à cause d'elles deux pour ainsi dire nichées au creux de sa paume, il court loin du brasier, loin des Baron, comme pour leur épargner la vue de ce que deviendra, est déjà devenu le Domaine, à moins que ce ne soit lui-même, lui-même et cette émotion qui le submerge qu'il veuille cacher en quelque coin obscur.

Et puis, naturellement, quand il émerge des chardons du champ de la Dot, il tombe nez à nez avec Roch, alors qu'il aurait donné n'importe quoi pour n'avoir pas à le rencontrer.

XVII

— Mais pourquoi avez-vous fait ça !

— Et qu'ai-je donc fait, Mathias ?

— Les laisser s'installer ici !

— Deux jours après votre départ, j'ai découvert qu'ils avaient enfermé des cochons dans le hangar, déposé une carcasse de voiture devant votre maison et je les ai aperçus, eux...

— Et vous n'avez même pas essayé de les foutre dehors, n'est-ce pas ?

— Et comment m'y serais-je pris, Mathias, pour les chasser d'ici, et de quel droit ?

— Vous auriez pu leur refuser votre hangar !

— Au nom de quoi ?

— Mais ce hangar vous appartient, que je sache !

— Oui, c'était ce que je croyais, j'ai même dépensé une fortune dans un procès parce que je croyais qu'il m'appartenait.

— Vous auriez pu ne pas prendre leur argent !

— Que vous répondre, Mathias ? Que mon premier mouvement a été de considérer que ce bâtiment était encore à moi, ou bien, que j'ai besoin d'argent ? Oui, que vous répondre qui ne soit pas honteux...

— Et le Domaine, dans tout ça ? Bon Dieu, vous n'osez même plus prononcer son nom !

— Le Domaine... Ah, Mathias, un jour je vous ai dit que je cherchais le pourquoi de cette histoire, je le cherche encore, et c'est comme pister un renard, quand je découvre son terrier, il est vide. Pendant quarante ans j'ai cru que j'étais le maître du Domaine et j'y ai travaillé comme un fou, ensuite vous êtes venu, et Marlin est venu, le Domaine a été coupé en deux, les terres d'un côté, la maison de l'autre. Maintenant le Baron parle de

racheter le pâturage du Confluent et le pré de l'Épine noire, parce qu'il veut s'installer dans la mesure qui est dessus. À qui iront les autres terres ? Le Domaine continue de se fracasser, de s'émietter, qui restaurera son unité, sera-t-elle jamais restaurée ? Je ne sais pas, j'attends et je cherche. Un jour, peut-être, je verrai le renard en face.

— Le renard... Et moi, que suis-je venu faire dans cette histoire, vous pouvez me le dire ?

— Je ne sais pas, Mathias.

— Alors pourquoi me l'avoir racontée et fait en sorte qu'elle devienne mienne au point qu'une photo, une simple photo, me donne envie de les tuer, eux, là-bas. qui sont en train de tout bousiller !

— Une photo ?

— Oui... D'ailleurs, tenez, prenez-la et faites-en ce que vous voulez !

XVIII

C'est ainsi qu'ils s'étaient quittés. Car après lui avoir collé la photo dans les mains, Mathias avait rejoint la maison à grands pas et Roch, oublieux de la colonne de fumée, était resté à mi-chemin de la ferme et du hangar, lisant et relisant la réclame au verso : *Photographie de le Prévoyance, A. Dubois, 2 rue de la Prévoyance, Langles — Agrandissements — Reproductions — Portraits d'enfants — Exécutions de tous travaux photographiques à l'atelier et à domicile*, infiniment troublé.

C'est que, racontant à Mathias l'épisode des deux sœurs chez le photographe, il aurait juré, emporté par son récit, l'avoir inventé, et puis, il n'avait jamais su à quoi ressemblait la fille Estère. Parce qu'à l'époque où elle était encore celle qui avait fait le Domaine, lui-même n'était qu'un gamin et, en dépit de l'ombre brune venue sur sa lèvre, pas beaucoup plus vieux le jour où il s'était aventuré sur la propriété dans l'intention d'apercevoir cette femme à laquelle, disait-on, un briseur de porcelaine faisant le singe dans les foires et sur les places de village avait fait perdre non seulement la tête mais toute sa superbe.

Alors troublé, infiniment. Au point de ne pas oser examiner la petite jeune fille en blanc et encore moins celle assise à son côté, retenue là par la main pourtant si légère de sa cadette, posée sur son épaule, cette femme dont les grands yeux sombres semblaient entrevoir ce que seraient la nudité de sa chute et le dénuement de son malheur.

Ah, comment s'appelait-elle ? s'était-il brusquement demandé, quel était son prénom puisqu'il était impossible qu'elle s'appelât uniquement "la fille Estère" Mais au même instant, une fourgonnette de la gendarmerie était apparue sur le chemin et il avait glissé la photo dans la poche de sa chemise.

Après avoir appris des gendarmes qu'ils désiraient en savoir davantage sur cette fumée noirâtre, visible à des kilomètres à la ronde, Roch avait regardé leur fourgonnette bleu roi remonter vers le bosquet de frênes.

Eux non plus ne se donnaient pas la peine de faire le tour par la route pour rejoindre la mesure. Mais pourquoi se seraient-ils gênés, pourquoi n'auraient-ils pas pris au plus court en suivant le sentier ouvert par les Baron ? Ce champ de la Dot, qui avait été l'un des plus beaux herbages du Domaine et une corbeille d'or pour vingt-cinq hectares de blé de printemps, n'était plus désormais qu'une misère hérissée de chardons, dont certains de la taille d'un homme.

Ensuite un regard sur son ancienne ferme, une pensée pour Mathias, un soupir enfin. Sûr, il était désolé de cette conversation qui avait tourné à l'aigre. Et pendant trente secondes, il avait été tenté d'aller trouver ce jeune homme et de lui expliquer : Écoutez, Mathias, j'ignorais que vous étiez de retour. Je ne suis passé au Domaine que parce que Pauline m'a prévenu par téléphone que quelque chose y brûlait. Quant aux Baron, je ne peux que vous répéter ce que je vous ai dit, à savoir qu'un matin, alors que vous étiez absent, j'ai trouvé les cochons dans le hangar, l'épave de voiture sous votre fenêtre, et le vieux qui déambulait ici et là avec des airs de propriétaire...

Oui, mais à quoi bon ? Puisque justement il n'avait rien à ajouter, hormis ces paroles encore si amères que sa voix n'aurait pu les prononcer sans trembler : “Je ne suis plus rien pour le Domaine, comprenez-vous, je n'y ai plus aucun pouvoir, pas même celui de réclamer officiellement un loyer minable lorsque des porcs occupent le hangar...”

Alors, brusquement, il s'était glissé entre les deux rangées de barbelé qui bordaient le pâturage du Confluent et, pénétrant dans l'herbe déjà à demi pourrie, il avait commencé de descendre vers la Charentonne.

Outre que les gendarmes n'avaient pas besoin de lui pour impressionner les Baron, il y avait belle lurette qu'il n'avait pas salué celle qu'autrefois il considérait comme sa rivière. Oui, un temps infini qu'il n'avait pas contemplé, au confluent, les eaux de la Charentonne et celles du cours menu de Touquettes accomplir sous ses yeux le mystère de ce 2 devenant indissolublement 1.

Dans son dos s'éleva un bruit de moteur.

N'importe qui demeurant dans le coin aurait su que ce n'était ni une camionnette ni un engin agricole mais une voiture particulière, et une

voiture fonctionnant à l'essence et non au gas-oil comme la plupart des véhicules des gens d'ici. Alors il avait pensé : la voiture de Mathias...

Roch avait l'oreille beaucoup plus fine et exercée que n'importe qui. Peut-être parce qu'il avait vécu cinquante ans dans cette vallée dont le silence était si transparent qu'un héron en vol y inscrivait sans mal le souffle de ses ailes. Donc, peu importait que le flanc de la colline l'empêchât de voir, il lui suffisait d'écouter.

La voiture manœuvrait, là-bas, devant la ferme. Ensuite elle s'engagea dans le chemin, parcourut une trentaine de mètres et, bizarrement, s'immobilisa à peu près à la hauteur du hangar, moteur allumé.

Il a oublié quelque chose, pensa Roch, il va faire demi-tour sous le hangar...

Mais non, deux ou trois minutes plus tard, une portière claquait et la voiture repartait prudemment à cause des ornières, avant de prendre à gauche au sortir du chemin. Cela aussi, Roch le sut avec certitude. Parce que le bruit aurait été tout autre si elle avait tourné à droite et était descendue vers le petit pont.

Pendant un moment encore, il avait entendu distinctement ce moteur que Mathias poussait un peu afin de grimper la côte du petit bois, puis cette trace sonore était devenue de plus en plus ténue et, finalement, passé la limite du Domaine, lui avait échappé, retenue par le creux dans lequel s'enfonçait la route.

Oui, c'est ainsi qu'ils s'étaient quittés. Et si Roch ne soupçonna jamais que Mathias, arrêté près du hangar, avait sorti un fer à cheval rouillé de la boîte à gant et était descendu de voiture afin de balancer ce même fer à cheval parmi les chardons du champ de la Dot, en revanche, reprenant son propre chemin en direction du confluent, il avait pressenti qu'il ne reverrait pas ce jeune homme de Paris avant longtemps.

XIX

Ce jour-là le Baron n'était pas venu au Domaine dans le seul but de brûler tout ce qui lui tombait sous la main, encore que le plaisir qu'il prenait à alimenter un brasier fût évident. Il y était pour prendre possession de la mesure dans laquelle il comptait vivre désormais en compagnie de son petit-fils et de Jacques, son douzième et dernier enfant, qu'il appelait donc "Baronnet" au grand dépit de ce type de vingt ans.

À la question de savoir à quel titre il se trouvait là — question posée par le plus âgé des gendarmes, tandis que son collègue, passablement perplexe, faisait le tour de la Caisse des écoles et découvrait un adolescent endormi sur le volant et, assis à l'arrière, un type d'un abord aussi gracieux qu'un roquet teigneux — le Baron répondit : "Au titre de locataire provisoire et de propriétaire sous peu, monsieur appuyant ses dires d'un chiffon de papier sorti de sa poche et agité sous le nez de son questionneur.

Apparemment, il s'agissait d'un contrat de location en bonne et due forme établi par l'étude de maître Crulai, notaire à Langles. et le plus âgé des représentants de l'ordre se rabattit sur le fait qu'il était interdit de brûler des pneus, interdiction crue le Baron balaya d'un revers de main en marmonnant "qu'ils finiraient bien par cramer en totalité et déjà fumaient et puaient nettement moins".

L'homme en uniforme jugea inutile de souligner le danger et l'idiotie d'allumer un feu à proximité d'un bâtiment et d'un bosquet. Il soupira. Une semaine plus tôt, il avait entendu parler de ce Baron à propos d'une troupe de cochons batifolant sur la route, mais il n'avait encore jamais eu l'occasion de l'approcher. Sûr, il aurait préféré que l'occasion ne se présentât pas, et sûr aussi, il y avait fort à parier qu'elle se représenterait. Il soupira de nouveau puis, se redressant et désignant du menton la Caisse des écoles, demanda sèchement "à voir les papiers de ce véhicule".

"Les papiers du véhicule sont dans le véhicule", répondit le Baron d'un petit ton finaud. Ils y étaient, en effet, mais sur le siège avant, autrement dit sous les fesses d'Abel que l'homme en uniforme dut déloger puis, avec l'aide de son collègue et celle, toute théorique du Baron, transporter et asseoir contre la façade de la mesure parce que cet adolescent, ivre mort, ne tenait pas debout.

Et les papiers du véhicule étaient parfaitement en règle ; et le permis de conduire du Baron également ; et cette camionnette pouvait bien avoir perdu son pare-chocs avant et présenter un phare crevé, elle était à l'arrêt et sur une propriété privée. Alors le plus âgé des gendarmes, qui venait tout juste de fêter son vingt-cinquième printemps, perdit brusquement son calme : "J'espère que votre petit-fils est à jeun quand il s'installe au volant pour autre chose qu'y cuver son vin !"

Le Baron ne broncha pas. Après un déjeuner moins arrosé que carrément noyé sous prétexte de fêter l'affaire conclue chez le notaire, il commençait de reprendre ses esprits et voyait bien que ce jeunot tenait à avoir le dernier mot. Mais, tandis que les deux uniformes s'éloignaient, une voix fielleuse s'éleva dans leur dos et les atteignit pour ainsi dire entre les deux omoplates.

'Sûr qu'il sirote de l'eau quand il conduit ce tas de boue. L'ennui, c'est qu'à n'est pas majeur et n'a pas son permis !"

Les deux gendarmes se figèrent sur place comme un seul homme. Ni l'un ni l'autre, pourtant, ne se retournèrent, le plus âgé ne voulant pas donner à voir ses joues empourprées, et le plus jeune, parce que cet autre, qui serrait les poings et les mâchoires, était son chef. Trente secondes plus tard, ils repartaient d'un même pas vers leur fourgonnette.

L'épisode acheva d'éclaircir les idées du Baron et lui rendit toute sa bonne humeur que cette visite avait quelque peu assombrie. La fourgonnette disparue, il s'exclama, plein d'entrain : "Ah, ça, Baronnet, tu les as drôlement mouchés !"

À ces mots le dénommé Baronnet, qui n'avait pas quitté l'arrière de la Caisse des écoles de tout l'après-midi, assis là comme s'il était au théâtre et n'avait rien de mieux à faire que d'assister à cette absurdité consistant à s'installer dans une mesure après avoir brûlé tout ce qui, dedans, aurait pu encore servir, bondit sur ses pieds et hurla : "Je m'appelle Jacques, merde ! Combien de fois faudra-t-il te le répéter !"

De toute évidence un nombre considérable de fois. Le vieux haussa les épaules, regarda autour de lui, soupira d'aise et lança : "Quel calme, hein, mon Abel, c'était pas une bonne idée de ton pépé de venir vivre à la campagne ?"

Abel ne répondit rien. Un quignon de pain dans une main, un morceau de saucisson dans l'autre, il mangeait. Le Baron le considéra d'un œil ému : Abel ou la joie de ses vieux jours...

Ils étaient assis dehors, le grand-père sur une chaise qui avait échappé par miracle au brasier, le petit-fils sur le seuil de la masure. Le clocher de La Gonfrière venait tout juste de sonner sept heures et ils pique-niquaient dans la grande paix du soir, ce soir qui était leur premier au Domaine.

Le gendarme avait vu juste. Dans les semaines qui suivirent, lui et son collègue reprirent plus d'une fois le chemin du Domaine. Les cochons vadrouillaient toujours librement et s'enhardissaient chaque jour davantage. Le propriétaire de l'herbage limitrophe du pré de l'Épine noire en avait surpris un, la tête plongée dans la mangeoire de granulés destinés à ses veaux ; un habitant de La Gonfrière en avait chassé un autre de son potager et, plus grave, quelqu'un du bourg, rentrant chez lui en pleine nuit par la route qui longeait le Domaine, avait vu surgir dans le halo de ses phares deux mastodontes roses. La collision avait été évitée d'un cheveu. L'homme racontait qu'il n'avait jamais vu des porcs aussi énormes. Il avait donné un coup de volant et se demandait encore comment sa voiture n'avait pas fini dans le fossé. Pendant ce temps les bêtes s'étaient enfuies dans le petit bois.

Ainsi, en cette fin septembre on ne parlait plus au bourg et dans la vallée que des cochons et de la scandaleuse impuissance des autorités, incapables d'imposer à un vieillard d'enfermer ses animaux. Et la stupeur atteignit son comble lorsqu'on sut que la gendarmerie refusait désormais de se déplacer et se contentait de conseiller aux plaignants de faire constater par un huissier la présence indésirable de l'animal et le préjudice causé.

Ce fut à peu près à la même époque que la boulangère du bourg — autrement dit le bourg entier et, à sa suite, toute la commune, y compris le hameau de La Gonfrière et sans doute au-delà puisque le mari de la dame faisait des tournées — apprit d'où sortait ce colosse septuagénaire, qui vivait avec son fils et son petit-fils dans une masure sans eau ni électricité ni téléphone ni sanitaires, située sur cette exploitation agricole qu'on appelait toujours le Domaine, bien qu'on ne sût plus trop à qui elle appartenait ni même si elle existait encore dans son intégrité. Et bien sûr Roch apprit la chose après tout le monde et par Suzanne. Et bien sûr

Suzanne s'étonna une fois encore qu'il ignorât ce dont tout le monde causait, lui qui était sans cesse par monts et par vaux.

— Alors il lui a dit : C'est un beau métier que le vôtre, madame, et je sais de quoi je parle, t'ai avant de me retirer ici et d'élever des cochons, j'ai exercé la profession de boulanger pendant un demi-siècle Hé, hé, parfaitement ! Pas la peine de me regarder avec ces yeux de merlan frit : boulangerie Baron, rue de la Gare, à Dreux, pouvez vérifier si ça vous chante !

— Alors elle lui a répondu...

— Non, elle n'a rien répondu du tout, elle était trop estomaquée, mais elle a vérifié.

— Afin de ne pas faire courir de faux bruit, je suppose...

— Ah, si tu le prends comme ça je ne te raconte plus rien.

— Bon, elle est donc allée à Dreux.

— Non, elle a attendu le lundi, qui est leur jour de fermeture comme tu le sais peut-être, et elle a envoyé son mari.

— Qui a découvert que la boulangerie Baron avait bien existé.

— Qui a découvert que non seulement la boulangerie Baron avait bien existé mais qu'ils étaient onze ou douze là-dedans, en comptant ou sans compter la mère, je ne sais plus, vu que cette femme est morte après la naissance de son dernier, tandis que le Baron continuait d'empoisonner le quartier avec son pain !

— Là, tu exagères...

— En tout cas, il paraît que s'il n'avait pas pris sa retraite, l'inspection de l'hygiène l'aurait forcé à fermer boutique parce qu'elle en avait assez de faire des descentes dans son fournil !

Ils restèrent un instant silencieux, puis Roch soupira :

— Et dire qu'entre Dreux et ici, il y a tant d'endroits où il aurait pu s'amuser à élever des cochons et que c'est au Domaine, précisément au Domaine, qu'il est venu s'installer.

Suzanne ne répondit pas. Comme affligée par ses propres paroles, elle avait perdu toute sa vivacité. Soudain elle murmura :

— Heureusement que c'est le jeune homme de Paris qui a racheté notre ancienne ferme. Parce que imaginer que ce vieillard, sale comme un peigne... C'est pas que l'existence qu'on a menée dans cette maison ait été des plus drôles, mais enfin, c'était chez nous...

Roch attendit trente secondes mais elle n'ajouta rien et lui non plus. Tout réticent, concédé du bout des lèvres et laconique, l'aveu qu'elle venait de faire n'en était pas moins un : pour elle aussi le Domaine avait été "chez eux".

Il pensa soudain au portrait photographique des deux sœurs qu'il avait rangé dans son portefeuille et, naturellement, il se souvint aussi de la lettre en provenance du Canada qui se trouvait toujours dans ce même portefeuille. Ah, pourquoi ne pouvait-il se résoudre à jeter l'une et l'autre alors que toute cette histoire, celle des sœurs Estère comme la sienne sur le Domaine et sans doute aussi celle du Domaine, était à présent terminée ?

En revanche, et même si au début cela lui avait coûté un peu, il y avait un bon bout de temps qu'il n'était pas retourné sur son ancienne exploitation. Entendre le Baron l'appeler "collègue", devoir lui serrer la main et écouter ses sornettes à propos de son prétendu élevage de porcs lui répugnaient tout particulièrement. De plus, il y avait un mois et demi maintenant que Mathias n'était pas revenu, et Roch était de plus en plus persuadé qu'il avait vu juste en ce qui le concernait : il ne le reverrait pas avant longtemps, très longtemps.

Et puis un matin il croisa Pauline sur le parking du supermarché de Langles. Il venait acheter trois bricoles oubliées la veille par Suzanne, elle regagnait sa voiture avec un caddie plein, et elle s'exclama : "Ah, Roch, vous tombez à pic, je m'apprêtais justement à vous téléphoner !"

Selon elle, il se passait de drôles de choses, la nuit, au Domaine : "Mes maudites insomnies, vous savez !" Elle avait donc surpris le manège d'une voiture qui, sur le coup d'une heure-du matin, passait en trombe devant chez elle, quittait la route après le petit bois et remontait le chemin de la ferme puis, quinze à vingt minutes plus tard, repassait sous ses fenêtres, toujours à fond de train. Bon, une fois dans la semaine, elle aurait imaginé

s'être trompée. Mais la chose s'était répétée trois nuits de suite et maintenant elle était certaine de ce qu'elle avançait. Qu'est-ce que des gens pouvaient fabriquer à une heure du matin du côté du hangar ? Elle disait des gens mais naturellement ne savait pas s'ils étaient plusieurs. Par contre elle était sûre que la voiture s'arrêtait avant la maison du jeune homme de Paris. Depuis la fenêtre de sa chambre, elle voyait parfaitement la lumière des phares et cette lumière ne passait jamais le hangar. Néanmoins, ils pouvaient cacher leur voiture dans ce bâtiment et poursuivre à pied.

Donc, il alla au Domaine.

Il ne put s'empêcher d'avoir un pincement au cœur lorsque, au début de l'après-midi, il s'engagea à pied dans le chemin qui menait à son ancienne ferme. La Fiat, il l'avait laissée dans le coude de la route afin de ne pas brouiller d'éventuelles traces de pneu. En outre, il désirait que sa petite inspection fût la plus discrète et la plus rapide possible.

Des traces de pneu, il y en avait autant qu'on en voulait, qui se chevauchaient, creusaient la même ornière ou empiétaient sur l'herbe gorgée d'eau des bas-côtés. Dix mètres au-delà du hangar, le passage ouvert dans les chardons du champ de la Dot jusqu'au bosquet de frênes était si défoncé et boueux, après un mois et demi de pluie, qu'il était étonnant que la Caisse des écoles pût encore s'y risquer sans s'y embourber. Les chardons avaient séché sur pied ; certaines tiges avaient été abattues ou cassées par le vent mais la plupart se dressaient encore, lugubres cierges marron et noir.

Des traces continuaient jusqu'à la maison de Mathias, dont Roch fit le tour en hâtant le pas, anxieux de vérifier qu'aucune porte ou fenêtre n'avait été forcée. Non, personne n'avait tenté ou du moins réussi à y pénétrer. Mais il n'eut pas le temps de s'en réjouir, l'état lamentable de son ancienne ferme lui sauta brutalement aux yeux.

Des tuiles s'étaient détachées de la toiture, un tronçon de gouttière était tombé, entraînant dans sa chute le conduit de la descente des eaux et, en dépit du soubassement de silex, l'humidité remontait dans les murs en torchis dont elle gonflait le vieux crépi entre les pans de bois. Le rosier de Suzanne, le beau buisson ardent qui embaumait au pignon ouest, si bien que de juin à octobre, novembre parfois, le parfum de ses grosses roses rubis

accueillait le visiteur, avait été saccagé dans sa partie basse par les cochons et achevé par les bourrasques de septembre. Et les traces de la Caisse des écoles ou de n'importe quel autre véhicule encerclaient la maison, témoignant d'un rodéo furieux qui avait défoncé l'ancien potager, brisé et écrabouillé ce que les porcs eux-mêmes avaient dédaigné.

Roch se rendit compte qu'il serrait les poings et grinçait des dents. Il se détournait, s'éloigna à grandes enjambées, remarqua à peine que la clôture en barbelé du pâturage du Confluent avait été cisailée et que, là aussi, des traces de pneu sinuaient dans l'herbe à présent flétrie et couchée par la pluie. Il courait presque lorsqu'il passa devant le hangar. Puis soudain il se souvint de Marlin et du piège qu'il avait lui-même ramassé et mis en lieu sûr — il y avait tant de temps de cela !

Il revint sur ses pas. Le fils Baron par pur ressentiment, le petit-fils par pure stupidité, et même leur père et grand-père, un jour de grande soûlerie, étaient capables, s'ils le dégotaient, de vouloir s'en servir et de se broyer une main en le manipulant.

La mâchoire de fer était toujours là, suspendue à un clou dans un coin de l'étable. La couleur brune du métal oxydé se confondait avec celle de la paroi goudronnée, et ce mimétisme fortuit accentuait la sinistre malignité de cette ingénieuse invention humaine n'ayant d'autre but que d'estropier ou de tuer.

Roux comme les feuillages de l'automne, leste comme l'eau de la Charentonne, libre, magnifique, le renard lui traversa l'esprit. Il décrocha le piège, se retourna et, dans l'ombre sous une mangeoire, aperçut un cochon couché sur le flanc, à peine recouvert d'un peu de paille, mort.

L'animal avait été abattu d'un coup de fusil en pleine tête ; l'une des oreilles avait été arrachée ; la plaie, large et béante, était noire d'humeurs et de sang coagulés : le ventre était gonflé, l'odeur déjà forte, cette carcasse n'était plus bonne qu'à être brûlée.

Roch fourra le piège dans le coffre de la Fiat et, prenant par la route, se rendit tout droit chez les Baron. À côté de la Caisse des écoles, garée devant les frênes, il y avait une autre bagnole miteuse, capot levé, comme une gueule ouverte. Dans la gueule en question, Jacques, penché sur le moteur, fit semblant de ne pas entendre la Fiat arriver, de ne pas voir le visiteur.

Bien que la porte de la mesure fût ouverte, Roch s'arrêta sur le seuil, et pas seulement parce que la politesse exigeait qu'il attende d'être invité à entrer. Jamais il n'aurait imaginé qu'en deux mois à peine on pût saloper un intérieur de cette façon. Une croûte de boue couvrait les pavés du sol, la pierre à eau disparaissait sous la vaisselle sale, la gazinière n'était qu'une dégoulinade de toutes sortes de matières fondues puis figées, le tout sentait le rance à en soulever le cœur malgré la porte ouverte et, dans un fauteuil de jardin en plastique, le Baron, plus étalé qu'assis, débraille, le menton encore dans la poitrine mais un œil déjà ouvert, émergeait de sa sieste.

“Pépé, y a quelqu'un !” fit une voix bizarrement aiguë, et Roch, avançant la tête, découvrit le petit-fils planté devant la cheminée, et interdit.

— Ah, collègue, entrez donc, marmonna le Baron en se redressant péniblement, Abel, apporte une chaise !

Mais à peine Roch eut-il fait trois pas à l'intérieur de la cuisine que cet autre se rua sur la porte et disparut.

— Satané gamin, maugréa le vieillard, il tournicotait encore autour du fusil que Jacques a acheté. Je lui ai pourtant dit que si je le voyais y toucher, je lui flanquerais une torgnole dont il se souviendrait toute sa vie !

Roch regrettait déjà d'être venu. Il lui semblait s'enfoncer dans une décharge d'ordures. Il interrompit le Baron :

— Ne vous dérangez pas, je passais simplement vous prévenir que j'ai trouvé l'un de vos cochons, mort, caché dans le hangar. Il faudrait l'enlever de là, l'enterrer avec de la chaux ou le brûler. Si vous ne le faites pas immédiatement, je serai obligé d'alerter la gendarmerie.

Le Baron devint cramoisi, prit appui sur les bras de son fauteuil de jardin et dressa d'un coup toute sa colossale personne dépenaillée. “Y en a déjà trois qu'ont disparu ! rugit-il, introuvables depuis dix jours, volatilisés ! On kidnappe mes porcs et maintenant on me les tue ! Baronnet ! hurla-t-il soudain, Baronnet, nom de Dieu, où es-tu ?”

Sûr, dans le coin, pas mal de gens auraient pris plaisir à faire un carton avec ces cochons, mais il y avait aussi le fusil, dans la mesure même, auquel Roch ne repensa qu'en rentrant au bourg, et la mince silhouette de Jacques, non plus courbée sur un moteur mais le regardant faire demi-tour,

tandis que le vieux, comme devenu fou à l'idée qu'on zigouillât ses cochons pour ainsi dire sous son nez, s'époumonait à l'appeler, penché à la fenêtre de la cuisine.

Après cet incident, c'en fut fini des porcs vadrouillant sur les routes, dévastant les jardins, narguant la maréchaussée. Le dernier survivant de l'élevage fut pourchassé par la Caisse des écoles, attrapé avec un filet, ligoté et envoyé chez "un charcutier qui savait encore faire des pâtés sans conservateurs et autres saloperies chimiques".

La course poursuite à travers champs, en l'occurrence le pâturage du Confluent, fut rapportée par un témoin oculaire digne de foi : Émile Sobre, livreur de fuel domestique pour le compte des "Combustibles de l'Ouest", qu'on ne pouvait soupçonner d'avoir inventé cet épisode parce qu'il ne buvait ni ne fumait ni ne jouait et causait juste ce qu'il fallait avec la clientèle, bref, un homme tout à fait sérieux, un chauffeur-livreur qui n'avait jamais eu le moindre accident, le plus petit retard dans ses livraisons, descendu de son camion-citerne peu avant le petit pont pour pisser, et qui n'avait jamais pissé l'eau claire gonflant sa vessie, parce qu'il avait vu fondre sur lui, comme au Kinopanorama, un animal hurlant d'épouvante, immédiatement suivi d'une camionnette sur le côté de laquelle s'agrippait un type debout, tenant à bout de bras un filet de pêche. Et Émile Sobre avait reculé comme on s'enfonce dans son fauteuil au Kinopanorama, mais le cochon aussi, arrête soudain par le cours d'eau de Touquettes et le barbelé, avait reculé ou plutôt freiné de ses quatre sabots au bord de l'écran, opéré *in extremis* un quart de tour et disparu, de sorte qu'il n'était plus resté entre Émile Sobre et la camionnette que la camionnette, et Émile Sobre avait fermé les yeux parce qu'à coup sûr elle allait crever l'image et il allait se la prendre en pleine poire, être écrabouillé par elle comme une punaise des bois, mais pis encore parce qu'elle allait terminer son vol plané dans son beau camion-citerne qui exploserait sous le choc alors qu'en vingt-cinq ans il n'avait jamais eu une égratignure. Bon, que le témoin se fût cru au cinéma avait quelque peu embrouillé son récit, mais on avait fini par comprendre de qui et de quoi il retournait, et aussi que Sobre avait été si choqué qu'il lui faudrait un bon bout de temps avant de reprendre le volant. Quant aux "pâtés sans conservateurs et autres saloperies chimiques", ce fut le Baron lui-même qui en fit la publicité auprès de la boulangère du bourg,

laquelle, horrifiée, refusa catégoriquement d'en goûter mais raconta complaisamment son horreur jusqu'à ce que tous, au bourg, en aient soupé de son scandale et des pâtés.

Roch ne fit part à personne de sa découverte dans le hangar, pas même à Pauline qui, de son côté, n'observa plus aucun mouvement suspect de voiture à une heure du matin. Et il tut davantage encore ses soupçons quant à cette affaire, bien qu'il eût sa petite idée. Ainsi le Domaine, la commune et la gendarmerie furent débarrassés des cochons du Baron, à défaut de l'être du Baron lui-même et de ses deux rejets.

Et octobre qui les avait précipités quasiment en hiver avec de longues pluies maussades, des petits matins presque froids et un ciel dans lequel transitaient d'interminables convois de nuages qui ne s'entrouvraient que le soir pour laisser pénétrer dans les maisons les lueurs fugitives d'un couchant détrempé, octobre leur offrit sur le tard cette douceur plus troublante que la belle saison elle-même : un été de la Saint-Martin.

Scintillants de rosée, les matins se réchauffaient au fil des heures et, passé midi, l'air embaumait comme un fruit longuement mûri, tandis que le soleil, à peine plus haut que l'horizon, enflammait dans les haies et les bois les mosaïques d'or des érables jaunis. Sûr, la moindre averse ou bourrasque aurait meurtri la délicatesse de ces heures du milieu du jour, mais le ciel, blanc de brume puis à peine bleuté et abricot enfin au crépuscule, versait dans des nuits précoces sans avoir vu un nuage, senti un souffle de vent Et c'était une étrange saison que cet été de la Saint-Martin, sorti on ne sait d'où maintenant que les hirondelles et les vacanciers étaient repartis, les récoltes rentrées, les écoles rouvertes et chacun rendu à son train-train quotidien, maintenant que tous attendaient l'hiver Dans sa vie, Roch avait connu bien d'autres arrière-saisons clémentes, mais jamais il n'avait remarqué comme à présent ces longs rayons orangés qui se faufilaient jusque dans les taillis les plus sombres, les apprentis les plus bas, les coins les plus reculés, et y avivaient des reflets cuivrés, des brun-roux de châtaigne, des taches vermillon. Alors le plus modeste, le plus obscur fragment du monde, nimbé d'or et comme saturé d'être, prenait dans cette lumière un relief incomparable, une présence singulière.

Néanmoins, si Suzanne, intriguée par son air songeur, lui demandait : “À quoi penses-tu ?” il répondait : “À rien”, parce qu’il aurait été trop compliqué de lui expliquer que cette lumière rousse, fureteuse et insaisissable, lui rappelait le renard de son rêve. “Ah oui, et quel rêve ?” “Un rêve que j’ai eu à l’hôpital après mon accident.”

Mais lorsqu’elle s’exclama un midi : “Sais-tu la dernière des Baron ?”, il s’empressa de dire “Oui, ils ont un chien qui gueule de l’aube au coucher”, car il n’avait pas la moindre envie de se souvenir de ce trio.

— Leur chien, s’il ne s’agissait que de lui ! fit Suzanne avec un rien de pitié suscité peut-être par la triste condition du chien en question mais peut-être aussi par le fait que Roch. naturellement, retardait d’une guerre, et elle reprit aussitôt : La petite qui fait le ménage à la mairie et à l’école, tu vois de qui je veux parler ?

— Oui, je crois...

— Eh bien, elle est la bonne amie du fils Baron !

Roch soupira : pourquoi fallait-il que sa femme, sa propre femme vînt lui parler des Baron alors que depuis quelques jours, à cause d’un été de la Saint-Martin que ne mentionnait aucun calendrier et dont personne ne savait s’il serait encore là le lendemain, il ne pensait plus à eux ?

Mais vingt-quatre heures n’étaient pas écoulées que les Baron — été de la Saint-Martin ou pas — se manifestèrent comme s’il était inutile de les éviter, parce que c’étaient eux, alors, qui venaient vous chercher : au bourg, Roch croisa la Caisse des écoles.

Il rentrait à pied chez lui après avoir pris le journal chez la Crepe et cette camionnette, qui outre les pétarades de son moteur faisait un bruit infernal — à croire qu’elle traînait une poubelle en métal sauf que c’était sa propre carcasse, plancher et toit inclus, qui donnait ce concert, amortisseurs cuits depuis belle lurette, pot d’échappement battant le macadam, portières arriéré attachées l’une à l’autre avec de la ficelle et atteintes comme toute la tôle de maladie de Parkinson —, remontait poussivement la grand-rue avec, à l’avant, trois oignons posés sur une étagère et impassibles malgré le vacarme : le fils, le petit-fils et le grand-père.

Lenteur d'esprit du vieillard, mauvaise volonté de son douzième qui conduisait, freins semblables à une bouche édentée qui mastique désespérément sur ses gencives en sentant le truc lui échapper ? La Caisse des écoles s'arrêta bien au-delà de Roch puis, redescendant la grand-rue en marche arrière, rejoignit Roch et le loupait une nouvelle fois, avant de parvenir enfin à coincer sa roue arrière droite contre le trottoir et à s'immobiliser.

“Collègue, eh, collègue ! hurla le Baron par la vitre ouverte et, lorsque Roch se fut approché, baissant soudain le ton pour donner dans le confidentiel : Passez me voir dans l'après-midi, j'ai une nouvelle intéressante à vous apprendre, et comme qui dirait un conseil d'ami à vous demander !”

Sous prétexte qu'ils seraient mieux au Domaine pour causer, il refusa d'en dire davantage, et Roch, peu désireux de prolonger cette rencontre en plein bourg, n'insista pas.

Qu'avait-il inventé ? Se lancer dans l'élevage du bison, transformer le hangar en dancing, convertir un ou deux prés en circuit de motocross ? De loin en loin le journal relatait des “initiatives” de ce genre, visant, paraît-il, rapport aux bisons, à “ouvrir de nouveaux marchés en renouvelant les habitudes alimentaires” et, pour le reste, à “animer le désert des campagnes”. En quête de loufoqueries analogues, Roch se creusa la tête pendant une bonne partie de l'après-midi, mais il aurait pu s'interroger jusqu'au soir, ce que le Baron avait à lui apprendre et à lui demander, jamais il ne l'aurait imaginé.

Comme d'habitude il contourna le bourg, prit par la route de La Gonfrière afin d'échapper aux regards qui somnolaient dans les plis des rideaux et se réveilleraient au passage de la Fiat pour bourdonner les inévitables commentaires : Tiens, voilà Roch qui va encore là-bas ! Oui, paraît que lui et le jeune homme de Paris qui a racheté sa ferme sont devenus inséparables. Sûr, n'a jamais autant causé avec son propre fils ! Oh, même quand ce Parisien n'est pas là, faut qu'il aille rôder sur son ancienne exploitation ou du moins ce qu'il en reste. Mi, mais dites donc, voilà que ça me revient tout à coup, ce Domaine, avant Roch, c'était-y pas déjà toute une histoire ?

Le petit pont puis les deux virages franchis, Roch poursuivit, traversa le bois, dépassa le pavillon de Pauline, longea sur cinq cents mètres une haie devenue taillis et, parvenu à la limite sud de ce qui avait été en effet le Domaine d'Estère avant d'être le Domaine tout court, pénétra dans l'étroit sentier menant à la mesure.

À mesure qu'il approchait de son ancienne exploitation, il s'était rendu compte qu'il n'aurait pas le courage de soutenir la vue du pâturage du Confluent, du hangar, de son ancienne ferme, du champ de la Dot, comme si, surgissant parmi eux sur le chemin, il leur donnerait le faux espoir d'un miracle les arrachant à leur indignité, alors qu'en quatre ans il avait été incapable de leur épargner quoi que ce soit.

À peine engagé dans le sentier, il entendit les jappements du chien.

Monotones, enroués, c'étaient moins des jappements qu'une plainte retrouvant parfois l'énergie de moduler un aboiement distinct. D'après Pauline, cette plainte s'élevait aussi au milieu de la nuit, adressée à la lune ou aux ténèbres, et à cette odeur d'homme qui émanait de la bicoque endormie.

Lorsque la Fiat s'avança sur l'aire de la mesure, le chien se dressa d'un bond à l'extrémité de la courte chaîne, projeté vers le visiteur par une sorte d'élan immobile, d'attente totale et frémissante. C'était un chien de taille moyenne, au pelage sombre avec des reflets roussâtres et au petit museau fin. Il avait un an, deux peut-être, et là, au pied de cet arbre dont il ne pouvait s'éloigner, il s'élançait, tremblant sous l'effort et à moitié étranglé par son collier, courait muettement vers l'étranger qui ouvrait à présent la portière de sa voiture et n'était sûrement venu que pour le délivrer. Et puis soudain, comme si cette flèche d'espoir le plus pur, filant sans bruit dans l'air, lui était revenu en plein flanc, il sursauta, recula, éclata en aboiements assourdissants et se prit à sauter, se démena en tous sens parce que cet autre, à l'instar des trois qui l'avaient attaché à ce frêne quinze jours plus tôt, une fois descendu de voiture se dirigerait sûrement vers la maison sans lui accorder un regard.

Le Baron parut sur le seuil de la bicoque. Ce qui était vraisemblablement une expression de satisfaction, bien que ce ne fût guère plus qu'une moue, se peignit sur son visage. Il ébaucha un geste de bienvenue puis

brusquement se retourna et cria à l'intention d'on ne sait qui dans son dos quelques paroles que couvrirent les aboiements du chien.

L'état de la cuisine n'avait pas changé. Il est vrai qu'on pouvait difficilement imaginer pire et, à la réflexion, on ne pouvait pas non plus imaginer moins crasseux lorsqu'on avait vu le Baron de près.

Assis à une table de camping encombrée des restes d'un déjeuner, Abel était absorbé dans la lecture d'un quotidien sportif et l'active mastication de chips huileuses que sa main droite tirait d'un paquet déjà à moitié pillé et portait à sa bouche, poignée après poignée. Il ne leva pas la tête lorsque Roch entra, continua de se bourrer méthodiquement de lamelles de patates frites en suivant le récit du dernier exploit de son footballeur préféré.

Et le chien gueulait toujours. Et le patriarche, planté à côté de la table qu'il dominait de toute sa colossale personne, considérait son petit-fils d'une mine de plus en plus sombre.

“Abel, finit-il par gronder, t'as entendu ce que j'ai dit, va faire taire Mille-cinq-cents !” Puis, sans donner à la Joie de ses vieux jours le temps d'avaler sa dernière fournée de chips, il tonna, brutalement déchaîné : “On répond à son pépé quand il parle et on lui obéit !”, accompagnant cette injonction d'une formidable taloche qui n'avait peut-être pas la saisissante rapidité de l'éclair mais atteignit cependant son but : la tête aux boucles blondes, un instant déjetée comme un arbre par une furieuse bourrasque, se redressa, la joue marbrée de rouge, les yeux exorbités, les lèvres entrouvertes sur une répugnante bouillie, et le gamin obèse., bondissant sur ses pieds, gagna la porte sans demander son reste.

Ils attendirent une bonne minute, deux sans doute, trois peut-être : le chien continuait son barouf. De toute évidence Abel avait filé, simplement filé, et de toute évidence aussi le vieux allait piquer un nouveau coup de sang qui le jetterait dehors et à bras raccourcis sur le chien. Roch se décida à jouer les paratonnerres :

— Vous devriez le laisser courir, se dépenser un peu, il se tiendrait tranquille ensuite, et puis on dit que les chiens attachés en permanence deviennent méchants...

— Nom de Dieu, rugit le Baron en se retournant tout d’une pièce vers Roch, sauf votre respect, collègue, ne vous mêlez pas de ça ! Cette bête est vicieuse, voilà la vérité, et moi, triplement andouille de l’avoir payée 1 500 francs !

Après, ce fut le déluge : des cataractes d’injures, des trombes d’invectives, des anathèmes à en obscurcir le jour, et une sorte de sombre délectation à se traiter de “triple andouille”, jusqu’à ce qu’enfin, noyé dans l’obscurité de sa propre colère., le Baron s’aperçût, haletant et congestionné, que le silence s’était fait autour de lui.

Et ce fut dans ce silence qui bruissait de sa seule respiration précipitée que s’éleva la voix exultante de Jacques, appuyé de l’épaule au chambranle de la porte extérieure depuis un petit moment :

“Ton sale clébard ne te cassera plus les oreilles, je lui ai ôté son collier et j’ai même pas eu besoin de lui flanquer un coup de pied pour le convaincre de te fausser compagnie, ventre à terre !”

Le vieux eut comme un haut-le-cœur. Il pivota lentement et, en dépit du sifflement de sa respiration, marmonna : “Baronnet, si t’étais pas aussi rapide qu’un singe, je t’attraperais et te rosserais jusqu’au sang pour ce que tu viens de faire.”

Roch était effaré : il avait à présent la conviction que c’était bien Jacques qui avait éliminé les cochons du Baron.

Il se serait peut-être demandé comment ce type de vingt ans ne se rendait pas compte qu’il haïssait moins ce vieillard despotique et borné qu’il ne se haïssait lui-même de le supporter et, à chaque fois qu’il l’avait quitté, de lui être revenu par paresse, par lâcheté. Il se serait peut-être aussi étonné de ce qu’un chien voué à pourrir au bout d’une chaîne ait dû sa liberté à une intention délibérée de nuire et, pour achever de le déconcerter, il aurait peut-être remarqué par la porte ouverte l’infinie délicatesse de ce jour d’octobre, dont le crépuscule se teintait d’une nuance lilas. Mais il n’en eut pas le temps. Jacques disparu, le Baron avait suffisamment récupéré de souffle pour s’écrier d’une voix impérieuse :

— Bon, collègue, venons-en à ce conseil que j’ai à vous demander. Une baraque avec téléphone, électricité et cabinet, ça va chercher dans les

combien, par ici ?

— Ça dépend de pas mal de choses, pourquoi ?

— Parce que le petit prof de Paris, vous savez, s'est finalement décidé à me vendre sa maison et je ne voudrais pas me faire entuber !

Celui qui était autrefois mon maître est là-bas, au confluent de la Charentonne et du cours d'eau de Touquettes. Maintenant que les arbres n'ont plus de feuilles, je distingue parfaitement une silhouette minuscule au bout de cette langue de terre en bec de canard, et je sais que c'est la sienne. Bien qu'il ait laissé la Fiat sur le bas-côté de la route, gagné le petit pont à pied et soit descendu en contrebas pour rejoindre le confluent en suivant la lisière nord du Domaine comme un promeneur respectueux de la propriété d'autrui, je sais que c'est lui. Il y a une quinzaine de jours, se rendant chez les Baron en voiture, il a également fait le tour, par le sud cette fois, et lorsqu'il est reparti, il est rentré directement au bourg sans jeter un coup d'œil sur ce que nous devenions. Je n'en ai rien dit à l'innocente à colombage. Et je ne lui dirai pas non plus aujourd'hui qu'il est assis sur la rive et nous tourne le dos, à elle, à moi, au Domaine, comme n'importe quel pêcheur soucieux de son seul bouchon dansant dans le courant. Les maisons, n'est-ce pas sont à l'image des humains qu'elles abritent, aussi promptes à s'illusionner, s'enthousiasmer s'enorgueillir, qu'à s'effrayer, se décourager, envisager le pire. Ainsi, quand elle a été rachetée par le Parisien, c'est tout juste si elle m'adressait encore la parole. Dame ! je ne suis qu'un bâtiment agricole, un hangar badigeonné de goudron, couvert de tôle ondulée et moins formidable que simplement énorme, tandis qu'elle, ah, voilà qu'elle était devenue résidence secondaire, retraite bucolique pour citadin. Et puis les Baron nous sont tombés dessus, ont lâché leurs cochons, semé leurs épaves de voiture, bousillé le beau rosier de son pignon, passé au ras de ses fenêtres en camionnette, ont essayé — du moins le plus jeune — de crocheter la serrure de sa porte d'entrée, et elle a été saisie de panique, parce que le Parisien, ses vacances terminées, était reparti pour la capitale et ne reviendrait dans le meilleur des cas qu'au printemps. Et maintenant elle se laisse aller chaque jour davantage, et ressemble chaque jour un peu plus à la mesure dans laquelle les Baron se sont installés. Alors à quoi bon lui

signaler que notre ancien maître est au confluent et lui donner l'occasion de répliquer qu'il n'a jamais été le maître de quoi que ce soit au Domaine, pas même le mien. Lorsqu'elle parle avec tant d'amertume, j'ai l'impression d'entendre la femme de celui qui autrefois était mon maître. Faut dire que ces Baron sont pires que n'importe quelle bête et que, s'il ne viendrait à l'idée de personne de traiter un animal de gangster, en ce qui les concerne, c'est la première idée qui vous vient et la seule qui vous reste. Est-ce que le fils n'a pas abattu l'un après l'autre quatre cochons quasiment à bout portant dans le petit bois, caché, à ma grande honte, chaque cadavre dans mon étable, et rencontré trois nuits de suite un type qui en prenait livraison après avoir fourré dans sa main tendue. Un misérable billet, et n'est-ce pas le vieillard lui-même qui, un jour de grande beuverie, a eu l'idée de l'invraisemblable rodéo à travers prés pour attraper le cinquième, et est-ce que le petit-fils, pas plus tard qu'hier matin n'a pas déboulé une fois encore au volant de leur satanée camionnette, foncé droit devant, zigzagué autour de la maison, cahoté et rebondi dans le champ de la Dot, tourné autour de moi comme un forcené et dévalé pour finir la pente du pâturage du Confluent ? Bon, ce qui devait arriver est arrivé : il s'est embourbé non loin de la rivière, n'a rien trouvé de mieux que de continuer d'accélérer et s'est donc enlisé jusqu'aux moyeux en projetant de grandes gerbes de boue. Qui sait jusqu'où il se serait enfoncé, avant de remarquer que quelque chose clochait, si le moteur, soudain, n'avait expiré ? Il est donc revenu à pied. Ça lui a pris un bon bout de temps Jamais il n'avait autant marché depuis qu'il a passé l'âge d'être promené en poussette. Et la camionnette est restée dans le pâturage du Confluent. Faudrait au moins deux tracteurs pour la tirer de là. Mais au printemps elle y sera toujours, parce que même s'ils pensaient à la remorquer, ils ne verraient pas pourquoi ils se donneraient cette peine. D'ailleurs, c'est peut-être aussi bien. Ils parviendraient sûrement à enliser le tracteur à son tour, comme ils ont réussi à faire sortir de son rail la porte de mon étable avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'une porte coulissante. Oui, moins que des animaux bien qu'ils se tiennent sur leurs pattes arrière comme des hommes... Alors, parfois, que celui qui est assis aujourd'hui au confluent me pardonne, à la perspective de les voir mettre la main sur la totalité du Domaine, moi aussi je me sens abandonné, et pas seulement de celui qui était autrefois mon maître, mais de la providence.

Roch était effectivement au confluent, en cet après-midi de novembre, bien qu'il n'eût ni canne à pêche ni épuisette ni asticot, et ne fût pas non plus en esprit de se promener, réjouir et étonné de ce qu'un été de la Saint-Martin ne se décidât toujours pas à les quitter, au point qu'allant à Langles, il avait remarqué le long de la route des genêts en fleur. Mais ce réveil printanier en plein novembre lui était à présent sorti de la tête, de même que les compliments du médecin sur l'état pleinement satisfaisant de son cœur, quatre ans après son accident.

Il savait pour Mathias, la maison, le Baron. Et depuis qu'il savait, il n'avait pas imaginé une seconde que ce dernier lui avait menti et encore moins réussi à se convaincre que Mathias reviendrait sur sa décision. Pourtant c'était une chose de savoir cela, et une autre que d'apercevoir à l'improviste, place du Dauphin à Langles, le trio Baron au grand complet descendre le perron de l'étude Crulai et, un instant plus tard, voir la porte de cette même étude s'ouvrir sur Mathias.

Il avait pensé : la signature du compromis, ainsi c'est donc fait... Et pendant trente secondes, il avait balancé entre aller à la rencontre de Mathias ou s'éclipser en feignant de tout ignorer. Mais Mathias aussi, parvenu au bas des marches, l'avait aperçu. Tout cela n'avait duré que le temps d'échanger un regard ; brusquement le jeune homme de Paris s'était éloigné dans la direction opposée. Sûr, il ne pouvait pas ne pas avoir compris que Roch était au courant de la vente de la maison aux Baron, mais sûr aussi — Roch en convenait — il n'y avait plus rien à dire.

Et maintenant, assis sur une souche au bout de cette parcelle en bec de canard qui était comme la tête de pont la plus avancée du Domaine, il contemplait la Charentonne se mêler au cours d'eau de Touquettes, sans qu'on puisse déterminer, passé le confluent, qui était l'une et qui était l'autre, et sans non plus que ces eaux mêlées puissent jamais revenir en arrière et, de nouveau, se séparer.

Soudain il se souvint de Bernard, son aîné, devenu interne dans une école de Gacé, l'année de ses dix ans. C'était lui qui l'avait accompagné au matin de la rentrée. L'enfant serrait les dents, lui-même n'était pas loin d'en faire autant. La voiture garée, ils avaient remonté ensemble un bout de trottoir

puis, l'école apparue, Roch avait dit : Va, maintenant. Et l'enfant était allé, et lui-même avait rebroussé chemin. Mais presque aussitôt ils s'étaient retournés l'un vers l'autre, oh, une minute à peine, le temps que leurs yeux se croisent, exactement comme aujourd'hui avec le jeune homme de Paris. Oui, et comme aujourd'hui à Langles, ce n'était pas Roch mais l'enfant qui avait détourné son regard en premier. Peu après, cartable dans une main, sac dans l'autre, il franchissait la porte cochère de cette école d'où il ne reviendrait que le samedi suivant. Tous les enfants d'agriculteur devenaient à un moment ou à un autre pensionnaires ; et aujourd'hui encore, la plupart. Il y avait trop de travail dans ces fermes isolées pour que la femme pût se permettre de perdre une heure le matin en les accompagnant, et une autre le soir, en les reprenant après la classe. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tous s'en allaient en pension. Roch soupira : bien qu'ils se vissent à Noël et à Pâques, comme dans n'importe quelle famille, il y avait des années que son aîné et lui n'avaient pas parlé en tête-à tête. Oui, des années, et peut-être même depuis ce jour où, découvrant dans un regard qu'il n'y avait plus rien à dire, l'enfant s'était détourné. "Eh, le Libraire, murmura Roch, et si prochainement je venais te voir non pas dans ton appartement avec ta femme et tes enfants mais au milieu de tes livres « Neuf et occasion », en serais-tu content ?"

La Charentonne, à ses pieds, faisait un bruit très doux. Et il y avait dans ce chant et la vivacité de son mouvement comme une invite à la suivre qu'il n'avait jamais perçue auparavant. Il est vrai qu'autrefois il ne restait jamais bien longtemps au confluent, tout entier repris par l'inspection du pâturage, le souci, de ses bêtes ou la vue du hangar, là-haut, et ses projets, ses occupations du moment. Où allait-elle, ensuite, quand gonflée des eaux de la Touquettes, elle quittait le Domaine ? Vers Beaumont-le-Roger, il le savait. Et pourtant c'était comme ne rien savoir, parce qu'il aurait fallu descendre avec elle au fil de l'eau pour connaître véritablement ses méandres, les accélérations ou lentes flâneries de son cours, les anses de fin limon creusées dans ses rives, et les champs, les bois, les villages qu'elle traversait. Oui, un appel au voyage. Mais qu'il repoussa tout à coup, honteux, pour en revenir au Domaine et à ses cent hectares, sa ferme, son hangar, ses granges, sa mesure, ses pommiers qui pesaient encore de tout leur poids dans son dos.

Ainsi, c'était fait, les Baron avaient acheté son ancienne ferme... Or cet obstacle levé, rien ne leur interdisait de récupérer le reste des terres aussi facilement qu'ils avaient loué le champ de l'Épine noire, avec la mesure dessus, et donc s'approprier le Domaine en entier. Drôle, en ce cas, de s'être tant tourmenté quand, trois ans plus tôt, le Domaine avait été scindé en deux — les pâturages et les champs d'un côté, affermés par Marlin, la maison de l'autre, mise en vente. Car cette unité, qu'il avait désespéré de jamais voir restaurée, devenait sous la coupe des Baron une parodie sinistre : terres et bâtiments voués à la ruine entre leurs mains. Pourquoi les choses devaient-elles se passer ainsi ? pensa-t-il. Mais dans le silence de cet après-midi de novembre, dans l'étrange lumière d'un été de la Saint-Martin qui nimbait d'or des arbres nus comme des os, il n'y avait pour lui répondre que le murmure de la Charentonne, gonflée des eaux de Touquettes et poursuivant son chemin.

“Le maître du Domaine, mon Dieu !” s'exclama-t-il à mi-voix, comment avait-il pu s'illusionner de la sorte pendant tant d'années, au point de devenir fou furieux quand Crulai lui avait remis...

Soudain, il se souleva un peu de la souche sur laquelle il était assis, tira de la poche arrière de son pantalon le vieil étui en cuir qui lui servait de portefeuille, et l'ouvrit sur ses genoux. Dedans son permis de conduire, sa carte d'identité, la photo de Suzanne et de leurs trois enfants, mais en dessous une lettre, et en dessous encore le portrait photographique des sœurs Estère.

Lorsqu'il sortit la lettre de son enveloppe, sa gorge se serra. Il aurait pu la mettre à la poubelle cent fois, il aurait pu aussi la brûler, en faire une boulette à jeter dans un fossé ou l'oublier dans un tiroir quelconque, et voilà que lui était venue une bien meilleure idée. Il en fit avec beaucoup de soin un petit bateau. Ensuite il déchira l'enveloppe en menus morceaux et, se penchant, mit le tout à l'eau. Un instant, le bateau zébré d'une écriture bleu pâle faillit être submergé puis, se redressant et trouvant son assise, se mit à filer avec une incroyable rapidité, bondissant quasiment, escorté par les fragments de l'enveloppe qui oscillaient eux aussi, se précipitaient dans son sillage, emportés par le courant. À ce moment précis, une corneille en vol lança son cri rauque et Roch leva la tête. Elle aussi filait vers le nord-ouest, suivait la vallée de la Charentonne. Et si étrange que cela paraisse, ce fut

comme si cette corneille ne venait pas du petit bois ou d'un pâturage mais était sortie de sa propre cervelle, oui, comme si cette corneille, pendant les douze années qui avaient suivi la réception de la lettre venue du Canada, avait niché dans sa tête et venait seulement de le quitter. Lorsqu'il baissa de nouveau les yeux, le bateau avait disparu. Et il eut beau chercher, il ne vit nulle part, retenu par la végétation de l'une ou l'autre rive, un morceau de papier. Il était ému, extraordinairement ému, et il laissa passer une bonne minute avant de tirer de son portefeuille le portrait des deux sœurs.

Il était impossible de plier cette photo, collée sur un carton épais, sans la meurtrir ou la briser. Et Roch se rendit compte aussi que, confiée à la Charentonne, elle ne s'en irait pas dans le courant mais, trop lourde, trop raide, coulerait à pic aussitôt. Et quelque chose le retenait. La voir s'enfoncer là, à ses pieds, lui répugnait. D'autant que la profondeur, même au confluent, n'était pas bien grande, et donc n'importe qui pourrait distinguer cette photo posée sur le fond, jusqu'à ce que les deux silhouettes fussent effacées, rongés carton et papier. Sûr, ce serait aussi honteux que de l'avoir noyée, simplement noyée pour s'en débarrasser. Mais maintenant que la lettre s'en était allée au fil de l'eau, il lui paraissait impossible de ranger de nouveau cette photo dans son portefeuille. Il pensa : une porte entrebâillée qui doit être, soit refermée, soit ouverte en totalité. Oui, mais il ne savait que décider. En réalité, dès que Mathias lui avait fourré cette photo dans les mains, il s'était demandé ce qu'il en ferait. Il interrogea les deux visages — la fille Estère, fagotée comme une pauvre et assise sur un tabouret, sa cadette, ingénue et fraîche, debout à son côté ; et la main de la seconde sur l'épaule de la première ; et les yeux sombres et fixes de l'aînée semblant entrevoir déjà ou encore, par-dessus son épaule à lui, la friche de Touquettes, et la carabine coincée entre deux genoux, la poitrine penchée en avant afin que le canon se posât sur le cœur. Sûr, elle n'avait pas voulu que ce fût au Domaine, elle avait traversé le confluent, s'était tuée dans la friche de Touquettes, il en était persuadé. Mais ce faisant elle avait lié à jamais cette parcelle au Domaine, comme l'ombre l'est indissolublement à la lumière, ou la Touquettes, après le confluent, l'était à la Charentonne. La fille Estère... bon sang, elle avait pourtant bien un prénom ! Tout extraordinaires qu'aient été sa vie, son destin, sa fin, elle ne pouvait pas ne pas avoir un prénom comme tout le monde.

La Charentonne murmurait, miroitait et courait, libre, sur son lit de cailloux. Gonflée du cours de Touquettes, elle quittait le Domaine, s'en allait au nord-ouest, poursuivait son chemin. Ce n'était pas à elle de porter, d'emporter cette photo dont Roch ne savait que faire. Ah. pourquoi Mathias la lui avait-il donnée ? Alors il revit cet autre — non pas comme il l'avait vu aujourd'hui à Langles, mais comme il lui était apparu, tandis que l'épaisse colonne de fumée s'élevait derrière le bosquet de frênes — bouleversé. Et pour la première fois il se dit que ce jeune homme ressemblait à son aîné, et pas seulement parce qu'ils partageaient la même passion des livres, mais à cause de cette manière de se replier sur leur détresse ou leur joie, les deux mains cramponnées au ventre, et de chercher un trou où se cacher. Les deux sœurs, sur la photo, ne disaient rien. Ce sont les vivants qui doivent se débrouiller avec les morts et non l'inverse, afin que chacun aille en paix.

Il en était là de ses réflexions et de son indécision concernant le portrait photographique des sœurs Estère, quand Germain surgit à son côté et le fit sursauter.

— Tu pourrais pas prévenir ! s'exclama Roch, c'est énervant à la fin cette manière que tu as de tomber sur le dos des gens !

— J'suis pas à bicyclette...

— J'vois pas le rapport !

— Les bicyclettes ont une sonnette...

— Ah, c'est malin, marmonna Roch en faisant disparaître la photo dans son portefeuille. Ensuite il se leva pour ranger celui-ci dans sa poche et se rassit.

Germain était la dernière personne qu'il désirait voir en ce moment, bien qu'en réalité il n'eût pas la moindre envie de rencontrer qui que ce fut après ce qui s'était passé à Langles, d'où cette halte au confluent. Mais il finit par demander, comme à chaque fois qu'il croisait cet autre :

— Alors Germain, quoi de neuf ?

— Ils ont embourbé leur camionnette dans le bas du pâturage.

— Je sais, j'ai vu.

— Et ils vont sûrement acheter la maison du Parisien.

Stupéfait, Roch leva la tête vers la face de pleine lune et s'exclama :

— De qui tiens-tu ça ?

— C'est ce qu'on dit.

Le Baron, pensa Roch, s'est probablement vanté auprès de la boulangère ou chez les Crepse, et après tout, n'est-ce pas la vérité pour une fois ? Il soupira, pensa avec humeur que, pour une fois aussi, lui-même en savait plus que tout le monde, à moins que le Germain, qui était plus futé qu'il n'y paraissait, n'ait eu autre chose dans sa manche. Il demanda :

— Et à part ça ?

— Ta femme te cherche, répondit l'homme le plus tranquillement du monde.

— Ah oui ? fit Roch, qui ajouta brutalement, et elle t'a dit : va voir si par hasard il ne se serait pas arrêté au Domaine en revenant de Langles, ça fait déjà une heure qu'il devrait être rentré, m'étonnerait pas qu'il soit encore là-bas !

— Peut-être qu'elle a pensé tout ça mais elle ne m'en a rien dit, répondit l'autre doucement.

Sûr, jamais Suzanne n'en aurait tant dit à un étranger, Roch le savait, mais il était de plus en plus énervé.

— Bon, alors ? fit-il avec impatience.

— Quelqu'un a téléphoné pour toi de Paris et ce quelqu'un doit rappeler en fin d'après-midi.

— Tu pouvais pas le dire tout de suite ! s'exclama Roch en se levant.

— On n'est pas en fin d'après-midi, objecta Germain.

Roch s'empessa de rejoindre sa voiture. Qui, sinon Mathias, pouvait l'avoir appelé de Paris, bien que celui-ci n'eût pu rejoindre la capitale en si peu de temps, et bien que Suzanne, très certainement, n'eût pas envoyé Germain à sa recherche s'il ne s'était agi "que" de Mathias.

Et, de fait, celle qui avait téléphoné n'avait rien à voir avec Mathias. Elle s'appelait Marianne, avait une vingtaine d'années et un accent tout en

pleins et en déliés, comme tracé à la plume ; elle venait de Québec et, parmi les deux ou trois petites choses qu'elle avait mentionnées, il y avait celle-là : sa grand-mère maternelle s'appelait Follenfant, Iris Follenfant.

OceanofPDF.com

XX

Dans trois heures maintenant, elle sera chez eux !

Alors une fois de plus, diront les gens — mais il s'en fiche comme de sa première chemise, peuvent causer tant qu'il leur plaira derrière leurs rideaux —, il est venu au Domaine parce qu'il ne faisait qu'ennuyer Suzanne en lui demandant pour la énième fois : C'est bien à 18 h 02, n'est-ce pas, qu'il arrive son train ? Oui, pas une, pas trois, 18 h 02 exactement en gare de Langles, dis-moi, Roch, t'aurais pas envie de prendre l'air, tu vas me faire loucher mon gâteau, avec ta nervosité !

Donc il a filé au Domaine et plus précisément au confluent. Et vu qu'il se moque de ce que les gens en penseront, il a pris par le bourg puis, deux kilomètres plus loin, passé le pavillon de Pauline, il a garé la Fiat après le petit pont. Et à présent il est assis au confluent, exactement comme la veille avant que Germain ne lui tombe dessus, à cette différence près qu'il sait désormais ce qu'il fera de la photo.

À 18 h 02 son train entrera en gare, peu après ils seront au bourg, mais il attendra probablement le lendemain pour lui remettre le portrait des deux sœurs, ils auront bien le temps, n'est-ce pas, elle restera chez eux tout le week-end.

Il ne sait pas ce qui l'a le plus bouleversé : l'entendre dire au téléphone avec cet accent robuste et étrange, "Le Domaine d'Estère, vous voyez, sa demi-sœur lui avait fait jurer de n'en jamais rien vendre", ou comprendre tout à coup que tant de choses qu'il avait cru inventer en les racontant à Mathias, il les avait en réalité devinées.

Mais soudain il se retourne et, pour mieux voir, se lève : la Caisse des écoles, hélas, pourrit toujours dans l'herbe. Et il y a fort à parier que là-haut la carcasse de voiture et la cuisinière en font autant, l'une près du hangar, l'autre à l'entrée du chemin, sans même parler de l'état lamentable du champ de la Dot.

Néanmoins, vus d'ici, l'immense pâturage, la ferme et le hangar font encore illusion et, se rasseyant, Roch se dit qu'il commencera par l'amener au confluent, car bien sûr au téléphone elle a ajouté "Et moi, je me suis promis que si je venais un jour en France, j'irais voir ce Domaine dont elle m'a tant parlé".

Il se lève de nouveau, inquiet. Tâte la poche arrière de son pantalon. Non, il n'a pas perdu son portefeuille, et la photo, inutile de s'en assurer, n'a pu s'en échapper. Alors il se rassoit, regarde sa montre : c'est qu'il ne faudrait pas, n'est-ce pas, oublier l'heure !

Suzanne n'a pas tort de se plaindre de sa nervosité. Il ne tient pas en place, s'en rend compte maintenant. Il se lève, inquiet derechef : des fois que les Baron, en plus de la porte coulissante bousillée, aient planqué ou commis dans le hangar on ne sait quelle extravagance dont il aurait à rougir devint elle le lendemain, lorsqu'il lui montrera le Domaine.

Et le voilà remontant à grandes enjambées le pâturage en direction de son hangar, comme il l'a fait tant de fois avant qu'un serpent lové dans les racines d'un pommier ne le morde en plein cœur. Le formidable bâtiment, là-haut adossé à l'horizon, dresse sa masse sombre contre le ciel et, à sa gauche, la longue ferme striée de ses pans de bois semble abîmée dans un songe.

Ne seraient-ce l'herbe flétrie et les grandes plaques de chardons qu'il doit contourner, ne serait-ce aussi que son pas est devenu beaucoup plus lent, il pourrait croire... Bientôt, hangar et ferme disparaissent à sa vue, masqués par la croupe de la colline et, s'arrêtant un instant pour reprendre son souffle, Roch en profite pour tendre l'oreille : non, pas un bruit, pas une voix, les Baron sont sûrement en vadrouille. Tout à coup il se rend compte, tout à coup il s'étonne, tout à coup il s'émerveille : c'est à peine croyable, en plein mois de novembre, cette campagne nimbée d'or et de brume, si bien que les grands arbres nus évoquent moins l'hiver et la mort que la glorieuse nudité des corps ressuscités au jour du Jugement. Ensuite il se remet en route et, bien sûr, l'émotion est toujours là, à fleur de peau, à fleur de cœur, et dans son souffle court.

Enfin le hangar resurgit, tout proche à présent. Imposant, familier, il est ouvert vers la vallée, tourné vers lui comme s'il avait suivi sa lente

progression à travers le pâturage, depuis le confluent.

Quelques mètres encore, un dernier effort pour atteindre le chemin et, brusquement elle apparaît aussi, installée sur une balle de paille, protégée par l'auvent du hangar, posée là, semble-t-il, avec mille précautions.

Quelque chose dans la manière dont elle est assise, se dit Roch. Et il se dit aussi qu'il la connaît, l'a déjà vue, bien qu'il ne la reconnaisse pas.

— Eh bien petite, dit-il, arrivé près d'elle, que fais-tu ici ?

— Je me repose.

Elle est toute menue, une fillette quasiment. Pourtant elle semble peser infiniment plus que ses quatorze printemps en admettant qu'elle les ait, ses quatorze ans. Sous son regard interrogateur, elle se redresse soudain et, d'un geste de la main, désigne son ventre arrondi.

— Oh, pardon, dit-il, je n'avais pas vu...

La fillette hoche la tête, se cambre un peu comme si ses reins étaient douloureux, soupire, et regarde Roch en coin.

— Vous ne demandez pas qui est le père ? lance-t-elle abruptement, un rien agressive.

Interloqué, Roch ne sait que répondre. Mais ces yeux qui le défient s'emplissent brusquement de larmes et, trente secondes plus tard, elle bredouille :

— Alors vous aussi, vous savez...

— Mais qu'y a-t-il ? demande Roch doucement.

— Oh, vous êtes gentil, répond-elle en reniflant, mais ne vous fatiguez pas, allez ! Tout le monde sait, maintenant !

— Et qu'est-ce que tout le monde sait ?

— Que c'est Jacques, le père, et qu'il ne veut pas reconnaître l'enfant.

— Jacques quel Jacques, petite ?

— Le fils Baron, évidemment ! dit-elle en haussant les épaules, vous ne le connaissez pas ?

— Oh, celui-là ! bien sûr que je le connais... Et il ne veut pas...

— Non, hier encore il m’a dit que même si les gendarmes venaient le chercher et l’emmenaient de force à la mairie, il ne reconnaîtrait pas notre enfant.

— Et le Baron, demande Roch doucement, il est au courant ?

— Oui.

— Et qu’est-ce qu’il en dit ?

— Que ce sera son douzième *bis* et qu’il nous laissera la maison, à Jacques, à moi et à l’enfant.

— Quelle maison ?

— Celle du Parisien.

— Oh, vraiment, murmure Roch, puis revenant à la fillette, eh bien tu vois, petite, que la situation n’est pas désespérée !

— Mais Jacques, reprend-elle et son menton se met à trembloter.

— Allons, l’interrompt-il de crainte qu’elle ne fonde en larmes, je suis sûr que tu as déjà choisi un prénom pour ton bébé !

— Oui...

— Deux, en fait. Parce que si c’est peut-être un garçon, ce pourrait être aussi une fille.

— Non.

— Non quoi ?

— Je n’ai choisi qu’un seul prénom parce que ce sera une fille.

— Ah bon ! Tu en es aussi sûre que ça ?

— Oui, aussi sûre que ça : une fille.

— Et comment s’appellera-t-elle ?

— C’est un secret.

— Oh, un véritable secret ?

— Oui, répond-elle en se redressant, un véritable que je n’ai encore dit à personne.

Et la voilà redevenue comme un instant plus tôt, toute fière, tout défi, puis, dans son œil, s'allume une gaieté.

— Vous aimeriez savoir ? dit-elle doucement.

— Mais pourquoi me le dirais-tu puisque c'est un secret ?

Elle fait la moue, déroutée par l'argument. Mais soudain son visage s'éclaire, argument pour argument, elle vient d'en trouver un qui n'est pas mal non plus.

— Eh bien comme ça, vous qui tout à l'heure ignoriez ce que tout le monde sait, vous sauriez maintenant une chose que tout le monde ignore !

Roch la considère, éberlué.

— Eh bien d'accord, et tu peux compter sur moi, je ne trahirai pas ton secret !

Elle rayonne, ravie d'avoir eu le dernier mot, puis elle claironne :

— Elle s'appellera Marceline !

— Marceline, tiens !... murmure Roch, et il devient songeur.

La fillette attend. Désappointée, elle examine Roch par en dessous. “Ça ne vous plaît pas. hein ?” finit-elle par murmurer. L'homme ne l'entend pas. Alors elle reprend un ton plus haut : “Vous ne trouvez pas que c'est un joli prénom, n'est-ce pas ?” et Roch répond enfin, troublé, infiniment : “Mais si, mais si, c'est un très joli prénom, en outre c'est très précisément celui que je cherchais...”

— Ah, parce que vous aussi, vous cherchez un prénom pour une petite fille ? dit-elle, rassurée.

Roch regarde cette drôle de petite bonne femme dont les deux mains croisées reposent sur un petit ventre arrondi et, dans les pattes-d'oie au coin de ses yeux, c'est sûrement toute une troupe de roitelets qui se sont posés.

— Pas exactement pour une petite fille, marmonne-t-il, mais peu importe, te prénom que tu as choisi, c'est juste celui qui convenait...

— C'est bien ce qu'il me semblait, répond-elle d'une voix chantante.

— Oui, et écoute bien ce que je vais te dire Si dans les semaines à venir le fils Baron refuse toujours de reconnaître cette petite fille, il aura affaire à

moi, tu entends ? Et s'il s'obstine, gare à lui, je... lui froterai les oreilles, tu entends ?

— Oui, monsieur...

— Et prends soin de toi, poursuit Roch d'une voix de plus en plus forte, prends soin de ton bébé et ne pleure plus, ne pleure plus jamais ! C'est à genoux qu'il ira à la mairie, le fils Baron, c'est moi qui te le dis, et lorsqu'il en sortira, il portera cette petite fille dans ses bras, aussi sûr qu'elle, elle portera son nom !

— Bien, monsieur, répond la fillette effrayée par cet accès de colère, et soulagée lorsque l'homme tourne les talons, s'éloigne à grandes enjambées comme s'il partait de ce pas à la recherche du fils Baron pour l'emmener, et par la peau du cou, devant le registre des naissances.

Mais c'est qui, ce monsieur ? se demande-t-elle en se penchant pour suivre encore un peu des yeux la silhouette sur le chemin. En tout cas, avec lui, le Jacques, il a intérêt à plus faire le mariolle...

Il y a des jours où tout se dénoue, se dévoile avec tant de naturel, tant de simplicité. Et ce n'est pas qu'on soit arrivé au bout du chemin et que, n'ayant plus rien d'autre à faire, on se retourne et on embrasse d'un regard clair et pénétrant le seul passé. Car ce chemin venu de si loin plonge dans l'avenir, et cela aussi on le sait, on le sent, et même on le voit, en cet instant où se déchire la surface des eaux. Ah, de quel mot pourrait-il nommer ce qu'il vient de découvrir ? Il ne sait pas. Mais lorsqu'il débouche sur la route et que, de l'autre côté sur le talus qui borde le petit bois, surgit le renard, il n'en est pas étonné.

Te voilà enfin... Roux comme la flamme, vif comme le feu qui s'éteint ici mais reprend ailleurs, couve sous la cendre et ne meurt jamais. Et tu me regardes droit dans les yeux, hardi, impertinent, et cependant sur tes gardes, prêt à t'échapper de nouveau. Alors, avant de t'en aller, sache qu'au printemps prochain une petite Marceline naîtra dans ce qui a été la maison d'un Parisien et mon ancienne ferme, après avoir été celle d'une petite vieille et d'un muet. Et qui sait, n'est-ce pas, si elle ne ressuscitera pas le Domaine comme je l'ai fait moi-même, et comme cette autre l'a fait avant moi, cette autre que tous appelaient la fille Estère, oubliant qu'elle aussi,

elle déjà, se prénommaît Marceline... Mais tu détournes ton petit museau et en deux bonds regagne la forêt.

Oui, il y a des jours où l'on a rendez-vous. Il descend vers le petit pont. Il retrouve la Fiat, s'installe au volant, s'en va faire demi-tour puis longe en sens inverse la friche de Touquettes, aperçoit le hangar, là-haut, repasse le pont, aborde la double boucle de la côte, pénètre dans l'ombre des grands arbres.

Et puis au sortir du bois il reconnaît Pauline devant le portail ouvert de son pavillon, elle l'attend, le guette, lui fait de grands signes.

— Ah, Roch. je sais que vous êtes pressé, j'ai rencontré votre femme au bourg ce matin, elle m'a dit que vous aviez une invitée, mais un instant seulement, il faut absolument que je vous montre !

Il descend de voiture, la suit dans son jardin. Elle est terriblement énervée. Presque autant que lui-même, deux heures auparavant Le jardin est prêt pour l'hiver : rosiers rabattus, plates-bandes dénudées, arbustes grêles, géraniums rentrés, dahlias arrachés, si bien qu'au milieu du rond de pelouse, où trônait autrefois le pommier, on ne voit que lui, fraîchement planté.

— Et où est-ce que vous avez dégoté ce truc-là ? s'exclame Roch.

— Chez un pépiniériste, bien sûr !

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Une essence rare, dit-elle, sans cacher son plaisir.

— Il ne va pas geler ?

— Oh non, c'est très résistant !

— Et il va grandir ?

— Et pourquoi ne grandirait-il pas !

— Il a une drôle d'allure...

— Ah, vous trouvez ? Eh bien moi, je trouve qu'il fait rudement chic !

— Et c'est quoi au juste cet arbre ?

— Un “désespoir des singes”, répond-elle en regardant Roch du coin de l’œil, parce que vous voyez, avec toutes ces épines qui poussent à l’envers, les singes ont un mal fou à grimper dessus. C’est marrant, non ?

Dans le rétroviseur, la silhouette chamarrée de la Veuve en couleurs, au milieu de la chaussée, un bras levé. Et par la fenêtre ouverte de la portière, Roch lui adresse un dernier salut de la main avant que la D 230 n’amorce sa descente.

Un creux, un grand creux qui remontera bientôt à l’assaut du ciel, en direction du bourg.

Mathias, pense-t-il soudain. “Et moi, qu’est-ce que je suis venu faire dans cette histoire, vous pouvez me le dire ?”

À présent, il ne trouve plus si inconvenant ce que Suzanne lui a proposé pendant le déjeuner : “Dis donc, Roch, et si on lui donnait le téléphone du jeune homme de Paris, tu crois qu’il aurait un moment pour lui faire visiter la capitale ?”

Mathias, mon ami, serait-ce pour que ta route croise celle d’une jeune femme venue du Canada que tu as fait un détour par cette histoire ?

“Mais au fait, murmure-t-il brusquement alarmé, et il jette un coup d’œil à sa montre. Bon Dieu, faudrait plus tarder.

Un froissement d’ailes, un liseré bleu, un geai passe au ras du pare-brise de la voiture et au même moment deux mots lui traversent l’esprit mais il les laisse s’envoler. Il n’a plus le temps, n’est-ce pas. de se demander si ce sont les bons. Non, plus le temps parce que son train, à 18 h 02 exactement, entrera en gare de Langles.

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
EN DÉCEMBRE 1998
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE
SUR PAPIER DES
PAPETERIES DE JEAND'HEURS
POUR LE COMPTE. DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION : JANVIER 1999
N° impr : 45040
(Imprimé en France)

OceanofPDF.com

LE DOMAINE

Au Domaine d'Estère, Roch vient de faire un infarctus : il lui faut quitter cette exploitation à laquelle il a tout donné depuis près de trente ans et dont il n'a jamais pu obtenir l'acte de propriété. Les fermages sont repris par Marlin, un agriculteur ambitieux et la maison rachetée par Mathias, un jeune Parisien pour qui Roch va retracer l'histoire du Domaine, depuis sa constitution au seuil de la Première Guerre mondiale par la fille Estère qui sacrifia sa vie à la "cause" de la terre, jusqu'à la barbarie d'un démembrement dont Roch, fasciné, va devenir l'impuissant témoin...

Objet de convoitise depuis près d'un siècle au sein d'un univers originel où la terre n'a cessé de dicter aux hommes sa loi, l'impossible éden de la fille Estère puis de Roch, ce domaine paysan des origines en forme de jardin merveilleux, étrange et familier, ainsi que l'est la terre elle-même, correspond sans doute à l'une des figures les plus archaïques de notre imaginaire. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites d'Anne Guglielmetti que de nous offrir, au fil de ce roman de chair, de temps et de songe, dont l'architecture se soutient d'une langue ample et somptueuse, l'une des plus fécondes manières de penser et de sentir à nouveau notre rapport à ces lieux très anciens qu'avec nos passions, du fond des âges, nous n'avons jamais cessé d'habiter.

D'origines italienne et française, Anne Guglielmetti, née en 1952, a publié, chez Buchet-Chastel, trois romans : La Belle Italie (1982), L'Anniversaire (1984) et La Corne de corail (1987). Traductrice de livres d'art, elle vit et travaille à Paris.

ACTES SUD

N° D'ÉDITEUR : 3221
DÉP. LÉG. : JANV. 1999
ISBN 2-7427-2026-X
F7 5406
148 FF

OceanofPDF.com